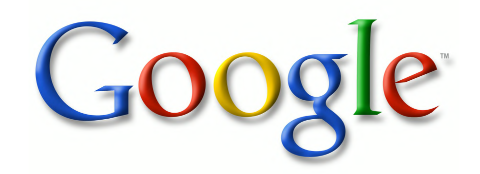
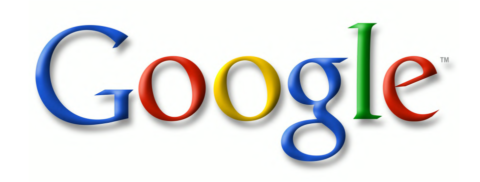
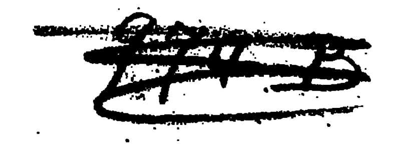

Google




LIBRARIES
437809 6







THÉATRE

COMPLET

DES LATINS.

THÉATRE

COMPLET

DES LATINS.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

On souscrit chez
- Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17;
- Rey et Gravier, quai des Grands-Augustins, n. 50;
- Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n. 23;
- Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices, n. 10;
- Brissot-Thivars, r. Neuve-des-Petits-Champs, n. 22;
- Levrault, à Strasbourg;
- De Mat, à Bruxelles.
- Le Charlier, à Bruxelles.

THÉATRE

COMPLET

DES LATINS,

PAR J.-B. LEVÉE,

Ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, etc.

ET PAR FEU L'ABBÉ LE MONNIER;

Augmenté de Dissertations, etc., par MM. AMAURY DUVAL, de l'Académie des Inscriptions, et ALEXANDRE DUVAL, de l'Académie française.

SÉNÈQUE. — TOME XII.



PARIS,

CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Au Dépôt bibliographique, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5.

1822.

LES

TRAGÉDIES

DE

L. ANNÆUS SÉNÈQUE.

TRADUCTION DE J. B. LEVÉE.

DISSERTATION

SUR

M. A. SÉNÈQUE

ET

LES TRAGÉDIES QUI ONT PARU SOUS SON NOM.

CE qui nous reste des anciens tragiques Latins suffit pour ne laisser aucun doute sur l'origine de la tragédie chez les Romains. Elle fut presque aussi imparfaite dans ses commencemens à Rome, qu'elle l'avait été en Grèce à sa naissance. Cependant tout nous porte à croire que les poètes Latins, en imitant les tragiques Grecs, donnèrent plus promptement que ces derniers, une forme régulière à la tragédie. Je ne prétends pas qu'ils aient surpassé les Grecs : Eschyle avait avancé l'art; Sophocle et Euripide le porterent presque à sa perfection. La tragédie des anciens diffère beaucoup de la nôtre, et par le but qu'elle se proposait, et par les détails. Trop de plumes savantes ont écrit sur cette matière, pour qu'il soit nécessaire de m'y arrêter davantage. Mais je crois devoir dire quelques mots sur les principaux auteurs tragiques Latins, avant de parler de Sénèque.

Livius Andronicus est le premier qui osa marcher sur les pas de Sophocle et d'Euripide.

Ennius, natif de *Rudium* ou *Rudie* dans la Calabre, prit aussi Euripide pour modèle; et fortifié par la lecture d'Homère, il donna à son style une dignité, une majesté, qui lui méritèrent l'amitié du grand Scipion, les éloges de ses contemporains et l'admiration des siècles.

Cn. Naevius, auteur comique, composa aussi plusieurs tragédies, telles que *Alceste*, *Licurgue*, *Egisthe* et *Térée*. Ce poète vivait pendant la première guerre punique.

M. Pacuvius, de Brindes, neveu ou petit-fils d'Ennius, du côté de sa mère, vint à Rome et s'y distingua, non-seulement par ses tragédies (dont la plus belle, au jugement de Cicéron, était *Oreste*); mais encore par ses ouvrages en peinture (1). Il mourut à Tarente, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge, l'an 131 avant J. C.

L. Attius ou Actius, né de parents affranchis, sous le consulat de Serranus et de Mancinus, donna à l'âge de trente ans des pièces de théâtre, sous les mêmes édiles, et en même-temps que Pacuvius, qui pour lors était âgé de quatre-vingts ans. Selon Gellius, Attius passant par Tarente, fut curieux d'y voir le vieux poète, qui le retint chez lui pendant plusieurs jours, et le pria

(1) *Voy.* Plin., *Hist. nat.*, *lib.* XXXV.

de lui lire son *Atrée*, dans lequel il trouva de l'élévation, mais toutefois un peu de rudesse. Attius se fit beaucoup aimer du peuple romain. Il jouissait de l'estime particulière de Décius Brutus.

L. AFRANIUS ou APHRANIUS, contemporain de Térence, composa des tragédies et des comédies. Sans les obscénités qui déshonorèrent ses ouvrages, il serait regardé comme un des meilleurs auteurs dramatiques de l'antiquité.

On pourrait encore citer parmi les tragiques Latins, dont la réputation a mérité d'être conservée, Publius Pomponius, de Vérone, qui vécut sous les empereurs Caïus et Claude; Servius Sulpitius, bon poète et célèbre jurisconsulte, dont Cicéron déplore la perte dans ses *Philippiques;* Rutilius Géminus, auteur d'une tragédie d'Astianax et de plusieurs autres.

Je ne parlerai ni de Varron, ni de C. Julius César, ni de Q. Cicéron, frère de l'orateur, ni de Virgile, à qui l'on attribue une tragédie, intitulée *Thyeste*, ni d'Octave Auguste, ni de Turanius son contemporain, ni enfin d'Aristius Fuscus, l'un des grands amis d'Horace. On n'a à ce sujet que des données trop peu satisfaisantes et trop peu certaines.

Il ne reste que des fragments de quelques-uns des tragiques Latins, et Sénèque est le seul dont les pièces nous offrent une idée juste des progrès de l'art, dans cette partie, chez les Romains.

Mais quel est le Sénèque dont les productions dramatiques sont arrivées jusqu'à nous ? Sont-elles toutes de lui seul, ou de différents auteurs ? Des hommes de mérite ont cru avoir donné la solution de ces questions, de manière à ne laisser rien à désirer. Au premier coup d'œil, j'ai pensé comme eux. Je me suis néanmoins convaincu par un examen plus approfondi, que la matière n'était pas épuisée. Le discours préliminaire que l'abbé Coupé a placé en tête de la traduction de Sénèque, m'a surtout frappé par le mérite du style, par la profondeur des pensées et la force du raisonnement ; mais malgré la vénération que j'ai pour sa mémoire, je ne craindrai pas d'émettre une opinion qui diffère de la sienne. Je ne dissimulerai pas que je l'aurais pris beaucoup plus souvent pour guide et pour modèle dans la traduction que j'offre au public, si cette traduction eût été plus en harmonie avec le texte, et si l'élégance et la hardiesse pouvaient toujours suppléer à l'exactitude ; mais je ne parlerai pas de Sénèque comme il en a parlé.

J'examinerai d'abord ce qui a rapport à la famille de Sénèque.

Notre poète descendait d'une famille noble, originaire de Cordoue, lieu de sa naissance, ville située dans la Bétique, contrée de l'ancienne Espagne, où son père, Lucius Annæus Sénèque, enseignait la rhétorique pendant la guerre civile de César et de Pompée. Ce rhéteur était doué d'une mémoire si prodigieuse, qu'il répétait deux mille noms dans le même ordre

u'il les avait entendus prononcer, et que plus de deux ents de ses condisciples lui récitant chacun un vers, il es récitait tous à son tour, en commencant par le dernier et finissant par le premier. Sa mémoire, qui tenait lu prodige, n'en était pas moins fidèle, et il assure luinême dans la préface de ses déclamations, qu'il conerva cet avantage jusque dans un âge très-avancé, uoique le défaut d'exercice l'eût sensiblement diminué. l avait épousé Helvia ou Elbia, femme douée d'un grand courage et de beaucoup d'esprit. Il en eut trois fils, savoir : Sénèque le philosophe, Lucius Annæus Novatus (1), vulgairement appelé *Sénèque le tragique*, et Sénèque Mella, père de Lucain, auteur de la Pharsale. Ces trois enfants furent conduits fort jeunes à Rome, où ils étudièrent l'éloquence sous Pomponius Marcellus, Julius Hyginus, Cestius et Asinius Gallus, et la philosophie sous Socion d'Alexandrie, et sous Photin, célèbres stoïciens. Mais si l'on en croit de nombreuses autorités, les deux premiers sont les seuls qui ous aient laissé des ouvrages, et Mella n'est connu

---

(1) Plusieurs auteurs font de Lucius Annæus Novatus, et e Junius Novatus Gallio, parent du poète, un seul et même ersonnage. Je ne m'arrêterai point encore à cet objet, qui a onné lieu à de nombreuses conjectures; les savans pourront onsulter le livre *de la Consolation à Helvia*, c. 16. Tacit. *nnal. lib.* V, XV et XVI ; Quintilien, *Institut. Orat. lib.* X. 2 ; Senec. *lib.* III, *Natur. Quaest.* (*in principio*); *lib.* V. 11; et Dion Cassius.

que pour avoir donné le jour à Lucain. Cependant Martial, qui n'était pas fort éloigné de ce temps, assure que Cordoue sera immortelle pour avoir produit trois Sénèque.

> Atria Pisonum stabant cum stemnate toto,
> Et docti Senecae ter numeranda domus.
>
> (MARTIAL, *Epigramm. lib. IV.* 32.)

Voici des vers de Sidonius Apollinaris qui attestent la même chose.

> Non quod Corduba praepotens alumnos
> Facundos ciet, hic putes legendos,
> Quorum unus colit hispidum Platona
> Incassumque suum monet Neronem ;
> Orchestram quatit alter Euripidis,
> Pictum fecibus Æschylum secutus,
> Aut plaustris solitus sonare Thespim.

Voilà l'existence de ces deux frères bien établie dans la littérature ; et nous voyons que Sidonius attribue distinctement les œuvres philosophiques au précepteur de Néron, et les tragédies à un autre Sénèque.

Cependant, ajoute l'abbé Coupé, dont j'emprunte un moment le langage, cette opinion est contredite par des autorités qui n'ont pas moins de poids que Sidonius. Erasme, dont la critique est si sûre, pense que toutes les tragédies, à l'exception d'*Octavie*, sont de Sénèque le philosophe ; et Juste-Lipse, le plus savant des triumvirs de la littérature, au seizième siècle, a fait à

;e sujet des recherches dont le résultat est le même que celui d'Erasme. Les deux Scaliger sont bien plus prononcés encore à cet égard que Juste-Lipse. J'entrerai plus tard dans d'autres détails sur l'opinion de ces hommes érudits. Vulcanius, Delrio, Scriverius, Borrichius, tous savans et laborieux interprètes de ce théâtre extraordinaire, n'hésitent pas d'en accorder la plus grande partie au précepteur de Néron. Crinitus, *au livre III* de sa discussion savante des poètes Latins, nous apprend que quelques critiques ont prétendu que le théâtre de Sénèque n'était d'aucun des deux frères, mais du fils de l'aîné; il ajoute cependant que ce n'était là qu'une conjecture qui ne portait sur aucun garant, *conjecturis tantum nituntur, neque hanc rem ut ego existimo, ullis auctoribus asserunt.* Xicon Polétanus nous a laissé aussi une longue dissertation, dans laquelle il examine et réfute les jugemens des savans sur l'auteur des tragédies latines, sans nous donner de grandes lumières. Baillet ne nous en apprend pas d'avantage. Le père Brumoi ne craint pas de dire, de son autorité privée, que ce théâtre n'est ni du philosophe, ni de Novatus, ni du jeune Sénèque, mais d'un anonyme qui aura pris ce nom très-fameux alors dans la république des lettres. Enfin l'abbé Coupé s'est attaché à prouver que les tragédies sont de Sénèque le philosophe, qui les a composées pour l'instruction de son élève; et que s'il ne les a pas publiées, ni même avouées, c'est parce qu'il avait tout à redouter d'un prince farouche, sanguinaire et vindicatif, dont il

ne fut pas moins la victime. C'est principalement sur la ressemblance et la conformité du style des tragédies, dont il excepte toujours *Octavie*, avec celui des ouvrages du philosophe, que l'abbé Coupé fonde son opinion.

Je ne partage point son avis sans restriction, et j'en vais expliquer les motifs. Je m'arrête avant tout au vers de l'épigramme de Martial dont j'ai déjà parlé. Elle est peut-être d'une plus grande autorité qu'on ne l'a pensé jusqu'à ce jour. Il est en effet bien étonnant que dans la discussion on ne tienne presque aucun compte d'un auteur qui vécut sous le règne de Galba, successeur de Néron. Ce dernier mourut l'an 68 de J. C., et Sénèque l'an 65. Galba mourut l'an 69. Martial était venu à Rome à l'âge de vingt ans. Il y demeura trente cinq ans, sous les règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien, de Titus, de Domitien, de Nerva et de Trajan. Il a donc dû connaître la famille de Sénèque; je dirai plus, il l'a connue, puisqu'il parle des trois Sénèque, et qu'en cela il est d'accord avec les historiens du temps, avec Tacite lui-même.

Or, si Sénèque a eu deux frères, savoir : Lucius Annæus Novatus et Mella ou Méla, père de Lucain; si l'on a confondu Junius Novatus Gallio avec Lucius; si ce dernier, passant dans une autre famille, sous les noms de *Gallio* et de *Junius*, n'était véritablement qu'un seul et même personnage avec Lucius Annæus Novatus, si enfin Sénèque le philosophe a parlé d'un de ses

frères, comme d'un homme livré aux mêmes études que lui, est-il hors de toute probalité que l'auteur des tragédies soit tout autre que Sénèque le philosophe? Est-il impossible que les deux frères aient composé des tragédies, et que le style des deux écrivains offre des traits de la plus parfaite ressemblance? Ne peut-il pas être arrivé que le philosophe ait été imité par le tragique? Enfin qu'y a-t-il de si surprenant que deux élèves sortis de la même école, enseignent tous deux la même morale et professent les mêmes principes? Quant à ce qui concerne le goût, et aux défauts que l'on reproche à Sénèque le philosophe, et à l'auteur des tragédies, n'est-il pas évident que ces défauts sont plutôt les défauts du siècle que ceux des écrivains qui appartiennent à cette époque? Ils étaient libres de s'en garantir, me dira-t-on. Je le sais et j'en conviens; mais quand on veut plaire à ses contemporains, on est souvent obligé de consulter le goût dominant; et le précepteur de Néron, et l'auteur des tragédies quel qu'il soit, ont été placés dans cette alternative. Cependant, comme ce n'est pas ici le lieu d'examiner les qualités du style, continuons nos recherches sur le véritable auteur des tragédies. Je crois avoir prouvé suffisamment que si le passage de Martial ne suffit pas pour trancher la difficulté, il la laisse du moins indécise, et que son autorité n'était pas à dédaigner.

A n'en juger donc que par ce vers de Martial:

» Et docti Senecae ter numeranda domus,

il semble bien formel que trois Sénèque ont existé. Mais sont-ce les trois frères, tous trois fils de Sénèque le rhéteur? ou le poète a-t-il voulu désigner Sénèque le rhéteur, Sénèque le philosophe, et Lucain, auteur de *la Pharsale?* Mais comment expliquera-t-on *ter numeranda domus docti Senecae?* Si l'on comprend le docte Sénèque avec les trois autres rejetons de sa race, il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse des trois fils du rhéteur, et de lui; *doctus Seneca* et *domus ter numeranda*, ou si l'on veut, *tres filii numerandi.* Si l'on ne donne à Sénèque que deux fils, on n'est plus d'accord avec l'histoire. En vain ceux qui soutiennent que le vers de Martial s'applique uniquement à Sénèque le rhéteur, au philosophe et à l'auteur de la *Pharsale*, citent-ils à l'appui de leur opinion ces deux autres vers du même poète :

> Duosque Senecas, unicumque Lucanum
> Facunda loquitur corduba.

car ils peuvent s'entendre du philosophe, du poète tragique et de Lucain; à moins qu'on ne veuille supposer Martial en contradiction avec lui-même; ou dire, comme plusieurs auteurs le prétendent, que les deux Sénèque dont il est parlé dans ce vers, sont le rhéteur et le philosophe. Admettons la dernière de ces suppositions; il en résultera que Martial a parlé dans ce passage de deux Sénèque et de Lucain; mais il n'en résultera pas qu'il n'a point parlé dans le vers, cité précédemment

le trois Sénèque, fils du *docte* Sénèque. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire qu'un poète qui fait l'éloge de trois ou de quatre personnes d'une même famille dans un endroit de ses ouvrages, ne parle que de deux, ou de trois, dans un autre endroit? Je n'aurais pas si long-temps occupé le lecteur de cette discussion, si je n'eusse cru qu'elle pouvait jeter quelque jour sur la question de savoir quel est le véritable auteur des tragédies; et quand même je conclurais quelles sont de Sénèque le philosophe, ce qui jusqu'à présent n'est pas suffisamment prouvé, il aurait toujours fallu examiner toutes les autorités qui semblent ou combattre ou appuyer cette opinion.

Passons maintenant au témoignage de Quintilien, contemporain de Martial, puisqu'il vécut comme lui sous le règne de Domitien, et dans un temps où la jeunesse romaine faisait ses délices de la lecture de Sénèque, mort 25 à 26 ans auparavant; car il m'a paru plus raisonnable de consulter les contemporains avant de rapporter le sentiment de ceux qui ont interprété leurs écrits.

L'auteur des *Institutions oratoires* au liv. X, chap. I, parle de Sénèque le philosophe, et dit : qu'il n'y a presque point de genre d'étude que cet écrivain n'ait embrassé. Car nous avons de lui, continue Quintilien, et des oraisons, et des poésies, et des dialogues; mais dans ce passage, il n'est rien dit des tragédies de Sénèque. Dans le même chapitre, le savant rhéteur

passe en revue tous les tragiques latins, et n'y fait aucune mention de Sénèque, quoiqu'il cite *la Médée* d'Ovide (1), et ce n'est pas en effet le seul ouvrage dans ce genre que l'auteur des *Métamorphoses* ait composé, et dont il ne reste que des fragmens.

Il est vrai qu'au liv. IX des *Institutions oratoires*, chap. 2, Quintilien cite un vers tiré de la *Médée* de Sénèque (2), sans désigner quel Sénèque. Quel est donc l'avantage que l'on veut tirer des œuvres de Quintilien pour prouver que Sénèque le philosophe et Sénèque le tragique sont un seul et même personnage? Pour moi je ne trouve point que le témoignage du savant rhéteur suffise pour trancher la difficulté; mais je conclus qu'il est vraisemblable que Sénèque le philosophe est auteur de la plupart des tragédies publiées sous son nom, mais qu'il n'est pas impossible que plusieurs autres ne soient pas de lui. On va voir que mon opinion n'est pas dénuée de fondement.

Des hommes du plus grand mérite, tels que François Pétrarque, Pierre Crinitus, et Daniel Cajétan, prétendent que les dix tragédies sont de Sénèque le philosophe. Des critiques non moins recommandables par leur profonde érudition sont d'un avis tout différent.

Daniel Heynsius attribue *Hercule furieux* à M. An-

(1) Ne s'agit-il pas plutôt, comme l'ont pensé Gallandius et Delrio, d'un certain *Osidius*, Gète de nation?

(2) *Quas peti terras jubes*

næus Sénèque, père du philosophe; ce qui ne s'accorde guère avec ce qu'on dit de Sénèque le rhéteur, dont, au contraire, on révoque en doute les talents et les connaissances. Au reste, le sujet de cette pièce avait été pris dans Euripide.

Heynsius regarde également M. Annæus Sénèque comme auteur de *Thyeste*. Euripide, Agathon, Nicomaque d'Athènes, Théognis, Cléophon, Carcinus, Diogène ou Phyliscus, Apollodore de Tharses, et Chérémon parmi les Grecs, ont aussi traité le même sujet. Ennius, Maternus, L. Varius ou Cassius de Parme ont mis *Thyeste* sur la scène. Attius, Æmilius Scaurus ont choisi *Atrée* et les *Pélopides*.

Juste-Lipse, Florens Christianus et Janus Bernartius, préfèrent la *Thébaïde* ou les *Phéniciennes* à toutes les autres tragédies : mais Daniel Heynsius regarde cette pièce comme l'ouvrage d'un déclamateur; Joseph Scaliger et Pierre Scriverius ont soutenu qu'elle était indigne de Sénèque le philosophe; tandis que Juste-Lipse la trouvait digne du siècle d'Auguste. Il est facile de voir que de part et d'autre, il y a quelque chose d'exagéré dans l'opinion qu'on a voulu accréditer à l'égard de la *Thébaïde*. Le catalogue de la bibliothèque Barberine fait mention d'un supplément à cette pièce publié à Rome, in-8°, en 1625, par Henri Chiffell. Sénèque semble n'avoir eu aucun dessein d'imiter les *Phéniciennes* d'Euripide. Attius avait aussi composé une *Thébaïde*. Je ne parle point ici de la *Thébaïde* d'Antiphanès, d'Antimaque,

ni de celle de Ménélas d'Ægée, poëmes en vers héroïques grecs, à qui Stace pourrait bien avoir fait plus d'un emprunt.

Heynsius ne trouve point de plus belle tragédie latine que celle d'*Hippolyte*, excepté les *Troyennes*. Selon lui Sénèque le philosophe est l'auteur d'*Hippolyte*. Dans le meilleur manuscrit de Florence, dont s'est servi Gronovius, ce profond interprète dit que cette tragédie est intitulée *Phèdre*. J. Henri Boecler a publié à Strasbourg en 1651, in-4°, une comparaison entre l'*Hippolyte* de Sénèque et celui d'Euripide. Samuel Petit, lib. I. *obs.* cap. 1, soupçonne que Sénèque le philosophe a composé *Médée* et *Hippolyte* pendant son exil; il se fonde sur un passage du *Traité de la Consolation à Helvia*, chap. 14, où le philosophe dit qu'il se livrait à des études peu sérieuses, *levioribus se oblectasse studiis*, pour se délasser dans son exil. Euripide a servi de modèle à Sénèque pour la dernière des deux pièces qu'on lui attribue; Lycophron avait aussi intitulé une de ses tragédies *Hippolyte*. Cette pièce est perdue.

Heynsius attribue encore au père de Sénèque, M. Annæus, la tragédie d'*OEdipe*, qu'il regarde comme une imitation de l'*OEdipe* de Sophocle. Eschyle, Euripide, Lycophron, Philoclès, athénien, et un certain Xénoclès (qu'AElien dit avoir surpassé l'*OEdipe* d'Euripide), et plusieurs autres tragiques grecs ont travaillé sur le même sujet. Sénèque, selon Delrio, a imité non-seulement Euripide, mais encore la *Jocaste* de Silanion.

Les Troyennes, Troades, ou selon Farnabe *Troadas*, *la Troade*, sont attribuées par Heynsius à Sénèque le philosophe; Juste-Lipse et plusieurs autres l'ont jugée indigne de Sénèque, tandis que Joseph Scaliger la regarde comme la meilleure des tragédies latines. Samuel Petit, au livre Ier de ses *Remarques critiques*, chap. 3, l'a comparée avec les *Troyennes* et l'*Hécube* d'Euripide. Il pense que Sénèque le philosophe composa cette tragédie à son retour de l'exil et depuis sa rentrée à la cour. Dan. Heynsius trouvait cette pièce bien supérieure à celle d'Euripide.

Les historiens, les orateurs et les poètes grecs (1) ont pris pour sujet le siège de Troye, ou des épisodes de ce siège si fameux, et les ont mis en scène; témoin Æschyle dans *Hécube*, *Ilione*, *Hélénus*, *Déiphobe*, les *Anténorides* et *Andromaque*. Je pourrais encore citer, Epicharme, Sophocle, Lycophron et Aristophanes.

Attius, Pacuvius, Naevius, Livius Andronicus,

(1) J'ai cru ne pas devoir étendre davantage cette nomenclature; c'est pourquoi j'ai passé sous silence Démétrius Scepsius, Dionysius Milesius, Métophranès, le sophiste Phrygius, Palaephatus d'Abidène, Ptolémon, fils d'Evergète, Timolaüs Larissaeus, Philostrate, Phormus de Syracuse, Hestiaca d'Alexandrie, Méthrodore, Pisander, etc. Enfin Hermogène, Aristonyme, bibliothécairé de Ptolémée, Diotys de Crète, Darès le Phrygien, Leschès, Tryphiodore, Coluthus, Coïntus de Smyrne, Phémius d'Ithaque, Attratinus, et Corrinus d'Ilion, qui, selon Suidas, vécut du temps du siège de Troye.

C. Matius, Clodius Sabinus, Lucain, Virgile, rival et imitateur d'Homère, Ovide, etc. chez les Latins, ont formé aussi des épisodes de tout ce qu'il y a eu de plus mémorable sous le règne de Priam.

Nous avons vu que Quintilien fait mention de la *Médée* de Sénèque et de celle d'Ovide. Presque tous les critiques attribuent cette tragédie à Sénèque le philosophe. Eubulus, Strattis et Cantarus ont fait des comédies sous ce titre également conservé par Euripide, ou, comme le prétendent la plupart des commentateurs, Nicophron ou Néophron. On cite encore parmi les tragiques grecs, Hérille, Diogène, Philiscus, Demologus; et parmi les Latins, Ennius, Attius, Pacuvius, Varon, et Ovide. Tertullien prétend que la *Médée* d'Ovide était un amas confus de centons de Virgile. Un ancien Scoliaste attribue à Lucain la tragédie de *Médée*; mais il paraît que cette tragédie n'avait pas été terminée. Peut-être le surnom d'*Annæus* a-t-il donné lieu à cette conjecture. Lodovico Dolce a imité presqu'entièrement la *Médée* d'Euripide.

Heynsius pensait que l'*Agamemnon* appartenait, ainsi que la suivante, à Marcus Annæus Sénèque, surnommé le tragique. Ion de Chios et Æschyle ont aussi mis en scène *Agamemnon*. L'*Electre* de Sophocle, l'*Oreste* et les deux *Iphigénie* d'Euripide, plusieurs tragédies d'Attius, son *Egisthe* et ceux de Livius Andronicus et de Nævius ont pu fournir plus d'une situation à Sénèque.

Hercule sur le mont Oëta est une imitation des *Tra-*

hiniennes de Sophocle. Sénèque est resté bien inférieur à son modèle.

Tous les hommes éclairés s'accordent pour ne pas attribuer à Sénèque la tragédie intitulée *Octavie* (1). Joseph Scaliger et Juste-Lipse regardent cette pièce comme indigne de Sénèque ; Vossius l'attribue à L. Annæus Florus. Delrio et Justus Rycquius *ad.*, Tacit., XIV, 63, disent que Sénèque est l'auteur d'*Octavie*, et le dernier prétend quelle a été écrite l'an de Rome 713. Gronovius partage avec les plus savans critiques l'opinion contraire.

Pour juger si Sénèque le philosophe est seul l'auteur des tragédies publiées sous un nom qui lui est commun avec plusieurs personnes de sa famille, faudra-t-il s'arrêter uniquement à l'opinion que les savans ont émise? Non sans doute; car la diversité, l'opposition même de leurs sentimens serait bien loin de rendre la question plus facile à résoudre. Je pense donc que le parti le plus sûr serait de ne point sortir des bornes du plus rigoureux scepticisme. Voyons si la manière ingénieuse avec laquelle l'abbé Coupé a voulu trancher la difficulté nous fera sortir de cette alternative? je ne le crois pas. J'avoue même que la plupart de ses argumens m'ont paru plus

(1) *Voy.* Vossius, p. 164, de *Hist. latin*; *Institut. poetic.*, *lib.* II, *p.* 76. Just.-Lips. *Animadvers. In tragoed. quae L. Annaeo Senecae tribuuntur*; et Dan. Heynsii *in L. et M. Annaei Senecae quae exstant tragoed. animadvers.* etc.

spécieux que solides. L'abbé Coupé avait beaucoup d'esprit et de goût, et joignait à ces deux avantages une très-grande étendue de connaissances. Néanmoins il me semble qu'il a traité avec un peu de légèreté une question intéressante.

« Je comparerai, dit-il d'abord, *Médée*, que Quintilien « attribue au grand Sénèque, avec les autres tragédies, « dont j'excepte toujours *Octavie*. Or, si toutes ces tra-« gédies me présentent le même esprit, les mêmes jetées, « les mêmes manières, la même physionomie, j'en con-« clurai, par la plus déterminante des raisons, qu'elles « sont toutes sorties de la même plume. »

Le lecteur sentira comme moi qu'en examinant la chose sous un point de vue général, il n'y a pas lieu d'être surpris que des tragédies ressemblent à d'autres tragédies; sauf les différences très-remarquables entre les tragédies grecques et les tragédies romaines. Si l'on reporte son attention sur le style, il est certain que l'application des préceptes de l'art a dû nécessairement contribuer à cette ressemblance entre *Médée* et les autres tragédies. Si l'on s'attache aux défauts du style, sont-ils ceux de l'auteur ou ceux du siècle de Sénèque? On me permettra d'examiner plus bas cette dernière question.

Arrêtons-nous plutôt un moment sur la ressemblance de la *Médée* avec les autres tragédies. Il ne serait pas difficile, ainsi que je l'ai déjà dit, de prouver que le vers cité par l'auteur des *Institutions oratoires*, est tiré d'une tragédie d'*Osidius*, ou si l'on veut de la *Médée*

d'Ovide ; car c'est bien de l'un ou de l'autre que Quintilien fait mention.

Mais ce dont on a lieu d'être étonné, c'est que ce savant rhéteur ait parlé avec si peu d'étendue des poésies de Sénèque, et surtout de ses poésies dramatiques, tandis qu'il s'est expliqué beaucoup plus amplement sur les ouvrages de philosophie, et que c'est principalement pour instruire les jeunes gens qui se destinent à l'éloquence, qu'il insiste beaucoup sur les défauts du style de Sénèque considéré comme philosophe. Quintilien dit formellement que les écrits philosophiques sont entre les mains de toute la jeunesse, et glisse légèrement sur les poésies et les dialogues, comme n'étant pas aussi répandus que les traités composés par Sénèque, sur les diverses branches de la philosophie et de la morale. Selon le docte rhéteur ceux dont le goût n'est pas encore formé ne peuvent lire ces traités qu'avec beaucoup de circonspection. Il est vrai qu'au chap. 2 du IXe livre des *Institutions oratoires*, Quintilien parle, dans plusieurs éditions, de la *Médée* de Sénèque. Mais je suis forcé de rappeler que des leçons non moins exactes portent encore dans cet endroit, la *Médée* d'Ovide ou d'Osidius, dont Quintilien fait mention au livre X, chap. 1, en passant en revue les tragiques Latins, parmi lesquels Sénèque n'est point cité ; et certes, c'était bien là qu'il devait trouver sa place. D'ailleurs, ou Quintilien a connu les tragédies de Sénèque, ou il ne les a pas connues. S'il ne les a pas connues, quel argument peut-on tirer de son témoi-

gnage? S'il les a connues, pourquoi n'a-t-il parlé que d'une seule, ou plutôt pourquoi n'a-t-il rien dit des tragédies? Aurait-il voulu, par son silence, condamner toutes les compositions dramatiques de Sénèque? Les aurait-il jugées indignes de servir de modèles? Dans cette hypothèse, la sévérité de sa décision n'aurait été provoquée que par l'enflure du style de ces productions; et ce défaut n'aurait pas été, aux yeux de Quintilien, qui signale Sénèque pour un homme de génie, pour un esprit orné de toutes les connaissances, un motif suffisant pour ne rien dire des tragédies, ou pour ne parler que de *Médée*; à moins qu'on ne veuille soutenir que Quintilien ne faisait pas plus de cas de cette pièce que de toutes les autres, ni de toutes les autres que de celle-là; et qu'il assignait à Sénèque, sous le rapport de l'art théâtral, le dernier rang parmi les tragiques Latins. Une telle supposition est insoutenable. Il est bien plus naturel de croire que Sénèque le philosophe n'est point le seul de la famille des Annæus qui ait travaillé pour le théâtre. Il s'ensuit alors que plusieurs des tragédies qui lui sont attribuées sont de lui, et que les autres ne lui appartiennent point; ou que véritablement Quintilien n'a point connu ces tragédies, ou enfin qu'il ne les a connues que très-imparfaitement.

L'abbé Coupé pense que Sénèque le philosophe est l'auteur de toutes ces pièces, excepté d'*Octavie*. Nous allons examiner sur quelles raisons il se fonde. La comparaison qu'il fait de la prose du grand Sénèque avec

les tragédies, lui paraît une preuve irrécusable, qu'elles doivent être attribuées à un seul et même auteur. « On retrouve, dit-il, dans les écrits du philosophe des images, des débris de descriptions poétiques :

« Invenias etiam disjecti membra poetae. »

Ce sont des trochées, des ïambes, des anapestes, quelquefois entiers et quelquefois mutilés, renversés, mais toujours frappés sur le modèle des vers des tragédies, toujours renfermant les mêmes idées, toujours inspirés par le même dieu. Nous sommes très-fondés à croire par les ouvrages de Sénèque qu'il était né poète. Ses phrases n'ont point la tournure de la prose; elles n'en ont point le nombre, l'arrondissement : elles sont serrées, combinées presque comme la poésie; ce qui n'a pas été à l'abri de la censure. » Tel est le langage de l'abbé Coupé, dont je suis le sincère admirateur et sur les traces duquel je me fais gloire de marcher. Mais son argument ne m'a pas convaincu.

L'abbé Coupé n'ignorait pas sans doute que le style de la plupart des philosophes de l'antiquité, a toujours quelque chose de poétique, surtout dans ce qui concerne la morale et les passions humaines. Il n'ignorait pas que les poètes tragiques grecs avaient été formés à l'école des philosophes, et que d'ailleurs les plus grands poètes, sans en excepter Homère, furent aussi de très-grands philosophes. Il n'ignorait pas que dans l'antiquité, la poésie, l'éloquence et la philosophie étaient unies entre elles par

un charme inexprimable, et que les attraits de l'harmonie compensaient en quelque sorte la sévérité des principes, ou la sécheresse des vérités et des maximes les plus abstraites. J'en citerais pour exemples Platon, Socrate, Xénophon; et parmi les poètes philosophes, je nommerais, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ennius et Pacuvius.

Je ne m'attacherai point à justifier Sénèque le philosophe d'avoir porté trop loin le plaisir de paraître harmonieux, ou plutôt de s'être trop rapproché du style poétique. Ce serait nier la différence qui subsiste et qui doit nécessairement subsister entre le *nombre poétique* et le *nombre oratoire*, entre l'harmonie des vers et l'harmonie de la prose. Je sais qu'on ne saurait trop blâmer toute espèce de recherche et d'affectation, et qu'il ne faut ni trop soigner, ni trop négliger l'harmonie du discours. Mais, de ce qu'on trouve des trochées, des ïambes, des anapestes dans les écrits de Sénèque le philosophe, est-ce une raison suffisante pour en conclure qu'il est l'auteur de toutes les tragédies qui lui sont attribuées?

Considérons Sénèque comme philosophe ou comme poète. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, en lui accordant les qualités ou la trempe d'esprit particulière que la nature donne aux grands écrivains, n'est-il pas évident que ces qualités, que cette trempe d'esprit sont sensiblement modifiées, par les leçons de leurs maîtres, par le choix des modèles d'après lesquels les élèves essaient de se former ou de se perfectionner? Doit-on comp-

ter pour rien l'école d'où l'on est sorti, les maîtres dont on a reçu les leçons, les progrès ou la décadence des arts et du bon goût ? Doit-on compter pour rien l'influence des mœurs, du gouvernement et du siècle auquel appartiennent le poète, l'orateur ou le philosophe dont on veut juger les écrits? Cette influence ne se fait-elle pas remarquer dans tous les contemporains d'une même époque, même parmi les hommes qui s'efforcent le plus de s'en garantir ? N'est-ce pas surtout aux époques ou les écrivains sont forcés de déguiser leur pensée, que le style s'écarte le plus des formes régulières et faciles de la nature? N'est-ce pas alors que l'on voit particulièrement les écarts de l'imagination remplacer l'élan sublime du génie? N'est-ce pas alors que des beautés factices, qu'un langage étudié, fastueux, remplace la plus noble simplicité? N'est-ce pas alors que le goût reçoit de mortelles atteintes qui préparent inévitablement sa décadence ?

Que l'on compare le siècle d'Auguste à celui de ses odieux successeurs, et l'on verra si Sénèque a pu suivre les traces de Cicéron, de Virgile et d'Ovide ? Sénèque eut donc les défauts de son siècle, et ce qui n'est pas moins frappant, ces défauts se font remarquer dans toutes les productions des Annæus. Le père et les frères de Sénèque, élevés à la même école que le philosophe, en étaient entachés ; et Lucain son neveu enchérit encore à cet égard sur tous ceux de sa famille. Il n'est donc pas invraisemblable que d'autres que Sénèque ont

pu écrire des tragédies qui ressemblent beaucoup à celles dont on le dit l'auteur. Si, comme le dit Quintilien, on imitait avec une sorte de fureur le style et la manière de Sénèque, est-il impossible qu'il ait existé d'autres auteurs tragiques ses contemporains, dont les ouvrages ne seraient point parvenus jusqu'à nous, ou que ces ouvrages lui auraient été faussement attribués?

Si je m'arrête un moment, avec l'abbé Coupé, sur la prodigieuse érudition de Sénèque, sur ses connaissances en mythologie, en géographie, en histoire naturelle, en astronomie, en philosophie; je le demande à tout homme impartial, Cicéron, César, Virgile, Horace, Ovide, n'ont-ils pas eu autant d'érudition que Sénèque? Et combien de fois ne se présente-t-il pas orné de leurs dépouilles les plus précieuses? Il est une chose digne d'être rappelée à la mémoire de mes lecteurs; c'est que généralement tout ce qui concerne les sciences a été traité avec plus d'étendue par les poètes de l'antiquité que par les autres écrivains, et qu'au milieu des erreurs et des préjugés qu'ils ont accrédités, on trouve des principes vrais, et dont l'exactitude ne saurait être révoquée en doute. On reconnaît dans les écrits des poètes et des orateurs Romains, le soin que l'on avait pris de leur faire acquérir dès leur plus tendre jeunesse des connaissances pour ainsi dire universelles. Mais Sénèque est-il le seul qui les ait possédées dans un degré supérieur? Passons maintenant à une question que se fait l'abbé Coupé.

Si, dit-il, Sénèque est en effet l'auteur des tragédies, pourquoi ne les a-t-il pas fait paraître sous son nom, ainsi que ses autres ouvrages ?

L'abbé Coupé répond lui-même à cette question. « Fort supérieur à ses frères, par un génie qui étonna « d'abord ses maîtres, et par la rapidité de ses progrès « qui frappa tous les Romains, il figura fort jeune en- « core parmi les grands orateurs de son temps, et plaida « une cause célèbre dans le sénat, au milieu des ap- « plaudissemens de toute la ville. Mais le farouche « Caligula, qui se flattait alors d'être le plus éloquent « des Romains, fut jaloux de voir qu'un étranger osât « lui disputer ce titre, et la crainte que lui inspira ce « monstre, à qui le sang des hommes ne coûtait rien, « lui fit renoncer à la brillante carrière du barreau. »

Le fait est vrai. Il atteste les craintes et la prudence de Sénèque. Mais s'ensuit-il qu'il dût renoncer à tout autre genre de travail ? Le contraire est bien prouvé.

L'abbé Coupé cite ce fait pour corroborer d'avance cette proposition, que Sénèque n'a jamais voulu s'avouer l'auteur des tragédies, qui depuis ont été publiées sous son nom. Mais continuons de suivre dans sa marche ce savant traducteur, après lequel j'ai osé traduire Sénèque.

« Sénèque, dit-il, choisit pour protecteur Domitius « Enobarbus, premier époux de la trop fameuse Agrip- « pine, moins pour lui cependant que pour cette femme « célèbre, à qui il inspira de l'amour, et qui finit par « faire sa fortune. »

Cette liaison avec Agrippine, et pour laquelle on prétend que Sénèque fut exilé en Corse, dont il ne fut rappelé qu'au bout de deux ans, et après la mort de Domitius, cette liaison, dis-je, est-elle bien avérée? Tacite, l'a-t-il affirmée? Non. Dion et Xiphilin sont les seuls qui en parlent. Or, Dion n'a-t-il pas calomnié ainsi Cassius, Brutus et Cicéron?

Ce fut à la sollication d'Agrippine que Sénèque fut rappelé, et qu'il obtint la dignité de préteur. Ce fut Agrippine qui nomma Sénèque précepteur de Néron. Faut-il en conclure que Sénèque était l'amant d'Agrippine? Je croirais plutôt que dans cette circonstance, elle ne fit que rendre justice à son mérite, à ses vertus, et peut être même à la noble résistance qu'il avait opposée à ses passions fougueuses. Si l'on suppose avec les ennemis de Sénèque, que ce philosophe inspira à son élève ces penchans honteux, ces vices abominables qui ont rendu à jamais le nom de Néron odieux, à quoi bon Sénèque aurait-il composé ses tragédies? Était-ce pour ne faire de Néron que le plus cruel des tyrans, l'opprobre et le fléau de l'humanité? Mais le poète a peint la tyrannie sous les plus effrayantes couleurs. Mais les historiens, dont le témoignage est digne de foi; les historiens les plus véridiques, en un mot, s'accordent à dire que Néron fut le modèle des bons princes, tant qu'il suivit les conseils de son précepteur.

« Nommé préteur, Sénèque, continue l'abbé Coupé, « ne voulut pas s'avouer l'auteur des tragédies qu'il

« avait déjà faites, et de celles qu'il fit dans la suite, « parce que les grands personnages de Rome avaient du « mépris pour les pièces de théâtre et pour leurs auteurs. « Sénèque imita donc Scipion et Lélius, qui avaient fait « passer leurs comédies sous le nom de Térence. »

Il n'y a point de parité entre Sénèque et les deux illustres Romains dont parle l'abbé Coupé. Je n'ignore pas que la profession de comédien ne passait point chez les Romains pour une profession honorable. Il est constant que les plus illustres personnages avaient pour la comédie une très-grande répugnance ; mais cette répugnance était-elle la même à l'égard de la tragédie? Ce mépris pour les spectacles ne tenait-il pas à l'orgueil des grands, qui, cependant, donnaient à leurs frais des spectacles au peuple? Et s'ils méprisaient tant les spectacles, n'était-ce pas plutôt parce que ce genre d'amusement pouvait faire accuser ceux qui s'y livraient, de négliger les affaires publiques? Or, dans ce cas, n'était-il pas bien facile à Sénèque de ne point travailler pour le théâtre? N'avait-il pas les mêmes motifs que les autres pour s'en abstenir? Ne pouvait-il pas se contenter d'expliquer à son élève les tragédies grecques? Il évitait par là tout soupçon. L'abbé Coupé convient lui-même que Sénèque suivait publiquement les principes de Zénon, chef des stoïciens et le plus austère des sages de l'antiquité. Le théâtre était plus odieux encore à ces fiers disciples du Portique qu'aux sénateurs de Rome. C'était pour eux un crime de les fré-

quenter. On aurait donc tout sujet de croire que Sénèque le philosophe ne composa point les tragédies qu'on lui attribue. Cependant c'est ce que je ne prétends point affirmer. On a dit que le Philosophe composa ses pièces pour ramener son siècle à la vertu. Mais comment aurait-il pu opérer cet heureux changement dans les mœurs, s'il n'eût pas publié ses tragédies? et s'il les publia, comment put-il cacher à Néron qu'il en était l'auteur? Comment le tyran soupçonneux ne parvint-il pas à connaître le secret de son précepteur, caché sous le voile de l'anonyme? Comment ne chercha-t-il pas à découvrir, parmi les poètes contemporains, qui d'entr'eux était véritablement l'auteur des tragédies que lui lisait son docte maître? D'ailleurs quelle raison aurait eu Sénèque de cacher à Néron qu'il était l'auteur des tragédies, puisqu'il ne lui cacha point qu'il était l'auteur des ouvrages philosophiques, et qu'il lui adressa le *Traité de la Clémence*, où notre grand Corneille a puisé le sujet, le cadre presqu'entier et les beautés de Cinna.

Si les tragédies de Sénèque offrent tant de points de comparaison avec sa prose, comment serait-il parvenu, sous le manteau de l'anonyme, à empêcher Néron de saisir cette ressemblance, sur laquelle l'abbé Coupé insiste avec tant de force et de persévérance? Quelques précautions qu'il eût prises pour empêcher son élève de reconnaître ses intentions lorsqu'il le peignait sous le personnage d'Atrée, sous celui d'Hercule furieux, sous celui d'Egisthe assassinant Agamemnon;

l'obscurité dont il s'enveloppait eût été bientôt dissipée par ses ennemis, par des courtisans envieux de son mérite et de son crédit? Comment Néron n'aurait-il pas reconnu Agrippine et lui-même, sous les traits de Phèdre et d'Hippolyte? Comment Sénèque, caché sous le voile de l'anonyme, aurait-il pu même ne pas exciter le ressentiment du tyran, qui avait la prétention d'exceller dans l'art des vers, et punissait de mort quiconque était meilleur poète que lui? N'est-ce pas le prétexte dont ce monstre se servit pour faire périr Lucain, neveu de Sénèque? Or, je le demande à mes lecteurs, Néron n'aurait-il pas employé tous les moyens pour découvrir ce rival, puisqu'il en avait déjà immolé d'autres avant Lucain? On m'objectera sans doute que le témoignage de Tacite prouve que Sénèque le philosophe faisait des vers pour se conformer au goût dominant alors de son élève. Je répondrai que Tacite n'a jamais dit que le précepteur de Néron composât des tragédies. Il a pu faire des vers pour flatter la passion ou l'amour propre de Néron, et même pour son instruction, sans avoir manifesté le dessein d'être, comme poète, le rival du prince, qui n'aurait pas manqué de le punir de sa témérité. Néron, dit Suétone, a représenté le personnage de *l'Hercule furieux*. Mais ce ne fut pas probablement la pièce de Sénèque qui porte ce titre. Nous ne connaissons, il est vrai, de tragédies sur ce sujet que celles d'Euripide et de Sénèque; mais il n'est pas invraisemblable qu'un auteur antérieur ou comtemporain

ait composé la tragédie, qui fut en suite attribuée à Sénèque? Pour moi, il me semble bien plus naturel de croire que Sénèque expliquait à son élève les tragédies grecques, plutôt que de lui lire les siennes; puisque son style seul eût suffi pour trahir un secret qu'il s'attachait, nous dit-on, à cacher avec tant de soin. Au reste, je n'ai point la prétention de réfuter les opinions émises par l'abbé Coupé; je n'ai voulu qu'examiner la question sous tous les points de vue possibles, dans l'intérêt des lettres; et de tout ce que j'ai dit, je conclurai seulement qu'il ne me paraît pas prouvé que Sénèque soit seul l'auteur des tragédies qui lui sont attribuées. Je dirai plus, je doute fortement qu'elles soient l'ouvrage de Sénèque le philosophe. A qui donc, me dira-t-on voulez-vous les attribuer? J'en conviendrai de bonne-foi, je ne vois parmi les auteurs contemporains de Sénèque, que Pomponius Secundus[1], dont on assure que les tragédies ne sont point parvenues jusqu'à nous; et par conséquent, il faudrait supposer que ces tragédies, que l'on croit perdues, sont celles-là mêmes qui sont attribuées à Sénèque. Ce serait de ma part une témérité ridicule, que de se prononcer pour l'affirmative. Le second personnage qu'il est permis de citer, c'est Méla, frère de Sénèque, et père de Lucain. Méla n'aspira jamais aux dignités ni aux emplois publics, et s'appliqua à l'étude de l'éloquence et des beaux-arts. Sénèque son père le regardait comme un génie capable de tout, et lui accordait la supériorité sur Annaeus et

sur Gallion ses deux frères. Il périt comme Lucain, et comme Sénèque, victime de la barbarie de Néron, qui s'empara des richesses que Méla avait acquises.

J'abandonne maintenant la discussion, et je laisse aux savants du premier ordre le soin de résoudre ce problème : « Si Sénèque le philosophe n'est point l'au-« teur des tragédies publiées sous son nom ; ces tragé-« dies sont-elles l'ouvrage d'un écrivain bien postérieur « à Sénèque, ou celui d'un poète contemporain ou pa-» rent du précepteur de Néron ? » Mais comme mon intention ne fut jamais d'opposer mon sentiment personnel à l'opinion la plus accréditée, qui attribue toutes les tragédies à Sénèque le philosophe, il m'a paru indispensable de considérer ce grand homme comme homme public et comme écrivain. Ce sera (comme l'a fait l'abbé Coupé), mon Tacite à la main, que je rapporterai les principales circonstances de la vie de Sénèque. Je ne traiterai que subsidiairement des qualités et des défauts de son style.

A peine entré dans l'âge viril, Sénèque se distingue par son éloquence, et se voit forcé de renoncer au barreau, pour éviter la haine de Caligula, qui l'aurait sacrifié à sa vengeance, si une courtisane ne lui avait dit que le jeune orateur était d'une complexion si faible qu'il avait peu de temps à vivre. Sénèque composa à la même époque un traité sur le *Mouvement de la Terre* (1).

(1) *Voy.* lib VI *Natural. Quaestion.* c. 4.

Sous le règne de Claude, il fut élevé à la charge de questeur. Messaline, jalouse des égards et de la considération dont jouissait Julie, fille de Germanicus, accuse sa rivale d'adultère, et enveloppe dans cette proscription Sénèque, qu'elle accusait lui-même d'avoir favorisé les amours de Julie, et le fait exiler dans l'île de Corse. Après la mort de Messaline, il essaya d'obtenir son rappel, et sortit de la dignité de son caractère, pour intéresser Claude en sa faveur.

Agrippine devenue la femme de Claude, sollicite et obtient enfin le rappel de Sénèque, qu'elle fait élever à la charge de préteur, et lui confie l'éducation de son fils Domitius Néron. Ce ne fut point par amour pour Sénèque qu'elle en agit ainsi ; mais seulement afin de tempérer l'horreur que les crimes nombreux dont elle était coupable avaient inspirée. Il paraît par le témoignage de Suétone, de Xiphilin et de Tacite, qu'il obtint la dignité sénatoriale, et qu'il fut nommé consul avec Trébellius Maximus, l'an de Rome 814. Ce dernier fait est contesté par plusieurs historiens.

Néron, à peine âgé de 19 ans, monte sur le trône. Au commencement de son régne, Agrippine exerçait la plus funeste influence ; les meurtres, les assassinats continuaient encore ; mais le jeune prince éclairé, soutenu par les conseils et par la sagesse de Burrhus et de Sénèque, donnait au peuple Romain les plus belles espérances, et semblait résolu à tenir les promesses consolantes qu'il avait faites, en présence de l'armée, à son

avénement. Cependant les passions fougueuses de Néron prirent bientôt le dessus, et il était déjà difficile et dangereux de leur donner un frein. Burrhus et Sénèque eurent le courage de se charger du soin de ramener le prince à des principes plus modérés, et le succès couronna d'abord une aussi louable entreprise. Burrhus s'appliquait à lui donner le goût des exercices et des études militaires. Sénèque, par sa douceur et par son éloquence, s'efforçait de maîtriser le caractère impétueux de son élève. L'un et l'autre se virent forcés de ne pas lui interdire l'usage des plaisirs permis, afin de ne pas le dégoûter de pratiquer la vertu ; ce qu'ils avaient à craindre en employant à son égard une sévérité de principes à laquelle ils ne pouvaient espérer de l'accoutumer facilement, s'ils n'eussent usé de prudence et de douceur.

Cependant le méchant naturel de Néron prenait chaque jour un nouvel accroissement, et bientôt ses passions, encouragées par la perversité des courtisans, irritées même par la voluptueuse et criminnelle Agrippine, ne connurent plus de frein. Son âme atroce méditait et préparait en silence la ruine de tous ceux qui s'opposaient à ses déréglements, ou qui résistaient à ses volontés. Il fallait alors un courage héroïque pour oser combattre de si terribles penchants. Il fallait une sage prévoyance, une connaissance profonde du cœur humain, pour lutter contre l'impétuosité de Néron, contre la perfidie de ceux qui l'environnaient, qui s'appliquaient à gagner sa confiance, et qui travaillaient à éloigner de

lui quiconque aurait osé lui parler d'honneur, de justice, de modération et de sagesse. Sénèque et Burrhus, conservèrent pourtant sur leur farouche élève, le noble ascendant de la vertu. L'indigne Poppée réunit tous ses efforts pour perdre Octavie; Sénèque rapproche Néron de sa vertueuse épouse. Les gens de bien sont persécutés; Sénèque les défend contre leurs ennemis; il repousse avec succès les attaques dirigées contre Burrhus lui-même. Il pouvait, en s'éloignant de la cour, en laissant librement agir Néron, éviter tant de travaux, et surtout les périls dont il était sans cesse environné; mais il reste au milieu d'un abîme de corruption, pour en arrêter les terribles effets. Agrippine souillée déjà par tant de crimes, conçoit pour son fils un amour incestueux. La courtisane Acté, qui avait fait sur le cœur de Néron l'impression la plus profonde, met long-temps obstacle à la passion détestable d'Agrippine. On fait un reproche à Sénèque d'avoir favorisé Acté. Mais ne devait-il pas saisir l'unique moyen qui lui restait, d'empêcher un crime mille fois plus odieux! Ce n'était point dans Sénèque une condescendance honteuse et criminelle; c'était plutôt un trait de prudence. Il faut plaindre le Philosophe d'avoir été réduit à cette extrémité; il faut rougir du rôle qu'il s'est vu forcé de remplir; mais on doit reconnaître dans cette circonstance principale, combien est injuste l'accusation dirigée contre lui, d'avoir favorisé le libertinage de Néron, ou de ne l'avoir pas combattu généreusement. En vain dirait-on

que Sénèque, comme amant d'Agrippine, travaillait dans cette occasion, autant pour lui que pour la vertu de son élève. Je le demande à tous ceux qui savent aimer, quel attachement pouvait inspirer au précepteur de Néron, une femme aussi dissolue que l'était Agrippine? Témoin de sa frivolité, de la bassesse, de la turpitude des goûts de Néron, de la fureur qu'il avait de paraître en public, de réciter des vers, de chanter sur le théâtre, de forcer les plus illustres personnages à l'imiter, de corrompre les mœurs publiques, Sénèque, dit-on, ne s'oppose point à ces coupables folies, et Burrhus lui-même avait la faiblesse de les louer, *moerens et laudans*. C'est donner au philosophe des torts qu'il lui était peut-être impossible d'éviter, et attacher au mot *laudans* une signification plus étendue, que le mot *moerens* ne permet de le supposer.

Depuis long-temps le cruel successeur de Claude avait juré la mort d'Agrippine. Il hésitait sur le choix des moyens. Agrippine, qui n'ignorait pas ce qu'elle avait à craindre de son fils, prenait toutes ses précautions pour éviter d'être empoisonnée ; le tyran parricide ne trouvait personne qui voulût se charger de la poignarder. Anicétus, affranchi de Néron, à l'éducation duquel il avait travaillé avant Sénèque et Burrhus, lui inspire l'idée de la faire périr sur un vaisseau qui devait se briser au milieu des eaux et ensevelir avec elle le secret de sa mort. La malheureuse impératrice échappe au naufrage. Néron, furieux d'apprendre cette nouvelle qu'il reçut pendant

la nuit, envoya aussitôt éveiller Burrhus et Sénèque. Avaient-ils connaissance des desseins homicides de leur élève? Tacite n'ose le nier, ni l'affirmer. L'un et l'autre, dit cet historien, gardèrent le silence, et semblaient craindre de faire au prince d'inutiles remontrances; ou pensaient peut-être que si Néron ne devançait pas Agrippine, il devait périr par la main de sa mère. Sénèque, si prompt à donner des conseils, jette les yeux sur Burrhus comme pour lui demander, continue Tacite, s'il fallait que l'empereur envoyât un tribun pour égorger sa mère.

Burrhus déclare que les gardes prétoriennes conservaient trop réligieusement la mémoire de Germanicus, pour qu'un soldat de ce corps consentît à tuer sa fille. On ne voit point dans l'histoire que Sénèque ait rien ajouté à cette réflexion de son ami. Faut-il en conclure qu'il approuvait un parricide? Si l'on fait bien attention aux expressions de Tacite : *post Seneca hactenus promptior, respicere Burrhum, ac scitaretur, « an militi imperanda caedes esset »* ; on ne peut s'empêcher de blâmer Tacite d'avoir laissé peser sur la tête de Sénèque le plus horrible soupçon, au lieu de l'avoir justifié, ou d'avoir démasqué sa lâcheté, son hypocrisie. Je ne prétends point faire l'apologie du Philosophe; mais je soutiens que dans le doute, ses vertus et ses principes permettent d'interpréter favorablement sa conduite, dans une circonstance où l'atrocité et les fureurs de Néron ne laissaient aucun accès aux conseils de la prudence, de la sagesse et de l'humanité.

L'infame Anicétus exécute le crime dont il s'est chargé. Il pénètre le fer à la main dans la chambre d'Agrippine, qui présente son estomac à l'assassin, et ne lui dit que ces deux mots : *ventrem feri* ; c'est mon ventre qu'il faut frapper. Tout le monde sait que cette femme trop coupable, mais distinguée par son génie et par d'heureuses qualités, obtint les regrets de l'empire. Après de grandes catastrophes, la pitié succède toujours à la haine.

Néron ne négligea rien pour faire retomber sur des personnes innocentes le meurtre qu'il avait ordonné. Tacite dit encore que le bruit courut que Sénèque avait cherché lui-même à justifier Néron. Cette accusation, bien grave sans doute, repose-t-elle sur des faits? Le sévère historien n'en a cité aucun.

Burrhus meurt. On ignore s'il périt par le fer ou par le poison. Sa mort fit perdre à Sénèque beaucoup de son crédit. Ce dernier cherchait à s'éloigner d'une cour souillée à chaque instant par de nouveaux forfaits. Les plus illustres rejetons des plus anciennes familles romaines, tombaient sous la hache des bourreaux. Tant de victimes frappées sous les yeux de Sénèque, semblaient l'avertir qu'il ne tarderait pas à en augmenter le nombre.

Bientôt ses ennemis, et ceux dont il contrariait les desseins ou les prétentions, s'élevèrent à la fois contre lui. On lui reprocha de posséder une fortune trop considérable pour un simple particulier, d'étaler un luxe

insolent ; on lui fit un crime de sa popularité , de la magnificence de ses jardins , du grand nombre de ses belles maisons de campagne supérieures à celles de l'empereur lui-même. On l'accusa de vouloir s'arroger à lui seul la gloire de l'éloquence, de vouloir faire mieux des vers que Néron , et d'en composer plus souvent depuis que le prince avait pris du goût pour ce genre d'exercice , de condamner ouvertement les amusemens auxquels il se livrait, de blâmer le plaisir qu'il prenait à conduire un char dans l'arène, de se moquer de sa voix toutes les fois qu'il chantait sur le théâtre. Ses accusateurs se demandaient pourquoi il prétendait que rien de remarquable et de bien ne se faisait sans lui dans l'état? Enfin ils disaient que l'enfance de Néron était finie, qu'il entrait dans la force de l'adolescence, qu'il fallait congédier son instituteur, et que désormais les exemples de ses illustres ancêtres suffisaient pour le conduire. Tels sont les griefs qui, selon Tacite, lui furent imputés. Il s'aperçut facilement que César ne le voyait plus d'un bon œil. Il lui demanda la permission de se justifier, et prononça devant lui un discours que Tacite nous a conservé, et qui se trouve, ainsi que la réponse de l'empereur , au livre XIV *des Annales*, chap. 12. Sénèque offrit à Néron de reprendre des biens qu'il ne devait qu'à sa munificence, et de lui permettre d'aller vivre dans la solitude. Ce méchant prince refusa la fortune que Sénèque venait déposer à ses pieds ; il le pressa contre son sein, il l'embrassa; et comme il était habitué

à la dissimulation, il voila sous des caresses perfides la haine qu'il avait conçue contre le Philosophe. Cette explication finit comme toutes celles qu'on a avec les souverains : Sénèque rendit grâces à Néron; mais depuis ce temps il changea sa manière de vivre : il ferma sa porte; on ne le vit plus dans les grandes assemblées; il prolongea son séjour à la campagne avec Pauline, sous le prétexte du dépérissement de sa santé, ou de ses occupations et de ses études littéraires.

Delrio pense que Sénèque fit alors son traité de *Beata vita*. Le chapitre 17 et les dix suivans, sont en partie consacrés à repousser les calomnies de ses ennemis. Cependant il ne put échapper à leurs persécutions, ni à leurs embûches. Indigné des rapines et des cruautés que Néron exerçait sur l'Asie et sur l'Achaïe, le Philosophe s'éloigna de la cour et chercha une retraite pour se mettre à l'abri de l'orage qui menaçait sa tête. Il fit un voyage dans la Campanie, où il vit près de Cumes la maison de campagne de Servilius Vacia; mais ce fut à celle de Scipion l'Africain, située à Linternes, qu'il s'arrêta. Il s'y livra aux plus sérieuses méditations, et il composa alors son traité de *Brevitate vitae*. Il composa aussi dans la même année presque toutes les *Epîtres* adressées à Lucilius Junior, gouverneur de la Sicile, ainsi que son ouvrage intitulé *Naturalium quaestionum*, et son traité *de la Providence Divine*. Quoiqu'il lui eût été facile de profiter de ce voyage pour prendre la fuite, il revint dans le voisinage de Rome;

et après s'être garanti pendant sa retraite du poison qu'on lui destinait, et que Cléonicus son affranchi avait été chargé par Néron de lui présenter, il ne put éviter de plus grands périls.

La conjuration de Pison contre l'empereur vint à éclater. Elle fut découverte, et un certain Natalis, par la plus lâche complaisance pour Néron, accusa faussement Sénèque d'avoir été instruit du complot. Toutes les recherches que firent de concert le prince avec Poppée et Tigellinus, ne servirent qu'à prouver l'innocence du philosophe, à qui le tyran farouche envoya cependant l'ordre de mourir.

Un centurion vient notifier à Sénèque cette injuste sentence. Le Philosophe, sans témoigner aucune émotion, demande ses tablettes pour relire son testament. Le centurion s'y oppose. Sénèque se retourne vers ses amis, et leur dit que, puisqu'on lui défendait de leur donner des preuves de son attachement et de sa reconnaissance, il leur laissait du moins ce qu'il avait de plus précieux à leur offrir, l'image de sa vie, la morale de ses ouvrages, et que s'ils les mettaient à profit, ils ne perdraient jamais le souvenir de sa constante amitié. Il s'aperçoit bientôt que ces infortunés fondent en larmes; il essaie d'abord de les consoler, de les encourager, puis leur parlant d'un ton plus sévère et plus ferme: Est-ce ainsi, leur demande-t-il, que vous avez retenu les leçons de la sagesse? Comment, après tant d'années de méditations, n'avez-vous pas prémuni vos cœurs

contre les calamités ordinaires de la vie ? Eh ! qui de vous ne connaissait pas la cruauté de Néron ? Après avoir tué sa mère et son frère, il ne lui manquait plus que d'assassiner son précepteur.

A peine a-t-il terminé ces exhortations touchantes, qu'il se jette dans les bras de son épouse, il la rassure et la prie de ne pas succomber à sa douleur, de songer qu'il a mené une vie sans reproche, et que ses vertus suffiront pour la consoler d'une séparation pénible. La courageuse Pauline répond qu'elle ne veut pas lui survivre, et fait signe à celui qui était chargé des ordres de Néron, de lui donner la mort à elle-même.

Sénèque touché de tant d'héroïsme et de tant d'amour, lui dit : j'ai voulu vous attacher aux charmes de la vie, et vous, Pauline, vous préférez une mort glorieuse. Je ne suis point fâché du dévouement dont vous offrez l'exemple. Montrons tous les deux une noble constance; mais votre trépas sera plus glorieux que le mien aux yeux de la postérité. En même temps les deux époux se font ouvrir les veines des bras. Le sang de Sénèque affaibli par l'âge et par le travail coulait plus lentement. Il exigea donc qu'on lui ouvrît aussi les veines des jambes et des jarrets. Epuisé par les douleurs les plus cruelles, et pour ne pas décourager Pauline par la vue de ses souffrances, il la prie de se retirer dans une chambre voisine. Cependant il conserve assez de force pour dicter à ses amis des sentences sublimes que son éloquence lui inspira dans ses derniers moments

et que des copistes recueillirent avec soin; elles ont été publiées après sa mort.

Néron instruit de la résolution de Pauline, et ne voulant pas qu'on l'accusât envers elle de haine et de cruauté, ordonna qu'on la rendît à la vie; mais elle ne survécut pas long-temps à son malheur.

Comme les douleurs de Sénèque ne faisaient qu'augmenter, il pria Statius Annæus, médecin, et l'un de ses amis, de lui préparer un poison qu'il gardait depuis long-temps, et qui était le même qu'on donnait aux Athéniens condamnés à mort. Il l'avala sur-le-champ; mais ce fut en vain : tous ses membres étaient déjà froids, et le poison ne put agir. Enfin il entra dans un bain chaud, dont il jeta quelques gouttes d'eau sur ses esclaves, et leur dit en riant, que c'était une libation qu'il offrait à *Jupiter libérateur*. Il fut bientôt étouffé par la chaleur du bain, d'où on le retira pour procéder à ses funérailles, qui se firent sans aucune pompe, ainsi qu'il l'avait ordonné par son codicile, quoiqu'il possédât une fortune prodigieuse. Ainsi mourut l'un des plus grands hommes de l'antiquité. C'est Tacite à la main, que j'ai rapporté les principales circonstances de la vie publique et de la fin déplorable de Sénèque. Il ne me reste plus qu'à parler de lui sous des rapports littéraires.

La lecture des ouvrages de Sénèque et des tragédies qu'on lui attribue, prouve à tout homme de bonne foi combien ce savant était laborieux; et ce qu'il y a en lui

de plus remarquable, c'est l'extrême fécondité de son génie, c'est la pureté de sa morale et la richesse surabondante de ses expressions et de ses pensées.

Il a écrit sur les sujets les plus difficiles de la philosophie. Il combat tour à tour les passions et l'erreur. Il peint les emportemens et les dangers de la colère; il se montre l'apologiste de la vertu; et pour adoucir la férocité de Néron, il compose son *Traité de la Clémence*; il enseigne en quoi consiste le bonheur ou la tranquillité de la vie; ou bien, pour nous apprendre à l'employer utilement, il parle de son peu de durée; il offre à ses parents et à ses amis dans l'adversité, les plus douces consolations.

Les jeux de hasard faisaient à Rome les terribles ravages qu'ils produisent encore de nos jours; il compose son *Apocolocynthose*, dont il ne nous reste qu'un fragment. C'est une imitation des satires Ménippées de M. Terentius Varron. Il écrivit contre la *Superstition*, et ce traité a obtenu les éloges de St. Augustin et de Tertullien. St. Jérôme, qui assure que Sénèque fut en correspondance avec St. Paul, loue aussi le traité que le philosophe avait fait sur *le Mariage*. Enfin on lui attribue, parmi plusieurs ouvrages qui ont été perdus, une *Histoire Romaine*, citée par Lactance; un ouvrage sur la *Forme du monde*; un sur les *Devoirs*, à l'imitation de celui de Cicéron; un sur la *situation de l'Inde*, un autre sur *celle de l'Egypte et sur la religion des Egyptiens.* Je ne parlerai point de ses *discours*, de ses *poëmes* et

de ses *dialogues*, ni de ses observations ou de ses notes, dont Delrio assure que le manuscrit se trouve en France.

On reproche à Sénèque d'avoir eu trop d'attachement pour les richesses et trop de penchant pour les plaisirs ; d'avoir prêché la pauvreté au sein de l'abondance, et la modération, la tempérance au milieu de toutes les commodités de la vie. A-t-on bien réfléchi que jamais ceux dont il suivit les dogmes austères ne furent placés dans les mêmes circonstances que lui ? Comblé des faveurs de la fortune, que Néron lui prodiguait, fut-il bien en son pouvoir, n'eût-il pas même été dangereux de les rejeter ou de les dédaigner? Son fougueux élève ne se serait-il pas vengé cruellement de ses mépris ? Sénèque répond victorieusement à cette inculpation, et à tous les reproches de même nature que lui faisaient ses ennemis. « Au milieu des désordres qui m'environnent, je ne prétends point, dit-il, être le plus parfait de tous les hommes ; mais je m'attache à ne point ressembler aux méchants ; et je m'estime heureux si je puis, chaque jour de ma vie, m'être corrigé de quelque défaut. Je parle de la vertu, non pour faire mon propre éloge, mais pour lui rendre hommage ; et quand j'attaque les vices, c'est pour me reprocher ceux dont je puis être l'esclave ». Un sage ne doit point se croire indigne des faveurs de la fortune. Il n'aime point les richesses, mais il ne les dédaigne pas. Il ne leur accorde aucune place dans son cœur, mais les reçoit

dans sa maison ; il ne veut en être que le dépositaire, il les conserve comme un moyen de se fortifier dans la pratique de la vertu. « Si je perds mes richesses, disait-il encore, je ne perdrai qu'elles ; et vous qui les aimez, vous ne vous retrouverez plus vous-mêmes, si vous venez à les perdre. Personne n'a condamné le sage à une éternelle pauvreté. Le philosophe aura de grands biens, mais ces biens, il ne les aura point ravis injustement ; mais ces richesses n'auront point fait verser un sang précieux. » Dion Cassius est le seul historien qui se soit déchaîné contre Sénèque. Suétone et Tacite font l'éloge de son désintéressement et de ses vertus ; de son abstinence, de sa frugalité, de sa force et de sa constance, de son attachement pour sa famille, de sa fidélité envers ses amis, de son amour pour son pays. Il devait, dira-t-on, s'éloigner de la cour. Ainsi donc, nul homme de bien ne pourrait approcher des rois, ni leur faire entendre le langage de la vérité, les plaintes des peuples opprimés, les cris de l'indignation et du désespoir ! Nul homme de bien ne devrait défendre la cause de l'humanité, adoucir les rigueurs de la tyrannie, parler aux princes de devoirs et de patrie ! Si Sénèque eut des torts, le noble dévouement dont il donna tant de preuves les a sans doute effacés ; il les a d'ailleurs expiés par son courageux trépas.

Je crois devoir faire ici une remarque, dont mes lecteurs apprécieront la justesse ou l'inexactitude.

Les grands ne se livrent généralement à l'étude des

lettres, des arts et des sciences, que pour rendre en quelque sorte leurs jouissances moins uniformes, ou pour arriver à un plus haut degré d'estime ou de considération. Mais l'attrait du plaisir, l'éclat des grandeurs, les charmes et les illusions du pouvoir, les inquiétudes et les soins qu'il faut pour parvenir, leur laissent à peine le temps de s'appliquer long-temps à des études soutenues et souvent très-arides. Celui là était donc un homme supérieur à notre nature, qui lutta jusque dans ses derniers moments contre le vice puissant, contre le crime soutenu, fortifié, encouragé par la perfidie, par la plus servile adulation, par les passions les plus indomptables, par tout ce que la tyrannie a de plus effrayant, de plus horrible et de plus monstrueux. Or tel fut Sénèque, et l'on verra quelle dut être l'influence de son goût, de ses efforts, de ses études, de son courage, de sa position, sur le caractère de son style, de ses écrits philosophiques, et des tragédies dont on soutient qu'il est l'auteur.

Je ne rappellerai point ce que j'ai déjà dit de l'influence de son siècle sur ses écrits. Je m'arrête en ce moment à une réflexion toute particulière. Sénèque était placé dans une sphère d'activité non interrompue. Cette activité ne laissait à son esprit, à ses passions, à son jugement, à toutes ses facultés intellectuelles, aucun instant de repos. Ses pensées se succédaient avec une étonnante rapidité; il éprouvait le besoin, l'impatience de les exprimer, sans avoir le temps de les approfon-

r, de les élaborer, d'en faire le choix; il s'abandonnait à l'enthousiasme qu'elles lui inspiraient, sans s'apervoir peut-être du désordre de ses idées, sans en sentir s diparates. De là ce langage outré, ces figures sans ombre, ces épithètes entassées, ces images préntées sous mille formes différentes, ce style où il odigue les richesses et les ornemens, cette enflure ns les expressions, ces comparaisons hardies, ces ops fréquentes antithèses, ces défauts en un mot, op exagérés par des hommes qui n'ont point étudié ritablement Sénèque, ou qui l'ont jugé avec plus de vérité que ne l'a fait Quintilien. Oui, Sénèque est un odèle que les hommes faits peuvent suivre sans innvénient; mais que les jeunes gens ne peuvent imiter ns réserve ou sans guides. Il peint la nature; mais outre les proportions; et certes il faut l'avoir étudiée mme lui, pour la peindre mieux. Il faut oublier nèque en le lisant, ou s'oublier soi-même, si l'on veut rire de grandes choses, sans partager les écarts de n imagination.

Pour mettre mes lecteurs à portée de prononcer avec ie entière connaissance de cause sur les défauts de nèque, comme écrivain, et surtout comme tragique, devrais reporter leurs souvenirs sur les prestiges ie l'on employait pour plaire au peuple dans les ux publics; sur la grandeur et la forme du théâtre s anciens; sur les proportions gigantesques que l'on nnait aux acteurs, dont on rehaussait la taille par

des moyens artificiels; sur les masques dont ils faisaient usage; sur l'effet des chœurs, effet si frappant encore à présent à la simple lecture; enfin sur les monologues, les récits, et sur la manière dont les scènes sont serrées dans Sénèque; mais ce serait priver le public des observations savantes et lumineuses qu'il a droit d'attendre de MM. Duval dans une aussi importante matière. Je m'estime heureux en cette occasion, qu'ils aient consenti à associer leurs travaux aux miens.

J'ajouterai encore quelques mots à la louange de Sénèque. Il a peint les vices et la cruauté sous des traits et des couleurs qui font frémir, qui nous glacent d'horreur et d'effroi, et il représente la vertu sous les apparences qui la font aimer, qui inspirent le courage de la pratiquer. Quand il parle, c'est la vertu même qui s'exprime par son organe. Elle se montre avec tous ses charmes, toute sa dignité, toute sa majesté; elle excite l'admiration, l'intérêt, elle nous fait partager tour à tour ses peines et ses plaisirs, ses amertumes et son bonheur. Le tragique Latin, n'a pas eu besoin de recourir, comme les tragiques modernes, aux intrigues de l'amour. Il fallait aux Romains du merveilleux, parce que l'élévation habituelle de leurs sentimens exigeait toujours de la grandeur et de la sublimité; et que la passion de la liberté, qui respirait encore sous le joug du despotisme, ranimait en eux le souvenir de ce qu'avaient été leurs ancêtres, et les aidait à supporter le poids de leurs chaînes. L'hypocrisie sanguinaire de Néron,

semblait même intéressée à ne pas étouffer dans ses tristes esclaves le généreux sentiment de l'indépendance.

On a dit que Sénèque avait composé ses tragédies, dans le but unique d'instruire son élève. Si nous admettons cette opinion, il paraît alors incontestable qu'il ne négligea rien pour surpasser ceux qui l'avaient devancé dans la carrière dramatique, et qu'il dut parler le langage qui convenait aux Romains de cette époque, sans que ce langage cessât d'être applicable à ceux qui vécurent sous le gouvernement de la république. Ce langage, ces peintures, ne pouvaient déplaire à Néron, ni l'offenser; surtout si, comme on l'a prétendu, le poète restait caché sous le voile de l'anonyme. Mais je l'ai dit plus haut, et je répète, pour l'honneur de notre poète et de la philosophie, qu'il ne me paraît point prouvé qu'il ait usé d'un détour dont le succès eût été bien équivoque. La pénétration du tyran et de ceux dont il était entouré, n'aurait pas manqué de dissiper l'obscurité dans laquelle Sénèque aurait voulu s'envelopper. Laissons plutôt au poète le mérite d'avoir agi plus franchement; et voyons alors le parti qu'il dut prendre, et quelle dut être la couleur de son style.

L'imagination du fils d'Agrippine, n'était pas moins ardente que celle de Sénèque ; et mille fois, elle dut contribuer à rendre ses fureurs plus implacables, ses vengeances plus terribles, ses projets plus atroces. Il fallait donc remuer fortement son imagination pour maî-

triser son âme ; il fallait dans le style des mouvemens aussi rapides que son caractère était impétueux ; il fallait pour ainsi dire, qu'il se vît dans les autres, sans que son précepteur lui laissât supçonner l'intention qu'il avait eue de faire un portrait ressemblant ; il fallait en un mot que l'ascendant de la vertu fût habilement opposé à l'ascendant du crime. Or dans l'hypothèse que les tragédies de Sénèque furent autant de leçons, et même un simple moyen de délassement offert à son élève, que de défauts excusables dans le style du poète, que de beautés mal appréciées, ou dont ses adversaires n'ont point tenu compte ! Mais je m'aperçois que je parle ici contre moi-même.

Traducteur de Sénèque, aidé des lumières du savant abbé Coupé qui m'a précédé, ai-je bien compris, bien entendu le poète Latin ? Ai-je reproduit dans notre langue les beautés multipliées qui se rencontrent dans cet auteur ? C'est à mes lecteurs qu'il appartient de prononcer. Si j'obtiens leurs suffrages, ce sera ma plus douce récompense.

J. B. LEVÉE.

LES

TRAGÉDIES

DE

L. ANNÆUS SÉNÈQUE.

TRADUCTION DE J. B. LEVÉE.

HERCULES FURENS.

HERCULE FURIEUX.

DRAMATIS PERSONAE.

JUNO.
HERCULES.
LYCUS.
MEGARA.
AMPHITRYON.
THESEUS.
CHORUS THEBANORUM.

Scena est Thebis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

JUNON.
HERCULE.
LYCUS.
MÉGARE.
AMPHITRYON.
THÉSÉE.
CHŒUR DE THÉBAINS.

La scène est à Thèbes.

ARGUMENTUM.

Lycus a Creonte, Herculis socero, rege Thebano, propter scelera in exsilium missus, absente jam Hercule apud inferos, ut inde Eurysthei jussu peteret Cerberum (ubi et Theseum in vinculis detentum, qui cum Pirithoo descenderat ad rapiendam Proserpinam, liberavit) occasionem oblatam arripit, et, per seditionem Creonte cum duobus filiis caeso, regnum Thebanum occupat. Megaram Herculis uxorem ad nuptias sollicitat; abnuenti vim parat. Opportune reversus Hercules, Lycum ceterosque illius factionis, interficit. Haec tam feliciter gesta Juno non ferens immittit illi furorem, quo correptus uxorem suam cum liberis interficit. Quod ubi ad se reversus intellexit, doloris impatientia vix Amphitryonis atque Thesei precibus detentus, ne sibi mortem inferret, cum Theseo Athenas purgandus proficiscitur.

ARGUMENT.

HERCULE, descendu aux enfers par l'ordre d'Eurystée, pour en emmener Cerbère, délivre en même temps Thésée, qui s'y trouvait retenu dans les chaînes, parce qu'il avait secondé Pirithoüs, dont le projet était d'enlever Proserpine. Lycus, banni, à cause de ses crimes, par Créon, roi de Thèbes et beau-père d'Hercule, profite de l'occasion qui lui est offerte de se venger; et après avoir excité une sédition et tué Créon avec ses deux fils, il s'empare du royaume. Il engage Mégare, femme d'Hercule à l'épouser; outré de ses refus, il veut la contraindre par la force. Hercule à son retour des enfers, tue Lycus et tous les partisans du tyran. Junon, irritée et jalouse de la gloire de ce héros, excite dans son âme des transports de fureur, au milieu desquels il tue sa femme et ses enfants. Revenu à lui, il ne peut se consoler, et cédant avec peine aux prières d'Amphitryon et de Thésée, il consent enfin à ne pas se donner la mort, et part pour Athènes avec Thésée pour s'y purifier.

HERCULES FURENS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

JUNO.

Soror Tonantis[1] (hoc enim solum mihi
Nomen relictum est), semper alienum Jovem,
Ac templa summi vidua deserui aetheris;
Locumque, coelo pulsa, pellicibus dedi.
Tellus colenda est: pellices coelum tenent.
Hinc, Arctos alta parte glacialis poli
Sublime classes sidus Argolicas agit;
Hinc, qua tepenti vere laxatur dies,
Tyriae per undas vector Europae nitet,
Illinc, timendum[2] ratibus ac ponto gregem
Passim vagantes exserunt Atlantides[3].
Ferro minaci hinc terret Orion Deos[4]:
Suasque Perseus aureas stellas habet.
Hinc, clara gemini signa Tyndaridae micant[5],
Quibusque natis mobilis tellus stetit.
Nec ipse tantum Bacchus, aut Bacchi parens,

HERCULE FURIEUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JUNON (*seule*).

Sœur du dieu qui lance le tonnerre (car c'est le seul titre qui me reste), j'ai quitté l'infidèle Jupiter, cet ingrat qui délaisse ma couche, et j'ai abandonné les demeures éthérées: chassée du ciel, j'ai cédé ma place à mes rivales. Il me faut habiter la terre, puisque des courtisanes occupent l'Olympe. Là, sur la partie la plus élevée du pôle glacial, brille l'odieuse Calisto, dont l'éclat guide les flottes d'Argos; ici, et sur la plage où se font sentir les premières chaleurs du printemps qui fait croître les jours, je vois le taureau qui transporte Europe sur les mers Tyriennes; plus loin les Atlantides errantes découvrent ce troupeau de maîtresses de Jupiter, étoiles si formidables aux navigateurs. De ce côté, c'est Orion qui épouvante les dieux eux-mêmes de son fer menaçant; de l'autre, un Persée qui fait briller ses feux dorés. Plus loin encore sont les Tyndarides transformés en astres étincelans, et les enfants de celle pour qui Délos cessa de flotter sur l'onde! Non-seulement Bacchus et sa mère sont placés au ciel; mais encore, pour qu'il n'y ait au firmament aucun

Adiere superos: ne qua pars probro vacet,
Mundus[6] puellae serta Gnossiacae gerit.
Sed vetera querimur: una me dira ac fera
Thebana nuribus sparsa tellus impiis
Quoties novercam fecit? escendat licet,
Meumque victrix teneat Alcmene locum,
Pariterque natus astra promissa occupet;
In cujus ortus mundus impendit diem,
Tardusque Eoo Phoebus effulsit mari,
Retinere mersum jussus Oceano jubar.
Non sic abibunt odia: vivaces aget
Violentus iras animus, et saevus dolor
Æterna bella pace sublata geret.
Quae bella? quidquid horridum tellus creat
Inimica; quidquid pontus aut aer tulit
Terribile, dirum, pestilens, atrox, ferum;
Fractum atque domitum est: superat, et crescit malis
Iraque nostra fruitur: in laudes suas
Mea vertit odia: dum nimis saeva impero,
Patrem probavi: gloriae feci locum:
Qua sol reducens, quaque deponens diem,
Binos propinqua tingit Æthiopas face,
Indomita virtus colitur; et toto Deus
Narratur orbe. Monstra jam desunt mihi;
Minorque labor est Herculi jussa exsequi,
Quam mihi jubere. Laetus imperia excipit.
Quae fera tyranni jussa violento queant
Nocere juveni? nempe pro telis gerit,

point où ma honte ne soit retracée, la simple guirlande d'une fille de Crète sert de parure au monde.

Mais pourquoi rappeller d'anciens outrages ? Combien Thèbes, ma cruelle et farouche ennemie, n'a-t-elle pas fourni de maîtresses à mon infidèle époux? Qu'Alcmène victorieuse soit assise à ma place et sur mon trône; que son fils, pour qui le soleil fut contraint de retarder sa marche, et de retenir sa lumière captive dans l'Océan, afin de prolonger la nuit pendant laquelle cet enfant fut conçu, tienne au ciel le rang qui lui fut promis; ma haine n'en aura pas moins d'activité; mon cœur irrité, mon inexorable ressentiment lui déclarent une guerre éternelle, sans espoir d'aucun retour vers la paix. Mais quelle guerre puis-je encore lui déclarer? Tout ce qu'a produit contre lui de plus horrible la terre ennemie; tout ce que l'onde et l'air ont pu lui susciter de plus terrible, de plus épouvantable, de plus contagieux, de plus monstrueux, de plus cruel, Hercule a tout dompté, tout terrassé. Il s'élève, il s'agrandit par tant de dangers; il jouit de mon impuissante colère, et se fait de ma haine un titre de gloire. Tous ces horribles travaux, que je lui ai vainement imposés, n'ont servi qu'à prouver qu'il a pour père Jupiter; j'ai moi-même établi sa renommée; et, des climats où le soleil rallume ou éteint son flambeau, jusqu'aux climats où ses rayons brûlants teignent le corps des Éthiopiens, son indomptable courage est honoré, et l'univers entier le révère comme un dieu.

Je ne trouve plus de monstres pour servir ma vengeance; il est moins difficile à Hercule d'exécuter mes ordres qu'à moi de lui en donner. Il les reçoit avec joie. Que pourraient sur ce jeune héros les arrêts du tyran le plus barbare? Ses armes, ce sont maintenant les monstres cruels qu'il a terrassés; c'est avec le lion de Némée et l'hydre de Lerna qu'il

Quae timuit, et quae fudit : armatus venit
Leone et hydra. Nec satis terrae patent :
Effregit ecce limen inferni Jovis,
Et opima victi regis ad superos refert.
Parum est reverti : foedus Umbrarum perit.
Vidi ipsa, vidi nocte discussa inferum,
Et dite domito, spolia jactantem patri
Fraterna : cur non victum et oppressum trahit.
Ipsum catenis paria sortitum jovi?
Ereboque capto potitur, et retegit Styga?
Patefacta ab imis Manibus retro via est,
Et sacra dirae Mortis in aperto jacent.
At ille, rupto carcere Umbrarum, ferox
De me triumphat, et superbifica manu
Atrum per urbes ducit Argolicas canem.
Viso labantem Cerbero vidi diem,
Pavidumque solem : me quoque invasit tremor,
Et terna monstri colla devicti intuens,
Timui imperasse : levia sed nimium queror,
Coelo timendum est; regna ne summa occupet,
Qui vicit ima : sceptra praeripiet patri.
Nec in astra lenta veniet, ut Bacchus, via :
Iter ruina quaeret, et vacuo volet
Regnare mundo : Robore experto tumet,
Et posce coelum viribus vinci suis
Didicit ferendo : subdidit mundo caput,
Nec flexit humeros molis immensae labor,
Mediusque collo sedit Herculeo polus.

se présente au combat. La terre ne lui suffisait pas; il vient de briser les portes du Ténare, et de rapporter au grand jour les dépouilles opimes enlevées au Jupiter de l'Erèbe, qu'il a soumis (1). C'est peu pour lui d'être revenu des enfers; il a rompu le traité que le ciel avait fait avec les ombres (2). J'ai vu moi-même, j'ai vu ce sacrilége dissiper l'éternelle nuit et offrir avec orgueil à son père les dépouilles enlevées au souverain des enfers. Que n'a-t-il plutôt ramené, chargé de chaînes, ce monarque asservi, ce dieu égal en droits à Jupiter son frère? que ne s'est-il emparé de l'Erèbe? que n'a-t-il mis le Styx à découvert? La route qui conduit chez les mânes est maintenant connue; les mystères sacrés, cachés dans les épaisses ténèbres de la mort, sont révélés.

Et ce superbe vainqueur, après avoir franchi les lieux où les ombres sont captives, triomphe aussi de moi, et traîne insolemment le chien immortel dans ma ville d'Argos (3)! A l'aspect de Cerbère, j'ai vu le jour se ternir et le soleil reculer d'effroi; j'ai frissonné moi-même en voyant chargées de chaînes les trois têtes du monstre captif, et je me suis repentie d'avoir donné à mon ennemi l'ordre de l'amener sur la terre.

Plaintes frivoles! c'est pour le ciel qu'il faut craindre. Vainqueur des divinités infernales, ne vaincra-t-il pas aussi l'Olympe, ne ravira-t-il pas le sceptre à son père? Loin de s'élever avec lenteur jusqu'aux astres, comme Bacchus, il s'en ouvrira le chemin à travers les ruines, et ne régnera sur le monde qu'après en avoir fait un empire désert et sans maîtres. C'est cette force prodigieuse, et tant de fois éprouvée, qui le rend si orgueilleux: il a appris en portant le ciel, que le ciel pouvait être emporté de vive force. Il a soutenu sur sa tête le monde entier, le pôle, les étoiles, le firmament, et moi-

Immota cervix sidera et coelum tulit,
Et me prementem: quaerit ad superos viam.
Perge ira, perge, et magna meditantem opprime.
Congredere; manibus ipsa dilacera tuis.
Quid tanta mandas odia? discedant ferae:
Ipse imperando fessus[7] Eurystheus vacet.
Titanas ausos rumpere imperium Jovis
Emitte: Siculi verticis laxa specum.
Tellus gigante Doris[8] excusso tremens,
Supposita monstri colla terrifici levet.
Sublimis alias Luna concipiat feras.
Sed vicit ista. Quaeris Alcidae parem?
Nemo est, nisi ipse: bella jam secum gerat.
Adsint ab imo Tartari fundo excitae
Eumenides: ignem flammeae spargant comae:
Viperea saevae verbera incutiant manus.
I nunc, superbe, coelitum sedes pete;
Humana temne: jam Styga et Manes, ferox,
Fugisse credis? heic tibi ostendam inferos.
Revocabo in alta conditam caligine
Ultra nocentum exsilia discordem Deam,
Quam munit ingens montis oppositi specus.
Educam, et imo Ditis e regno extraham
Quidquid relictum est: veniat invisum Scelus,
Suumque lambens sanguinem Impietas ferox,
Errorque, et in se semper armatus Furor.
Hoc hoc ministro noster utatur dolor.
Incipite, famulae Ditis: ardentem incitae

même, qui le pressais de tout mon poids, sans que tant de masses accablantes aient pu lui faire plier les épaules. Il veut être au rang des dieux; voilà où tend son ambition.

O ma colère, continue, continue de le poursuivre! il faut l'accabler au milieu de ses vastes projets. Attaque-le, déchire-le de tes propres mains. Mais à qui confieras-tu le soin de ma vengeance? Que les monstres s'éloignent; qu'Euristhée, excédé de mes ordres inutiles (4), se repose. Envoyons contre mon ennemi les Titans audacieux qui bravèrent la puissance de Jupiter; ouvrons les entrailles du volcan de la Sicile, qui leur sert de prison. Que celui que presse en tremblant la terre de Doris (5) soulage et relève sa tête effroyable! Que la lune qui s'élève dans les airs enfante des monstres nouveaux (6)! Mais il les a tous vaincus. Comment trouver un rival à Hercule? Il n'en peut avoir d'autre que lui-même. Qu'il se fasse donc maintenant la guerre à lui-même! Que les Euménides sorties des abîmes du Tartare, agitent sur lui leurs chevelures enflammées! que leurs mains le frappent impitoyablement de leurs cruelles vipères.

Va maintenant, superbe, va porter ton ambition jusqu'aux demeures célestes, puisque tu dédaignes la terre. Barbare! crois-tu donc avoir échappé au Styx, aux mânes courroucés? Ici, je te ferai retrouver les enfers. J'appellerai du fond de son noir asyle, la Discorde, déesse plus terrible pour les coupables qui les exils; je la ferai sortir de la montagne qui la couvre et lui sert de rempart. J'évoquerai tout ce qui reste dans le royaume de Pluton, le crime odieux, l'impiété farouche qui suce son propre sang; l'erreur, la fureur toujours armée contre elle-même.

La fureur! oui c'est elle qui servira mon ressentiment. Commencez, ministres de Pluton; armez de pins fumants

Concutite pinum : et agmen horrendum anguibus
Megaera ducat; atque luctifica manu
Vastam rogo flagrante corripiat trabem.
Hoc agite : poenas petite violatae Stygis :
Concutite pectus : acrior mentem excoquat[9]
Quam qui caminis ignis Ætnaeis furit.
Ut possit animo captus Alcides agi,
Magno furore percitus, nobis prius
Insaniendum est. Juno cur nondum furis?
Me, me, sorores mente dejectam mea
Versate primam, facere si quidquam apparo
Dignum noverca : jam odia mutentur mea.
Natos reversus videat incolumes, precor,
Manuque fortis redeat : inveni diem,
Invisa quo nos Herculis[10] virtus juvet :
Me pariter et se vincat; et cupiat mori
Ab inferis reversus : heic prosit mihi,
Jove esse genitum : stabo, et ut certo exeant
Emissa nervo tela, librabo manum :
Regam furentis arma : pugnanti Herculi
Tandem favebo : scelere perfecto, licet,
Admittat illas genitor in coelum manus.
Movenda jam sunt bella; clarescit dies,
Ortuque Titan lucidus croceo subit.

vos mains vengeresses : que Mégère conduise sa troupe affreuse hérissée de serpens ; que son bras, qui répand le deuil, vous donne le signal en arrachant des flammes d'un bûcher une torche ardente. Avancez, châtiez ce profanateur du Styx. Qu'une vapeur plus mortelle que celle qui sort des flancs de l'Etna s'exhale de votre sein. Mais pour mieux animer la fureur d'Alcide, je veux que l'excès de la mienne lui serve d'exemple. Junon, ta fureur est trop faible encore. O inexorables sœurs ! transportez-moi hors de moi-même ; inspirez-moi toute la rage d'une marâtre.

Non, non ! ma haine aura des effets plus terribles : je veux qu'Hercule, revenu des enfers, retrouve ici ses enfants ; qu'il jouisse de ses victoires. Il luit enfin le jour où l'odieuse valeur d'Hercule pourra m'être agréable. Qu'il croye m'avoir vaincue pourvu qu'il succombe lui-même, et qu'à son retour des enfers il ne désire que la mort ! Je ne regretterai plus alors qu'il soit fils de Jupiter. Je me tiendrai constamment à ses côtés, et pour que ses traits arrivent droit au but, je rendrai sa main plus sûre, je conduirai ses coups ; je favoriserai pour la première fois Hercule dans ce combat. Après un tel exploit, Jupiter pourra, s'il le veut, l'admettre dans le ciel avec des mains si pures !... Mais il est temps d'exécuter mes projets ; le jour parait, et le soleil s'avance tout brillant de lumière.

SCENA II.

CHORUS THEBANORUM.

JAM rara micant sidera prono
Languida mundo: nox victa vagos
Contrahit ignes: luce renata
Cogit nitidum Phosphoros agmen:
Signum celsi glaciale poli
Septem stellis Arcades ursae
Lucem verso temone vocant:
Jam caeruleis evectus equis
Titan summa prospicit Œta:
Jam Cadmeis inclita Bacchis
Aspersa die dumeta rubent:
Phoebique fugit reditura soror.
Labor exoritur durus, et omnes
Agitat curas, aperitque domos.
Pastor gelida cana pruina
Grege dimisso pabula carpit.
Ludit prato liber aperto
Nondum rupta fronte juvencus.
Vacuae reparant ubera matres.
Errat cursu levis incerto
Molli petulans hoedus in herba.
Pendet summo stridula ramo,
Pennasque novo tradere soli

SCÈNE II.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Déjà les astres moins nombreux ne répandent plus sur la voûte du ciel qu'une clarté languissante ; la nuit vaincue rassemble ses feux errants; le jour renaît ; le brillant Phosphorus (1) ferme la marche des lumières nocturnes. Les sept constellations de l'ourse glacée ont retourné leur timon et rappellent le soleil. Déjà, traîné par ses chevaux d'azur, Titan du haut de l'Œta jette ses regards sur nous ; il colore de ses rayons naissants les bruyères immortalisées par Cadmus : enfin, la sœur de Phébus disparaît pour revenir encore.

L'inflexible travail s'avance, réveille tous les soucis, et ouvre nos demeures. Le berger conduit ses troupeaux dans les prairies qu'ont blanchies les frimats ; le jeune taureau dont le front n'est pas encore armé, s'élance en liberté dans les pâturages, tandis que les mères réparent la substance prodiguée à leurs nourrissons. Le chevreau léger, errant çà et là, bondit sur l'herbe tendre. La maîtresse involontaire du roi de Thrace (2), perchée au plus haut d'une branche, prend plaisir à déployer ses ailes au soleil naissant, et à chanter autour de son nid plaintif; tous les autres oiseaux s'unissent confusément à ses chants pour saluer l'astre du jour. Le nautonnier, dont la vie est toujours incertaine, développe ses voiles que bientôt gonflent les vents. Le pêcheur, suspendu sur la pointe des rochers minés par le temps, répare ses hame-

Gestit quaerulos inter nidos
Thracia pellex; turbaque circa
Confusa sonat, murmure mixto
Testata diem : carbasa ventis
Credit, dubius navita vitae,
Laxos aura complente sinus.
Hic exesis pendens scopulis,
Aut deceptos instruit hamos;
Aut suspensus spectat pressa
Praemia dextra : sentit tremulum
Linea piscem.
Haec, innocuae quibus est vitae
Tranquilla quies, et laeta suo
Parvoque domus, spes et in agris.
Turbine magno spes sollicitae
Urbibus errant, trepidique metus.
Ille superbos aditus regum,
Durasque fores, expers somni,
Colit : hic nullo fine beatus
Componit opes, gazis inhians,
Et congesto pauper in auro est.
Illum populi favor attonitum,
Fluctuque magis mobile vulgus[2]
Aura tumidum tollit inani :
Hic clamosi rabiosa fori
Jurgia vendens improbus, iras
Et verba locat. Novit paucos
Secura quies, qui velocis
Memores aevi, tempora nunquam
Reditura tenent. Dum fata sinunt,
Vivite laeti : properat cursu

çons trompés, ou se penche pour contempler la riche proie que déjà saisit sa main, et qui, en se débattant, fait courber sa ligne. Doux loisirs d'une vie innocente, plaisirs tranquilles de l'homme qui se contente de ce qu'il a, d'une simple habitation, et de ce que ses champs lui promettent!

Les espérances inquiètes et les frayeurs alarmantes errent en foule dans les villes : celui-ci se dérobe au sommeil pour assiéger les superbes portiques et les insensibles barrières qui ferment le palais des rois; celui-là, que rien ne saurait rendre heureux, amasse des richesses qu'il contemple la bouche béante, et reste toujours pauvre au milieu de l'or qu'il entasse. L'un se prosterne devant la faveur populaire, plus inconstante que les flots de la mer, et se perd en suivant cette orgueilleuse chimère; un autre mettant à de coupables enchères son éloquence bruyante, au milieu des querelles du barreau, se fait un revenu de sa colère et de ses déclamations. Il en est peu qui connaissent le prix d'un repos inaltérable; qui, se rappelant combien la vie est de courte durée, savent profiter d'un temps qui ne doit plus revenir.

Vivez heureux, tant que les destins vous le permettent. La vie s'enfuit d'une course précipitée; chaque jour qui s'écoule est emporté dans le cercle rapide de l'année. Les trois inflexibles sœurs travaillent sans relâche, et leurs fuseaux ne reviennent jamais en arrière. La race humaine est entraînée par une invincible fatalité : nous courons tous à la fois vers les ondes du Styx.

O Alcide! dans ton noble courage, tu as visité trop tôt les tristes mânes. Les Parques n'arrivent jamais qu'au moment qui leur est assigné. S'il n'est pas permis de leur résister quand elles se présentent, c'est un crime aussi de les devan-

Vita citato[3], volucrique die
Rota praecipitis vertitur anni.
Durae peragunt pensa Sorores,
Nec sua retro fila revolvunt.
At gens hominum fertur rapidis
Obvia fatis, incerta sui:
Stygias ultro quaerimus undas.
Nimium, Alcide, pectore forti
Properas moestos visere Manes.
Certo veniunt ordine Parcae.
Nulli jusso cessare licet,
Nulli scriptum proferre diem.
Recipit populos urna citatos.
Alium multis gloria terris
Tradat, et omneis fama per urbes
Garrula laudet, coeloque parem
Tollat et astris : alius curru
Sublimis eat : me mea tellus
Lare secreto tutoque tegat.
Venit ad pigros cana senectus :
Humilique loco, sed certa sedet
Sordida parvae fortuna domus :
Alte virtus animosa cadit.
Sed moesta venit crine soluto
Megara, parvum comitata gregem :
Tardusque senio graditur Alcidae parens.

cer d'un seul jour. L'urne fatale ne reçoit que les peuples cités au redoutable tribunal.

Qu'un autre porte la gloire de ses armes dans tout l'univers ; que la Renommée aux cent voix publie ses louanges dans les cités ; qu'elle l'élève jusqu'aux astres ; qu'il se promène avec fierté sur un char de triomphe ; moi, je ne désire qu'une demeure simple et tranquille sur le sol qui m'a vu naître. Ceux-là seuls parviennent à l'extrême vieillesse, qui vivent étrangers aux affaires ; c'est sous un humble toit, dans une honnête médiocrité que se trouvent la fortune et le vrai bonheur. L'ambition démesurée nous expose à tomber de trop haut.

Mais je vois arriver Mégare en pleurs et les cheveux en désordre ; elle s'avance avec un faible cortége ; le vieux père d'Alcide la suit à pas tardifs. (3).

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

MEGARA.

O magne Olympi rector, et mundi arbiter,
Jam statue tandem gravibus aerumnis modum,
Finemque cladi: nulla lux umquam mihi
Secura fulsit: finis alterius mali
Gradus est futuri: protenus reduci novus
Paratur hostis: antequam laetam domum
Contingat, aliud jussus ad bellum meat.
Nec ulla requies, tempus aut ullum datur,
Nisi dum jubetur: sequitur a primo statim
Infesta Juno: numquid immunis fuit
Infantis aetas? monstra superavit prius,
Quam nosse posset: gemina cristati caput
Angues ferebant ora, quos contra obvius
Reptavit infans; igneos serpentium
Oculos remisso lumine ac placido intuens,
Arctos serenis vultibus nodos tulit;
Et tumida tenera guttura elidens manu,
Prolusit hydrae. Maenali pernix fera,
Multo decorum praeferens auro caput,
Deprensa cursu est: maximus Nemeae timor

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉGARE.

O souverain maître de l'Olympe, arbitre du monde ! mets enfin un terme à mes pénibles inquiétudes, à mes calamités. Jamais un jour tranquille n'a lui pour moi. Pour moi la fin d'un malheur est le premier degré d'un malheur nouveau. Mon époux à peine vainqueur d'un ennemi, en voit reparaître un autre. Avant même d'avoir embrassé sa famille joyeuse, il reçoit l'ordre de voler à de nouveaux combats. Il n'est plus pour lui de repos ; on ne lui laisse que le temps nécessaire pour lui imposer de plus rudes fatigues. Depuis sa naissance, l'implacable Junon n'a cessé de le poursuivre. L'a-t-elle épargné même au berceau ? Il avait vaincu des monstres avant qu'il eût pu les connaître. Elevant leurs crêtes effrayantes, deux serpents marchaient à lui ; l'enfant se traîne à leur rencontre, et, d'un air calme et assuré, fixant les yeux sur leurs yeux étincelants, il supporte avec courage leurs terribles étreintes ; puis écrasant dans ses mains délicates leurs têtes gonflées de venin, il prélude à la victoire qu'il doit remporter sur l'hydre de Lerna. Il prend à la course la biche du Ménale, si légère, et si brillante par ses cornes d'or. Il étouffe dans ses bras un lion énorme, terreur des bois de Némée. Qui n'a pas entendu parler des étables du cruel tyran de Biston (1), abandonné à son tour à la faim sanguinaire de ses coursiers ? de l'affreux

Gemuit lacertis pressus Herculeis leo.
Quid stabula memorem dira Bistonii gregis,
Suisque regem pabulum armentis datum?
Solitumque densis hispidum Erymanthi jugis
Arcadia quatere nemora Maenalium suem?
Taurumque centum non levem populis metum?
Inter remotos gentis Hesperiae greges
Pastor triformis litoris Tartessii
Peremtus, acta est praeda ab occasu último.
Notum Cithaeron pavit Oceano pecus.
Penetrare jussus solis aestivi plagas,
Et adusta medius regna quae torret dies.
Utrinque montes solvit abrupto objice,
Et jam ruenti fecit Oceano vìam.
Post haec, adortus nemoris opulenti domos,
Aurifera vigilis spolia serpentis tulit.
Quid? saeva Lernae monstra, numerosum malum,
Non igne demum vicit, et docuit mori?
Solitasque pennis condere obductis diem
Petiit ab ipsis nubibus Stymphalidas?
Non vicit illum caelibis semper tori
Regina gentis vidua Thermodontiae:
Nec ad omne clarum facinus audaces manus
Stabuli fugavit turpis Augiae labor.
Quid ista prosunt? orbe defenso caret
Sensere terrae pacis auctorem suae
Abesse terris: prosperum ac felix scelus,
Virtus vocatur: sontibus parent boni.

sanglier descendu du sommet ténébreux d'Erymanthe, qui faisait trembler et qui ravageait l'Arcadie ? Parlerai-je du taureau si fatal aux cent villes de la Crète ? de ce *Géryon* aux trois corps, immolé en Hespérie, et de ses troupeaux amenés au Cythéron de l'extrémité du monde et des limites de l'Océan ?.... Alcide reçoit l'ordre de pénétrer jusque sur ces plages, et dans ces climats que semble consumer le soleil de l'été au milieu de sa carrière ; il y vole ; il sépare Calpé et Abyda, il ouvre au milieu de ces deux montagnes un passage à l'Océan qui s'y précipite. Plus tard, il entre dans une opulente forêt, et, malgré la vigilance du formidable dragon, il enlève la toison précieuse. Eh quoi ! N'a-t-il pas fait périr au milieu des flammes ce monstre de Lerna, fléau de la contrée, qui se renouvelait sans cesse ? N'a-t-il pas fait descendre des nues les oiseaux du Stymphale, qui de leurs ailes dérobaient au monde la clarté du jour (2) ? La reine des guerrières du Thermodon, toujours veuve, n'a pu vaincre Alcide. Après tant d'exploits ses mains courageuses n'ont pas dédaigné de purifier les écuries d'Augias.

Mais à quoi lui servent tant de travaux ? Il est privé lui-même du monde qu'il a défendu. La terre s'aperçoit de l'absence de celui qui avait assuré sa tranquillité. Aujourd'hui le crime heureux et puissant est appelé vertu. Les bons obéissent aux méchants. Le droit est dans la force des armes ; la crainte réduit les lois au silence. J'ai vu sous mes yeux égorger sans pitié les fils des rois, les vengeurs du trône paternel ; j'ai vu périr le dernier rejeton de la noble race de Cadmus. J'ai vu tomber la tête de mon père, et le bandeau royal dont elle était ornée (3). Qui pourrait assez déplorer les malheurs de Thèbes ? Terre si féconde en dieux, devant quel maître trembles-tu maintenant ? Toi dont les champs et le

Jus est in armis, opprimit leges timor.
Ante ora vidi nostra, truculenta manu
Natos paterni cadere regni vindices:
Ipsamque Cadmi nobilis stirpem ultimam
Occidere: vidi regium capitis decus
Cum capite raptum: quis satis Thebas fleat?
Ferax deorum terra quem dominum tremis?
E cujus arvis, eque foecundo sinu
Stricto juventus orta cum ferro stetit;
Cujusque muros natus Amphion Jove
Struxit, canoro saxa modulata trahens;
In cujus urbem non semel Divum parens
Coelo relicto venit; haec quae coelites
Recepit, et quae fecit, et (fas sit loqui)
Fortasse faciet, sordido premitur jugo.
Cadmea proles, civitasque Amphionis,
Quo decidistis? tremitis ignavum exsulem,
Suis carentem finibus, nostris gravem?
Qui scelera terra, quique persequitur mari,
Ac saeva justa sceptra confringit manu,
Nunc servit absens, fertque quae ferri vetat:
Tenetque Thebas exsul Herculeas Lycus.
Sed non tenebit: aderit, et poenas petet,
Subitusque ad astra emerget: inveniet viam,
Aut faciet: adsis sospes et remees, precor:
Tandemque venias victor ad victam domum.
Emerge, conjux, atque dispulsas manu
Abrumpe tenebras: nulla si retro via,

sein fertile produisirent tout-à-coup une jeunesse valeureuse armée du fer étincelant; toi dont Amphion, fils de Jupiter, a élevé les murs, en attirant les pierres aux accents de sa lyre; toi que le maître des dieux, après avoir quitté l'Olympe, visita plus d'une fois; toi qui as reçu et qui as fait des dieux; toi (qu'il me soit permis de le dire), toi qui en feras encore, tu gémis sous un joug avilissant! Race de Cadmus, cité d'Amphion, dans quel état d'opprobre êtes vous tombées! Vous tremblez devant un lâche exilé, chassé de sa patrie, oppresseur de la nôtre. Celui qui poursuivit sans relâche le crime, et sur terre et sur mer, celui dont l'équitable main brisa les sceptres des tyrans, Hercule est peut-être esclave, et souffre des maux que son bras savait vous épargner. L'exilé Lycus règne sur Thèbes, patrie d'Hercule.... Mais il n'y dominera pas long-temps. Hercule reviendra tout-à-coup; il nous vengera; et, pour reparaître sur la terre, il en trouvera la route, ou il saura s'en frayer une.

Ah! reviens, je t'en conjure, cher époux! reviens vainqueur dans ta maison vaincue; reparais à nos yeux; que ta main écarte et dissipe les ténèbres : si le chemin qui te conduisit dans leur empire est fermé; si l'on s'oppose à ton retour, sépare le monde en deux, et ramène avec toi tout ce que cachent les ombres de la nuit éternelle. Comme jadis, pour ouvrir un chemin au Pénée rapide, après être resté un moment debout, tu séparas l'Ossa de l'Olympe d'un seul effort de ta poitrine; et soudain, lorsque tu eus fait écrouler ces énormes montagnes, le Tempé, en s'agrandissant, offrit à son fleuve un lit plus spacieux : ainsi, pour revoir tes parents, tes enfants, ta patrie, surmonte tous les obstacles, ramène avec toi les dernières bornes des choses; rends-nous tout ce que le temps avide recèle depuis tant de siècles; con-

Iterque clausum est, orbe diducto redi;
Et quidquid atra nocte possessum latet,
Emitte tecum: dirutis qualis jugis
Praeceps citato flumini quaerens iter,
Quondam stetisti, scissa cum vasto impetu
Patuere Tempe: pectore impulsus tuo
Huc mons et illuc cecidit, et rupto aggere
Nova cucurrit Thessalus torrens via.
Talis parentes, liberos, patriam petens,
Erumpe, rerum terminos tecum efferens,
Et quidquid avida tot per annorum gradus
Abscondit aetas, redde; et oblitos sui,
Lucisque pavidos ante te populos age.
Indigna te sunt spolia, si tantum refers,
Quantum imperatum est. Magna sed nimium loquor,
Ignara nostrae sortis: unde illum mihi,
Quo te tuamque dexteram amplectar, diem,
Reditusque lentos nec mei memores querar?
Tibi: o Deorum ductor, indomiti ferent
Centena tauri colla: tibi, frugum potens,
Secreta reddam sacra: tibi muta fide
Longas, Eleusi, tacita jactabo faces.
Tum restitutas fratribus rebor meis
Animas, et ipsum regna moderantem sua
Florere patrem: si qua te major tenet
Clausum potestas; sequimur: aut omnes tuos
Defende reditu sospes; aut omnes trahe.
Trahes, nec ullus eriget fractos Deus.

Puis devant toi ces innombrables morts tremblans à l'aspect de la lumière, et qui ne se souviennent plus qu'ils ont existé. Il serait indigne de toi de revenir des enfers avec les seules dépouilles que Junon te demande.

Mais, hélas ! je parle trop de ta gloire, et j'ignore quel sera notre sort. Quand luira-t-il pour moi le jour où je t'embrasserai, où je baiserai ta main, où je n'aurai plus à me plaindre de tes délais et de ton oubli ? Alors, ô souverain des Dieux ! je t'offrirai une hécatombe de taureaux indomptés. Déesse des fruits, je célébrerai tes mystères, et, constamment fidèle au secret promis (4), je jetterai, sans proférer une parole, de longs flambeaux sur l'autel d'Eleusis. O Alcide, si je te revois, je croirai que mes frères me sont rendus, et que mon père règne encore avec éclat dans son empire. Mais si une puissance supérieure à toi te retient, nous irons te rejoindre. Viens donc nous délivrer par ton heureux retour, ou entraîne-nous tous avec toi. Mais, je le vois, il faudra t'aller trouver. Nul dieu ne viendra nous secourir dans nos malheurs.

SCENA II.

AMPHITRYON, MEGARA.

AMPHITRYON.

O SOCIA nostri sanguinis, casta fide
Servans torum natosque magnanimi Herculis,
Meliora mente concipe, atque animum excita.
Aderit profecto, qualis ex omni solet
Labore, major.

MEGARA.

Quod nimis miseri volunt,
Hoc facile credunt.

AMPHITRYON.

Immo quod metuunt nimis,
Numquam amoveri posse, nec tolli putant.
Prona est timori semper in pejus fides.

MEGARA.

Demersus, ac defossus, et toto insuper
Oppressus orbe, quam viam ad superos habet?

AMPHITRYON.

Quam tunc habebat, cum per arentem plagam,
Et fluctuantes more turbati maris
Abiit arenas; bisque discedens fretum,
Et bis recurrens : cumque deserta rate

SCÈNE II.

MÉGARE, AMPHITRYON.

AMPHITRYON.

O DIGNE compagne de mon fils, gardienne chaste et fidèle de la couche et des enfants du magnanime Hercule, ouvrez votre âme à de plus douces espérances, et ranimez votre courage ! Vous le verrez revenir, et cette fois encore, plus grand qu'après tous ses autres travaux.

MÉGARE.

Les malheureux croient aisément ce qu'ils désirent.

AMPHITRYON.

Ils croient bien plutôt ce qu'ils craignent, et regardent comme inévitables les malheurs dont ils sont menacés. La crainte dispose toujours à ne voir dans l'avenir que ce qu'il peut y avoir de plus affreux.

MÉGARE.

Enfoncé jusque dans les entrailles de la terre, accablé sous le globe qui pèse tout entier sur sa tête, quelle route peut trouver cet infortuné pour revenir à la lumière ?

AMPHITRYON.

Celle qu'il parvint à se frayer à travers ces plages brûlantes (1), et ces sables aussi mobiles que la mer agitée qui deux fois les couvre de ses flots irrités, et deux fois les laisse à découvert : lorsqu'enfin, son vaisseau s'étant arrêté au milieu

Deprensus haesit syrtium brevibus vadis,
Et puppe fixa maria superavit pedes.

MEGARA.

Iniqua raro maximis virtutibus
Fortuna parcit: nemo se tuto diu
Periculis offerre tam crebris potest.
Quem saepe transit casus, aliquando invenit.
Sed ecce saevus, ac minas vultu gerens,
Et qualis animo est, talis incessu venit
Aliena dextra sceptra concutiens Lycus.

SCENA III.

LYCUS, MEGARA, AMPHITRYON.

LYCUS.

Urbis regens opulenta Thebanae loca,
Et omne quidquid uberi cingit solo
Obliqua Phocis[1], quidquid Ismenos rigat,
Quidquid Cithaeron vertice excelso videt,
Et bina fendens Isthmos exilis freta,
Non vetera patriae jura possideo domus
Ignavus heres: nobiles non sunt mihi
Avi, nec altis inclitum titulis genus;
Sed clara virtus: qui genus jactat suum[2],

des Syrtes, et s'étant brisé sur les rochers, il s'élança de la poupe, et franchit à pied ce perfide détroit.

MÉGARE.

L'injuste fortune épargne rarement les grands courages. Nul ne peut long-temps affronter avec sécurité des périls si nombreux; on a quelquefois trouvé la mort sur les écueils qu'on avait évités.... Mais voici le cruel Lycus, dont le regard menaçant et la démarche annoncent bien tout ce qui se passe dans son âme. Il agite dans sa main un sceptre qui ne lui appartient pas.

SCÈNE III.

LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

LYCUS (*à part*).

Je tiens sous mes lois l'opulente contrée de Thèbes et ses fertiles campagnes qu'entoure obliquement la Phocide, toutes celles que l'Ismène arrose, tout ce que le Cythéron découvre de sa cime altière, tout ce qui s'étend jusqu'à l'isthme étroit qui partage les deux mers (1). Si je règne, ce n'est point comme un lâche héritier des rois; mes droits à l'empire ne m'ont point été transmis par un père. Je n'ai point de nobles aïeux, et ma race ne peut se glorifier de titres éclatants. Je ne brille que par mon courage : quiconque vante sa naissance s'énorgueillit d'un bien qui lui est étranger. Mais

Aliena laudat[3]. Rapta sed trepida manu
Sceptra obtinentur: omnis in ferro est salus.
Quod civibus tenere te invitis scias,
Strictus tuetur ensis: alieno in loco
Haud stabile regnum est: una sed nostras potest
Fundare vires, juncta regali face
Thalamisque Megara: ducet e genere inclito
Novitas colorem nostra[4]: non equidem reor
Fore ut recuset, ac meos spernat toros.
Quod si impotenti pertinax animo abnuet,
Stat tollere omnem penitus Herculeam domum.
Invidia factum ac sermo popularis premet?
Ars prima regni, posse te invidiam pati.
Tentemus igitur: fors dedit nobis locum.
Namque ipsa tristi vestis obtentu caput
Velata, juxta praesides adstat Deos,
Laterique adhaeret verus Alcidae sator.

MEGARA.

Quidnam iste, nostri generis exitium ac lues,
Novi parat? quid tentat?

LYCUS.

O clarum trahens
A stirpe nomen regia, facilis mea
Parumper aure verba patienti excipe.
Si aeterna semper odia mortales agant,
Nec coeptus unquam cedat ex animis furor,
Sed arma felix teneat, infelix paret;
Nihil relinquent bella: tum vastis ager

ce n'est pas aussi d'une main sûre que l'on tient un sceptre ravi. On ne le conserve alors que par le fer : le fer ! il faut le faire briller sans cesse aux yeux de ses sujets, lorsque l'on ne peut douter qu'ils n'obéissent qu'à regret. Rien de moins stable qu'un trône où l'on occupe la place d'un autre : Mégare seule peut affermir mon autorité en s'unissant à moi, en m'admettant dans sa couche royale, à la lueur du flambeau de l'hymen ; son illustre sang donnerait de l'éclat à la nouveauté du mien. Je ne crois pas qu'elle me refuse et qu'elle dédaigne cette alliance. Mais si elle veut m'opposer quelque vain obstacle, j'anéantirai toute la maison d'Hercule. Qui pourrait m'arrêter ? Serait-ce la haine et les discours du peuple ? La première maxime dans l'art de régner, c'est de braver la haine populaire.

Dès aujourd'hui j'essaierai.... L'occasion me favorise ; j'aperçois Mégare en pleurs, la tête voilée : elle se tient debout auprès de ses dieux protecteurs ; le véritable père d'Alcide est à ses côtés.

MÉGARE (*à part*).

Quel attentat nouveau médite encore ce monstre, ce fléau de notre famille ?

LYCUS.

O vous ! fille de tant de rois fameux, prêtez un moment l'oreille à mes paroles. Si d'éternelles discordes agitaient les mortels ; si la haine, une fois entrée dans les cœurs, n'en devait jamais sortir ; si ceux que le sort des armes a favorisés, devaient tenir sans cesse le fer à la main, pour contraindre les vaincus à l'obéissance, des guerres continuelles dévasteraient le monde. Les campagnes ravagées resteraient sans culture ; la torche incendiaire embraserait tous les toits, et

Squallebit arvis: subdita tectis face
Altus sepultas obruet gentes cinis.
Pacem reduci velle, victori expedit;
Victo necesse est: particeps regno veni:
Sociemus animos: pignus hoc fidei cape:
Continge dextram: quid truci vultu siles?

MEGARA.

Egone ut parentis sanguine aspersam manum,
Fratrumque gemina caede contingam? prius
Exstinguet Ortus[5], referet Occasus diem:
Pax ante fida nivibus et flammis erit:
Et Scylla Siculum junget Ausonio latus:
Priusque multo vicibus alternis fugax
Euripus unda stabit Euboica piger.
Patrem abstulisti, regna, germanos, larem,
Patriam: quid ultra est? una res superest mihi,
Fratre ac parente carior, regno ac lare,
Odium tui: quod esse cum populo mihi
Commune doleo, pars quota ex isto mea est?
Dominare tumidus, spiritus altos gere:
Sequitur superbos ultor[6] a tergo Deus.
Thebana novi regna: quid matres loquar
Passas et ausas scelera? quid geminum nefas,
Mixtumque nomen conjugis, nati, patris?
Quid bina fratrum castra? quid totidem rogos?
Riget superba Tantalis[7] luctu parens,
Moestusque Phrygio manat in Sipylo lapis.
Quin ipse torvum subrigens crista caput

les nations seraient ensevelies sous des monceaux de cendres. Il est utile au vainqueur de ramener la paix; elle est nécessaire au vaincu. Je viens vous offrir, ô Mégare, de partager ma couronne; associons nos cœurs! Et pour gage de ma foi, touchez la main que je vous présente.... Mais pourquoi, sans me répondre, lancez-vous sur moi des regards irrités?

MÉGARE.

Moi, que je touche une main teinte du sang de mon père et de mes deux frères (2)! On verrait plutôt le soleil éteindre le jour à son lever et nous le rendre en se couchant; la flamme s'unir à la neige; Scylla joindre la Sicile à l'Ausonie, ou l'Euripe sans cesse agité par des flux et reflux alternatifs, baigner d'une onde calme, les côtes de l'Eubée (3)! Tu m'as ravi mon père, mon royaume, mes frères, mes foyers, ma patrie : que te faut-il de plus? Mais il me reste un bien qui m'est plus cher que mes frères, mon père, mon trône, mes dieux lares! c'est la haine que je t'ai vouée. Je regrette que le peuple entier la partage avec moi; j'en conserve du moins la meilleure part. Domine avec insolence, affecte des sentimens pleins d'orgueil; une divinité vengeresse poursuit sans relâche les superbes. Dirai-je les destinées si connues des monarques de Thèbes? rappellerai-je les attentats que les reines ont soufferts ou commis? le double crime d'Œdipe, qui réunit à la fois dans sa personne le titre incestueux d'époux, de fils et de père (4)? Parlerai-je des deux frères, de leurs camps et de leurs bûchers; du criminel orgueil de Niobé, devenue stupide par la perte de ses enfants, et changée en un triste rocher d'où découlent encore des pleurs sur le Sipyle; de Cadmus qui, levant en vain une crête menaçante, est obligé de fuir en rampant au travers les champs de l'Illyrie, et de laisser partout l'empreinte des longues

Illyrica Cadmus regna permensus fuga,
Longas reliquit corporis tracti notas.
Haec te manent exempla: dominare, ut lubet:
Dum solita regni fata te nostri vocent.

LYCUS.

Agedum, efferatas rabida voces amove:
Et disce regum imperia ab Alcide pati.
Ego, rapta quam vis sceptra victrici geram
Dextra, regamque cuncta sine legum metu,
Quas arma vincunt; pauca pro causa loquar
Nostra. Cruento cecidit in bello pater.
Cecidere fratres. Arma non servant modum;
Nec temperari facile, nec reprimi potest
Stricti ensis ira. Bella delectat cruor.
Sed ille regno pro suo: nos improba
Cupidine acti: quaeritur belli exitus:
Non causa. Sed nunc pereat omnis memoria.
Cum victor arma posuit, et victum decet
Deponere odia: non ut inflexo genu
Regnantem adores, petimus: hoc ipsum placet,
Animo ruinas quod capis magno tuas.
Es rege conjux digna: sociemus toros.

MEGARA.

Gelidus per artus vadit exsangues tremor.
Quod facinus aures pepulit? haud equidem horrui,
Cum pace rupta bellicus muros fragor
Circumsonaret: pertuli intrepide omnia,
Thalamos tremisco: capta nunc videor mihi.

traces de son corps sinueux (5). Je t'offre ici, ô Lycus, le tableau des destinées qui t'attendent. Règne comme il te plaira. Tu seras bientôt forcé de céder à la fatalité qui pèse sur notre empire.

LYCUS.

Épargnez à mes oreilles un discours inspiré par la fureur. Femme d'Alcide, apprenez de lui à vous soumettre aux ordres des rois. Quoique ma main victorieuse ait ravi le sceptre, et que je gouverne sans craindre ces lois, ces droits que ne reconnaissent point ou dédaignent les vainqueurs, je veux bien, par quelques mots, me justifier à vos yeux. Votre père, vos frères ont succombé dans une guerre sanglante. Mais les armes ne respectent personne, et l'on ne peut diriger à son gré, ni arrêter le glaive irrité. La guerre veut du sang. Votre père combattait pour sa couronne; moi par ambition. Ces grandes querelles, ce n'est point la justice, c'est le succès qui les décide. Mais oublions le passé. Quand le vainqueur a déposé ses armes, le vaincu doit déposer sa haine. Je ne demande pas que vous fléchissiez le genou devant moi pour m'adorer comme un maître. Je suis satisfait au contraire de vous voir supporter la ruine de votre maison avec un si noble courage. Vous méritez d'avoir un roi pour époux; unissons nos destinées.

MÉGARE.

Tout mon sang s'est glacé d'horreur dans mes veines. Quel affreux discours a frappé mes oreilles? Je n'ai pas ressenti tant d'effroi, quand le fracas des armes retentissait autour de nos murailles qui s'écroulaient de toutes parts. J'ai supporté avec intrépidité ce grand désastre, et je frémis à la seule idée de m'unir avec toi. C'est d'aujourd'hui seulement

Gravent catenae corpus, et longa fame
Mors protrahatur lenta, non vincet fidem
Vis ulla nostram: moriar, Alcide tua,

LYCUS.

Animosne mersus inferis conjux facit?

MEGARA.

Inferna tetigit, posset ut supera assequi.

LYCUS.

Telluris illum pondus immensae premit.

MEGARA.

Nullo premetur onere, qui coelum tulit.

LYCUS.

Cogere.

MEGARA.

Cogi qui potest, nescit mori.

LYCUS.

Effare, thalamis quod novis potius parem
Regale munus?

MEGARA.

Aut tuam mortem, aut meam.

LYCUS.

Moriere demens?

MEGARA.

Conjugi occurram meo.

LYCUS.

Sceptrone nostro potior est famulus tibi?

MEGARA.

Quot iste famulus tradidit reges neci?

que je me crois captive. Mais qu'on me charge de chaînes et qu'une faim long-temps prolongée me traîne lentement à la mort ; nul pouvoir ne triomphera de ma fidélité ; ô Alcide, je mourrai ton épouse.

LYCUS.

Est-ce un époux, plongé dans les enfers, qui vous inspire tant d'orgueil ?

MÉGARE.

Il n'est descendu aux enfers que pour mériter l'Olympe.

LYCUS.

Il est maintenant écrasé sous le poids immense de la terre.

MÉGARE.

Aucun poids ne saurait écraser celui qui porta le ciel.

LYCUS.

Je saurai bien vous contraindre...

MÉGARE.

Celui-là seul peut être contraint, qui ne sait pas mourir.

LYCUS.

Parlez, quel est le don que je dois vous offrir de préférence pour votre nouvel hymen ?

MÉGARE.

Ta mort, ou la mienne.

LYCUS.

Hé bien ! insensée que vous êtes, vous mourrez.

MÉGARE.

J'irai rejoindre mon époux.

LYCUS.

Vous préférez un esclave à mon sceptre ?

MÉGARE.

Combien de rois cet esclave a précipités dans la tombe !

LYCUS.

Cur ergo regi servit, et patitur jugum?

MEGARA.

Imperia dura tolle, quid virtus erit?

LYCUS.

Objici feris monstrisque, virtutem putas?

MEGARA.

Virtutis est domare, quae cuncti pavent.

LYCUS.

Tenebrae loquentem magna Tartareae premunt.

MEGARA.

Non est ad astra mollis e terris via.

LYCUS.

Quo patre genitus coelitum sperat domos?

AMPHITRYON.

Miseranda conjux Herculis magni sile:
Partes meae sunt, reddere Alcidae patrem,
Genusque verum: post tot ingentis viri
Memoranda facta, postque pacatum manu
Quodcunque Titan ortus et labens videt,
Post monstra tot perdomita, post Phlegram impio
Sparsam cruore, postque defensos Deos,
Nondum liquet de patre? mentimur Jovem?
Junonis odio crede.

LYCUS.

Quid violas Jovem?
Mortale coelo non potest jungi genus.

LYCUS.

Pourquoi sert-il donc Eurystée, et souffre-t-il un joug si tyrannique ?

MÉGARE.

S'il n'y avait plus de tyrans au monde, que serait la vertu?

LYCUS.

Être exposé à la fureur des bêtes féroces et des monstres, c'est donc là de la vertu ?

MÉGARE.

Oui, c'est à la vertu qu'il appartient de dompter tout ce qui épouvante les humains.

LYCUS.

Et cependant ce héros qui parle tant de ses exploits, est enseveli dans les ténèbres du Tartare.

MÉGARE.

Ce n'est point par une route facile que l'on arrive au ciel

LYCUS.

De quel père est-il né, pour espérer d'obtenir un rang parmi les dieux ?

AMPHITRYON.

Femme malheureuse du grand Hercule, laissez-moi répondre : c'est à moi de rendre à Alcide un père, et sa véritable origine. Après les exploits innombrables de ce grand homme, après tant de monstres domptés, et la paix qu'il a donnée au monde du couchant à l'aurore, après qu'il a arrosé les plaines du Phlégra du sang des géans, et défendu les dieux, peut-on demander encore quel est son père ? Et si l'on dément Jupiter lui-même, que l'on en croie du moins la haine de Junon.

LYCUS.

Pourquoi outrager Jupiter ? La race des immortels ne peut s'unir à celle des humains.

AMPHITRYON.

Communis ista pluribus causa est Deis.

LYCUS.

Famuline fuerant ante quam fierent Dei?

AMPHITRYON.

Pastor Pheraeos Delius pavit greges.

LYCUS.

Sed non per omnes exsul erravit plagas.

AMPHITRYON.

Quem profuga terra mater errante edidit.

LYCUS.

Non monstra, saevas Phoebus aut timuit feras.

AMPHITRYON.

Primus sagittas imbuit Phoebi draco.

LYCUS.

Quam gravia parvus tulerit, ignoras, mala?

AMPHITRYON.

E matris utero fulmine ejectus puer,
Mox fulminanti proximus patri stetit.
Quid? qui gubernat astra, qui nubes quatit,
Non latuit infans rupis Idaeae specu?
Sollicita tanti pretia natales habent,
Semperque magno constitit, nasci Deum.

LYCUS.

Quemcunque miserum videris, hominem scias.

AMPHITRYON.

La plupart des dieux ont eu pour mères de simples mortelles.

LYCUS.

Furent-ils aussi esclaves avant d'être des dieux ?

AMPHITRYON.

Le dieu de Délos a conduit les troupeaux d'Admète sur les bords de l'Amphryse (6).

LYCUS.

Du moins on ne le vit jamais errer comme un vil exilé dans tous les climats du monde.

AMPHITRYON.

Il naquit sur une terre errante; une mère fugitive lui donna le jour.

LYCUS.

Phébus n'eut à craindre ni les monstres ni les bêtes féroces.

AMPHITRYON.

C'est un dragon qui le premier teignit de son sang les flèches d'Apollon.

LYCUS.

Avez-vous oublié tous les maux auxquels votre Hercule fut exposé dans son enfance ?

AMPHITRYON.

Bacchus, arraché par la foudre des entrailles de sa mère, n'est-il pas maintenant assis dans l'Olympe à côté du maître du tonnerre ? Mais quoi ? celui qui gouverne les astres, qui ébranle les nuages, ne fut-il pas caché dans les plus affreuses cavernes du mont Ida ? Une grande naissance condamne à de grandes infortunes; et l'on paie toujours cher l'avantage de naître dieu.

LYCUS.

Un malheureux, quel qu'il soit, n'est plus qu'un mortel.

AMPHITRYON.

Quemcunque fortem videris, miserum neges.

LYCUS.

Fortem vocemus, cujus ex humeris leo
Donum puellae factus, et clava excidit,
Fulsitque pictum veste Sidonia latus?
Fortem vocemus, cujus horrentes comae
Maduere nardo? laude qui notas manus
Ad non virilem tympani[8] movit sonum,
Mitra ferocem barbara frontem premens?

AMPHITRYON.

Non erubescit Bacchus effusos tener
Sparsisse crines, nec manu molli levem
Vibrasse thyrsum, cum parum forti gradu
Auro decorum syrma barbarico trahit.
Post multa virtus opera laxari solet.

LYCUS.

Teuthrantis hoc fatetur eversi domus,
Pecorumque ritu virginum oppressi greges.
Hoc nulla Juno: nullus Eurystheus jubet.
Ipsius haec sunt opera.

AMPHITRYON.

Non nosti omnia,
Ipsius opus est, caestibus fractus suis
Eryx, et Eryci junctus Antaeus Libys.
Et qui hospitali caede manantes foci
Bibere justum sanguinem Busiridis.
Ipsius opus est, vulneri et ferro obvius,

AMPHITRYON.

Quiconque a du courage, n'est jamais malheureux.

LYCUS.

Peut-on appeler courageux celui qui, déposant sa massue et la peau de lion qui couvrait ses épaules, aux pieds d'une jeune fille, ne rougit point de se vêtir d'une robe de pourpre Tyrienne (7) ? Celui qui parfuma de nard ses cheveux hérissés ; celui dont les mains tant de fois illustrées essayèrent de tirer des sons efféminés des tambours de Cybèle, et qui ceignit de la mitre des barbares (8) son front belliqueux ?

AMPHITRYON.

Bacchus jeune encore a-t-il rougi de laisser flotter sa brillante chevelure, d'agiter d'une main délicate le thyrse léger, de traîner, en marchant d'un pas efféminé, la longue robe des étrangers, toute brillante d'or ? Il faut bien qu'après de longues fatigues le courage des héros se repose.

LYCUS.

C'est un étrange repos que celui d'Hercule, comme nous l'apprennent les désastres de la maison d'Euristus, et le troupeau de vierges qu'il rendit mères (9). Etait-ce Junon, était-ce Eurysthée qui lui avait ordonné ces rares exploits ? Non, c'est à lui qu'en est dû tout l'honneur.

AMPHITRYON.

Vous ne dites pas tout : voici d'autres actions qui lui appartiennent aussi à lui seul ; Eryx vaincu au combat du ceste ; Anthée, géant de Lybie, subissant le même sort qu'Eryx, avec lequel il s'était uni ; Busiris justement immolé sur ses profanes autels arrosés du sang de ses hôtes. Ajoutez encore : Cycnus, plein de vigueur, et qui bravait le fer et les blessures, succombant sous la main d'Hercule ; Géryon au triple corps

Mortem coactus, integer Cygnus, pati:
Nec unus una Geryon victus manu
Eris inter istos; qui tamen nullo stupro
Laesere thalamos.

LYCUS.

Quod Jovi, hoc regi licet:
Jovi dedisti conjugem, regi dabis.
Et te magistro non novum hoc discet nurus,
Etiam viro probante, meliorem sequi.
Sin copulari pertinax taedis negat,
Vel ex coacta nobilem partum feram.

MEGARA.

Umbrae Creontis, et penates Labdaci,
Et nuptiales impii Œdipodae faces,
Nunc solita nostro fata conjugio date.
Nunc, nunc cruentae regis Ægypti nurus,
Adeste, multo sanguine infectae manus:
Deest una numero Danais; explebo nefas.

LYCUS.

Conjugia quoniam pervicax nostra abnuis,
Regemque terres; sceptra quid possint, scies.
Complectere aras, nullus eripiet Deus
Te mihi: nec, orbe si remolito queat
Ad supera victor numina Alcides vehi.
Congerite silvas, templa supplicibus suis
Injecta flagrent: conjugem et totum gregem
Consumat unus igne subjecto rogus.

est trois fois vaincu par lui seul, et votre rang est marqué après ces grands criminels, dont aucun n'osa jamais aspirer à souiller sa couche.

LYCUS.

Ce qui est permis à Jupiter doit l'être à un roi. Vous avez donné une femme au maître des dieux, vous en donnerez une à votre prince. Qui lui apprendra mieux que vous qu'une femme peut passer dans les bras d'un autre sans qu'il y ait là rien d'extraordinaire, et que son mari lui-même ne doit pas la désapprouver d'avoir fait un plus noble choix (9)? Au reste, si Mégare persiste dans ses refus, et ne veut pas que les flambeaux de l'hyménée éclairent notre union, j'emploirai la violence, et les enfants qu'elle me donnera n'en seront pas moins illustres.

MÉGARE.

O mânes de Créon, et vous pénates de Labdacus! flambeau nuptial de l'impie Œdipe, répandez sur ce fatal hymen les calamités héréditaires dans ma race! Accourez aussi, cruelles Danaïdes, vous qui trempâtes vos mains dans le sang de vos époux, inspirez-moi vos fureurs : une seule d'entre vous refusa de vous imiter; je ferai ce qu'elle n'osa faire.

LYCUS (*à Mégare*).

Femme arrogante, tu rejettes l'alliance que je te propose et tu menaces ton roi. Eh bien, tu connaîtras ce que peut ma colère. En vain tu cours embrasser les autels; aucun dieu ne t'arrachera de mes mains, pas même Alcide quand il repousserait le monde qui l'oppresse et viendrait s'asseoir triomphant au milieu des divinités de l'Olympe. (*A ses gens.*) Accumulez ici les dépouilles des forêts, embrasez ce temple, qu'il s'écroule sur la tête des supplians qui y cherchent un refuge, et que ses débris fumans forment un bûcher qui réduise en cendres cette femme et le vil troupeau qui l'entoure.

AMPHITRYON.

Hoc munus a te genitor Alcidae peto,
Rogare quod me deceat, ut primus cadam.

LYCUS.

Qui morte cunctos luere supplicium jubet,
Nescit tyrannus esse. Diversa irroga:
Miserum veta perire; felicem jube....
Ego, dum cremandis trabibus accrescit rogus,
Sacro regentem maria votivo colam.

AMPHITRYON.

Proh numinum vis summa, proh coelestium
Rector parensque, cujus excussis tremunt
Humana telis, impiam regis feri
Compesce dextram. Quid Deos frustra precor?
Ubicunque es, audi, nate: cur subito labant
Agitata motu templa? cur mugit solum?
Infernus imo sonuit e fundo fragor.
Audimur: en, en sonitus Herculei gradus.

AMPHITRYON.

O Lycus, je ne te demande qu'une seule grâce comme père d'Alcide, c'est de mourir le premier.

LYCUS.

Celui qui pour tout supplice ne donne que la mort, ne sait pas être un tyran. Demande-moi plutôt de laisser vivre ceux que le malheur accable, et de ne frapper que les heureux.... Mais tandis que l'on forme le bûcher qui doit consumer ce temple, je cours offrir le sacrifice que j'ai promis au dieu des mers.

AMPHITRYON.

Puissance souveraine des cieux, maître et père de l'Univers, dont les foudres font trembler les mortels, arrêtez la main impie de ce roi barbare. Eh ! qu'ai-je besoin d'importuner les dieux? Dans quelque partie du monde que tu sois, ô mon fils, tu entendras nos vœux. Mais pourquoi ce temple s'ébranle-t-il jusque dans ses fondements? Pourquoi la terre mugit-elle? Un fracas infernal retentit sourdement du fond des abîmes. Nous sommes exaucés; c'est-là, c'est bien là le bruit des pas d'Hercule.

SCENA IV.

CHORUS THEBANORUM.

O FORTUNA viris invida fortibus,
Quam non aequa[1] bonis praemia dividis!
Eurystheus facili regnet in otio:
Alcmena genitus bella per omnia
Monstris exagitet coeliferam manum:
Serpentis resecet colla feracia:
Deceptis referat mala sororibus,
Cum somno dederit pervigiles genas,
Pomis divitibus praepositus draco.
Intravit Scythiae multivagas domos,
Et gentes patriis sedibus hospitas:
Calcavitque freti terga rigentia,
Et mutis tacitum litoribus mare.
Illic dura carent aequora fluctibus;
Et, qua plena rates carbasa tenderant,
Intonsis teritur semita Sarmatis.
Stat pontus vicibus mobilis annuis,
Navem nunc facilis, nunc equitem pati.
Illic quae viduis gentibus imperat,
Aurato religans ilia balteo,
Detraxit spolium nobile corpori,
Et peltam, et nivei vincula pectoris,

SCÈNE IV.

CŒUR DES THÉBAINS.

O FORTUNE ennemie des héros, avec quelle inégalité tu répands tes faveurs! Eurysthée règne dans une molle oisiveté, tandis que le fils d'Alcmène lasse au milieu des combats qu'il livre à des monstres divers, une main qui a soutenu les cieux. C'était trop peu pour lui d'avoir abattu les têtes toujours renaissantes de l'hydre de Lerna, d'avoir enlevé les pommes d'or des Hespérides, après avoir endormi le formidable dragon; il fallait encore qu'il pénétrât chez les Scythes vagabonds, et chez des nations nomades, étrangères dans leur propre pays. Il fallait qu'il affrontât ce détroit hérissé de glaces, cette mer dont les flots silencieux ne battent plus les rivages. Là l'onde endurcie n'a plus de vagues; et dans ces mêmes lieux où les vaisseaux voguaient à pleines voiles, on voit rouler les chars des Sarmates indépendants. Une mer stable ou mobile selon les diverses époques de l'année, est tantôt sillonnée par des navires, et tantôt battue par les pieds des chevaux (1). Il était encore réservé à Alcide de pénétrer dans l'empire de ces femmes belliqueuses dont la reine a les flancs ornés d'un baudrier d'or; de lui arracher cet ornement précieux, ainsi que son bouclier et l'écharpe qui entourait son sein de neige; de la forcer enfin à fléchir le genou devant son vainqueur (2).

Victorem posito suspiciens genu.
  Qua spe praecipites actus ad inferos,
Audax ire vias irremeabiles,
Vidisti siculae regna Proserpinae?
Illic nulla Noto, nulla Favonio
Consurgunt tumidis fluctibus aequora.
Non illic geminum Tyndaridae genus
Succurrunt timidis sidera navibus.
Stat nigro pelagus gurgite languidum;
Et, cum Mors avidis pallida dentibus
Gentes innumeras Manibus intulit,
Uno tot populi remige transeunt.
Evincas utinam jura ferae Stygis,
Parcarumque colos non revocabiles!
Heic, qui rex populis pluribus imperat,
Bello cum peteres Nestoriam Pylon,
Tecum conseruit pestiferas manus,
Telum tergemina cuspide praeferens:
Effugit tenui vulnere saucius,
Et mortis dominus pertimuit mori.
  Fatum rumpe manu: tristibus inferis
Prospectus pateat lucis, et invius
Limes det faciles ad superos vias.
Immites potuit flectere cantibus
Umbrarum dominos, et prece supplici
Orpheus, Eurydicen dum repetit suam.
Quae silvas, et aves saxaque traxerat
Ars, quae praebuerat fluminibus moras;
Ad cujus sonitum constiterant ferae;
Mulcet non solitis vocibus inferos,
Et surdis resonat clarius in locis.

Mais, audacieux Hercule, quel fut ton espoir quand, te précipitant dans le Ténare, d'où nul mortel ne revint jamais, tu visitas l'empire de la Sicilienne Proserpine (3)? Là ni le zéphir, ni le notus ne soulevent les flots de la mer; on n'y voit point briller les Tyndarides (4), ces deux astres jumeaux si favorables aux timides nautonniers. Un marais entoure de ses eaux endormies l'entrée du noir abîme; et quoique la pâle mort aux dents avides y porte sans relâche des nations innombrables, une seule barque suffit pour les passer toutes. Puisses-tu, ô Hercule, t'affranchir des lois sévères du Styx impitoyable, et braver les fuseaux des parques inflexibles! N'est-ce pas toi qui, lorsque tu allais combattre à Pylos, patrie de Nestor, fus arrêté dans ta course par celui qui régit l'empire des ombres? Malgré ses armes empestées, malgré son redoutable trident, il reçut de toi une légère blessure, il est vrai; mais ce suprême arbitre de la mort craignit de mourir de ta main (5).

Soumets le destin lui-même : fais pénétrer le jour jusque dans les tristes enfers; mais trouve quelque sentier ignoré qui te ramène au séjour des humains. Orphée a bien pu par ses chants fléchir les impitoyables souverains des ombres, lorsqu'il leur redemanda son Eurydice. Sa lyre enchanteresse qui avait attiré sur ses pas les bois, les oiseaux, les rochers même, sensibles à l'harmonie de ses accords; cette lyre divine qui avait suspendu le cours des fleuves et dompté la fureur des bêtes féroces, sut attendrir jusqu'aux enfers : sa voix parut plus ravissante encore dans ces lieux sourds et si peu accoutumés à des sons délicieux. Les beautés de la Thrace (6) pleurent sur le sort d'Eurydice, les divinités des enfers, si difficiles à émouvoir, ne peuvent retenir leurs larmes, les trois juges eux-mêmes qui d'un front sévère font

Deflent Eurydicen Threiciae nurus,
Deflent et lacrimis difficiles Dei;
Et qui fronte nimis crimina tetrica
Quaerunt, ac veteres excutiunt reos,
Flentes Eurydicen Juridici sedent.
Tandem mortis, ait, vincimur, arbiter:
Evade ad superos; lege tamen data:
Tu post terga tui perge viri comes;
Tu non ante tuam respice conjugem,
Quam cum clara Deos obtulerit dies,
Spartanique aderit janua Taenari.
Odit verus amor, nec patitur, moras.
Munus, dum properat cernere, perdidit.
Quae vinci potuit regia cantibus,
Haec vinci poterit regia viribus?

recherche des crimes et découvrent les anciens coupables, laignent Eurydice. Enfin, l'arbitre de la mort s'écrie : Nous ommes vaincus ; Orphée, vous l'emportez ; retournez sur la erre, mais à une condition. Vous, Eurydice, suivez les pas le votre époux ; vous, Orphée, ne jetez pas les yeux derrière 'ous pour la regarder, avant d'être arrivé à la clarté des cieux t à la porte du Ténare voisin de Sparte (7). Hélas ! le véritale amour ne sait point supporter les délais. Trop empressé le voir et d'admirer celle qui venait de lui être rendue, Orhée la perdit sans retour. Si la cour de Pluton a pu céder ux charmes de l'harmonie, le courage aura-t-il sur elle noins de pouvoir ?

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

HERCULES.

O LUCIS alme rector, et coeli decus,
Qui alterna curru spatia flammifero ambiens,
Illustre laetis exseris terris caput,
Da, Phoebe, veniam, si quid illicitum tui
Videre vultus. Jussus in lucem extuli
Arcana mundi. Tuque coelestum arbiter
Parensque, visus fulmine opposito tege;
Et tu secundo maria qui sceptro regis,
Imas pete undas: quisquis ex alto aspicit
Terrena, facie pollui metuens nova,
Aciem reflectat, oraque in coelum erigat,
Portenta fugiens: hoc nefas cernant duo,
Qui advexit, et quae jussit. In poenas meas,
Atque in labores non satis terrae patent.
Junonis odio vidi inaccessa omnibus,
Ignota Phoebo; quaeque deterior polus
Obscura diro spatia concessit Jovi.
Et si placerent tertiae sortis loca,
Regnare potui: noctis aeternae chaos,
Et nocte quiddam gravius, et tristes Deos,

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE (*seul*).

Dieu suprême de la lumière, ornement du ciel, qui parcours alternativement d'un pôle à l'autre sur un char de flamme les espaces célestes, et réjouis la terre par l'éclat dont brille ta tête, ô Phébus, pardonne si j'offense tes yeux d'un spectacle qu'il était défendu de leur offrir. C'est par l'ordre absolu d'un maître que je révèle au jour les secrets d'un autre monde (1). Et vous, arbitre de l'Olympe, ô mon père, couvrez de votre foudre votre visage immortel. Vous aussi, qui tenez le sceptre des dieux, souverain des mers, cachez-vous dans leurs profonds abîmes. Vous tous qui du haut de l'empirée plongez vos regards sur la terre, détournez-les, et pour ne pas les souiller par l'aspect d'un monstre qui vous est inconnu, reportez-les sur les plages célestes. Que ce prodige inoui n'ait pour témoin que celui qui l'ordonne, et celui qui l'a exécuté (2). La terre n'offrait plus assez de travaux et de peines pour moi. Grâces à la haine de Junon, j'ai vu des lieux inaccessibles au reste des mortels, inconnus à Phébus lui-même; j'ai parcouru ces sombres espaces enfoncés sous le plus rigoureux des pôles (3), et réservés au Jupiter des ténèbres. Il n'a tenu qu'à moi de régner sur ces lieux, dont le sort forma le troisième empire du monde. J'ai vaincu enfin le chaos de l'éternelle nuit, et les ennemis plus redoutables encore, les tristes dieux des

Et fata vici, morte contemta redii.
Quid restat aliud? vidi, et ostendi inferos.
Da, si quid ultra est: tam diu pateris manus
Cessare nostras, Juno? quid vinci jubes?
Sed templa quare miles infestus tenet?
Limenque sacrum terror armorum obsidet?

SCENA II.

MEGARA, AMPHITRYON, HERCULES THESEUS.

AMPHITRYON.

Utrumne visus vota decipiunt meos?
An ille domitor orbis, et Grájum decus,
Tristi silentem nubilo liquit domum?
Estne ille natus? membra laetitia stupent.
O nate! certa et sera Thebarum salus!
Teneone in auras editum; an vana fruor
Deceptus umbra? tune es? agnosco toros[1],
Humerosque, et alto nobilem trunco manum.

HERCULES.

Unde iste, genitor, squallor[2], et lugubribus
Amicta conjux? unde tam foedo obsiti
Paedore nati? quae domum clades gravat?

ıbres et les destins Enfin ce n'est qu'après avoir vaincu la ›rt même que je reparais dans ces lieux. Que me reste-t-il ›ntreprendre ? J'ai vu, et j'ai fait voir les enfers. Si ce n'est ; assez, ô Junon, pourquoi laissez-vous mon bras reposer ıs long-temps ? Que m'ordonnez-vous encore de vaincre ? ıis pourquoi des soldats occupent-ils ce temple ? Pourquoi bruit effrayant des armes se fait-il entendre sous le sacré rtique ?

SCÈNE II.

MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE.

AMPHITRYON.

En croirai-je mes yeux, ou mes vœux seraient-ils déçus ? vainqueur du monde, l'honneur de la Grèce, est-il échap- enfin du séjour des ombres silencieuses ? Est-ce bien mon ı que je revois ? La joie m'ôte l'usage de mes sens. O mon ı! à qui Thèbes devra sa délivrance certaine, mais tardive ! -ce bien vous que je serre dans mes bras, ou ne serait-ce 'un ombre vaine ? Est-ce bien vous ? Oui, je reconnais ces ıscles, ces épaules, cette main qu'arme une noble massue.

HERCULE.

O mon père, que signifie le deuil qui m'environne, et ces emens lugubres que porte mon épouse ? Pourquoi ce hon- x désordre dans la parure de nos enfants ? Quelles cala- és pèsent sur ma famille ?

AMPHITRYON.

Socer est peremtus: regna possedit Lycus;
Natos parentem, conjugem leto petit.

HERCULES.

Ingrata tellus; nemo ad Herculae domus
Auxilia venit? vidit hoc tantum nefas
Defensus orbis? cur diem questu tero?
Mactetur hostis.

THESEUS.

Hanc ferat virtus notam,
Fiatque summus hostis Alcidae Lycus?
Ad hauriendum sanguinem inimicum feror.

HERCULES.

Theseu, resiste: ne qua vis subita ingruat,
Me bella poscunt: differ amplexus parens,
Conjuxque differ: nuntiet Diti Lycus
Me jam redisse.

THESEUS.

Flebilem ex oculis fuga
Regina vultum: tuque nato sospite
Lacrimas cadentes reprime: si novi Herculen,
Lycus Creonti debitas poenas dabit:
Lentum est, dabit; dat hoc quoque est lentum; dedi

AMPHITRYON.

Votum secundet, qui potest, nostrum Deus,
Rebusque lapsis adsit: O magni comes
Magnanime nati, pande virtutum ordinem:
Quam longa moestos ducat ad Manes via;
Ut vincla tulerit dura Tartareus canis.

AMPHITRYON.

Votre beau-père est égorgé; Lycus règne à sa place; il menace de la mort vos enfants, votre père, votre épouse.

HERCULE.

Et la terre ingrate n'est pas venue au secours de la maison d'Hercule! et le monde que j'ai défendu a pu voir un pareil attentat! Mais pourquoi perdre le temps en plaintes inutiles! Que mon ennemi tombe immolé.

THÉSÉE.

La vertu souffrirait un pareil outrage! Lycus oserait être l'ennemi d'Alcide? Non, c'est à moi de faire couler le sang de ce malheureux.

HERCULE.

Arrête, mon cher Thésée : reste ici pour protéger ma famille contre toute violence : moi, je vole au combat. O mon père, ô ma femme, différez vos embrassements jusqu'à ce que Lycus ai porté à Pluton la nouvelle de mon retour sur la terre. (*Il part*).

THÉSÉE (*à Mégare*).

Reine, séchez vos pleurs : et vous, Amphitryon, cessez de craindre, puisque votre fils est de retour : si je connais bien Hercule, bientôt Lycus aura expié la mort de Créon; à l'instant même où je parle il en est puni; que dis-je? déjà Lycus a mordu la poussière.

AMPHITRYON.

Puisque c'est un dieu, puisqu'il en a le pouvoir, qu'il exauce donc nos vœux; qu'il répare les désastres de notre maison. Mais vous, magnanime compagnon de mon illustre fils, racontez-nous ses nouveaux exploits; dites-nous par quels longs détours on arrive chez les mânes, et comment le chien du Tartare a pu se laisser charger de chaînes si pesantes?

THESEUS.

Memorare cogis acta, securae quoque
Horrenda menti: vix adhuc certa est fides
Vitalis aurae: torpet acies luminum,
Hebetesque visus vix diem insuetum ferunt.

AMPHITRYON.

Pervince, Theseu, quidquid alto in pectore
Remanet pavoris; neve te fructu optimo
Frauda laborum: quae fuit durum pati,
Meminisse duloe est[3]. Fare casus horridos.

THESEUS.

Fas omne mundi, teque dominantem precor
Regno capaci; teque, quam tota irrita
Quaesivit Ætna mater; ut jura abdita
Et operta terris, liceat impune eloqui.
Spartana tellus nobile attollit jugum,
Densis ubi aequor Taenarus[4] silvis premit:
Heic ora solvit Ditis invicti domus;
Hiatque rupes alta, et immenso specu
Ingens vorago faucibus vastis patet,
Latumque pandit omnibus populis iter.
Non caeca tenebris incipit primo via:
Tenuis relictae lucis a tergo nitor,
Fulgorque dubius solis afflicti cadit,
Et ludit aciem; nocte sic mixta solet
Praebere lumen primus aut serus dies.
Hinc ampla vacuis spatia laxantur locis,
In quae omne mersum pereat humanum genus.

THÉSÉE.

Vous me forcez de vous raconter des choses dont le souvenir me glace d'horreur : et quoique plus calme, je suis à peine assuré que je vis encore ; mes yeux affaiblis supportent avec peine l'éclat du jour auquel ils ne sont plus accoutumés.

AMPHITRYON.

Surmontez vos frayeurs, ô Thésée, si votre âme généreuse en éprouve encore : ne vous privez pas du fruit le plus précieux de tant de travaux. Il n'est pas sans douceur le souvenir des périls que l'on a surmontés. Racontez-nous vos terribles aventures.

THÉSÉE.

Divinité suprême du monde, et vous maître du sombre empire, vous sa compagne fidèle, que Cérès chercha vainement dans toute l'étendue de l'Etna : pardonnez si je révèle des secrets profonds qui auraient dû rester à jamais ensevelis dans le sein de la terre.

Non loin de Sparte s'élève une montagne fameuse, le Ténare, qui obscurcit la mer par les épaisses forêts dont elle est couverte. Là se trouve l'entrée du palais de l'inexorable Pluton ; une roche profonde offre aux regards son horrible embouchure, et sous un antre affreux un gouffre immense s'ouvre pour recevoir dans son vaste sein les peuples qui viennent en foule s'y précipiter. Les premiers sentiers ne sont pas tout-à-fait ténébreux : on y voit encore quelques rayons mourans de la lumière qu'on vient de quitter, quelques reflets douteux du soleil affligé qui trompent nos yeux : enfin une lueur incertaine, pareille à celle qui paraît avant le lever de l'aurore, ou aux approches de la nuit. On aperçoit ensuite des espaces immenses, des lieux déserts où le genre humain s'en-

Nec ire labor est, ipsa deducit via:
Ut saepe puppes aestus invitas rapit;
Sic pronus aer urget atque avidum chaos:
Gradumque retro flectere haud umquam sinunt
Umbrae tenaces: intus immensi sinus
Placido quieta labitur Lethe vado,
Demitque curas: neve remeandi amplius
Pateat facultas flexibus multis gravem
Involvit amnem: qualis incerta vagus
Maeander unda ludit, et cedit sibi,
Instatque; dubius, litus an fontem petat.
Palus inertis foeda Cocyti jacet;
Hic vultur, illic luctifer bubo gemit,
Omenque triste resonnat infaustae strigis.
Horrent opaca fronde nigrantes comae,
Taxo imminente; quam tenet segnis Sopor,
Famesque moesta tabido rictu jacens;
Pudorque serus conscios vultus tegit:
Metus, Pavorque, Funus, et frendens Dolor,
Aterque Luctus sequitur, et Morbus tremens,
Et cincta ferro Bella: in extremo abdita
Iners Senectus adjuvat baculo gradum.

AMPHITRYON.

Estne aliqua tellus Cereris aut Bacchi ferax?

THESEUS.

Non prata viridi laeta facie germinant;
Nec adulta leni fluctuat Zephiro seges;
Non ulla ramos silva pomiferos habet;

fonce et va se perdre pour jamais. La difficulté n'est pas d'y pénétrer : la route en est facile ; et, comme le flux entraîne les vaisseaux malgré eux, de même un vent rapide, et l'avide chaos nous poussent dans ces sombres demeures ; mais les mânes qui ne lâchent point leur proie ne permettent pas de revenir sur ses pas. Dans l'intérieur de ce grand espace le paisible Léthé, en formant un immense circuit, épanche ses eaux qui font oublier les malheurs de la vie ; et, pour ôter toute envie de retourner sur la terre, ce grand fleuve serpente en mille replis tortueux. Tel le Méandre inconstant semble se jouer avec ses eaux incertaines ; il se fuit et se poursuit tour à tour, ne sachant s'il doit couler vers la mer, ou remonter vers sa source.

Plus loin est le fétide marais du Cocyte dormant. Là s'établit le vautour, là gémit le triste hibou : la chouette fatale y fait entendre ses sinistres présages ; l'if funéraire laisse retomber son feuillage épais et noir sur ces eaux croupissantes ; et c'est sous ce triste ombrage qu'habitent le Sommeil paresseux, la triste Faim renversée et la bouche ouverte, la Pudeur tardive cachant son front déshonoré, la Crainte, la Peur, le Deuil, la Douleur déchirante, accompagnée du noir Chagrin ; la Maladie tremblante, la Guerre armée du fer homicide. Dans un des coins se cache l'impuissante Vieillesse, un bâton à la main pour soutenir ses pas chancelans.

AMPHITRYON.

Est-il au moins quelque partie de ce sol affreux qui produise les dons de Cérès ou de Bacchus ?

THÉSÉE.

Des prairies couvertes de verdure n'y réjouissent point la vue ; on n'y voit point les moissons jaunissantes se courber sous l'haleine des zéphyrs ; on n'y découvre aucun arbre

Sterilis profundi vastitas squallet soli,
Et foeda tellus torpet aeterno situ;
Rerumque moestus finis et mundi ultima:
Immotus aer haeret; et pigro sedet
Nox atra mundo: cuncta moerore horrida,
Ipsaque morte pejor est mortis locus.

AMPHITRYON.

Quid, ille opaca qui regit sceptro loca,
Qua sede positus temperat populos leves?

THESEUS.

Est in recessu Tartari obscuro locus,
Quem gravibus umbris spissa caligo alligat.
A fonte discors manat hinc uno latex:
Alter, quieto similis (hunc jurant dei),
Tacente sacram devehens fluvio Styga:
At hic tumultu rapitur ingenti ferox,
Et saxa fluctu volvit Acheron invius
Renavigari. Cingitur duplici vado
Adversa Ditis regia, atque ingens domus
Umbrante luco tegitur: hic vasto specu
Pendent tyranni limina: hoc umbris iter;
Haec porta regni, campus hanc circa jacet,
In quo superbo digerit vultu sedens
Animas recentes. Dira majestas Deo,
Frons torva; fratrum quae tamen speciem gerat,
Gentisque tantae: vultus est illi Jovis,
Sed fulminantis: magna pars regni trucis

chargé de fruits; ces vastes abîmes n'annoncent que la plus affreuse stérilité; la terre y est condamnée à un éternel engourdissement : c'est la triste barrière des choses et les dernières extrémités du monde. L'air immobile n'y circule point; c'est le séjour de la sombre nuit qui pèse sur tout ce qui l'entoure; tout y respire la tristesse la plus profonde : c'est, en un mot, la demeure de la mort, pire que la mort elle-même.

AMPHITRYON.

Où le dieu dont le sceptre régit ce ténébreux empire a-t-il placé le trône du haut duquel il commande aux ombres légères ?

THÉSÉE.

Dans un obscur enfoncement du Tartare, est un espace où des brouillards épais se confondent avec les ténèbres. Là tombent d'une source commune deux fleuves ennemis dès leur origine : l'un, par lequel jurent les dieux, le Styx enfin, répand paisiblement dans son cours silencieux son onde sacrée : l'autre est l'Achéron, torrent impétueux qui roule en tumulte de vastes rochers au milieu de ses flots, et qu'il est impossible de remonter. Ces deux fleuves défendent le devant du palais de Pluton, et par derrière une vaste forêt couvre de son ombrage cet immense édifice. Une voûte creusée dans l'épaisseur d'un rocher suspendu, forme l'entrée d'une énorme caverne; c'est par là que les ombres parviennent à la demeure du tyran; c'est la porte de son empire. Tout près de là est un vaste champ, où Pluton, assis au milieu, reconnaît avec un front superbe les ombres nouvellement arrivées. La majesté de ce dieu imprime l'horreur et le respect; son regard est dur, et cependant il ressemble à ses frères, et ses traits décèlent son illustre origine; c'est la physionomie de Jupiter, mais de Jupiter lançant la foudre. Pluton rassemble en lui une grande

Est ipse dominus; cujus aspectum timet,
Quidquid timetur.

AMPHITRYON.

Verane est fama, inferis
Tam sera reddi jura, et oblitos sui
Sceleris nocentes debitas poenas dare?
Quis iste veri rector, atque aequi arbiter?

THESEUS.

Non unus alta sede quaesitor sedens
Judicia trepidis sera sortitur reis.
Auditur illo Gnossius minos foro;
Rhadamantus illo; Thetidis hoc audit socer.
Quod quisque fecit, patitur[5] : auctorem scelus
Repetit suoque premitur exemplo nocens.
Vidi cruentos carcere includi duces,
Et impotentis terga plebeja manu
Scindi tyranni. Quisquis est placide potens,
Dominusque vitae servat innocuas manus,
Et incruentum mitis imperium regit,
Animaeque parcit; longa permensus diu
Felicis aevi spatia, vel coelum petit,
Vel laeta felix nemoris Elysii loca,
Judex futurus: sanguine humano abstine,
Quicunque regnas: scelera taxantur modo
Majore vestra.

AMPHITRYON.

Certus inclusos tenet
Locus nocentes? utque fert fama, impios
Supplicia vinclis saeva perpetuis domant?

partie de ce que son empire a de terrible; son aspect glace d'effroi ceux qui l'inspirent aux autres.

AMPHITRYON.

Est-il vrai qu'on diffère si long-temps aux enfers de juger les morts, et que les criminels, lorsqu'on les punit, ont perdu le souvenir de leurs crimes? Quel est dans ce séjour celui qui cherche la vérité et qui rend la justice?

THÉSÉE.

Plusieurs juges assis à ce tribunal redoutable, prononcent avec lenteur sur le sort des accusés tremblants. Là Minos se fait entendre; ici Rhadamanthe; plus loin le beau-père de Thétis (*Eacus*). Chacun souffre le châtiment qu'il a mérité; le crime remonte à son auteur : le coupable est accablé par l'exemple que lui-même a donné. J'ai vu des guerriers sanguinaires plongés dans les cachots, et des tyrans impuissants déchirés de verges par des mains plébéiennes; mais celui qui a regné sagement au sein de la paix, celui qui, maître de lui-même, a conservé ses mains pures, qui, toujours clément a toujours été avare du sang humain, devient habitant des cieux, après avoir parcouru une longue et heureuse carrière, ou bien il est reçu dans les bocages riants de l'Elysée, où il est appelé à juger ses semblables. O vous donc qui régnez sur la terre, ménagez le sang des hommes. Vos crimes, dans les enfers, sont bien plus sévèrement punis que ceux de vos sujets.

AMPHITRYON.

Il est donc vrai que les méchants y sont renfermés dans un lieu particulier, et que, comme on nous l'assure, les impies y souffrent des supplices éternels?

THESEUS.

Rapitur volucri tortus Ixion rota[6].
Cervice saxum grande Sisyphia sedet.
In amne medio faucibus siccis senex
Sectatur undas; abluit mentum latex;
Fidemque cum jam saepe decepto dedit,
Perit unda in ore; poma destituunt famem,
Praebet volucri Tityos aeternas dapes.
Urnasque frustra Danaides plenas gerunt;
Errant furentes impiae Cadmeides.
Terretque mensas avida Phineas avis.

AMPHITRYON.

Nunc ede nati nobilem pugnam mei.
Patrui volentis munus, an spolium refert?

THESEUS.

Ferale tardis imminet saxum vadis,
Stupent ubi undae, segne torpescit fretum:
Hunc servat amnem cultu et aspectu horridus,
Pavidosque manes squallidus gestat senex;
Impexa pendet barba, deformem sinum
Nodus coercet, concavae lucent genae:
Regit ipse conto portitor longo ratem.
 Hic onere vacuam litori puppim applicans
Repetebat umbras; poscit Alcides viam,
Cedente turba: dirus exclamat Charon,
Quo pergis audax; siste properantem gradum.
Non passus ullas natus Alcmena moras,
Ipso coactum navitam conto domat,

THÉSÉE.

Oui : Ixion est entraîné par le mouvement rapide d'une roue sur laquelle il est étendu. Un énorme rocher pèse sans cesse sur la tête de Sisyphe. Le vieux Tantale, dévoré par la soif au milieu d'un fleuve, cherche en vain à s'y désaltérer ; l'eau baigne son menton ; mais après avoir mille fois déçu ses espérances, elle fuit loin de ses lèvres, ainsi que les fruits qu'il croyait déjà toucher, et qui trompent la faim qui le tourmente. Les entrailles de Tityus fournissent au vautour un éternel aliment. Les Danaïdes se tourmentent vainement pour remplir leurs urnes. Les filles impies de Cadmus (1) sont toujours errantes et toujours furieuses. L'avide Harpie infecte continuellement la table de Phinée (2).

AMPHITRYON.

Racontez-moi maintenant le noble combat de mon fils. Cerbère qu'il ramène avec lui, est-il un présent volontaire de son oncle, ou une dépouille enlevée à Pluton ?

THÉSÉE.

Au-dessus des eaux immobiles du Styx, dans l'endroit même où son onde est stagnante, où tout semble plongé dans l'engourdissement, s'élève un rocher fatal. Là demeure un vieillard qui veille à la garde du fleuve, et dont le seul aspect inspire l'horreur : c'est lui qui transporte d'une rive à l'autre les mânes tremblans. Sa barbe dégoûtante tombe en désordre sur sa poitrine ; un nœud grossier ferme sa robe qui tombe en lambeaux ; on voit le jour à travers ses joues caves et enfoncées : armé d'une longue rame il traverse le fleuve en silence.

Il venait de ramener sa barque vide au rivage, pour y reprendre de nouvelles ombres. Alcide lui ordonne de le passer,

Scanditque puppem: cymba populorum capax
Succubuit uni: sedit, et gravior ratis
Utrinque Lethen latere titubanti bibit.
Tunc victa trepidant monstra, Centauri truces,
Lapithaeque multo in bella succensi mero.
Stygiae paludis ultimos quaerens sinus,
Foecunda mergit capita Lernaeus labos.
Post haec avari Ditis apparet domus:
Hic saevus umbras territat Stygius canis,
Qui trina vasto capita concutiens sono
Regnum tuetur: sordidum tabo caput
Lambunt colubrae: viperis horrent jubae:
Longusque torta sibilat cauda draco;
Par ira formae. Sensit ut motus pedum,
Attollit hirtas angue vibrato comas,
Missumque captat aure subrecta sonum,
Sentire et umbras solitus: ut propior stetit
Jove natus, antro sedit incertus canis,
Et uterque timuit: ecce, latratu gravi
Loca muta terret, sibilat totos minax
Serpens per armos: vocis horrendae fragor
Per ora missus terna felices quoque
Exterret umbras: solvit a laeva feros
Tunc ipse rictus, et Cleonaeum caput
Opponit, ac se tegmine ingenti clepit.
Victrice magnum dextera robur gerens,
Huc nunc et illuc verbere assiduo rotat,
Ingeminat ictus: domitus infregit minas,

et déjà les ombres cédaient la place à ce héros, lorsque le cruel Caron s'écrie : Où vas-tu, mortel audacieux? Arrête; garde-toi d'aller plus loin. L'impatient fils d'Alcmène saisit l'aviron, il en frappe le nocher, et s'élance dans la barque. Cette barque qui aurait porté un peuple entier, fléchit sous le poids du héros. Il s'assied, et la barque vacillante reçoit tour-à-tour des deux côtés les eaux du Léthé. Les monstres qu'il a vaincus tremblent à son aspect; les farouches Centaures, les Lapithes que le vin animait aux combats, prennent la fuite. L'hydre de Lerna va cacher ses têtes toujours renaissantes, jusque dans les abîmes les plus profonds du Styx.

On découvre alors la demeure de l'avare Pluton. C'est là que l'impitoyable chien des enfers, secouant sa triple tête, et aboyant avec un bruit épouvantable, porte la terreur parmi les ombres, et défend le noir empire. Des serpents viennent sucer l'écume qui sort de ses geules effrayantes : ses crinières sont hérissées de couleuvres, et sa queue recourbée est un énorme dragon qui ne cesse de siffler. La fureur du monstre répond à sa figure. A peine a-t-il entendu le mouvement de la marche d'un être vivant, qu'il agite les reptiles dont il est couvert, et redresse ses oreilles pour mieux écouter le son qui les a frappées, habitué qu'il est à n'entendre que des ombres. Aussitôt que le fils de Jupiter se fut approché de plus près, le monstre indécis alla s'asseoir dans son antre, et tous deux furent saisis de frayeur. Mais bientôt ces lieux muets retentissent des aboiements épouvantables de Cerbère, et le dragon menaçant, se repliant sur les épaules du monstre, redouble ses sifflemens; trois fois ces cris horribles intimident même les âmes heureuses. Hercule développe autour de son bras gauche la tête du lion de Némée, qu'il présente au chien des

Et cuncta lassus capita submisit canis,
Antroque toto cessit. Extimuit sedens
Uterque solio dominus, et duci jubet:
Me quoque petenti munus Alcidae dedit.
Tunc gravia monstri colla permulcens manu
Adamante texto vincit: oblitus sui
Custos opaci pervigil regni canis
Componit aures timidus: et patiens trahi,
Herumque fassus, ore submisso obsequens
Utrumque cauda pulsat anguifera latus.
Postquam est ad oras Taenari ventum, et nitor
Percussit oculos lucis ignotae, novos
Resumit animos vinctus, et vastas furens
Quassat catenas: paene victorem abstulit,
Pronumque retro vexit, et movit gradu.
Tunc et meas respexit Alcides manus:
Geminis uterque viribus tractum canem
Ira furentem, et bella tentantem irrita,
Intulimus orbi: vidit ut clarum aethera,
Et pura nitidi spatia conspexit poli,
Oborta nox est, lumina in terram dedit,
Compressit oculos, et diem invisum expulit,
Aciemque retro flexit, atque omni petiit
Cervice terram: tum sub Herculea caput
Abscondit umbra.... Densa sed laeto venit
Clamore turba, frontibus laurum gerens,
Magnique meritas Herculis laudes canit.

ıfers ; puis il couvre de sa peau tout entière le reste de son ırps. Il tient dans sa main invincible son énorme massue qu'il urne comme une roue, et dont il frappe Cerbère à coups doublés : le monstre dompté se calme et cesse de menacer; ›uisé de lassitude, il baisse ses trois têtes et abandonne son ıtre affreux.

A la vue de cet exploit, Pluton et Proserpine tremblent sur ur trône, et donnent Cerbère à votre fils ; ils lui accordent ıssi ma liberté (3). Alors Alcide caressant de la main les têtes frayantes du monstre, les assujettit avec une chaîne de diaıants. Le gardien vigilant du sombre empire, s'oubliant luiıême, baisse timidement les oreilles, se laisse conduire, ›connaît son maître, obéit à ses ordres, le suit, en agitant ır ses flancs, le dragon qui forme sa queue. Mais arrivé à ouverture du Ténare, l'éclat de la lumière frappe ses yeux our la première fois; et, quoique vaincu, son courage se nime : dans sa fureur, il secoue ses chaînes, il ébranle son ainqueur, l'entraîne, le renverse pour ainsi dire, et le fait ›tourner en arrière.

Alors Alcide réclame l'appui de mon bras, et tous deux nissant nos forces, nous attirons à nous le chien furieux, qui ›nouvelle en vain ses attaques, et nous le montrons à l'uni›rs. A l'aspect de la clarté des cieux et des torrens de cette ımière pure qui brille dans leur immensité, le jour devient our lui la nuit la plus ténébreuse; ses yeux s'inclinent vers ı terre, ses paupières se ferment; tant d'éclat lui devient dieux, il en détourne ses regards, il ne redresse plus ses ›tes, et les cache sous l'ombre d'Hercule.... Mais le peuple rrive en foule, le front ceint de lauriers, et chante les ıstes louanges et le triomphe du grand Hercule.

SCENA III.

CHORUS THEBANORUM.

Natus Eurystheus properante partu,
Jusserat mundi penetrare fundum:
Deerat hoc solum numero laborum,
Tertiae regem spoliare sortis.
Ausus est caecos aditus inire,
Ducit ad Manes via qua remotos
Tristis, et silva metuenda nigra,
Sed frequens magna comitante turba.
Quantus incedit populus per urbes
Ad novi ludos avidus theatri:
Quantus Eleum ruit ad Tonantem,
Quinta cum sacrum revocavit aestas:
Quanta, cum longae redit hora noctis
Crescere et somnos cupiens quietos
Libra, Phoebeos tenet aequa currus:
Turba secretam Cererem frequentat,
Et citi tectis properant relictis
Attici noctem celebrare mystae:
Tanta per campos agitur silentes
Turba: pars tarda gradiens senecta
Tristis et longa satiata vita:
Pars adhuc currit melioris aevi,

SCÈNE III.

CHŒUR DES THÉBAINS.

Eurysthée dont Junon hâta la naissance, et qu'elle fit naître avant son frère Hercule (1), avait ordonné à ce héros de pénétrer jusqu'au fond des entrailles du monde, et le dernier de ses travaux était d'enlever à Pluton la portion d'héritage que le sort lui avait laissée. Alcide a osé pénétrer dans ces sombres demeures; il y est arrivé par le triste sentier qui conduit chez les mânes, et à travers cette redoutable forêt fréquentée par une foule immense, aussi nombreuse que celle qui accourt avec avidité de toutes nos villes aux jeux nouveaux des théâtres; que celle que le cinquième été rappelle toujours aux combats solennels de l'Elide (2); que celle enfin qui fait quitter précipitamment leurs maisons à tous les peuples de l'Attique pour voir célébrer par leurs prêtres initiés les mystères de Cérès, lorsque les nuits commencent à redevenir plus longues, et que la balance ramène le sommeil paisible, et partage avec une égalité parfaite les jours et les nuits. Telle et aussi étonnante est la multitude des ombres répandues au milieu des plaines silencieuses. Une partie se compose de la vieillesse chagrine marchant à pas tardifs, et rassasiée, pour ainsi dire, d'une vie si longue : l'autre de ceux pour qui le temps s'écoule plus agréablement; de vierges à qui l'hymen est encore inconnu; d'enfants qui conservent

Virgines nondum thalamis jugatae,
Et comis nondum positis ephebi,
Matris et nomen modo doctus infans:
His datum solis, minus ut timerent,
Igne praelato relevare noctem.
Ceteri vadunt per opaca tristes:
Qualis est nobis animus, remota
Luce, cum moestus sibi quisque sentit
Obrutum tota caput esse terra.
Stat chaos densum, tenebraeque turpes,
Et color noctis malus, ac silentis
Otium mundi, vacuaeque nubes.
Sera nos illo referat senectus.
Nemo ad id sero venit, unde nunquam,
Cum semel venit, potuit reverti.
Quid juvat durum properare fatum?
Omnis haec magnis vaga turba terris
Ibit ad Manes, facietque inerti
Vela Cocyto: tibi crescit omne,
Et quod Occasus videt, et quod Ortus,
(Parce venturis), tibi, Mors, paramur:
Sis licet segnis, properamus ipsi.
Prima quae vitam dedit hora, carpit.
Thebis laeta dies adest:
Aras tangite supplices,
Pingues caedite victimas:
Permixtae maribus nurus
Solemnes agitent choros:
Cessent deposito jugo
Arvi fertilis incolae.
Pax est Herculea manu

leur première chevelure (3), et qui n'ont pas même encore appris à prononcer le nom de leur mère : il n'est permis qu'à ces derniers, pour être moins effrayés de la nuit, d'en tempérer l'obscurité par des flambeaux (4).

Enfin les autres ombres se promènent dans l'obscurité, tristes, inquiètes, et comme il nous arrive, lorsqu'en marchant dans des souterrains profonds, notre esprit abattu par la mélancolie, nous fait voir la terre qui nous couvre prête à s'écrouler sur nos têtes.

Là se trouvent réunis l'épais et immobile cahos; les honteuses ténèbres, la sombre et funeste couleur de la nuit, le repos silencieux du monde, au milieu de nuages vides et inanimés.

Puisse une lente vieillesse ne nous conduire que fort tard dans ces tristes lieux où l'on arrive toujours trop tôt, et d'où personne ne peut sortir! Pourquoi prévenir le rigoureux destin? toute cette multitude errante sur la surface du globe, descendra chez les mânes, et fera voile sur les eaux stagnantes du Cocyte. O mort (épargne du moins les races futures), tout ce que voit naître l'Orient et l'Occident, tous tant que nous sommes, nous deviendrons ton partage. Quand tu serais lente à frapper, nous courons de nous-mêmes au-devant de tes coups. La première heure qui nous donne la vie, nous voit aussi tomber comme la fleur.

Thèbes est aujourd'hui au comble de la joie : touchons les autels de nos mains suppliantes, immolons les plus belles victimes. Que les mères s'unissent à leurs filles et forment des danses solennelles; que les habitans de nos fertiles campagnes laissent reposer leur charrue. Le bras d'Hercule a rendu la paix au monde, depuis les climats de l'aurore jusqu'à ceux de

Auroram inter et Hesperum:
Et qua sol medium tenens
Umbras corporibus negat.
Quodcunque alluitur solum
Longo Tethyos ambitu,
Alcidae domuit labor.
Transvectus vada Tartari
Pacatis redit inferis.
Jam nullus superest timor:
Nil ultra jacet inferos.
Stantes sacrificus comas
Dilecta tege populo.

[esperus; depuis ceux où le soleil, occupant le milieu du l, refuse de l'ombre aux corps, jusqu'à ceux que baigne étis dans toute l'étendue d'un si long circuit, Alcide a tout mpté. Après avoir dicté ses lois au Tartare, il a franchi les ıx du Styx. Que pourrions-nous craindre, lorsque l'enfer vaincu! O grand sacrificateur, couronnez votre chevelure désordre du peuplier chéri d'Hercule!

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

HERCULES, THESEUS, AMPHITRYON, MEGARA.

HERCULES.

ULTRICE dextra fusus adverso Lycus
Terram cecidit ore : tum quisquis comes
Fuerat tyranni, jacuit et poenae comes.
Nunc sacra patri victor et superis feram,
Caesisque meritas victimis aras colam.
Te, te, laborum socia et adjutrix, precor,
Belligera Pallas, cujus in laeva ciet
AEgis feroces ore saxifico minas;
Adsit Lycurgi domitor et rubri maris,
Tectam virenti cuspidem thyrso gerens :
Geminumque numen, Phoebus et Phoebi soror,
Soror sagittis aptior, Phoebus lyrae;
Fraterque quisquis incolit coelum meus,
Non ex noverca frater. Huc appellite
Greges opimos : quidquid Indorum seges,
Arabesque odoris quidquid arboribus legunt,

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON, MÉGARE.

HERCULE.

Lycus renversé par mon bras vengeur a mordu la poussière (1); tous ceux qui ont été les complices ou les compagnons du tyran, étendus à ses côtés, ont reçu le même châtiment. Vainqueur de mes ennemis, je vais maintenant offrir des sacrifices à mon père et à tous les dieux : je vais immoler sur leurs autels les victimes qui leur sont dues à de si justes titres.

O belliqueuse Pallas, qui m'avez secondé et secouru dans mes travaux, vous dont le bras gauche est armé de cette égide qui menace de convertir en rochers les plus fiers combattans; et vous, céleste vainqueur de Lycurgue et de la mer Rouge, dont le thyrse est toujours environné d'un pampre vert; vous divinités puissantes, Diane, si habile à lancer des traits, et vous, Apollon, qui ne l'êtes pas moins à manier la lyre; vous tous enfin, ô mes frères qui habitez l'Olympe, et qui n'êtes pas sortis d'une marâtre (2), qui que vous soyez, je vous invoque.

Qu'on amène ici les troupeaux les plus gras. Qu'on répande sur ces autels tout ce que les moissons des Indes, tout ce que

Conferte in aras; pinguis exundet vapor.
Populea nostras arbor exornet comas:
Te ramus oleae fronde gentili tegat,
Theseu: tonantem nostra adorabit manus.

THESEUS.

Tu conditores urbis, et silvestria
Trucis antra Zethi, nobilis Dircen aquae,
Laremque regis advenae Tyrium coles.

HERCULES.

Date tura flammis.

AMPHITRYON.

Nate, manantes prius
Manus cruenta caede et hostili expia.

HERCULES.

Utinam cruorem capitis invisi Deis,
Libare possem! gratior nullus liquor
Tinxisset aras: victima haud ulla amplior
Potest, magisque opima mactari Jovi,
Quam rex iniquus.

AMPHITRYON.

Finiat genitor tuos
Opta labores: detur aliquando otium,
Quiesque fessis.

HERCULES.

Ipse concipiam preces
Jove meque dignas. Stet suo coelum loco,
Tellusque et aether; astra inoffensos agant
Æterna cursus: alta pax gentes alat:
Ferrum omne teneat ruris innocui labor:

es forêts de l'Arabie produisent de plus précieux en parfums; que leur agréable vapeur s'élève jusqu'au ciel; que le peuplier orne notre tête, et que Thésée seul ceigne la sienne de l'olivier de sa patrie : mes mains vont rendre hommage au maître du tonnerre.

THÉSÉE.

Vous honorerez aussi les fondateurs de Thèbes, la grotte sauvage du superbe Zéthus (3), la noble source de Dircé, et le dieu Lare qu'un roi étranger (4) a rapporté de Tyr.

HERCULE.

Que l'on jette de l'encens dans ce brasier sacré.

AMPHITRYON.

Mon fils, avant d'offrir ce sacrifice, purifiez vos mains (5) encore fumantes du sang de votre ennemi.

HERCULE.

Que ne puis-je, ô mon père, offrir aux immortels tout le sang de cet homme odieux! Nulle libation plus agréable n'aurait coulé sur leurs autels! Nulle victime plus méritoire qu'un méchant roi, ne peut tomber aux pieds de Jupiter.

AMPHITRYON.

Priez plutôt Jupiter de mettre un terme à vos travaux, et de vous accorder quelque relâche après tant de peines.

HERCULE.

Non, je vais lui faire une prière plus digne de lui et de moi; que le ciel et la terre restent en harmonie; que les astres éternels ne soient plus arrêtés dans leur cours; qu'une paix profonde fasse le bonheur des nations; que le fer soit uniquement consacré aux travaux innocents de la culture;

Ensesque lateant: nulla tempestas fretum
Violenta turbet: nullus irato Jove
Exsiliat ignis: nullus hiberna nive
Nutritus agros amnis eversos trahat:
Venena cessent: nulla nocituro gravis
Succo tumescat herba: non saevi ac truces
Regnent tyranni: si quod etiamnum est scelus
Latura tellus, properet; et si quod parat
Monstrum, meum sit: sed quid hoc? medium diem
Cinxere tenebrae: Phoebus obscuro meat
Sine nube vultu; quis diem retro fugat,
Agitque in ortus? unde nox atrum caput
Ignota profert? unde tot stellae polum
Implent diurnae? primus en noster labor
Coeli refulget parte non minima Leo,
Iraque totus fervet, et morsus parat;
Jam rapiet aliquod sidus: ingenti minax
Stat ore, et ignes efflat, et rutila jubam
Cervice jactat: quidquid autumnus gravis,
Hiemsque gelido frigida spatio refert,
Uno impetu transiliet: et verni petet
Frangetque Tauri colla.

AMPHITRYON.

Quod subitum hoc malum est?
Quo, nate, vultus huc et huc acres refers?
Acieque falsum turbida coelum vides?

HERCULES.

Perdomita tellus, tumida cesserunt freta,

que l'épée demeure cachée dans le fourreau; que nul tempête violente ne trouble plus les mers; que Jupiter irrité cesse de lancer ses foudres vengeresses; que nul torrent grossi par les neiges de l'hiver ne désole les champs, que les poisons ne soient plus connus désormais; que nulle plante ne produise de sucs vénéneux; qu'on ne voie plus régner de tyrans cruels et farouches! et si la terre doit enfanter quelque fléau, quelque monstre, qu'elle se hâte, et qu'on charge mon bras de le combattre! Mais que vois-je? les ténèbres environnent le ciel au milieu du jour; le soleil disparaît, son disque s'obscurcit, et je n'aperçois aucun nuage! Qui peut ainsi chasser la lumière et la faire rétrograder vers l'Orient? Que signifie cette nuit profonde et extraordinaire? Pourquoi ces étoiles qui couvrent le ciel en plein jour? Ce lion de Némée, dont la mort fut le premier de mes travaux, brille dans une des plus belles parties du firmament : il bouillonne de colère; sa gueule s'ouvre, il semble prêt à dévorer quelque constellation : sa figure est menaçante, son regard est terrible. Comme il étincelle, comme il rejette sa crinière sur ses épaules; déjà même il franchit d'un seul bond les astres de l'automne pesant, ceux de l'hiver glacial, ceux du printemps, et va briser la tête du taureau qui annonce au monde cette belle saison.

AMPHITRYON.

Quel trouble subit vous égare! ô mon fils, ou promenez-vous vos yeux étincelans? Quel prestige vous montre le ciel si différend de ce qu'il est?

HERCULE.

Le terre est domptée, les mers orageuses sont soumises, les ombres royaumes ont éprouvé ce que peut mon courage im-

Inferna nostros regna sensere impetus:
Immune coelum est; dignus Alcidae labor.
In alta mundi spatia sublimis ferar:
Petatur aether, astra promittit pater.
Quid si negaret? non capit terra Herculem,
Tandemque superis reddit: en ultro vocat
Omnis Deorum coetus, et laxat fores,
Una vetante... recipis, et reseras polum?
An contumacis januam mundi traho?
Dubitatur etiam? vincla Saturno exuam:
Contraque patris impii regnum impotens
Avum resolvam. Bella Titanes parent
Me duce furentes: saxa cum silvis feram,
Rapiamque dextra plena Centauris juga.
Jam monte gemino limitem ad superos agam.
Videat sub Ossa Pelion Chiron suum:
In coelum Olympus tertio positus gradu
Perveniet, aut mittetur.

AMPHITRYON.

Infandos procul
Averte sensus: pectoris sani parum,
Magni tamen, compesce dementem impetum.

HERCULES.

Quid hoc? gigantes arma pestiferi movent:
Profugit umbras Tityos, ac lacerum gerens
Et inane pectus, quam prope a coelo stetit?
Labat Cithaeron, alta Pallene tremit,
Marcentque Tempe: rapuit hic Pindi juga:

pétueux : le ciel seul est épargné ; c'est une conquête digne d'Alcide ! Je m'élancerai dans les plus sublimes régions du monde ; je m'éleverai jusqu'à la voûte éthérée ; mon père m'a promis les astres. Mais s'il manquait à sa promesse ! La terre est trop petite pour Hercule, elle me rend à l'Olympe. Voilà, voilà toute l'assemblée des dieux qui m'appelle ; on m'ouvre la porte de l'Empirée, Junon seule y met obstacle.... Orgueilleuse déesse, veux-tu m'admettre, et m'ouvrir le ciel ? Faut-il que j'enlève cette porte divine qui me résiste ? Douterait-t-on de mes forces ? Je briserai les chaînes de Saturne, j'arracherai à mon père impie son sceptre impuissant ; je le restituerai à mon aïeul. Que les Titans furieux se préparent à combattre sous mes ordres : je m'armerai de rochers encore couverts de forêts, ma main déracinera les montagnes pleines de centaures ; en entassant l'une sur l'autre, je m'ouvrirai une route jusqu'au séjour des dieux. Chiron verra son Pélion sur l'Ossa : le mont Olympe sera mon troisième degré pour arriver au firmament, ou je le lancerai lui-même contre le ciel.

AMPHITRYON.

Gardez-vous de vous livrer à ces idées horribles ; calmez la fougue de ce délire insensé quoique sublime.

HERCULE.

Que vois-je ? les géans destructeurs préparent leurs armes ; Tityus s'est enfui de la demeure des ombres ; le voilà avec sa poitrine déchirée et sans entrailles ; le voilà presque dans le ciel ! Le Cythéron est ébranlé, l'altière Pallène tremble jusque dans ses fondemens, les valons du Tempé deviennent stériles. Un des Titans a déjà enlevé la cime du Pinde, l'autre le

Hic rapuit Œten : saevit horrendum Mimas.
Flammifera Erinnys verbere excusso sonat,
Rogisque adustas propius ac propius sudes
In ora tendit : saeva Tisiphone caput
Serpentibus vallata, post raptum canem
Portam vacantem clausit opposita face.
Sed ecce proles regis inimici latet,
Lyci nefandum semen : inviso patri
Haec dextra jam vos reddet : excutiat leves
Nervus sagittas..... tela sic mitti decet
Herculea.

AMPHITRYON.

Quo se caecus impegit furor?
Vastum coactis flexit arcum cornibus,
Pharetramque solvit : stridet emissa impetu
Arundo : medio spiculum collo fugit
Vulnere relicto.

HERCULES.

Ceteram prolem eruam,
Omnesque latebras : quid moror? majus mihi
Bellum Mycenis restat : ut Cyclopea
Eversa manibus saxa nostris concidant,
Huc eat et illuc aula disjecto objice,
Rumpatque posteis : columen impulsum labet.
Perlucet omnis regia : hic video abditum
Natum scelesti patris.

AMPHITRYON.

En, blandas manus

sommet de l'Oéta. Mimas exerce son horrible fureur. Erynnis armée de torches, fait résonner sont fouet éclatant; elle approche de moi des tisons arrachés des bûchers, et me lance au visage des poutres enflammées. La cruelle Tisiphone avec les affreux serpents dont sa tête est environnée, a refermé la porte infernale dont elle défend l'entrée avec ses flammes vengeresses, depuis l'enlèvement de Cerbère. Mais, j'aperçois la race de mon ennemi; l'exécrable postérité de Lycus. Cette main vous aura bientôt rendus à vòtre détestable père. (*Il saisit son arc.*) Que cet arc lance ses traits rapides... Voilà les coups que doit porter Hercule!

AMPHITRYON (*à Thésée*).

Quel but sa fureur aveugle a-t-elle choisi? Il a déjà courbé les deux extrémités de son arc immense; il ouvre son carquois; la flèche vole en sifflant; elle a traversé le còu de son fils; elle lui a donné la mort.

HERCULE.

Je détruirai cette race entière; je découvrirai les réduits les plus secrets... Mais pourquoi m'arrêter? Il me reste à porter des coups plus terribles; il faut anéantir Mycènes; il faut que mes mains renversent ses murs bâtis par les Cyclopes. Dispersons çà et là les remparts de ce palais superbe, brisons ses portes; ébranlons ces colonnes qui lui servent de soutien; déjà mes regards se promènent dans toute son étendue; j'y aperçois le fils d'un père scélérat qui s'y cache.

AMPHITRYON (*à Thésée*).

C'est encore un de ses fils qui, prosterné à ses pieds, lui

Ad genua tendens, voce miseranda rogat.
Scelus nefandum, triste, et aspectu horridum,
Dextra precante rapuit, et circa furens
Bis ter rotatum misit: ast illi caput
Sonuit; cerebro tecta disperso madent.
At misera parvum protegens natum sinu
Megara, furenti similis e latebris fugit.

HERCULES.

Licet Tonantis profuga condaris sinu,
Petet undecunque temet haec dextra, et feret.

AMPHITRYON.

Quo misera pergis? quam fugam, aut latebram petis?
Nullus salutis Hercule infenso est locus:
Amplectere ipsum potius, et blanda prece
Lenire tenta.

MEGARA.

Parce jam, conjux, precor,
Agnosce Megaram; natus hic vultus tuos,
Habitusque reddit: cernis, ut tendat manus?

HERCULES.

Teneo novercam: sequere, da poenas mihi,
Jugoque pressum libera turpi Jovem.
Sed ante matrem parvulum hoc monstrum occidat.

MEGARA.

Quo tendis amens? sanguinem fundes tuum?

AMPHITRYON.

Pavefactus infans igneo vultu patris
Perit ante vulnus: spiritum eripuit timor.

tend ses mains timides, et lui demande grâce d'une voix attendrissante. O crime effroyable, ô spectacle horrible et déchirant? Hercule a saisi sa main suppliante, et après l'avoir fait tourner six fois comme une roue, il le lance avec fureur: la tête de l'innocent retentit en se brisant contre le parvis, et les murs sont couverts de sa cervelle fumante. La malheureuse Mégare, tremblante et hors d'elle-même, s'enfuit en cachant dans son sein le dernier de ses enfants pour le soustraire à la fureur d'Alcide.

HERCULE (*à Mégare qu'il prend pour Junon*).

Quand même tu te cacherais dans les bras du dieu de la foudre, mon bras ira t'y chercher et saura bien t'en arracher.

AMPHITRYON (*à Mégare*).

Où courez-vous, infortunée? Où croyez-vous trouver une retraite, un asile? Il n'en est point dans l'univers contre Hercule en fureur. Jetez-vous plutôt dans ses bras, et tâchez de le désarmer par vos caresses.

MÉGARE (*se jetant aux genoux d'Hercule*).

Pardonne, cher époux, je t'en supplie : reconnais Mégare; vois cet enfant ta vivante image; vois comme il tend ses faibles mains à son père!

HERCULE (*saisissant Mégare*).

Je tiens ma marâtre : suis-moi; viens recevoir le châtiment qui t'est dû, et délivre Jupiter du joug honteux qui l'attache à toi. Mais avant d'immoler la mère, périsse le petit monstre qu'elle presse sur son sein.

MÉGARE.

Insensé! que veux-tu faire? C'est ton sang que tu vas répandre?

AMPHITRYON (*bas, et dans l'accablement*).

Frappé par le regard enflammé de son père, cet enfant meurt avant même que d'avoir été blessé; la crainte seule

In conjugem nunc clava libratur gravis.
Perfregit ossa : corpori trunco caput
Abest, nec usquam est. Cernere hoc audes nimis
Vivax senectus! si piget luctus, habes
Mortem paratam : pectus in tela indue.
Vel stipitem istum caede monstrorum illitum
Converte. Falsum ac nomini turpem tuo
Remove parentem, ne tuae laudi obstrepat.

THESEUS.

Quo te ipse, senior, obvium morti ingeris?
Quo pergis amens? profuge, et obtectus late,
Unumque manibus aufer Herculeis scelus.

HERCULES.

Bene habet : pudendi regis excisa est domus.
Tibi hunc dicatum, maximi conjux Jovis,
Gregem cecidi : vota persolvi libens
Te digna : et Argos victimas alias dabit.

AMPHITRYON.

Nondum litasti, nate : consumma sacrum.
Stat, ecce, ad aras hostia, exspectat manum
Cervice prona : praebeo, occurro, insequor...
Macta... quid hoc est? errat acies luminum,
Visusque moeror hebetat : an video Herculis
Manus trementes? vultus in somnum cadit,
Et fessa cervix capite submisso labat;
Flexo genu jam totus ad terram ruit :
Ut caesa silvis ornus, aut portus mari
Datura moles : vivis! an leto dedit

a fait envoler son âme.... Maintenant Hercule balance sa pesante massue contre son épouse : il a brisé ses os; la tête est séparé du corps, sans qu'il en reste de vestiges. O vieillesse trop prolongée, peux-tu bien soutenir un tel spectacle! Si tu ne veux pas survivre à ta douleur, la mort est sous ta main. Cours au-devant des traits du furieux Alcide. (*Haut à Hercule.*) Tourne contre moi-même cette massue teinte du sang de tant de monstres. Extermine un père qui ne l'est pas véritablement, et dont l'existence ternit l'éclat de ton nom; il ne doit plus souiller ta gloire.

THÉSÉE.

Pourquoi, malheureux vieillard, vous précipiter au-devant de la mort? Où courez-vous, imprudent? Fuyez, mettez-vous en sûreté et épargnez un nouveau crime à Hercule.

HERCULE.

Je suis satisfait. J'ai détruit entièrement la maison d'un roi infame. Compagne du grand Jupiter, j'ai immolé ce vil troupeau que depuis si long-temps, je t'avais destiné; j'ai accompli avec plaisir des vœux dignes de toi : je trouverai encore dans Argos d'autres victimes à t'offrir.

AMPHITRYON.

Tu n'as pas tout immolé, mon fils : consomme le sacrifice : voici une dernière victime devant les autels : la tête inclinée, elle n'attend plus que le glaive du sacrificateur. Je me présente moi-même, je vole à ta rencontre, je cours au-devant de tes coups... Frappe... Quoi! tu détournes tes yeux errans; la douleur te rend interdit. Ne vois-je pas la main d'Hercule trembler? Enfin le sommeil appesantit sa tête, elle vacille, elle se penche sur sa poitrine; ses genoux fléchissent, le voilà tombé de toute sa grandeur sur la terre, comme l'orme abattu

Idem, tuos qui misit ad mortem, furor.....
Sopor est, reciprocos spiritus motus agit.
Detur quieti tempus, ut somno gravi
Vis victa morbi pectus oppressum levet.
Removete, famuli, tela, ne repetat furens.

SCENA II.

CHORUS THEBANORUM.

Lugeat aether, magnusque parens
Ætheris alti, tellusque ferax,
Et vaga ponti mobilis unda.
Tuque ante omnes, qui per terras,
Tractusque maris fundis radios,
Noctemque fugas ore decoro,
Fervide Titan: obitus pariter
Tecum Alcides vidit et ortus,
Novitque tuas utrasque domos.
Solvite tantis animum monstris;
Solvite, superi: rectam in melius
Flectite mentem: tuque o domitor,
Somne, laborum[1], requies animi,
Pars humanae melior vitae,

dans les forêts, ou comme la digue forcée d'ouvrir un passage aux flots de la mer. Es-tu encore vivant? ou cette fureur qui vient de donner la mort à ta famille, te l'a-t-elle donnée à toi même?... C'est le sommeil qui l'accable; il respire avec peine, son cœur est agité : laissons-lui prendre quelque repos pour calmer la violence de son mal et soulager son cœur oppressé. Esclaves fidèles, enlevez-lui ses armes, de peur que ce furieux ne les reprenne à son réveil.

SCÈNE II.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Que le ciel, que le dieu puissant qui le régit, que la terre fertile, que l'onde inconstante du mobile Océan prennent un deuil universel; toi surtout, qui répands tes rayons sur l'univers et sur l'immensité des mers, Soleil brûlant, dont la splendeur dissipe les ténèbres de la nuit; toi dont Hercule a visité les demeures, celle où tu te lèves et celle où tu disparais.

Divinités suprêmes, arrachez de son âme les illusions monstrueuses qui le tourmentent, et rendez à la raison ses esprits égarés. Et toi qui surmontes tous nos maux, doux calme de nos âmes et la meilleure partie de la vie humaine, Sommeil, fils léger d'Astrée, frère languissant de la cruelle mort;

Volucer, matris genus Astraeae,
Frater durae languide Mortis,
Veris miscens falsa, futuri
Certus [2], et idem pessimus auctor:
Pater o rerum, portus vitae,
Lucis requies, noctisque comes,
Qui par regi famuloque venis,
Placidus fessum lenisque fovens:
Pavidum leti genus humanum
Cogis longam discere mortem:
Preme devictum torpore gravi.
Sopor indomitos alliget artus;
Nec torva prius pectora linquat,
Quam mens repetat pristina cursum.
En, fusus humi saeva feroci
Corde volutat somnia: nondum est
Tanti pestis superata mali:
Clavaeque gravi lassum solitus
Mandare caput, quaerit vacua
Pondera dextra, motu jactans
Brachia vano: nec adhuc omnes
Expulit aestus: sed, ut ingenti
Vexata Noto servat longos
Unda tumultus, et jam vento
Cessante [3] tumet. Pelle insanos
Fluctus animi: redeat pietas,
Virtusque viro... vel sit potius
Mens vesano concita motu;
Error caecus, qua coepit, eat.
Solus te jam praestare potest
Furor insontem: proxima puris

toi qui nous berces de songes mêlés d'erreurs et de vérités; toi qui nous éclaires et nous abuses tour à tour sur l'avenir; père de la nature, port de la vie, repos de la lumière, compagnon de la nuit, qui répands également tes faveurs sur le monarque et sur les sujets, et nous délasses si doucement de nos fatigues; qui enseignes au genre humain tremblant l'apprentissage de la mort si effrayante par sa durée; accable Hercule vaincu par un profond assoupissement, engourdis ses membres indomptables, et ne permets à sa poitrine menaçante de respirer, que lorsque sa raison aura repris son ancien cours.

Le voilà étendu sur la terre; il roule dans son cœur farouche quelques songes cruels. La rage qui l'a saisi n'est point encore apaisée. Il cherche de sa main désarmée cette terrible massue sur laquelle il a coutume d'appuyer sa tête appesantie : il agite vainement ses bras : il écume encore, semblable à la mer, qui, tourmentée long-temps par les aquilons, conserve sa furie lors-même que le vent n'existe plus. O sommeil, chasse tous ces flots insensés de son âme! que ce héros retrouve sa piété et sa vertu.... Mais, non.... que son esprit continue d'être agité par le délire, que son aveugle erreur ait son cours. Alcide, ta fureur seule peut désormais te rendre innocent. Le plus bel état, après le bonheur d'avoir conservé ses mains pures, est d'ignorer le mal qu'on a fait. Que maintenant Hercule fasse résonner sa poitrine sous ses coups redoublés; que sa main victorieuse frappe ces épaules accoutumées à soutenir le monde; que ses vastes gémissements

Sors est manibus, nescire nefas.
Nunc Herculeis percussa sonent
Pectora palmis: mundum solitos
Ferre lacertos verbera pulsent
Victrice manu: gemitus vastos
Audiat aether, audiat atri
Regina poli, vastisque ferox
Qui colla gerit vincta catenis,
Imo latitans Cerberus antro.
Resonet moesto clamore chaos,
Lateque patens unda profundi,
Et, qui melius tua tela tamen
Senserat, aer.
Pectora tantis obsessa malis
Non sunt ictu ferienda levi:
Uno planctu tria regna sonent.
Et tu collo decus ac telum
Suspensa diu fortis arundo,
Pharetraeque graves, date saeva fero
Verbera tergo: caedant humeros
Robora fortes, stipesque potens
Duris oneret pectora nodis:
Plangant tantos arma dolores.
Non vos patriae laudis comites,
Ulti saevo vulnere reges;
Non Argiva membra palaestra
Flectere docti, fortes caestu,
Fortesque manu; jam tamen ausi
Telum Scythici leve coryti
Missum certa librare manu,
Tutosque fuga figere cervos,

montent jusqu'au ciel, que la reine du sombre empire les entende; qu'ils frappent l'oreille de Cerbère aboyant au fond de son antre sous les énormes chaînes dont il est chargé. Que ses tristes clameurs soient répétées par le chaos, par les abîmes des mers profondes, par l'immensité des airs, qu'il fit retentir jadis plus glorieusement du bruit de ses traits. Ce n'est point d'une main légère qu'il doit frapper son sein déchiré par tant de remords; que les coups qu'il va se donner soient entendus dans les trois empires des dieux. O vous, glorieux carquois que porta ce héros; ô vous, inévitables traits si souvent suspendus sur ses épaules, frappez à votre tour cet homme cruel; et vous, puissante massue qu'il illustra, frappez aussi sa poitrine de vos nœuds endurcis; que tout son corps gémisse sous l'atteinte des douleurs.

Êtres intéressans, ce n'est point en partageant la gloire d'Alcide, ce n'est point en donnant la mort aux tyrans; ce n'est point non plus en exerçant courageusement dans les gymnases de la Grèce vos membres à la lutte, aux combats du ceste et au pugilat, que vous avez trouvé le trépas. A peine aviez-vous encore osé manier les traits légers des enfants de la Scythie, et appris à les diriger d'une main sûre, non contre les lions aux crinières flottantes, mais contre les cerfs qui, par leur vitesse, se dérobaient à vos regards. Ombres innocentes, allez aux rives du Styx, allez rejoindre ceux que le crime et la fureur d'un père sacrifia comme vous aux portes de la vie : allez, enfans malheureux, sur cette

Nondumque ferae terga jubatae;
Ite ad Stygios umbrae portus,
Ite innocuae, quas in primo
Limine vitae scelus oppressit
Patriusque furor: ite infaustum
Genus, o pueri, noti per iter
Triste laboris: ite, iratos
Visite reges.

·iste route que le courage d'Hercule a fait connaître aux umains : allez paraître devant les implacables divinités des ıfers.

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

HERCULES, AMPHITRYON, THESEUS.

HERCULES.

Quis hic locus? quae regio? quae mundi plaga?
Ubi sum? sub ortu solis, an sub cardine
Glacialis Ursae? numquid Hesperii maris
Extrema tellus hunc dat Oceano modum?
Quas trahimus auras? quod solum fesso subest?
Certe redimus: unde prostrata domo
Video cruenta corpora? an nondum exuit
Simulacra mens inferna? post reditus quoque
Oberrat oculos turba feralis [1] meos.
Pudet fateri: paveo: nescio quod mihi,
Nescio quod animus grande praesagit malum.
Ubi est parens? ubi illa natorum grege
Animosa conjux? cur latus laevum vacat
Spolio leonis? quonam abiit tegimen meum,
Idemque somno mollis Herculeo torus?
Ubi tela? ubi arcus? arma quis vivo mihi
Detrahere potuit? spolia quis tanta abstulit?
Ipsumque quis non Herculis somnum horruit!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE. (*Il s'éveille et n'aperçoit d'abord ni Amphitryon ni Thésée*).

Où suis-je ? quelle est cette région ? quel est ce climat ? Suis-je transporté vers le point où le soleil se lève, ou vers la contrée glaciale de l'Ourse ? Suis-je à l'extrémité de l'Hespérie, qui semble imposer des bornes à l'Océan ? Quel est donc l'air que je respire ? quel est le lieu où je repose ?... Je suis bien à Thèbes.... Mais quels sont ces corps sanglans étendus sur la terre ? Les simulacres des enfers troublent-ils encore mon imagination ? Oui, même après mon retour, de funèbres fantômes frappent ma vue égarée. J'ai honte de l'avouer.... Je suis saisi de frayeur.... Je ne sais quel nouveau malheur me présage mon âme. Où est donc mon père ? où est ma femme, si fière de ses nombreux enfants ? Pourquoi ne vois-je plus à mon bras gauche la dépouille du lion de Némée ? Qu'est devenue cette dépouille qui servait à la fois de défense et de lit à Hercule, et sur laquelle il se reposait avec volupté ? Où sont mes flèches, mon arc ? Moi vivant, qui donc a pu me dérober mes armes ? Quel mortel a osé m'enlever de si glorieuses dépouilles ? Quoi, le sommeil même d'Alcide n'a pas frappé d'épouvante le ravisseur téméraire ! Je veux connaître mon vainqueur, je le veux.

Libet meum videre victorem, libet.
Exsurge, victor, quem novum coelo pater
Genuit relicto: cujus in foetu stetit
Nox longior, quam nostra. Quod cerno nefas!
Nati cruenta caede confecti jacent:
Peremta conjux: quis Lycus regnum obtinet?
Quis tanta Thebis scelera moliri ausus est,
Hercule reverso? quisquis Ismeni loca,
Actaea quisquis arva, qui gemino mari
Pulsata Pelopis regna Dardanii colis,
Sucurre, saevae cladis auctorem indica.
Ruat ira in omnes: hostis est, quisquis mihi
Non monstrat hostem... victor Alcidae lates!
Procede: seu tu vindicas currus truces
Thracis cruenti, sive Geryonae pecus,
Libyaeve dominos: nulla pugnandi mora est.
En nudus adsto, vel meis armis licet
Petas inermem: cur meos Theseus fugit
Paterque vultus? ora cur condunt sua?
Differte fletus: quis meos dederit neci
Omnes simul, profare: quid, genitor, siles?
At tu ede, Theseu; sed tua, Theseu, fide.
Uterque tacitus ora pudibunda obtegit;
Furtimque lacrimas fundit: in tantis malis
Quid est pudendum? numquid Argivae impotens
Dominator urbis? numquid infestum Lyci
Pereuntis agmen clade nos tanta obruit?
Per, te meorum facinorum laudem precor,

Parais, ô toi pour qui Jupiter est aussi descendu des cieux, rival superbe, conçu sans doute dans une nuit plus longue que celle qui me vit naître. Quelle horreur se présente à ma vue! Les corps de mes fils baignés dans leur sang, et ma femme égorgée à leurs côtés.... Quel nouveau Lycus est assis sur le trône? Hercule est de retour; qui peut donc avoir souillé Thèbes de tant de crimes? Habitants des bords de l'Ismène, de l'Attique, ou de l'empire du Phrygien Pélops, qui confine aux deux mers, venez, volez à mon secours. Montrez-moi l'auteur de ce cruel assassinat. Il faut que ma colère éclate sur tout ce qu'elle va rencontrer. Quiconque refusera de me nommer mon ennemi doit être immolé.... Vainqueur d'Alcide, tu te caches! Approche : soit que tu veuilles venger la mort du tyran sanguinaire de la Thrace, ou l'enlèvement de Géryon, ou les dominateurs de la Lybie; je ne différerai pas le combat. Je me présente nu; dusses-tu m'attaquer avec mes propres armes. Pourquoi Thésée et mon père évitent-t-ils mes regards? Pourquoi se cachent-t-ils le visage? (*Haut à Thésée et à Amphitryon.*) Tarissez vos pleurs.... nommez-moi l'assassin de ma famille. Quoi? mon père, vous ne répondez pas? O Thésée! réponds-moi; je l'exige de ta fidèle amitié.... Ils se taisent, ils se couvrent les yeux en rougissant.... Ils s'efforcent de me dérober les larmes qu'ils répandent. Quel nouvel opprobre nous accable? Serait-il l'ouvrage de l'impuissant maître d'Argos? où les implacables satellites de Lycus ont-ils vengé sa mort? Je vous en conjure, ô mon père, au nom de mes exploits, et par l'inviolable respect avec lequel je vous ai toujours regardé comme

Genitor, tuique nominis semper mihi
Numen secundum; fare, quis fudit domum?
Cui praeda jacui?

AMPHITRYON.

Tacita sic abeant mala.

HERCULES.

Ut inultus ego sim?

AMPHITRYON.

Saepe vindicta obfuit.

HERCULES.

Quisquamne segnis tanta toleravit mala?

AMPHITRYON.

Majora quisquis timuit.

HERCULES.

His etiam, pater,
Quidquam timeri majus aut gravius potest?

AMPHITRYON.

Cladis tuae pars ista, quam nosti, quota est!

HERCULES.

Miserere, genitor: supplices tendo manus.
Quid hoc? manus refugit. Hic errat scelus.
Unde hic cruor? quid illa puerili madens
Arundo leto, tincta Lernaea nece?
Jam tela video nostra, non quaero manum.
Quis potuit arcum flectere? aut quae dextera
Sinuare nervum vix recedentem mihi?
Ad vos revertor: genitor, hoc nostrum est scelus?
Tacuere; nostrum est.

ıne seconde divinité, parlez. Quel est le destructeur de ma ımille ? quel est celui qui m'a ravi mes armès ?

AMPHITRYON.

Ne parlons plus de nos malheurs.

HERCULE.

Je ne serais pas vengé !

AMPHITRYON.

Fort souvent la vengeance retombe sur son auteur.

HERCULE.

Quel homme assez lâche pourrait supporter un tel désastre ?

AMPHITRYON.

Celui qui en aurait encore un plus horrible à craindre.

HERCULE.

Que peut-on craindre après un si grand malheur ?

AMPHITRYON.

Ah ! vous n'en connaissez qu'une faible partie.

HERCULE.

O mon père, prenez pitié de moi; je vous tends des ıains suppliantes. Eh quoi ?... votre main fuit les miennes. e crime semble errer autour de moi... Mais d'où vient ce ıng ? Quelle est cette flèche teinte jadis du venin de l'hydre e Lerna, et fumante aujourd'hui du sang d'un enfant ? e reconnais mes flèches, je ne demande plus qui les a ancées. Quel autre aurait pu tendre mon arc ? Quel autre ›ras aurait courbé cette corde nerveuse qui me résiste à noi-même ? O mes amis ! c'est à vous que je m'adresse : ô non père, serais-je l'auteur d'un tel crime ! Ils se taisent...)ui, c'est mon crime.

AMPHITRYON.

Luctus est istic tuus;
Crimen novercae: casus hic culpa caret.

HERCULES.

Nunc parte ab omni, genitor, iratus tona,
Oblite nostri: vindica sera manu
Saltem nepotes: stelliger mundus sonet,
Flammas et hic et ille jaculetur polus:
Rupes ligatum Caspiae corpus trahant,
Atque ales avida. Cur Promethei vacant
Scopuli? paretur vertice immenso feras
Volucresque pascens Caucasi abruptum latus,
Nudumque silvis: illa, quae pontum Scythen
Symplegas arctat, hinc et hinc vinctas manus
Distendat alto: cumque revocata vice
In se coibunt saxa, quae in coelum exprimunt
Actis utrinque rupibus medium mare,
Ego inquieta montium jaceam mora.
Quin structum acervans nemore congesto aggerem,
Cruore corpus impio sparsum cremo?
Sic, sic agendum est: inferis reddam Herculem.

AMPHITRYON.

Nondum tumultu pectus attonito caret.
Mutavit iras: quodque habet proprium furor,
In se ipse saevit.

HERCULES.

Dira Furiarum loca
Et inferorum carcer, et sonti plaga

AMPHITRYON.

Le deuil est à vous, et le crime à votre marâtre ; la faute en est au destin, vous n'êtes point coupable.

HERCULE.

Tonnez maintenant de toutes les parties du ciel, ô souverain des dieux justement irrité; oubliez que vous êtes mon père, et quoique trop tard, que votre main venge vos petits-fils ; que vos coups retentissent dans les voûtes étoilées du firmament; lancez de l'un à l'autre pôle vos traits embrasés; que mon corps enchaîné sur les rochers de la mer Caspienne, serve de pâture au vautour avide. Pourquoi la place de Prométhée est-elle vacante? Qu'on m'attache sur l'immense sommet du Caucase dépouillé de ses forêts, et dans les flancs duquel les oiseaux carnassiers trouvent leur nourriture ; que mes deux bras soient attachés à l'une et à l'autre Symplégades qui font bouillonner l'Euxin de Scythie, en le tenant étroitement resserré; et lorsqu'après s'être divisées, elles lanceront jusqu'au ciel, en se rapprochant, les pierres et la mer captives, qu'elles déchirent mes membres; que mon corps suspendu sur cet abîme profond oppose sans relâche à la réunion de ces montagnes un obstacle invincible... Mais plutôt qui m'empêche de préparer de mes mains un vaste bûcher, de l'embraser, de faire jaillir mon sang impie au milieu des flammes? Oui, oui, je vais exécuter ce projet; il faut que je rende Hercule aux enfers

AMPHITRYON (*à part*).

Le trouble règne encore dans son âme étonnée, sa colère a seulement changé d'objet, et par un effet naturel de la fureur, il s'emporte contre lui-même.

HERCULE.

Sombre repaire des furies, prison des enfers, lieux d'exil, où sont entassés les grands coupables, cachots plus enfoncés

Decreta turbae, et si quod exsilium latet
Ulterius Erebo, Cerbero ignotum et mihi,
Huc me abde tellus: Tartari ad finem ultimum
Mansurus ibo... Pectus o nimium ferum!
Quis vos per omnem, liberi, sparsos domum
Deflere digne poterit? hic durus malis
Lacrimare vultus nescit. Huc ensem date;
Date huc sagittas; stipitem huc vastum date.
Tibi tela frangam nostra; tibi nostros, puer,
Rumpemus arcus, ac tuis stipes gravis
Ardebit umbris: ipsa Lernaeis frequens
Pharetra telis in tuos ibit rogos.
Dent arma poenas: vos quoque infaustas meis
Cremabo telis, o novercales manus.

THESEUS.

Quis nomen unquam sceleris errori addidit?

HERCULES.

Saepe error ingens sceleris obtinuit locum.

THESEUS.

Nunc Hercule opus est. Perfer hanc molem mali.

HERCULES.

Non sic furore cessit exstinctus pudor,
Populos ut omnes impio aspectu fugem.
Arma, arma, Theseu, flagito propere mihi
Subtracta reddi. Sana si mens est mihi
Referte manibus tela: si remanet furor,
Pater, recede. Mortis inveniam viam.

encore que l'Erèbe, s'il en existe qui soient inconnus à Cerbère et à moi, c'est dans votre profonde obscurité que je dois être plongé : ô terre, engloutis-moi, j'irai fixer ma demeure au-delà du Tartare... O cœur trop féroce ! O mes enfants, dont j'ai dispersé les membres dans toute l'étendue de ce palais, qui pourra dignement vous pleurer? Mes yeux endurcis par les malheurs ne savent plus verser de larmes. Qu'on me donne mon épée, mes flèches, ma formidable massue... (*Il regarde les corps de ses enfants.*) O mes fils ! pour l'un de vous, je briserai mes traits, pour l'autre, je romprai mon arc, pour apaiser le troisième, je brûlerai cette massue homicide, ce carquois rempli de flèches trempées dans le sang du monstre de Lerna. Il faut punir mes armes : et vous, funestes mains qui servîtes si bien la haine d'une marâtre, vous serez consumées avec elles.

THÉSÉE.

Qui donna jamais à l'erreur le nom de crime?

HERCULE.

Quand elle produit tant de forfaits, tant d'atrocités, peut-elle n'être pas un crime !

THÉSÉE.

Hercule, vous devenez maintenant nécessaire à vous-même pour supporter avec courage un si grand malheur.

HERCULE.

Si ma fureur a cessé, la honte ne m'a pas encore abandonné au point de vouloir mettre les peuples en fuite à mon coupable aspect. Mes armes, mes armes, ô Thésée ; on me les a prises, qu'elles me soient rendues, je vous en conjure. Si j'ai recouvré ma raison, rendez-les moi à l'instant : si ma fureur n'est pas encore apaisée, retirez-vous, ô mon père, je saurai bien trouver le chemin de la mort.

AMPHITRYON.

Per sancta generis sacra, per jus nominis
Utrumque nostri, sive me altorem vocas,
Seu tu parentem; perque venerandos piis
Canos, senectae parce desertae, precor,
Annisque fessis: unicum lapsae domus
Firmamen, unum lumen afflicto malis
Temet reserva. Nullus ex te contigit
Fructus laborum; semper aut dubium mare
Aut monstra timui. Quisquis in toto furit
Rex saevus orbe, manibus, aut aris nocens,
A me timetur. Semper absentis pater
Fructum tui, tactumque et aspectum peto.

HERCULES.

Cur animam in ista luce detineam amplius,
Morerque, nihil est: cuncta jam amisi bona:
Mentem, arma, famam, conjugem, natos, manus;
Etiam furorem. Nemo polluto queat
Animo mederi: morte sanandum est scelus.

AMPHITRYON.

Perimes parentem?

HERCULES.

Facere ne possim, occidam.

THESEUS.

Genitore coram?

HERCULES.

Cernere hunc docui nefas.

AMPHITRYON.

Par les droits sacrés de la nature, par les noms révérés qui nous unissent, soit que tu m'appelles ton père, ou seulement ton nourricier; par ces cheveux blancs si vénérables pour les cœurs vertueux, épargne, je t'en prie, ma vieillesse délaissée, et mon corps affaissé sous le poids des années: unique appui de ma malheureuse famille, conserve-toi pour me servir de guide, et m'éclairer dans mes afflictions. Je n'ai encore recueilli aucun fruit de tes travaux. J'ai toujours eu à redouter pour toi les flots inconstants, les monstres, et tous ces tyrans du monde, ennemis des mânes ou des autels qu'ils ont teints du sang innocent. Que ton père toujours privé de ta présence, jouisse enfin du bonheur de te voir, de t'embrasser.

HERCULE.

Pourquoi supporterais-je plus long-temps la lumière du jour? Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie; j'ai tout perdu; raison, armes, gloire, femme, enfants, ma fureur elle-même. Rien ne peut guérir la plaie de mon cœur impie et criminel. Après un tel forfait, je ne connais plus de remède que la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc aussi la donner à ton père?

HERCULE.

Pour m'épargner ce nouveau crime, je veux mourir.

THÉSÉE.

Tu oserais te frapper sous les yeux paternels!

HERCULE.

Je les ai accoutumés à voir couler un sang plus pur que le mien.

AMPHITRYON.

Memoranda potius omnibus facta intuens,
Unius a te criminis veniam pete.

HERCULES.

Veniam dabit sibi ipse, qui nulli dedit?
Laudanda feci jussus; hoc unum meum est.
Succurre, genitor, sive te pietas movet,
Seu triste fatum, sive violatae decus
Virtutis: effer arma; vincatur mea
Fortuna dextra.

THESEUS.

Sunt quidem patriae preces
Satis efficaces. Sed tamen nostro quoque
Movere fletu. Surge, et adversa impetu
Perfringe solito: nunc tuum nulli imparem
Animum malo resume: nunc magna tibi
Virtute agendum est: Herculem irasci veta.

HERCULES.

Si vivo, feci scelera: si morior, tuli.
Purgare terras propero: jamdudum mihi
Monstrum impium, saevumque et immite, ac ferum
Oberrat: agedum, dextra, conare aggredi
Ingens opus, labore bisseno amplius.
Ignave, cessas! fortis in pueros modo,
Pavidasque matres? arma nisi dantur mihi,
Aut omne Pindi Thracis exscindam nemus,
Bacchique lucos, et Cithaeronis juga
Mecum cremabo: tota cum domibus suis,

AMPHITRYON.

Songe plutôt à tant de mémorables exploits; et pardonne-toi une faute unique.

HERCULE.

Celui-là peut-il se pardonner à lui-même, qui ne pardonna jamais à personne ? Ce que j'ai fait de mémorable m'a été commandé; l'atrocité que je viens de commettre est la seule action qui m'appartienne. O mon père, secourez-moi, soit que vous soyez touché par la piété, ou par ma triste destinée, ou par l'amour de la vertu que j'ai violée; rendez-moi mes armes, afin que mon bras dompte ma fortune ennemie.

THÉSÉE.

Les prières d'un père doivent sans doute suffire pour t'émouvoir; mais cependant sois aussi touché de mes pleurs. Relève-toi, Hercule; oppose au malheur ton intrépidité accoutumée ; reprens ce courage qui ne plia jamais devant aucun obstacle; déploie toutes les vertus de l'héroïsme, et défends à Hercule d'écouter sa colère.

HERCULE.

Vivre, c'est approuver mes crimes; mourir, c'est les réparer. Il faut que je purge la terre : je vois en moi, depuis long-temps, un monstre impie, cruel, implacable et sanguinaire, attaché à ma poursuite : ô mon bras, il faut te préparer au plus grand des exploits; qu'il l'emporte à lui seul sur tes douze travaux. O lâche, tu balances ! tu n'as donc eu de force que contre des enfants et des mères tremblantes ! Si l'on me refuse mes armes, j'irai déraciner la forêt du Pinde ; je brûlerai avec moi les bois consacrés à Bacchus et ceux du Cithéron : je renverserai les maisons sur leurs maî-

Dominisque tecta, cum Deis templa omnibus
Thebana supra corpus excipiam meum,
Atque urbe versa condar : et, si fortibus
Leve pondus humeris moenia immissa incident,
Septemque opertus non satis portis premar,
Onus omne, media parte quod mundi sedet,
Dirimitque superos, in meum vertam caput.

AMPHITRYON.

Reddo arma.

HERCULES.

Vox est digna genitore Herculis.
Hoc en peremtus spiculo cecidit puer.

AMPHITRYON.

Hoc, Juno, telum manibus emisit tuis.

HERCULES.

Hoc nunc ego utar.

AMPHITRYON.

Ecce, quam miserum metu
Cor palpitat, corpusque sollicitum ferit.

HERCULES.

Aptata arundo est.

AMPHITRYON.

Ecce, jam facies scelus
Volens, sciensque. Pande, quid fieri jubes?
Nihil rogamus: noster in tuto est dolor.
Natum potes servare tu solus mihi,
Eripere nec tu. Maximum evasi metum.
Miserum haud potes me facere, felicem potes.

tres, les temples sur leurs dieux; je m'ensevelirai sous les ruines de Thèbes ; et si ses remparts en s'écroulant sur moi sont un fardeau trop léger pour mes épaules courageuses, si les sept portes de Thèbes ne suffisent pas pour m'écraser, je ferai tomber sur ma tête cette partie du globe, sur laquelle le monde est assis, et qui sépare l'empire du ciel.

AMPHITRYON.

Voici tes armes ; je te les rends.

HERCULE.

A ce mot, je reconnais le père d'Hercule. Voilà le trait sous lequel expira mon fils.

AMPHITRYON.

C'est Junon qui l'a dirigé.

HERCULE.

Et moi, je le dirigerai à mon tour.

AMPHITRYON (*bas*).

Mon cœur malheureux palpite de frayeur; tout mon corps frissonne.

HERCULE.

La flèche est disposée.

AMPHITRYON.

Quoi ! maître de tes sens et de tes actions, tu voudrais commettre un nouveau crime ! Parle, qu'ordonnes-tu ? je ne te demande plus rien ; je saurai mettre ma douleur en sûreté. Toi seul, tu peux me conserver mon fils et non pas m'en priver à jamais. Je me suis délivré de ma plus grande crainte. Il n'est plus en ton pouvoir de me rendre misérable : mais il dépend de toi de me rendre heureux. Prends un parti; quel qu'il soit, sache que ta cause est la mienne, et que ta répu-

Sic statue, quidquid statuis, ut causam tuam
Famamque in arcto stare et ancipiti scias.
Aut vivis, aut occidis. Hanc animam levem,
Fessamque senio, nec minus quassam malis,
In ore primo teneo. Tam tarde patri
Vitam dat aliquis? non feram ulterius moram,
Letale ferro pectus impresso induam:
Hic, hic jacebit Herculis sani scelus.

HERCULES.

Jam parce, genitor, parce; jam revoca manum.
Succumbe, virtus, perfer imperium patris.
Eat ad labores hic quoque Herculeos labor;
Vivamus. Artus alleva afflictos solo,
Theseu, parentis: dextra contactus pios
Scelerata refugit.

AMPHITRYON.

Hanc manum amplector libens:
Hac nixus ibo, pectori hanc aegro admovens
Pellam dolores.

HERCULES.

Quem locum profugus petam?
Ubi me recondam? quave tellure obruam?
Quis Tanais, aut quis Nilus, aut quis Persica
Violentus unda Tigris, aut Rhenus ferox,
Tagusve Ibera turbidus gaza fluens,
Abluere dextram poterit? Arctoum licet
Maeotis in me gelida transfundat mare,
Et tota Tethys per meas currat manus,

ı est menacée. Ou tu vivras, ou tu me donneras la Déjà ma vie épuisée par la vieillesse et par les cha-, n'est plus qu'un souffle prêt à s'échapper; mon âme ır le bord de mes lèvres. Un fils ose-t-il si long-temps ɜr d'accorder la vie à son père? C'en est fait; que ce perce ma poitrine. Ici, ici même, je vais expirer vic- d'Hercule qui a recouvré sa raison.

HERCULE.

·donnez, ô mon père, pardonnez. Arrêtez votre main. us, ô mon courage, soumettez-vous; obéissez à l'auto- aternelle. Ajoutons cette victoire à tous mes autres tra- Vivons.... Et toi, Thésée, relève mon père abattu et ɜrné devant moi : ma main impure craint de toucher ête si respectable.

AMPHITRYON.

moi, je veux la baiser, cette main qui sera encore mon ɜn; en l'approchant de mon cœur malade, j'en cal- i les douleurs, je le guérirai.

HERCULE.

el lieu choisir pour mon exil? Où me cacher? quelle deviendra mon tombeau? Toutes les ondes du Tanaïs, il, du fleuve rapide de la Perse, du Rhin furieux, du avec tout l'or qu'il entraîne, pourraient-elles purifier mains? Quand le Méotide ferait passer dans mes veines la mer glaciale, quand je serais couvert par les flots hétis, la tache de mon crime n'en serait pas moins ıçable.

pie, dans quels climats vas-tu porter ta honte? à ɜnt, ou à l'Occident? Connu dans le monde entier, je

Haerebit altum facinus. In quas impius
Terras recedes? Ortum, an Occasum petes?
Ubique notus perdidi exsilio locum.
Me refugit orbis. Astra tranversos agunt
Obliqua cursus : ipse Titan Cerberum
Meliore vultu vidit. O fidum caput,
Theseu, latebram quaere longinquam, abditam.
Quoniamque semper sceleris alieni arbiter
Amas nocentes, gratiam meritis refer
Vicemque nostris : redde me infernis, precor,
Umbris reductum, meque subjectum tuis
Restitue vinclis. Ille me abscondet locus.
Sedet ille novit.

THESEUS.

Nostra te tellus manet.
Illic solutam caede Gradivus manum
Restituet armis. Illa te, Alcida, vocat,
Facere innocentes terra quae superos solet.

FINIS HERCULIS FURENTIS.

n'y trouverai pas même un exil. L'univers me rejette. A ma vue, les astres s'arrêtent et changent leur cours. Titan a vu Cerbère avec moins d'horreur. O mon fidèle Thésée, trouve-moi une retraite lointaine, inaccessible aux humains. Et, puisque c'est ton sort de devenir complice des crimes d'autrui, d'aimer toujours les criminels; rends-moi service pour service. Je t'ai ramené du séjour des ombres, reconduis-moi aux enfers, et fais-moi donner les chaînes que tu as portées. Ce lieu seul me dérobera à tous les regards. Mais non, j'y suis trop connu....

THÉSÉE.

Ma patrie te servira plutôt d'asyle. Mars y purifiera tes mains et te rendra tes armes. Alcide, elle t'appelle cette terre accoutumée à purifier les dieux mêmes.

FIN D'HERCULE FURIEUX.

NOTES

PHILOLOGIQUES

SUR

L'HERCULE FURIEUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Soror tonantis*. *Voy*. Virgile. *AEneid*. lib. I, et Ovid. *Metamorph*. lib. III.

2. — *Illinc timendum*. Plusieurs manuscrits portent *tremendum* et 'autres *verendum*.

3. — *Exserunt Atlantides*. Virgile donne à ces constellations le nom 'Atlantides, et Ovide celui de *Pléiades*. Elles étaient filles d'Atlas et e Pléione.

4. — *Hinc terret Orion Deos*. *Voy*. Apollodor. I. *Bibliothec*. Ovid. '*astor*. lib. V; Hygin. *Astron*. lib. II. On dit qu'Orion naquit de urine de Jupiter.

5. — *Signa Tyndaridae micant*. Voy. Natalis. lib. VIII. *Mytholog*. p. 9. Il y a ici un anachronisme; mais Junon qui prédit l'avenir, mmet à dessein cet anachronisme. Il s'agit des deux fils de Léda, stor et Pollux.

6. — *Mundus* est ici pour *coelum*. J'ai cependant cru devoir trare *mundus* par notre mot français *monde*.

7. — *Ipse imperando fessus.* Ce passage rappelle cette pensée d'Ovide, au liv. IX des *Métamorphoses.*

« Defessa jubendo
« Saeva Jovis conjux, ego sum indefessus agendo. »

8. — *Tellus gigante Doris.* Voy. *Diodor. lib.* V. Thucydid. lib. VI, et *Pausan.* lib. I.

9. — *Acrior mentem excoquat.* Ennius a dit :

« Curamque levasso
« Quae nunc te coquit et versat sub pectore fixa. »

La même Junon évoque aussi Alecton, au VII[e] liv. de l'*Énéide*, contre les Troyens.

10. — *Invisa quo nos Herculis,* etc. Quand Hercule tendra son arc pour tuer, dans sa fureur, les enfants qu'il avait eus de Mégare.

SCÈNE II.

1. — *Haec innocuae quibus est vitae.* Je n'ignore point que le mot *innocuae* signifie *celui à qui on ne nuit pas*, et ne répond pas rigoureusement à notre mot *innocent;* mais je n'en trouve point d'autre pour mieux marquer la nuance.

2. — *Fluctuque magis mobile vulgus.* On trouve dans les auteurs anciens les plus belles descriptions de l'inconstance de la multitude dans les faveurs qu'elle accorde. *Voyez* Herodot. *in Thalia ;* Polyb. lib. II ; Cic. pro. Muraena. « *Quod enim fretum, quem Euripum,* etc. » Horat. Odar. l. I. od. 1. « *Hunc si mobilium turba Quiritium,* etc. » Ce passage rappelle la plupart des pensées du poète lyrique sur le même sujet.

3. — *Properat cursu vita citato.* Hippocrate a dit : Βραχὺς μὲν ὁ βίος, et Horace : *Vitae summa brevis spes nos vetat inchoare longas.*

ACTE II.

SCÈNE III.

1. — *Obliqua Phocis*, etc. *Voy.* Pausan. lib. II. c. 1 ; Strabon. lib. VIII et XIV, etc. *Id.* — *Ismenos.* Plusieurs éditions portent *Ismenus.* L'Ismène était un fleuve de Béotie, consacré à Apollon. — *Cithaeron*, montagne de Béotie, située au midi de l'Asope, et consacrée à Apollon, aux Muses et à Bacchus. *Voy.* Pausan. lib. IX, c. 1 ; etc. ; Appollod. lib. II. c. 4 ; Mela. l. II. c. 3 ; et Strabon. lib. IX.

2. — *Qui genus jactat suum.* Lycus vient de dire : qu'il n'a point de nobles aïeux, et que sa race ne peut se glorifier de titres éclatans. Cependant quelques commentateurs ont prétendu que ce Lycus était fils de Neptune et de Céléno. Mais il est bon de se souvenir que l'on appelait souvent fils de Neptune les hommes inhumains et cruels ; tels que Polyphème, Amycus et plusieurs autres. En effet, si Lycus eût eu pour père le dieu des mers, aurait-il dit : *Nobiles non sunt mihi avi.* Il ne vante que le courage dont il est doué, et par lequel il prétend s'être illustré, *sed clara virtus ;* voilà sa noblesse, aussi dédaigne-t-il la vanité de ceux qui se font gloire de compter d'illustres aïeux. Cette noblesse n'est rien pour lui : il va même expliquer sa pensée plus énergiquement.

3. — *Aliena laudat.* Celui qui se vante de sa naissance, dit Lycus, s'énorgueillit d'un bien qui lui est étranger : c'est-à-dire d'un avantage indépendant de sa volonté, et qu'il ne doit qu'au hasard. Voltaire avait en vue cette pensée de Sénèque, quand il a fait ces beaux vers :

« Les mortels sont égaux, ce n'est point la naissance,
« C'est la seule vertu qui fait la différence. »

Voici comme s'exprime Sénèque dans sa 44ᵉ épître : « Non facit nobilem, atrium plenum fumosis imaginibus. Nemo in nostram gloriam vixit : nec quod ante nos fuit, nostrum est. Animus facit nobilem : cui ex quacumque conditione supra fortunam licet sur-

« gere. » Quiconque ajoute par son mérite, ses vertus, ses talents, son héroïsmes à la gloire de ses ancêtres, en devient par cela même plus recommandable; mais celui qui n'a que des titres fastueux, qui ne brille que d'un éclat emprunté, doit plutôt rougir que de se glorifier de son illustration. Une grande et antique noblesse impose de grandes obligations envers la patrie et l'humanité. La première de toutes les dignités, c'est la qualité d'homme de bien. Cette vérité a pour fondement la parole de dieu et l'intérêt social.

4. — *Ducet e genere inclito novitas colorem nostra.* Il ne faut pas s'étonner de voir ici Lycus en contradiction avec lui-même, et cherchant à relever la bassesse de son origine par son alliance avec la fille des rois. L'ambition déraisonne toujours, et ne connaît aucun frein. D'ailleurs Lycus trahit par cette réflexion le secret de son odieuse politique.

5. — *Prius exstinguet Ortus,* etc. Ce passage rappelle celui de Virgile dans sa première éclogue : *Ante leves ergo pascentur in aethere cervi,* etc. Les Grecs et les Latins offrent de nombreux exemples de ce genre. On en trouvera dans Aristophane, dans Théocrite, dans St.-Grégoire de Nazianze, *de vita sua,* dans Ennius, Horace, Ovide et Claudien, et dans plusieurs tragédies de Sénèque lui-même.

6. — *Sequitur superbos ultor,* etc. Plusieurs annotateurs pensent que *deus* est ici employé pour *dea.* Sénèque aurait alors voulu parler de Némésis; c'est ce qui m'a déterminé à traduire *deus* par *divinité,* ce qui doit satisfaire tous les goûts.

7.—*Riget superba Tantalis.* Voy. l'histoire de Niobé, fille de Tantale, roi de Lydie, et épouse d'Amphion. Homer. *Iliade.* XXIV, Apollodor, lib. III. c. 5 ; Ovid. métam. fab. 5 ; Hygin. fab. 9, etc.

8.—*Ad non virilem tympani,* etc. Delrio pense que le poète veut parler d'une sorte de tambourin que les Espagnols appelent *pandero,* et qui n'est destiné que pour les danses lascives. Ce n'était pas un instrument de guerre, puisque Sénèque dit que le tambourin rendait des sons efféminés, *ad non virilem sonum.* Justin. lib. XXX, l'appelle *instrumentum luxuriae.* Voy. Isidor. lib. III. *Origin. extremo cap. de Musica.*

SCÈNE IV.

1. — *Quam non aequa,* etc. On ne doit pas être surpris qu'une divinité aussi bizarre que l'ont conçue les anciens, ne soit pas équitable, et quelle distribue ses faveurs avec tant d'inégalité. Sénèque, pour consoler l'humanité des caprices de la fortune, composa un traité sur la providence divine ; il l'adressa à Lucilius Junior, gouverneur de Sicile.

ACTE III.

SCÈNE II.

1. — *Agnosco toros.* Vox. Macrob. lib. I. Saturnal. c. 20.

2. — *Unde iste, genitor, squallor,* etc. Le désordre dans la parure était un des principaux signes de deuil ou de tristesse. Ceux qui avaient perdu leurs parents ou leurs amis, les accusés, les suppliants, ceux qui étaient souillés par quelque meurtre, ne prenaient aucun soin de leur toilette, ils allaient même jusqu'à se couvrir de haillons. La couleur noire ou tirant sur le noir était la couleur de deuil. Souvent les hommes et les femmes se faisaient couper les cheveux; on les coupait même aux enfants. Voici deux passages très-remarquables de Lucilius, lib. XXVI : « Squalitate summa, scabre summa, in re summa obrutam; » *et* lib. XXXVI. « Hic cruciatur fame, frigore, inluvie, inbalnitie, inprofundie, incuria. » Voyez Nonius sur les mots *illuvies* ou *inluvies* et sur *squalor*.

3. — *Quae fuit durum pati meminisse dulce est.* Cette pensée se trouve dans Euripide, et Macrobe la citée au liv. VII *des Saturnales;* on la trouve aussi dans Xénophon. lib. VII, dans Cicéron, lib. II. *De finibus.* Virgile a dit :

> « .... Forsan et haec olim meminisse juvabit,
> « Per varios casus, etc. »
>
> (*Æneid. lib. VI.*)

4. — *Densis ubi aequor Taenarus.* Voy. Apollon. lib. I; Mela. lib. I. cap. 19; Plin. lib. XXVII. cap. 2; *Odyss.* lib. XV. Pausan. *in laco-*

nicis. Les lecteurs pourront comparer toute cette description des enfers, et du supplice des grands coupables, avec ce qu'en ont dit Homère, Hésiode, Platon, Virgile, Plutarque, Ovide, Silius Italicus et Claudien. Les Païens regardaient généralement comme un point essentiel de leur croyance tout ce qui tendait à prouver l'existence des enfers ; mais ils n'ajoutaient pas autant de foi à tout ce que les poètes et les mythologues rapportent de Tantale, d'Ixion, etc. C'est ici le lieu de rappeler les discours de César et de Caton dans Salluste, l'opinion de Cicéron, lib. II. *De natura deorum*. Arrien a dit : « Nullus Orcus est, « nullùs Acheron, nullus Cocytus , nullus Pyriphlegeton, sed omnia « plena sunt deorum et geniorùm. Juvénal satir. II , s'est exprimé avec la plus grande hardiesse.

« Esse aliquos manes et subterranea regna,
« Et contum, et Stygio ranas in gurgite nigras,
» Atque una tranare vadum tot millia cymba :
» Nec pueri credunt; nisi qui nondum ære lavantur. »

Je crois devoir aussi faire observer aux lecteurs, que la plupart des grands hommes de l'antiquité, qui s'étaient fait admettre à l'initiation, ont parlé des peines des enfers avec beaucoup de détail, parce qu'ils connaissaient le sens emblématique des fables d'Ixion, de Tantale, de Tityus etc., tandis que les autres auteurs ont traité avec la plus grande légèreté tout ce qui a trait aux mystères de l'initiation, dans lesquels on enseignait d'utiles et profondes vérités sous le voile de l'allégorie. Il y avait, autrefois comme à présent, des gens ennemis de toute instruction, et d'autres qui croyaient toute vérité bonne à dire. Ni les uns ni les autres n'ont pensé que la vérité est comme le soleil, destinée à éclairer le monde et non pas à le consumer; et que nos yeux, pour en supporter l'éclat, ont besoin d'y être insensiblement préparés et accoutumés, comme on y préparait l'initié, avant de le retirer des ténèbres dans lesquelles il s'était d'abord trouvé plongé. Ils ont ignoré sans doute à combien d'épreuves il faut soumettre l'esprit et le cœur humain, avant de dissiper les ténèbres de l'ignorance, des préjugés, de l'erreur, de la superstition; avant de l'affranchir du joug des passions; avant de lui révéler le secret de sa céleste origine,

de sa future immortalité et de lui faire adorer un dieu, obéir aux lois de l'état, de la nature et de la religion.

5. — *Quod quisque fecit patitur*, etc. Cette pensée semble empruntée à Eschine qui l'a ainsi exprimée.

Δράσαντι γάρ τοι καὶ παθεῖν ὀφείλεται

Voyez Claudian. *in Eutropium*. lib. I.

6. — *Rapitur volucri tortus Ixion rota*. On peut comparer ce passage avec celui qui se trouve dans Tibulle, lib. I. *Eleg*. 3. Notre poète rappelle à la pensée les beaux vers d'Homère, *Iliad*. VI; ceux de Sophocle dans son *Philoctète;* de Pyndare, *Olymp*. Od. 13, et de Théognis dans ses *Sentences;* enfin la description du supplice de Sisyphe et de Tityus, par Lucrèce, *de Natur. rer*. *Voyez* Pierius, *Hieroglyph*. lib. XVIII.

SCÈNE III.

1. — *Quinta cum sacrum revocavit aestas*. Il est probable que Sénèque entend par *quinta aestas*, la fin du cinquième été, ou le commencement de l'automne de la cinquième année, puisqu'il fait mention de la *balance* qui est le signe sous lequel commence l'automne.

Pag. 82. — *Color noctis malus*. Les ténèbres de la nuit n'ont point à proprement parler de couleur, puisque l'absence de la lumière ne le permet pas. Mais Sénèque s'exprime comme un poète et non pas comme un physicien.

Ibid. — *(Parce venturis)*, Cet euphémisme est très-remarquable. Il écarte tout ce que les idées de mort peuvent avoir de sinistre.

Ibid. — *Aras tangite supplices*. Plusieurs annotateurs disent que *tangite* signifie la même chose que *sacrificate*. Mais ils ne devaient pas ignorer que *tangite aras* était une formule usitée dans les sacrifices, parce qu'avant d'y procéder, on mettait la main sur les autels. Brisson. *de Formulis.*, lib. I. pag. 45.

ACTE IV.

SCÈNE II.

1. — *Somne, laborum, etc*. *Voy*. Cic. *de Divinitat*. lib. II; Xénophon, *discours de Cyrus mourant à ses fils*.

2. — *Futuri certus, et idem pessimus auctor.* Artémidore, liv. I. s'exprime ainsi : *ὄνειρος ἐςι κίνησις ἤ πλάσις ψυχῆς πολυσχήμων, σημαντικὴ τῶν ἐσομένων ἀγαθῶν ἤ κακῶν.* « Somnium est motus, vel figmentum animae multiforme, significans vel bona, vel mala futura.

3. — *Et jam vento cessante, etc.* Sénèque, dans son traité *de Tranquillitate vitae*, a dit : « Sic est quidam tremor etiam tranquilli maris, aut lacus qui ex tempestate requievit; » et dans son traité *de Brevitate vitae*, ad Paulin. cap. 2 : « Si quando aliqua quies fortuitò contingit, veluti profundo mari; in quo, post ventum quoque volutatio est, fluctuantur. » Sénèque a imité Ovide, liv. II *des Fastes*.

« Ut solet a magno fluctus languescere flatu,
» Sed tamen a vento, qui fuit, unda tumet. »

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Turba feralis.* Cette épithète, chez les Latins, est jointe à tout ce qui concerne les mânes ou les morts. On disait : *ferales cyparissi, feralia officia, epulum ferale, ligna feralia, reliquiae ferales, urna feralis, etc.*

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES

SUR

L'HERCULE FURIEUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Les dépouilles opimes.* On appelait ainsi chez les Romains les armes qu'on enlevait à un général qu'on avait tué dans une bataille.

2. — *Il a rompu le traité que le ciel avait fait avec les ombres.* Dans le partage du ciel, de la mer et des enfers.

3. — *Dans ma ville d'Argos.* Junon était la déesse tutélaire d'Argos et de Micènes. *Voy.* Pausan. II. c. 14; Strab. VIII; Plin. VII. 5. 56.

4. — *Qu'Eurysthée, excédé de mes ordres,* etc. Eurysthée était roi d'Argos et de Mycènes, fils de Sthélénus, et de Nicippe, fille de Pélops. Junon le rendit envieux de la réputation d'Hercule, qu'il obligea de tenter ces dangereux exploits, connus sous le nom des douze travaux d'Hercule. *Voy.* Hygin. Fab. 30, 32; Apollodor. II. c. 24.

5. — *La terre de Doris.* Doris se prend quelquefois pour la mer. C'est aussi une province de la Grèce.

6. — *Enfante des monstres nouveaux.* Le lion de Némée, selon la fable, était tombé de la lune.

SCÈNE II.

1. — *Le brillant Phosphorus.* C'est le même que les Latins ont nommé *Lucifer.*

2. — *La maîtresse involontaire du roi de Thrace.* Philomèle, violée par Térée, roi de Thrace, depuis changée en rossignol.

3. — *Le vieux père d'Alcide.* Amphitryon, père d'Hercule, mari d'Alcmène, mère de ce héros.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Du cruel tyran de Biston.* Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de sang humain. Hercule à son tour leur fit dévorer leur propre maître.

2. — *Les oiseaux de Stymphale etc.* Il les obligea de descendre du ciel avec un instrument formé de deux lames de cuivre qui battaient l'une contre l'autre. Cet instrument s'appellait *Crotale.*

3. — *J'ai vu tomber la tête de mon père.* Mégare était fille de Créon, etc.

4. — *Et constamment fidèle au secret promis,* etc. Les mystères de Cérès ou d'Éleusis, étaient des mystères secrets qu'il était défendu de révéler.

SCÈNE II.

1. — *A travers ces plages brûlantes.* Les Syrtes sont deux grands bancs de sable sur les côtes d'Afrique, dans la Méditerranée, situés l'un près de Leptis, et l'autre près de Carthage. Comme ils changeaient souvent de place, et qu'ils offraient aux navigateurs, tantôt une plage aride, tantôt de profonds abymes, on les regardait comme des écueils très dangereux. Si l'on en croit Apollonius, Hercule passa la mer sur une coupe qu'Apollon lui avait donnée. On construisit depuis des barques sur le modéle de cette coupe, d'après laquelle on les appella *Scyphi.* Voy. Apollodor. *Bibliothec.* lib. II; Mela, I, cap. 7; et II, c. 7. Plutarch. *in Collectan.*

SCÈNE III.

1. — *Jusqu'à l'isthme étroit qui partage les deux mers.* La mer Égée et la mer Ionienne.

2. — *Teinte du sang de mon père et de mes deux frères.* L'abbé Coupé fait très-judicieusement observer qu'il ne faut pas confondre ce Créon, roi de Thèbes, avec Créon, roi de Corinthe, qui périt avec Créuse sa fille aînée, dans son palais incendié par Médée.

3. — *Baigner d'une onde calme les côtes de l'Eubée.* Il s'agit ici des tourbillons de l'Euripe, petit détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il éprouvait sept fois le jour et sept fois la nuit, et selon d'autres, pendant dix-huit ou dix-neuf jours, un flux et un reflux, qui furent pour les anciens l'objet de profondes recherches. On assure qu'Aristote, désespéré de ne pouvoir découvrir la cause de ce phénomène, en mourut de douleur, et même qu'il se précipita dans les flots de l'Euripe. *Voy.* Pomponius Méla, lib. II. cap. 7; Tit.-Liv. lib. XXVIII, c. 6; Plin. lib. II, c. 95.

4. — *Le titre incestueux d'époux, de fils et de père.* Voyez la tragédie d'Œdipe.

5. — *Les traces prolongées de son corps sinueux.* Cadmus avait été changé en serpent, pour avoir tué un autre serpent à la fontaine de Dircé. Quant à ce qui concerne Niobé, dont le poète parle quelques vers plus haut, voyez *Callimach. Hymn. Apollin.*; Auson. *Epitaph.* 29 Strabon. lib. I; et Plin. l. II, c. 41.

6. — *Sur les bords de l'Amphryse.* Consultez les *Métamorphoses d'Ovide*, liv I. v. 580; Pausan. lib. II, c 7. lib. V, c. 7; lib. VII, c. 20 etc. et le *Dictionnaire de la fable*, par M. Noël; et l'*Origine des Cultes*, par Dupuis.

7. — *Ne rougit point de se vêtir d'une robe de pourpre Tyrienne.* Le lecteur ne manquera pas sans doute de faire un rapprochement entre ce passage de Sénèque, et l'épître de Déjanire dans Ovide. Personne n'ignore qu'Omphale ne reçut Hercule dans ses bras qu'après l'avoir paré comme une femme. Les anciens regardaient avec mépris ceux dont la mise annonçait la mollesse et l'amour désordonné pour les plaisirs.

Ils blâmaient avec sévérité le luxe dans les habillements, parce qu'il annonce le relâchement dans les mœurs, et qu'ils le regardaient comme un signe de la décadence des états.

8. — *Et qui ceignit de la mitre des barbares.* Lycus reproche à Hercule d'avoir porté un ornement qui ne convenait pas à un guerrier, ni à un homme courageux, et surtout un ornement étranger, et que réprouvait l'usage de son pays; c'est ce que Sénèque a voulu sans doute exprimer en opposant *barbara mitra* à *frontem ferocem.* Je suis même plus porté à croire qu'il faut entendre par *mitra* des bandelettes fort larges dont les femmes ornaient leur tête.

9. — *Et le troupeau de vierges qu'il rendit mères.* Elles étaient cinquante. Farnabe rapporte naïvement qu'elles furent toutes violées par Hercule dans une seule nuit.

9 *bis.*—*Et que son mari lui-même ne doit pas la désapprouver d'avoir fait un plus noble choix.* Lycus ne pouvait adresser à Amphitryon un reproche plus humiliant que celui qu'il lui fait d'avoir poussé la complaisance jusqu'à ne pas désapprouver la conduite d'Alcmène avec Jupiter; mais ce reproche est d'autant plus injuste, qu'Alcmène, trompée par la ressemblance la plus parfaite, n'avait accordé au maître des dieux, qu'une faveur qu'elle croyait accorder à son légitime époux, et que d'ailleurs Amphitryon absent n'avait pu consentir à l'entrevue de Jupiter avec Alcmène. Ce passage de Sénèque est de la plus grande difficulté, et je crois que l'abbé Coupé ne l'avait rendu qu'imparfaitement.

Pag. 51.— *Une seule d'entre vous,* etc. Hypermnestre fut la seule des cinquante filles de Danaüs qui ne voulut point tuer Lyncée son époux; elle le sauva, et favorisa sa fuite. Danaüs la cita en jugement pour la punir de sa désobéissance, et pour n'avoir pas tenu, comme ses sœurs, la promesse qu'elle avait faite à son père; mais elle fut absoute par le peuple. Pausan. lib. II. c. 19; Appollodor. lib. II. c. 1; et Ovid. Heroïd. XIV.

SCÈNE IV.

1. — *Est tantôt sillonnée par des navires, et tantôt battue par les pieds des chevaux.* L'abbé Coupé dit avec raison que ce détroit est le Sund,

et cette mer la mer Baltique. D'autres ont prétendu que c'était la mer Glaciale.

2. — *A fléchir le genou devant son vainqueur.* Antiope, reine des Amazones, était fille de Mars. Hercule la donna à Thésée ; elle fut depuis mère d'Hippolyte.

3. — *De la Sicilienne Proserpine.* Selon Plutarque, Cérès avait donné la Sicile pour dot à Proserpine. D'autres assurent que la Sicile était consacrée à Cérès et à Proserpine, parce qu'elles étaient nées toutes deux dans cette île.

4. — *On n'y voit point briller les Tyndarides.* Castor et Pollux, surnommés Tyndarides, parce qu'ils étaient fils de Tyndare et de Léda.

5. — *Craignit de mourir de votre main.* Quelques mythologues parlent de ce combat d'Hercule contre Pluton. C'est ainsi que l'on raconte que Junon fut blessée par Hercule, Vénus et Mars par Diomède, et Pallas par Ornytus. *Voy.* Arnob. lib. IV; Apollodor. *Bibliothec.* lib. II, et Homère. *Iliad.* (D.)

6. — *Les beautés de la Thrace*, etc. *Voyez* Athénée. lib. XIII, c. 25 ; Platon. *Sympos.* lib. I; Virgil. *Georgic.* lib. IV ; Ovid. *Metamorph.* lib. IV ; Calpurnius. *Eclog.* II.

7. — *A la porte du Ténare voisin de Sparte.* Promontoire de Laconie, appelé aujourd'hui Matapan. Ce promontoire était situé auprès de Sparte. Il y avait, non loin du Ténare, une caverne profonde, d'où s'exhalait une vapeur noire et fétide ; c'est pour cette raison que les poètes le regardaient comme l'une des entrées qui conduisait aux enfers. *Voyez* Strabon. lib. VIII, et Pomp. Mela. lib. II. c. 3.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Les secrets d'un autre monde.* Hercule amenait avec lui sur la terre le gardien des enfers, qui semblait ne devoir jamais sortir de ce lieu de ténèbres. Le héros appréhende qu'on ne l'accuse de

soulever même une partie du voile dont les mystères de l'initiation étaient enveloppés.

2. — *Que celui qui l'ordonne et celui qui l'exécuta.* C'est-à-dire Eurysthée et Hercule lui-même.

3. — *Sous le plus rigoureux des pôles.* Le pôle Antarctique.

SCÈNE II.

1. — *Les filles impies de Cadmus.* Agavé, Ino et Autonoé, qui mirent en pièces le malheureux Penthée.

2 — *Les tables de Phinée.* Phinée ayant crevé les yeux à ses enfants du premier lit, à l'instigation d'Idaea, qu'il avait épousée en secondes noces, les dieux, pour l'en punir, le privèrent lui-même de la vue, et le livrèrent à la persécution des Harpies, qui enlevaient les mets qu'on servait sur sa table, et lui faisaient éprouver une faim cruelle, et le supplice de Phinée continua même dans les enfers. Les auteurs donnent à la seconde femme de Phinée, les noms d'Harpolice, de Dia, d'Eurytie, de Danaë, d'Idothea. *Voyez* Hygin. fab. XIX.

3. — *Ils lui accordent ma liberté.* Thésée était alors prisonnier aux enfers avec Pirithoüs. Ils y étaient descendus pour enlever Proserpine.

SCÈNE III.

1. — *Qu'elle fit naître avant son frère.* Jupiter avait déclaré que celui d'Hercule ou d'Eurysthée qui naîtrait le premier, donnerait des lois à l'autre. Junon retarda la naissance du premier et avança celle du second. Eurysthée, pour servir la haine de Junon, ordonna à Hercule ces travaux tant de fois célébrés par les poètes. *Voy.* sur ces travaux *l'Origine des Cultes*, par Dupuis.

2. — *Aux combats solennels de l'Elide.* C'est dans l'Elide qu'était le temple de Jupiter Olympien, et qu'on célébrait les jeux Olympiques dont ils avaient la surintendance. *Voy.* Pausan. lib. V. c. 67.

3. — *Qui conservent leur première chevelure.* C'est à dire qui sont loin d'être parvenus à l'âge de puberté ; car à cet âge, les Grecs se coupaient les cheveux, et ils en faisaient hommage à quelques divinités

et principalement à Apollon. J'ai déjà dit que les anciens se coupaient aussi les cheveux en signe de deuil. *Voy.* Homer. *Iliad.* XXIII.

4. — *D'en tempérer l'obscurité par des flambeaux.* *Voy.* Muret. lib. XIII. *Var. lect.* c. 2.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *A mordu la poussière.* Autrefois les hommes courageux qui se sentaient blessés mortellement, mordaient la terre, pour ne pas être accusés de pusillanimité, ni de faiblesse au moment de quitter la vie et de rendre le dernier soupir. *Voy.* Pitisc. *Lexic. Antiq. gr. et rom.*; au mot *aquilonaris pugil.* Mon lecteur sentira aisément qu'ici j'explique un point archéologique, et non pas l'intention d'Hercule parlant de son ennemi.

2. — *Et qui n'êtes pas sortis d'une marâtre.* C'est à dire, de Junon, ennemie implacable d'Hercule.

3. — *Du superbe Zéthus.* Il était fils de Jupiter et d'Antiope et frère d'Amphion.

4. — *Qu'un roi étranger a rapporté de Tyr.* Cadmus transporta en Grèce le culte des dieux d'Egypte et de Phénicie.

5. — *Purifiez vos mains encore fumantes.* Il était défendu d'offrir à la divinité aucun sacrifice, avant d'avoir purifié ses mains, surtout quand on avait répandu le sang des hommes.

LE THYESTE

DE

L. A. SÉNÈQUE.

THYESTES.

THYESTE.

ARGUMENTUM.

Alternis annis regnandi vices pacti Atreus et Thyestes, Pelopis ex Hippodamia filii, Argis imperabant. Thyestes, adjuvante Aerope fratris uxore, quam in adulterium pellexerat, aureum arietem, in cujus possessione erat fatum regni, amovet, et male conscius in exsilium abit. Atreus, evasisse dolens, missis suis filiis velle se in gratiam redire simulat, oblata regni parte reditum illi suadet et persuadet. Tres Thyestis liberos, quos obsides acceperat, ad aras immolatos, partim assos, partim elixos patri nescienti epulandos apponit, mixtumque vino cruorem illi praebet sub finem nefandi convivii (quod sol, ne videret, refugit) capita illi et manus filiorum ostendit, quasque dapes absumserit, narrat, insultans fratris luctui, dolori, et imprecationibus.

ARGUMENT.

Atrée et Thyeste, fils de Pélops et d'Hippodamie, étaient convenus ensemble de régner alternativement et par année à Argos; mais Thyeste, avec le secours d'Erope, femme de son frère, qu'il avait engagée à commettre avec lui un adultère, enlève le bélier d'or sur lequel reposaient les destinées de l'empire. Tourmenté ensuite par ses remords il s'exile volontairement. Atrée, désespéré de ce que Thyeste, était échappé à sa vengeance, feint de vouloir se réconcilier avec lui, et lui fait offrir par ses enfants de reprendre sa part du royaume, s'il consentait à revenir à Argos. Thyeste croit à cette promesse. Mais Atrée, après avoir immolé au pied des autels les trois enfants de Thyeste qu'il avait reçus comme ôtages, les lui fait manger (à son insu), partie rôtis, et partie bouillis, et lui fait boire leur sang mêlé dans du vin. Vers la fin de ce festin abominable, qui fit reculer d'horreur le soleil, Atrée montre à Thyeste les têtes et les mains de ses fils; il lui apprend quels mêts il vient de lui servir; il insulte au deuil, à la douleur et aux imprécations de son frère.

DRAMATIS PERSONAE.

THYESTES.
ATREUS.
TANTALUS.
MEGAERA.
PLISTHENES, THYESTIS filius.
CHORUS SENUM MYCENAEORUM.
TANTALUS, THYESTIS, filius, } Mutae personae.
ALIUS THYESTIS filius, }
SATELLES.
NUNTIUS.

Scena est Argos.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

THYESTE.
ATRÉE.
TANTALE.
MÉGÈRE.
PLISTHÈNES, fils de Thyeste.
CHOEUR DES VIEILLARDS DE MYCÈNES.
TANTALE, fils de Thyeste, } Personnages muets.
AUTRE FILS DE THYESTE, }
UN GARDE.
UN COURRIER.

La scène est à Argos.

THYESTES.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

UMBRA TANTALI, MEGAERA.

TANTALUS.

Quis me inferorum sede ab infausta extrahit,
Avido fugaces ore captantem cibos?
Quis male Deorum Tantalo vivas domos
Ostendit iterum? pejus inventum est siti
Arente in undis aliquid, et pejus fame
Hiante semper? Sisyphi numquid lapis
Gestandus humeris lubricus nostris venit?
Aut membra celeri differens cursu rota?
Aut poena Tityi, qui specu vasto patens
Visceribus atras pascit effossis aves;
Et nocte reparans, quidquid amisit die,
Plenum recenti pabulum monstro jacet?
In quod malum transcribor[1]? o quisquis nova
Supplicia functis durus umbrarum arbiter

THYESTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TANTALE, MÉGÈRE.

TANTALE.

Vainement occupé à saisir l'onde trompeuse qui toujours fuit loin de mes lèvres avides, pour quel autre supplice m'arrache-t-on des infernales demeures, et quelle sinistre divinité ramène Tantale au séjour des vivants ? N'est-ce point assez pour moi d'éprouver une soif brûlante au milieu des ondes, et de mourir éternellement de faim au milieu de l'abondance? Est-ce le mobile rocher qui glisse sans fin des épaules de Sisyphe, qu'il me faudra porter ? ou veut-on m'attacher à cette roue dont le mouvement rapide déchire sans cesse les membres d'Ixion ? Dois-je, nouveau Tityus, être couché dans un antre spacieux, où des oiseaux carnassiers viendront déchirer, dévorer mes entrailles; où, réparant la nuit par un prodige sans cesse renouvelé, les pertes que j'aurai faites le jour, je servirai d'aliment au vautour insatiable ? Enfin à quel nouveau genre de torture me fait-on passer ?... O, qui que tu sois, inflexible arbitre des ombres, si ingénieux à imaginer des supplices, ajoute donc au mien, si tu le peux, et pour

Disponis, adde, si quid ad poenas potes,
Quod ipse custos carceris diri horreat,
Quod moestus Acheron paveat, ad cujus metum
Nos quoque tremamus. Quaere: jam nostra subit
E stirpe turba, quae suum vincat genus,
Ac me innocentem faciat, et inausa audeat.
Regione quidquid impia cessat loci,
Complebo. Nunquam stante Pelopeja domo
Minos vacabit.

MAGAERA.

Perge, detestabilis
Umbra, et penateis impios furiis age.
Certetur omni scelere, et alterna vice
Stringantur enses. Ne sit irarum modus,
Pudorve. Mentes caecus instiget furor;
Rabies parentum duret, et longum nefas
Eat in nepotes. Nec vacet cuiquam vetus
Odisse crimen, semper oriatur novum,
Nec unum in uno: dumque punitur scelus,
Crescat. Superbis fratribus regna excidant,
Repetantque profugos: dubia violentae domus
Fortuna reges inter incertos labet[2].
Miser ex potente fiat, ex misero potens,
Fluctuque regnum casus assiduo ferat[3].
Ob scelera pulsi, dum dabit patriam Deus,
In scelera redeant: sintque tam invisi omnibus,
Quam sibi. Nihil sit ira quod vetitum putet.
Fratrem expavescat frater, et natum parens,

moi trouves-en un qui fasse horreur au cruel gardien de l'Érèbe, au triste Achéron, à moi-même. Invente des tourmens inouis. Ma race a déjà produit une foule de criminels dont l'impiété surpasse la mienne, et qui me rendent innocent... Ils oseront ce que je n'eusse jamais osé. Oui, ma postérité remplira bientôt toutes les places vacantes au Tartare. Minos n'aura point de relâche, tant que subsistera la maison de Pélops (1).

MÉGÈRE (*à Tantale*).

Avance, ombre détestable, et que tes furieux transports agitent tes Pénates impies. Que l'on s'y dispute la gloire de commettre le crime le plus atroce; que tes enfants s'arment tour-à-tour du glaive parricide; que leur haine ne connaisse ni bornes, ni mesure; qu'un aveugle délire s'empare de leurs esprits; que rien ne puisse apaiser la rage de leurs pères; que leurs forfaits se propagent jusqu'à leurs derniers rejetons; ne leur laisse jamais le temps d'écouter les remords; qu'ils se montrent impatiens de commettre quelque nouveau crime; qu'ils ne se contentent pas d'en commettre un seul dans une même action; que la punition même de tant d'horreurs en multiplie le nombre. Que tes superbes petits-fils soient précipités de leur trône, et que les exilés règnent en leur place; que la fortune de ta coupable maison reste chancelante et indécise; qu'elle soit constamment le partage douteux de tes incertains héritiers. Que des misérables deviennent les maîtres, et les maîtres des misérables. Bannis par leurs crimes, il faut, tant qu'un dieu leur accordera une nouvelle patrie, il faut qu'ils commettent de nouveaux attentats; qu'ils deviennent aussi odieux à l'univers entier qu'à eux-mêmes; qu'ils croient tout permis à leur fureur; que le frère tremble devant son frère, le père devant son fils, le fils devant son père; que leurs enfants périssent misérablement, et qu'ils

Natusque patrem: liberi pereant male;
Pejus tamen nascantur: immineat viro
Infesta conjux: bella trans pontum vehant:
Effusus omnes irriget terras cruor;
Supraque magnos gentium exsultet duces
Libido victrix: Impia stuprum in domo
Levissimum sit. Fratris et fas, et fides,
Jusque omne pereat. Non sit a vestris malis
Immune coelum: cum micant stellae polo[4],
Flammaeque servant debitum mundo decus;
Nox atra fiat, excidat coelo dies.
Misce penateis: odia, caedes, funera
Arcesse, et imple Tantalo totam domum.
Ornetur altum columen, et lauro fores
Laetae virescant; dignus adventu tuo
Splendescat ignis. Thracium fiat nefas
Majore numero. Dextra cur patrui vacat?
Nondum Thyestes liberos deflet suos?
Ecquando tollet ignibus jam subditis
Spumante aheno? membra per partes eant
Discerpta: patrios polluat sanguis focos:
Epulae instruantur, non novi sceleris tibi
Conviva venies; liberum dedimus diem,
Tuamque ad istas solvimus mensas famem.
Jejunia exple. Mixtus in Bacchum cruor
Spectante te potetur. Inveni dapes,
Quas ipse fugeres. Siste; quo praeceps ruis?

naissent plus misérablement encore; que des femmes dissolues menacent sans cesse la vie de leurs époux. Qu'ils transportent la guerre au-delà des mers; que des flots de sang couvrent tous les points de la terre; que leur colère homicide soit fatale aux plus courageux, aux plus puissans maîtres des nations; que l'adultère soit le moindre des crimes de ta race sacrilége; qu'elle abjure l'amour fraternel, l'équité, la bonne foi; que le ciel ne soit pas même à l'abri du désordre qui règnera dans ta famille; qu'une nuit ténébreuse dérobe à tous les yeux ces planètes qui brillent sur l'un et l'autre pôle, et dont l'éclat et la marche régulière font l'ornement du monde; que l'astre du jour lui-même tombe du firmament (2).

Hâte-toi donc de jeter le trouble au milieu de tes Pénates, et d'y répandre les haines, le carnage, les funérailles; remplis de crimes la maison de Tantale; orne-la comme aux jours de fêtes; couvre ses portes de branches de laurier; que des feux éclatants, dignes de toi, y signalent ton arrivée. Il faut tripler ici les attentats de la Thrace (3). Pourquoi la main d'Atrée est-elle encore sans action? Pourquoi Thyeste ne pleure-t-il pas déjà la mort de ses enfants? Quand verrai-je retirer du feu l'airain brûlant qui renferme le repas qui lui est destiné? Que leurs membres soient mis en pièces; que le sang en rejaillisse sur les foyers paternels. Que la table soit préparée; un tel festin ne sera pas nouveau pour toi (4). Je t'accorde ce jour entièrement libre; il m'est permis de le retrancher de l'éternité de ton supplice, afin que tu assouvisses la faim qui te dévore : romps enfin ton jeûne. Sous tes propres yeux, on va boire le sang de tes petits-fils mêlé dans la coupe sacrée à la liqueur de Bacchus... (*Tantale recule d'horreur*). J'ai donc imaginé un festin qui te fait frémir... Arrête! où cours-tu ?

TANTALUS.

Ad stagna, et amnes, et recedentes aquas,
Labrisque ab ipsis arboris plenae fugas[5].
Abire in atrum carceris liceat mei
Cubile: liceat, si parum videor miser,
Mutare ripas: alveo medius tuo
Phlegethon relinquar, igneo cinctus freto.
Quicunque poenas lege fatorum datas
Pati juberis: quisquis exeso jaces
Pavidus sub antro, jamque venturi times[6]
Montis ruinam: quisquis avidorum feros
Rictus leonum, et dira Furiarum agmina
Implicitus horres: quisquis immissas faces
Semiustus abigis, Tantali vocem excipe
Properantis ad vos: credite experto mihi,
Amate poenas: quando continget mihi.
Effugere superos?

MEGAERA.

Ante perturba domum,
Inferque tecum proelia, et ferri malum
Regibus amorem: concute insano ferum
Pectus tumultu.

TANTALUS.

Me pati poenas decet,
Non esse poenam. Mittor, ut dirus vapor
Tellure rupta, vel gravem populis luem
Sparsura pestis. Ducam in horrendum nefas
Avus nepotes. Magne Divorum parens,

TANTALE.

Je cours à mes étangs, à mes fleuves cruels, à ces ondes perfides, à ces branches chargées de fruits, qui reculent éternellement dès que mes lèvres s'en approchent. Plutôt mille fois être replongé dans le plus sombre cachot des prisons infernales; ou, si tu ne me crois pas assez malheureux, fais-moi changer de rives, précipite-moi dans les tourbillons brûlans du Phlégéton.

O vous que la loi du destin condamne aux plus affreux tourments; qui, enfoncés dans des abîmes creusés par le temps, redoutez encore des montagnes toutes prêtes à vous écraser; vous que menacent les avides mugissements des lions avides; vous que glace d'horreur l'épouvantable bataillon des furies, et qui repoussez de vos yeux à demi-brûlés les torches vengeresses, écoutez tous la voix de Tantale, impatient de se rejoindre à vous! Croyez-moi, croyez-en ma fatale expérience : auprès de mes peines vous devez aimer les vôtres. Ah! quand pourrai-je être loin de la terre et des vivans!

MÉGÈRE.

Il faut avant tout que tu répandes le trouble et la confusion dans ta maison; que tu y portes avec toi la fureur des combats; que tu inspires aux princes de ta famille le funeste amour des assassinats. Sonde, pour consommer ce projet, toute la profondeur de ton âme féroce et tourmentée par une rage insensée.

TANTALE.

Criminel, je dois subir ma peine; mais non pas rendre les autres criminels. Tu me fais reparaître ici comme une exhalaison mortelle, échappée du sein de la terre, ou comme un fléau destiné à répandre parmi les hommes toutes les horreurs

Nosterque, quamvis pudeat; ingenti licet
Taxata poena lingua crucietur loquax;
Nec hoc tacebo. Moneo, ne sacra manus
Violate caede, neve furiali malo
Aspergite aras. Stabo, et arcebo scelus.
Quid ora terres verbere, et tortos ferox
Minaris angues? quid famem infixam intimis
Agitas medullis? flagrat incensum siti
Cor, et perustis flamma visceribus micat....
Sequor.

MEGAERA.

Hunc, o, furorem divide in totam domum.
Sic, sic ferantur, et suum infensi invicem
Sitiant cruorem. Sensit introitus tuos
Domus, et nefando tota contactu horruit
Actum est abunde. Gradere ad infernos specus,
Amnemque notum: jam tuum moestae pedem
Terrae gravantur. Cernis, ut fontes liquor
Introrsus actus linquat; ut ripae vacent;
Ventusque raras igneus nubes ferat?
Pallescit omnis arbor, ac nudus stetit
Fugiente pomo ramus; et qui fluctibus
Illinc propinquis Isthmos atque illinc fremit,
Vicina gracili dividens terra vada,
Longe remotos latus exaudit sonos.
Jam Lerna retro cessit, et Phoronides
Latuere venae: nec suas profert sacer
Alpheos undas, et Cithaeronis juga

de la contagion. Quoi! un aïeul exciterait ses petits-fils au parricide! O Jupiter, père des dieux, et qui rougis d'être le mien; non, quoique ma langue coupable ait déjà été si horriblement punie pour avoir révélé les mystères célestes, non, je ne saurais me taire : je vous en avertis, mes enfants; gardez-vous de commettre cette impiété sacrilége, et de souiller nos autels à la voix d'une furie; je serai là debout devant vous, et saurai bien empêcher le crime.... (*A Mégère.*) Mais pourquoi vouloir m'épouvanter avec ton fouet cruel? Que me veux-tu avec ces serpens tortueux qui me menacent en sifflant? Pourquoi fais-tu pénétrer jusque dans la moelle de mes os la faim déchirante? O dieux, dieux vengeurs, quelle soif me brûle et me dévore! de nouveaux torrens de flammes se précipitent dans mon cœur, et font bouillonner mes veines! Arrête, barbare, arrête, je t'obéis.

MÉGÈRE.

Va donc communiquer à ta race cette soif inextinguible qui te consume; va, et que, dans leur rage implacable, tes descendans soient impatiens de boire leur propre sang.... Ton palais a déjà senti ton approche; à peine tu en as touché le seuil, que l'horreur s'y est répandue.... C'est assez; reviens maintenant aux demeures infernales, à ton fleuve ordinaire. Déjà la terre affligée gémit sous tes pas. Vois-tu comme à ton aspect odieux les ruisseaux remontent vers leur source : comme ces rives sont désertes, comme ton soufle fatal porte la désolation dans les airs qu'il embrase? Les arbres ont pâli, leurs fruits tombent, leurs rameaux sont desséchés. L'Isthme que les deux mers pressaient étroitement entre leurs vagues écumantes, est étonné de les entendre gronder si loin de ses bords. Tu taris le Lerna; tu fais disparaître l'onde de l'Inachus, la divine source de l'Al-

Stant parte nulla cana deposita nive,
Timentque veterem nobiles Argi sitim:
En ipse Titan dubitat, an jubeat sequi,
Cogatque habenis ire periturum diem.

SCENA II.

CHORUS.

Argos de Superis si quis Achaicum,
Pisaeisque domos turribus inclitas:
Isthmi si quis amat regna Corinthii,
Et portus geminos, et mare dissidens:
Si quis Taygeti conspicuas nives,
Quas, cum Sarmaticus tempore frigido
In summis Boreas composuit jugis,
Æstas veliferis solvit Etesiis:
Quem tangit gelido flumine lucidus
Alpheos, stadio notus Olympico:
Advertat placidum numen, et arceat
Alternas scelerum, ne redeant, vices;
Neu succedat avo deterior nepos;
Et major placeat culpa minoribus.
Tandem lassa feros exuat impetus
Sicci progenies impia Tantali.
Peccatum satis est. Fas valuit nihil[1],
Aut commune nefas: proditus occidit

phée, toutes les neiges du Cythéron. Argos craint d'éprouver encore la sécheresse qui suivit le désastre de Phaéton (5). Le soleil lui-même ne sait s'il doit continuer sa course et reprendre les rènes de son char, tant il craint de voir périr le jour.

SCÈNE II.

CHŒUR DES VIEILLARDS DE MYCÈNES.

Si quelque dieu chérit encore la brillante Argos Achéenne, ou les superbes tours de Pise, ou l'Isthme fameux, florissant empire des Corinthiens, avec ses deux ports tutélaires, et ses deux mers toujours en discorde; si quelque divinité protége toujours le Taygète, dont le Borée des Sarmates couvre tous les hivers les cimes orgueilleuses de neiges éclatantes que les vents Etésiens (1) reviennent fondre tous les étés; enfin, si les immortels protecteurs du limpide Alphée, dont les athlètes d'Olympie étendent la gloire par leurs triomphes, n'ont pas cessé de nous être propices, qu'ils écoutent donc, ces dieux bienfaisans, nos ardentes prières! Que le crime ne succède plus au crime sur le trône de Mycènes! Qu'un petit-fils, pire encore que son aïeul, ne nous donne point de lois, et qu'aux attentats de leur père, les enfans ne soient plus jaloux d'ajouter des attentats plus grands! Qu'enfin la race impie de Tantale cesse d'imiter ses fureurs! elle est assez coupable. Elle ne s'est point bornée à

Deceptor domini Myrtilus, et fide
Vectus, qua tulerat, nobile reddidit
Mutato pelagus nomine. Notior
Nulla est Ioniis fabula navibus.
Exceptus gladio parvulus impio
Dum currit patrium natus ad osculum,
Immatura focis victima concidit :
Divisisque tua est, Tantale, dextera,
Mensas ut strueres hospitibus Deis!
Hos aeterna fames prosequitur cibos,
Hos aeterna sitis : nec dapibus feris
Decerni potuit poena decentior.
Stat lusus vacuo gutture Tantalus,
Impendet capiti plurima noxio
Phineis avibus praeda fugacior :
Hinc illinc gravidis frondibus incubat
Et curvata suis foetibus, ac tremens
Alludit patulis arbor hiatibus :
Haec, quamvis avidus, nec patiens morae,
Deceptus toties tangere negligit,
Obliquatque oculos, oraque comprimit,
Inclusisque famem dentibus alligat ;
Sed tunc divitias omne nemus suas
Demittit propius, pomaque desuper
Insultant foliis mitia languidis,
Accenduntque famem, quae jubet irritas
Exercere manus : has ubi protulit,
Et falli libuit, totus in arduum
Autumnus rapitur, silvaque mobilis.
Instat deinde sitis non levior fame;
Qua cum percaluit sanguis, et igneis

des actions permises, ni même à des crimes ordinaires! Nous avons vu Myrtile, traître à son maître (2) et trahi à son tour, mourir victime de son infidélité. Il donna son nom à une mer fameuse. Rien n'est plus connu des navigateurs Ioniens que sa triste aventure. Un faible enfant (3) qui courait dans les bras de son père, pour en obtenir le baiser de l'amour, repoussé par un fer sacrilége, tombe sous les coups de ce père dénaturé; et cette victime innocente, qui avait teint de son sang les foyers paternels, mise en pièces par toi-même, ô Tantale, tu la sers sur ta table aux dieux qui te demandent l'hospitalité! Mais pour te punir, ô monstre épouvantable, une éternelle faim, une éternelle soif te poursuivent au Tartare. Telle est la récompense que méritait un si cruel repas. Toujours au sein de l'abondance, Tantale croit toucher aux fruits suspendus sur sa tête; mais ces fruits se dérobent à son avidité plus rapidement que les oiseaux de Phinée; et l'arbre fléchissant sous le poids des fruits dont ses branches fécondes sont chargées, s'agite çà et là et s'incline sur ses lèvres impatientes en se jouant de ses vains efforts. Continuellement abusé, le coupable Tantale, malgré la fureur de ses besoins, dédaigne la nourriture fugitive; il tourne obliquement les yeux; il ferme la bouche; il serre les dents et tâche de dévorer intérieurement sa faim. Bientôt une forêt tout entière l'environne de ses richesses; mille fruits délicieux, cachés sous la feuille languissante, s'approchent de lui; ils le touchent en tremblant; ils raniment sa faim : la faim lui ordonne de les saisir; il étend les mains, et déjà tout l'automne, toute cette mobile forêt ont disparu. La soif,

Exarsit facibus, stat miser obvios
Fluctus ore vocans, quos profugus latex
Avertit, sterili deficiens vado,
Conantemque sequi, deserit. Hic bibit
Altum de rapido gurgite pulverem.

bien plus cruelle encore que la faim, vient le tourmenter à son tour, et lorsqu'elle a fait bouillonner son sang, lorsque des torrens de feu circulent dans ses veines, le malheureux se lève; il cherche de la bouche toute l'onde qu'il découvre; mais l'onde s'enfuit; il veut la suivre, elle remonte vers sa source, ne laissant après elle qu'un sable stérile. Il boit néanmoins au milieu de ce gouffre rapide; mais il ne boit qu'une poussière brûlante.

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

ATREUS, SATELLES.

ATREUS.

IGNAVE, iners, enervis, et (quod maximum
Probrum tyranno rebus in summis reor)
Inulte, post tot scelera, post fratris dolos,
Fasque omne ruptum, questibus vanis agis
Iratus Atreus? fremere jam totus tuis
Debebat armis orbis, et geminum mare
Utrinque classes agere: jam flammis agros
Lucere et urbes decuit; ac strictum undique
Micare ferrum. Tota sub nostro sonet
Argolica tellus equite: non silvae tegant
Hostem, nec altis montium structae jugis
Arces; relictis bellicum totus canat
Populus Mycenis. Quisquis invisum caput
Tegit ac tuetur, clade funesta occidat.
Haec ipsa pollens incliti Pelopis domus
Ruat vel in me, dummodo in fratrem ruat.
Age, anime, fac, quod nulla posteritas probet;
Sed nulla taceat; aliquod audendum est nefas

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE, UN GARDE.

ATRÉE.

Timide, pusillanime, lâche, après tous les forfaits et toutes les perfidies de mon frère, je ne suis pas encore vengé ! O comble de l'opprobre pour un tyran ; je ne suis pas vengé ! Quand Thyeste a rompu les liens les plus sacrés, ô Atrée, ta colère n'éclate que par des plaintes inutiles ! Tout l'univers devrait déjà frémir du bruit de mes armes, les deux mers trembler sous mes flottes, la flamme briller dans les champs et dans les villes, le glaive étinceler partout. C'en est fait : que la terre d'Argos retentisse sous les pas de mes superbes coursiers ; que les forêts, les citadelles placées sur des monts escarpés, n'offrent plus de retraite à mon ennemi ; que tout mon peuple, au bruit de la trompette guerrière, sorte des murs de Mycènes. Malheur à celui qui oserait cacher ou défendre l'objet de ma haine ! il périra sans pitié. Que ce palais de Pélops tombe sur moi, pourvu que mon frère soit écrasé sous ses ruines.

O démon de la vengeance ! rends, s'il le faut, ma mémoire odieuse à la postérité, mais du moins que ma mémoire soit éternelle. Je veux consommer un forfait atroce, sanguinaire, tel enfin que mon frère soit jaloux de ne l'avoir pas conçu. On

Atrox, cruentum; tale, quod frater meus
Suum esse mallet. Scelera non ulcisceris,
Nisi vincis. Et quid esse tam saevum potest,
Quod superet illum? numquid abjectus jacet?
Numquid secundis patitur in rebus modum,
Fessis quietem? novi ego ingenium viri
Indocile: flecti non potest, frangi potest.
Proin, antequam se firmet, aut vires paret,
Petatur ultro; ne quiescentem petat.
Aut perdet, aut peribit. In medio est scelus
Positum occupanti.

SATELLES.

Fama te populi nihil
Adversa terret?

ATREUS.

Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Tam ferre, quam laudare.

SATELLES.

Quos cogit metus
Laudare, eosdem reddit inimicos metus.
At qui favoris gloriam veri petit,
Animo magis, quam voce, laudari volet.

ATREUS.

Laus vera et humili saepe contingit viro:
Non nisi potenti falsa. Quod nolunt, velint.

SATELLES.

Rex velit honesta; nemo non eadam volet.

ne se venge bien d'un crime que par un crime plus grand. Mais quelle férocité peut surmonter la sienne? Dans le malheur est-il abattu? Dans la prospérité connaît-il des bornes? A-t-il besoin de repos dans ses fatigues? J'ai bien apprécié son caractère intraitable : on ne peut le fléchir, mais on peut l'abattre. Avant donc qu'il développe tous ses moyens je l'attaquerai; je ne lui donnerai point de relâche, de peur qu'il ne profite de mon inaction; je périrai, ou il mourra. Le crime jeté dans l'arène est au premier occupant.

LE GARDE.

N'êtes vous pas épouvanté de l'horreur que vous allez inspirer à votre peuple?

ATRÉE.

Le plus grand bonheur des rois, c'est d'obliger leurs peuples de louer tous leurs crimes, comme de les endurer.

LE GARDE.

Ils seront de terribles ennemis pour vous ceux que vous forcerez de vous louer : quand on aspire à la véritable gloire, c'est par le cœur qu'il est doux d'être loué, non par la bouche.

ATRÉE.

L'homme le plus obscur peut arriver à la gloire dont tu parles : J'aime mieux celle qui vient de la force. Il est beau de contraindre les hommes à n'avoir d'autre volonté que la nôtre.

LE GARDE.

« Pourquoi cette contrainte? » Qu'un roi veuille toujours des choses justes, sa volonté sera celle de son peuple.

Consorte nostri perfidus thalami avehit:
Hinc omne cladis mutuae fluxit malum.
Per regna trepidus exsul erravi mea :
Pars nulla generis tuta ab insidiis vacat.
Corrupta conjux, imperii quassa est fides,
Domus aegra, dubius sanguis: est certi nihil,
Nisi frater hostis. Quid stupes? tandem incipe,
Animoque sume Tantalum, et Pelopem aspice :
Ad haec manus exempla poscuntur meae.
Profare, dirum qua caput mactem via.

SATELLES.

Ferro peremtus spiritum inimicum expuat.

ATREUS.

De fine poenae loqueris, ego poenam volo.
Perimat tyrannus lenis. In regno meo
Mors impetratur.

SATELLES.

Nulla te pietas movet?

ATREUS.

Excede, pietas (si modo nostra in domo
Unquam fuisti); dira furiarum cohors,
Discorsque Erinnys veniat, et geminas faces
Megaera quatiens. Non satis magno meum
Ardet furore pectus : impleri juvat
Majore monstro.

SATELLES.

Quid novi rabidus struis?

ATRÉE.

La domination est précaire quand on ne commande que ›s choses justes.

LE GARDE.

Un trône qui n'a point pour bases la pudeur, la justice, sainteté des engagemens, la piété, la bonne foi, ne saurait bsister.

ATRÉE.

La sainteté des engagemens, la piété, la bonne foi, sont ›nnes pour le vulgaire : elles ne doivent jamais arrêter la ›lonté des rois.

LE GARDE.

Croyez qu'il n'est jamais permis de nuire à son frère quand ême il serait coupable.

ATRÉE.

Il m'est permis de faire contre le mien ce qui serait dé- ndu contre un autre. Car de quels forfaits ne s'est-il pas ouillé ? Qu'a-t-il respecté ? Adultère insolent de ma femme, t non content de cet outrage, le perfide ravit encore mon yaume ; il pare sa tête de l'antique couronne d'Argos ; il pand le trouble et la discorde dans ma maison. Un trou- au fameux était dans les étables de Pélops ; la toison d'un lier mystérieux, gardien de ce troupeau, fournissait des eptres d'or à la postérité de Tantale, et mon indigne frère en rend le possesseur ; toute la fortune de notre maison le it, il règne enfin. Par lui ce bélier sacré, resserré mainte- nt dans des murs de fer, languit dans une triste captivité, rrière quelque rocher qui le couvre avec le beau troupeau e j'avais reçu du destin. Il m'a dérobé cet inappréciable tré- r, de concert avec ma perfide épouse, que le plus odieux

ATREUS.

Nil quod doloris capiat assueti modum.
Nullum relinquam facinus; et nullum est satis.

SATELLES.

Ferrum?

ATREUS.

Parum est.

SATELLES.

Quid ignis?

ATREUS.

Etiamnum parum est

SATELLES.

Quonam ergo telo tantus utetur dolor?

ATREUS.

Ipso Thyeste.

SATELLES.

Majus hoc ira est malum.

ATREUS.

Fateor. Tumultus pectora attonitus quatit,
Penitusque volvit: rapior, et quo nescio;
Sed rapior. Imo mugit e fundo solum;
Tonat dies serenus; ac totis domus
Ut fracta tectis crepuit; et moti lares
Vertere vultum: fiat hoc, fiat nefas,
Quod, Dii, timetis.

SATELLES.

Facere quid tandem paras?

ATRÉE.

Elle ne conçoit pas de ces projets vulgaires. Nul moyen de vengeance ne sera négligé, et cependant tous ensemble ne suffisent pas encore à mon ressentiment.

LE GARDE.

Est-ce le glaive que vous emploîrez?

ATRÉE.

C'est trop peu.

LE GARDE.

Le feu?

ATRÉE.

C'est trop peu encore.

LE GARDE.

Eh! quel sera donc l'instrument de votre fureur?

ATRÉE.

Thyeste lui-même.

LE GARDE.

Jamais la plus implacable colère n'imagina un crime aussi affreux.

ATRÉE.

Je l'avoue; un tumulte épouvantable agite mon âme. Je ne me connais plus. Je suis entraîné. A quoi? Je l'ignore encore, mais je suis entraîné.... J'entends sous mes pieds la terre mugir jusque dans ses fondemens. Le ciel est serein, et cependant le tonnerre gronde. Un bruit éclatant ébranle les toits de mon palais prêt à s'écrouler..... Mes dieux Pénates détournent de moi leurs regards indignés.... Qu'importe! ô Puissances célestes, je l'exécuterai ce dessein si extraordinaire qui vous fait frémir.

LE GARDE.

Mais enfin que prétendez-vous faire?

ATREUS.

Nescio quid animus majus, et solito amplius,
Supraque fines moris humani tumet,
Instatque pigris manibus: haud, quid sit, scio:
Sed grande quiddam est.... ita sit; hoc, anime, occup
Dignum est Thyeste facinus, et dignum Atreo.
Uterque faciat[1]. Vidit infandas domus
Odrysia mensas. Fateor; immane est scelus,
Sed occupatum: majus hoc aliquid dolor
Inveniat. Animum Daulis inspira parens,
Sororque. Causa est similis. Assiste, et manum
Impelle nostram... liberos avidus pater
Gaudensque laceret, et suos artus edat.
Bene est. Abunde est. Hic placet poenae modus
Tantisper. Ubinam est? tam diu cur innocens
Versatur Atreus? tota jam ante oculos meos
Imago caedis errat; ingesta orbitas
In ora patris. Anime, quid rursus times?
Et ante rem subsidis? audendum est, age:
Quod est in isto scelere praecipuum nefas,
Hoc ipse faciet.

SATELLES.

Sed quibus captus dolis,
Nostros dabit perductus in laqueos pedem?
Inimica credit cuncta.

ATREUS.

Non poterat capi,
Nisi capere vellet. Regna nunc sperat mea:

ATRÉE.

Mon cœur est près d'enfanter un projet qui doit reculer les bornes de la nature humaine, et que mes mains sont impatientes d'exécuter. J'en ignore encore toute l'étendue, mais elle est immense... Oui... à merveille, commençons, ô mon âme! C'est une chose digne de Thyeste, et digne d'Atrée. Nous devons tous deux y coopérer.

La maison d'Odrysius a vu aussi des festins impies préparés pour Térée (1). Voilà, je l'avoue, une action véritablement grande, mais je n'en suis pas l'inventeur. Il faut donc que mon ressentiment imagine quelque chose de plus. Venez ô mère d'Itis (2), et toi, sa sœur; venez m'inspirer toutes deux : notre cause est la même. Soyez à mes côtés et dirigez mon bras vengeur.... Que je voie mon ennemi déchirer ses enfants avec avidité, avec plaisir, et se nourrir ainsi de sa propre substance. Je suis content, très-content. Ce genre de supplice me plaît. Où est-il, le perfide? Pourquoi faut-il qu'Atrée demeure si long-temps innocent? Je ne vois plus que des images de sang errer sous mes yeux; je ne vois plus que les horribles sujets de deuil que je vais jeter à la tête d'un père.... O, mon âme, pourquoi craindre encore, pourquoi trembler avant l'accomplissement de tes desseins? Rappelons tout notre courage. Ce qu'il y a de plus cruel à faire dans ce projet, c'est Thyeste qui le fera.

LE GARDE.

Mais par quel détour l'attirerons-nous dans nos piéges? Il craint tout ce qui l'environne.

ATRÉE.

Il est vrai qu'il ne pourrait jamais être surpris, si lui-même ne voulait pas me surprendre. Mais tu vois qu'il se flatte de me détrôner. Dans cet espoir, il braverait la foudre

Hac spe minanti fulmen occurret Jovi;
Hac spe subibit gurgitis tumidi minas;
Dubiumque Lybicae Syrtis intrabit fretum;
Hac spe, quod esse maximum retur malum,
Fratrem videbit.

SATELLES.

Quis fidem pacis dabit?
Cui tanta credet?

ATREUS.

Credula est spes improba.
Natis tamen mandata, quae patruo ferant,
Dabimus: relictis exsul hospitiis vagus
Regno ut miserias mutet, atque Argos regat
Ex parte dominus. Si nimis durus preces
Spernet Thyestes: liberos ejus rudes,
Malisque fessos gravibus, et faciles capi,
Praecommovebunt. Hinc vetus regni furor,
Illinc egestas tristis, hinc durus labor,
Quamvis rigentem tot malis subigent virum.

SATELLES.

Jam tempus illi fecit aerumnas leves.

ATREUS.

Erras: malorum sensus accrescit die.
Leve est miserias ferre, perferre est grave.

SATELLES.

Alios ministros consilii tristis lege:
Pejora juvenes facile praecepta audiunt;

de Jupiter en courroux; il affronterait pour me nuire les plus horribles tempêtes; il pénétrerait à travers les écueils des Syrtes de la Lybie, et pour tout dire en un mot, il s'exposerait au plus terrible des malheurs, celui de voir son frère.

LE GARDE.

Comment lui persuader que vous voulez la paix? comment pourrait-il croire un tel prodige?

ATRÉE.

Un méchant qui se flatte est toujours crédule. Cependant je lui ferai proposer encore par mes enfants de finir son exil, d'abandonner ses hôtes, de renoncer à sa vie errante, de changer enfin sa misère pour un royaume, et de venir posséder sa part de l'empire d'Argos. Si l'inflexibilité de Thyeste résiste à des offres si séduisantes, ses enfants sans défiance, que la misère accable, seront plus faciles à séduire, et le séduiront eux-mêmes à l'avance. Enfin, d'une part sa passion invétérée pour le trône, et de l'autre tous les maux de la pauvreté soumettront ce caractère endurci, et sauront triompher de ses soupçons.

LE GARDE.

Le temps lui a déjà appris à supporter ses malheurs.

ATRÉE.

Tu te trompes : le temps ne fait qu'accroître le sentiment du malheur. On peut le supporter, mais jamais on n'en contracte l'habitude.

LE GARDE.

Cherchez d'autres confidens que moi de vos sombres desseins : vous trouverez plus de docilité dans ses enfans. Mais craignez que les vôtres n'exécutent sur leur père ce que vous

In patre facient, quidquid in patruo doces.
Saepe in magistrum scelera redierunt sua.

ATREUS.

Ut nemo doceat fraudis et sceleris vias,
Regnum docebit. Ne mali fiant, times?
Nascuntur istud. Quod vocas saevum, asperum,
Agique dire credis, et nimium impie,
Fortasse et illic agitur.

SATELLES.

Hanc fraudem scient
Nati parari?

ATREUS.

Tacita tam rudibus fides
Non est in annis, detegent forsan dolos.
Tacere multis discitur vitae malis.

SATELLES.

Ipsosne, per quos fallere alium cogitas,
Falles, ut ipsi crimine et culpa vacent?

ATREUS.

Quid enim est necesse liberos sceleri meo
Inserere? per nos odia se nostra explicent.
Male agis, recedis anime: si parcis tuis,
Parces et illi: consili Agamemnon mei
Sciens minister fiat, et patri sciens
Menelaus adsit. Prolis incertae fides
Ex hoc petatur scelere. Si bella abnuunt,
Et gerere nolunt odia; si patruum vocant:
Pater est. Eatur. Multa sed trepidus solet

voulez qu'ils exécutent sur leur oncle : souvent le crime retombe sur son auteur.

ATRÉE.

Quand personne n'enseignerait à mes enfants tous les détours de la perfidie et de la scélératesse, le trône les leur fera bien connaître. Crains-tu qu'ils ne deviennent pas méchans? Va! les fils des rois le sont en naissant : mon projet te paraît cruel, atroce, inhumain; on en médite peut-être un plus grand dans mon palais même, au moment où je te parle.

LE GARDE.

Oseriez-vous confier votre projet à vos enfants?

ATRÉE.

Non; l'inexpérience de leur âge ne sait pas encore garder un secret; ils me décèleraient peut-être. On n'apprend à se taire qu'à l'école du malheur.

LE GARDE.

Ainsi, après vous être servi de vos fils pour tromper Thyeste, vous les tromperez à leur tour, afin qu'ils ne partagent pas votre crime?

ATRÉE.

Oui. Pourquoi associerais-je mes enfants à mon crime? Il suffit de moi seul pour exécuter ce que ma haine a conçu. O mon courage! tu m'inspires mal et tu te ralentis! Épargner mes enfants, c'est épargner Thyeste. Je veux qu'Agamemnon connaisse et seconde mes projets; que Ménélas soit instruit de la résolution de son père et ne me quitte point. Je doute de leur origine; le crime que je vais commettre éclaircira mes doutes. S'ils refusent de servir ma vengeance; s'ils appellent Thyeste leur oncle; il est leur père..... Marchons. Mais l'altération de nos traits, révèle souvent malgré nous

Detegere vultus; magna nolentem quoque
Consilia produnt: nesciant, quantae rei
Fiant ministri. Nostra tu coepta occule.

SATELLES.

Haud sum monendus. Ista nostro in pectore
Fides timorque, sed magis claudet fides.

SCENA II.

CHORUS.

TANDEM regia nobilis,
Antiqui genus Inachi,
Fratrum composuit minas.
Quis vos exagitat furor,
Alternis dare sanguinem,
Et sceptrum scelere aggredi?
Nescitis cupidi arcium[1],
Regnum quo jaceat loco.
Regem non faciunt opes,
Non vestis Tyriae color,
Non frontis nota regiae,
Non auro nitidae fores.
Rex est, qui posuit metus,
Et diri mala pectoris:
Quem non ambitio impotens,
Et nunquam stabilis favor

les secrets de notre âme. Laissons ignorer à mes enfants l'attentat dont ils seront les ministres. Et toi, cache bien me desseins.

LE GARDE.

Il est inutile de me le recommander. La fidélité et la terreur, surtout, me fermeront la bouche.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Enfin la noble race qui règne sur le trône du vieux Inachus semble se reposer, et les deux frères concentrent leur haine. Insensés ! quelle fureur vous porte à répandre alternativement un sang précieux, à vous disputer le sceptre par un parricide ? Ambitieux ! qui voulez habiter les palais, vous ne savez pas où réside la véritable royauté. Ce ne sont point les trésors qui font les rois; ce n'est ni la pourpre de Tyr (1), ni l'orgueil du diadème, ni les lambris étincelans d'or. Celui-là seul est roi, qui ne craint rien, dont l'âme est affranchie de toutes les passions, et que ne fait pas mouvoir l'ambition déréglée ou la faveur passagère du vulgaire inconstant. On peut être esclave avec tout ce que renferment les mines de l'Occident, avec l'or que roule le Tage dans son lit éclatant, avec toutes les moissons que contiennent les aires de la Lybie. Celui qui, sans baisser la paupière, voit tomber à ses côtés la foudre

Vulgi praecipitis movet.
Non quidquid fodit Occidens;
Aut unda Tagus aurea
Claro devehit alveo:
Non quidquid Libycis terit
Fervens area messibus:
Quem non concutiet cadens
Obliqui via fulminis:
Non Eurus rapiens mare;
Aut saevo rabidus freto
Ventosi tumor Adriae:
Quem non lancea militis,
Non strictus domuit chalybs;
Qui tuto positus loco,
Infra se videt omnia:
Occuritque suo libens
Fato: nec queritur mori[2].

Reges conveniant licet,
Qui sparsos agitant Dahas;
Qui rubri vada litoris,
Et gemmis mare lucidum
Late sanguineum tenent:
Aut qui Caspia fortibus
Recludunt juga Sarmatis.
Certet, Danubii vadum
Audet qui pedes ingredi;
Et quocunque loco jacent
Seres vellere nobiles;
Mens regnum bona possidet.
Nil ullis opus est equis;
Nil armis, et inertibus

en obliques sillons; qui, sans frémir, voit la mer écumante gronder sous l'impétueux Eurus; qui, sans trembler, entend l'orageuse Adriatique, et découvre sans pâlir une épée menaçante qui brille au-dessus de sa tête, celui-là seul mérite le titre de roi. Celui-là seul est roi, dont l'âme est tranquille, et qui, s'élevant dans les régions supérieures, met à ses pieds toutes les choses humaines, subit en paix son destin, et meurt sans se plaindre.

En vain il verrait conjurés contre lui les rois qui tourmentent les Dahes (2) dispersés çà et là, et ceux qui dominent sur la mer Rouge, ou sur les côtes de l'Érythrée si brillante par ses diamans, ou sur la Caspienne dont les barrières enchaînent la valeur des Sarmates. En vain s'armeraient contre lui ceux qui osent franchir les ondes du Danube, ou pénétrer chez les Sères (3) que rend si fameux leur soie précieuse, dans quelque climat qu'ils habitent. Un bon esprit possède seul l'art de régner; seul il en a le droit. Il n'a besoin ni de ces coursiers, ni de ces armes, ni de ces traits impuissans que lancent le Parthe dans sa fuite simulée, ni de ces machines destructives qui renversent les villes, et lancent contre les murs ennemis des rochers énormes.

On est roi quand on ne craint rien, quand on ne désire rien, et tout mortel peut se procurer cet empire. Qu'un autre

Telis, quae procul ingerit
Parthus, cum simulat fugas:
Admotis nihil est opus
Urbes sternere machinis,
Longe saxa rotantibus.
Rex est, qui metuit nihil.
Rex est, qui cupiet nihil.
Hoc regnum sibi quisque dat.
Stet, quicunque volet, potens
Aulae culmine lubrico:
Me dulcis saturet quies.
Obscuro positus loco,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepitu dies,
Plebejus moriar senex.
Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

essaie de rester debout sur le sommet glissant d'un trône; moi, j'aime mieux jouir des douceurs du repos. Obscur, je serai bien plus tranquille. Puissé-je, inconnu de mes contemporains, couler ma vie dans le silence! Puissé-je, simple Plébéïen, filer mes jours sans remords et mourir de vieillesse! La mort n'est fâcheuse que pour celui qui, trop connu dans le monde, meurt sans se connaître lui-même.

PLISTHENES.

Pigro (Quid hoc est?) genitor incessu stupet,
Vultumque versat, seque in incerto tenet.

THYESTES.

Quid, anime, pendes? quidve consilium diu
Tam facile torques? rebus incertissimis,
Fratri atque regno credis? ac metuis mala
Jam victa, jam mansueta? et aerumnas fugis
Bene collocatas? esse jam miserum juvat.
Reflecte gressum, dum licet, teque eripe.

PLISTHENES.

Quae causa cogit, genitor, a patria gradum
Referre visa? cur bonis tantis sinum
Subducis? ira frater abjecta redit;
Partemque regni reddit: et lacerae domus
Componit artus, teque restituit tibi.

THYESTES.

Causam timoris, ipse quam ignoro, exigis.
Nihil timendum video; sed timeo tamen.
Placet ire: pigris membra sed genubus labant,
Alioque, quam quo nitor, abductus feror.
Sic concitatam remige et velo ratem
AEstus resistens remigi et velo, refert.

PLISTHENES.

Evince, quidquid obstat, et mentem impedit;
Reducemque quanta praemia exspectent, vide.
Pater, potes regnare.

PLISTHÈNES (*seul*).

Eh quoi! mon père ralentit sa marche; il semble interdit; ses traits sont altérés; il regarde en arrière. Que signifie donc ce changement inattendu?

THYESTE.

O mon âme! d'où vient cette irrésolution? pourquoi me tourmenter, quand il est si facile de prendre un parti? Thyeste, au milieu d'une si grande incertitude, n'oserais-tu te fier à un frère, à un roi? craindrais-tu encore des obstacles que tu as surmontés, des ressentimens que le temps a calmés, des dangers qui sont déjà bien loin de toi!... Non, je préfère rester malheureux. (*A son fils.*) Retournons sur nos pas, puisqu'il en est temps encore: arrachons-nous de ces lieux funestes.

PLISTHÈNES.

A la vue de votre patrie, ô mon père, qui vous oblige à la fuir? Pourquoi vous soustraire à tant de charmes? Vainqueur de sa haine, votre frère revient à vous. Il vous rend la moitié du royaume paternel; il réunit les membres d'une famille trop long-temps divisée; il vous rend à vous-même.

THYESTE.

Tu me demandes le motif de mes frayeurs; je l'ignore moi-même. Tout ici doit me rassurer, et cependant je crains tout. Je voudrais avancer et mes genoux chancèlent. Je me sens entraîné malgré moi loin du but que je m'efforce d'atteindre; tel qu'un navire que les voiles et les rames poussent vers la plage, et qu'une vague impétueuse entraîne d'un autre côté.

PLISTHÈNES.

Bannissez ces alarmes qui troublent votre raison, et voyez le bonheur qui vous attend à votre retour. O mon père! vous pouvez régner.

THYESTES.

Cum possim mori?

PLISTHENES.

Summa est potestas.

THYESTES.

Nulla, si cupias nihil.

PLISTHENES.

Natis relinques.

THYESTES.

Non capit regnum duos.

PLISTHENES.

Miser esse mavult, esse qui felix potest?

THYESTES.

Mihi crede, falsis magna nominibus placent.
Frustra timentur dura. Dum excelsus steti,
Nunquam pavere destiti, atque ipsum mei
Ferrum timere lateris. O, quantum bonum est,
Obstare nulli! capere securas dapes
Humi jacentem! scelera non intrant casas,
Tutusque mensa capitur angusta cibus.
Venenum in auro bibitur. Expertus loquor,
Malam bonae praeferre fortunam licet.
Non vertice alti montis impositam domum,
Et eminentem civitas humilis tremit;
Nec fulget altis splendidum tectis ebur;
Somnosque non defendit excubitor meos:
Non classibus piscamur et retro mare
Jacta fugamus mole; non ventrem improbum

THYESTE.

Eh! ne puis-je pas mourir?

PLISTHÈNES.

Songez à la souveraine puissance.

THYESTE.

Elle est nulle pour celui qui ne désire rien.

PLISTHÈNES.

Vous la laisserez à vos enfants.

THYESTE.

Un royaume ne peut contenir deux rois.

PLISTHÈNES.

Vous aimez mieux être malheureux, quand votre bonheur est dans vos mains.

THYESTE.

Crois-moi, mon fils, on donne aux grandeurs des noms qui nous séduisent. On a tort de craindre les rigueurs de la pauvreté. Dans mon élévation, je n'ai jamais cessé de trembler; je redoutais jusqu'à l'épée que je portais à mon côté. Qu'il est bien plus sûr de n'exciter l'envie de personne, et de prendre tranquillement, couché par terre, un modeste repas! Les crimes n'entrent point dans les cabanes; on y prend sans inquiétude une nourriture frugale. C'est dans les coupes d'or qu'on verse le poison. J'en parle par expérience; la misère est préférable aux plus brillantes fortunes. Pauvre comme je le suis, je ne rédoute point les craintes qu'éprouve l'humble cité à la vue d'un palais élevé sur le sommet d'une montagne par un superbe dominateur (2). Je n'ai ni de somptueux pilastres embellis par l'ivoire, ni des gardes pour protéger mon sommeil, ni des flottes uniquement occupées à pêcher pour moi; je ne force point la mer à reculer devant mes

Alimus tributo gentium; nullus mihi
Ultra Getas metatur et Parthos ager:
Non ture colimur; nec meae, excluso Jove,
Ornantur arae: nulla culminibus meis
Imposita nutat silva; nec fumant manu
Succensa multa stagna: nec somno dies,
Bacchoque nox jungenda pervigili datur.
Sed non timemur. Tuta sine telo est domus,
Rebusque parvis alta praestatur quies.
Immane regnum est, posse sine regno pati.

PLISTHENES.

Nec abnuendum est, si dat imperium Deus.

THYESTES.

Nec appetendum.

PLISTHENES.

Frater, ut regnes, rogat.

THYESTES.

Rogat! timendum est. Errat hic aliquis dolus.

PLISTHENES.

Redire pietas, unde submota est solet:
Reparatque vires justus amissas amor.

THYESTES.

Amat Thyesten frater! aethereas prius
Perfundet Arctos pontus; et Siculi rapax
Consistet aestus unda, et Ionio seges
Matura pelago surget; et lucem dabit
Nox atra terris: ante cum flammis aquae,

digues ambitieuses; je ne satisfais point mon appétit déréglé avec le tribut des peuples. On ne moissonne point pour moi au-delà des Gètes et des Parthes. On ne m'offre point d'encens; on n'embellit point mes autels aux dépens de ceux de Jupiter. Des forêts entières ne se balancent point sur mes terrasses; une foule de malheureux n'échauffe point pour moi d'immenses étangs (3); je ne connais point le sommeil pendant le jour; je ne passe point les nuits à sacrifier à Bacchus (4). Mais aussi je n'inspire point des craintes continuelles à ceux qui m'approchent. Sans armes, ma maison est en sûreté. A l'ombre de ma pauvreté, je jouis des douceurs du repos. Savoir se paser d'un royaume, c'est posséder un empire indestructible.

PLISTHÈNES.

On ne doit pas refuser un trône, quand c'est un dieu qui nous l'offre.

THYESTE.

Il ne faut point le rechercher.

PLISTHÈNES.

C'est un frère qui vous prie de régner.

THYESTE.

Il m'en prie! J'ai donc raison de craindre. La perfidie est là, errante autour de moi, pour me surprendre.

PLISTHÈNES.

Un moment égarée, la tendresse fraternelle a repris sa place dans le cœur de votre frère, et l'amour veut se dédommager de tant de momens perdus.

THYESTE.

Mon frère pourrait aimer Thyeste! Non, les constellations de l'ours se plongeraient plutôt dans l'Océan comme les autres étoiles : l'onde rapide du détroit de Sicile deviendrait calme, les flots Ioniens produiraient plutôt de riches mois-

Cum morte vita, cum mari ventus fidem
Foedusque jungent.

PLISTHENES.

Quam tamen fraudem times?

THYESTES.

Omnem. Timori quem meo statuam modum?
Tantum potest, quantum odit.

PLISTHENES.

In te quid potest?

THYESTES.

Pro me nihil jam metuo: vos facitis mihi
Atrea timendum.

PLISTHENES.

Decipi captus times?
Serum est cavendi tempus in mediis malis.

THYESTES.

Eatur: unum genitor hoc testor tamen,
Ego vos sequor, non duco.

PLISTHENES.

Respiciet Deus
Bene cogitata. Perge non dubio gradu.

sons; on verrait plutôt, la ténébreuse nuit éclairer la terre, l'eau s'unir avec le feu; la vie avec la mort; les vents feraient plutôt alliance avec la mer.

PLISTHÈNES.

Mais quel piége avez-vous à redouter?

THYESTE.

J'ai tout à craindre. Eh! comment ne pas trembler? La puissance d'Atrée n'égale-t-elle pas sa haine?

PLISTHÈNES.

Que peut-il donc contre vous?

THYESTE.

Ah! ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour toi; c'est pour tes frères qu'Atrée me semble redoutable.

PLISTHÈNES.

Est-ce à présent que vous êtes en son pouvoir qu'il faut céder à la crainte? Il n'est plus temps de craindre au milieu du danger...

THYESTE.

Marchons. Cependant, j'en fais ici le serment, votre père vous suivra, mais ne vous conduira point.

PLISTHÈNES.

Un dieu rendra justice à vos bonnes intentions et nous protégera. Prenez une marche plus assurée.

Plisthènes s'avance avec son jeune frère Tantale. Thyeste le suit avec un tremblement involontaire, et tenant par la main son troisième fils qui n'était qu'un faible enfant.

SCENA II.

ATREUS, THYESTES, PLISTHENES. TANTALUS JUNIOR, PARVULUS.

ATREUS.

Plagis tenetur clusa dispositis fera.
Et ipsum, et una generis invisi indolem
Junctam parenti cerno. Jam tuto in loco
Versantur odia: venit in nostras manus
Tandem Thyestes: venit, et totus quidem.
Vix tempero animo, vix dolor frenos capit.
Sic, cum feras vestigat, et longo sagax
Loro tenetur Umber, ac presso vias
Scrutatur ore; dum procul lento suem
Odore sentit, paret, et tacito locum
Rostro[1] pererrat: praeda cum propior fuit,
Cervice tota pugnat, et gemitu vocat
Dominum morantem, seque retinenti eripit.
Cum spirat ira sanguinem[2]; nescit tegi.
Tamen tegatur. Aspice, ut multo gravis
Squallore vultus obruat moestos coma:
Quam foeda jaceat barba. Praestatur fides.
Fratrem juvat videre: complexus mihi

SCÈNE II.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNES. LE JEUNE TANTALE, LE PETIT ENFANT, *personnages muets.*

ATRÉE (*dans l'enfoncement du théâtre et à part*).

JE le tiens ce monstre farouche, je le tiens dans les filets que j'ai si bien disposés. Oui, je remarque en lui, et dans ceux qui l'accompagnent, ce naturel que je déteste. Ma haine est en sûreté : Thyeste est dans mes mains ; il y est tout entier. A peine je me possède, à peine je contiens mon ressentiment ; semblable à ces fiers animaux de l'Ombrie, que maîtrise une lesse importune, quand leur subtil odorat sent la trace d'un sanglier. Ils obéissent pourtant et flairent en silence de tous côtés. Mais à mesure qu'ils approchent de leur proie, tous les muscles de leurs cous se tendent ; le feu sort de leurs yeux, et par leurs gémissements ils accusent leurs maîtres de lenteur ; ils rompent tous les liens qui les arrêtent.

Quand la colère respire le sang, qu'elle a de peine à se cacher ! Cachons cependant la nôtre. (*Il regarde Thyeste.*) Comme son épaisse chevelure retombe en désordre sur son visage ! que cette longue barbe le défigure ! Prenons un air de confiance. (*Il aborde Thyeste.*) Mon frère, je vous revois avec plaisir. (*Il l'embrasse.*) Rendez-moi donc le baiser fraternel ; il aura pour moi tant de charmes ! Oublions toutes nos dissentions ; n'écoutons dans cet heureux jour que la

Redde expetitos. Quidquid irarum fuit,
Transierit. Ex hoc sanguis ac pietas die
Colantur: animis odia damnata excidant.

THYESTES.

Diluere possem cuncta, nisi talis fores.
Sed fateor, Atreu, fateor, admisi omnia
Quae credidisti. Pessimam causam meam
Hodierna pietas fecit. Est prorsus nocens,
Quicunque visus tam bono fratri est nocens.
Lacrimis agendum est: supplicem primus vides.
Hae te precantur pedibus intactae manus.
Ponatur omnis ira, et ex animo tumor
Erasus abeat: obsides fidei accipe
Hos innocentes.

ATREUS.

Frater, a genubus manus
Aufer, meosque potius amplexus pete.
Vos quoque, senum praesidia, tot juvenes, meo
Pendete collo. Squallidam vestem exue,
Oculisque nostris parce, et ornatus cape
Pares meis; laetusque fraterni imperii
Capesse partem. Major haec laus est mea,
Fratri paternum reddere incolumi decus.
Habere regnum, casus est: virtus, dare.

THYESTES.

Dii paria, frater, pretia pro tantis tibi
Meritis rependant. Regiam capitis notam
Squallor recusat noster, et sceptrum manus

voix du sang et de la piété. Bannissons de nos cœurs ces haines funestes, que tous deux nous avons condamnées en secret, et qu'elles expirent à l'instant même.

THYESTE.

Je pourrais m'excuser, si vous m'aviez témoigné moins d'amour. Mais non, écoutez mes aveux. Atrée, je le confesse, j'ai commis.... tout ce que vous avez cru. Ma cause était mauvaise, votre piété seule la rend bonne en ce jour. On est bien coupable, quand on le paraît aux yeux d'un bon frère. Je n'ai plus que mes larmes pour défense. Le premier de tous les mortels, vous me voyez à vos pieds comme un humble suppliant; et Thyeste qui jamais n'embrassa les genoux de personne, embrasse les vôtres. Calmez votre indignation, effacez jusqu'à la moindre trace de vos ressentimens, et recevez, ô mon frère, ces innocents, pour gages de ma foi.

ATRÉE.

Relevez-vous, ô mon frère; vous à mes pieds! Ah! volez plutôt dans mes bras. Et vous aussi, doux appuis de sa vieillesse, venez tous trois partager ma tendresse. Mon frère, quittez ces vêtements de la misère qui blessent mes regards. Reprenez des ornemens pareils aux miens; recevez avec joie la moitié de mes états. Mon plus beau titre de gloire est de rendre à mon frère la dignité paternelle. Avoir une couronne est l'effet du hasard, la donner est l'ouvrage de la vertu.

THYESTE.

Que les dieux, ô mon frère, vous accordent une récompense égale à tant de bienfaits! Mes cheveux en désordre ne doivent plus être ceints du diadème, ma main infortunée

Infausta refugit. Liceat in media mihi
Latere turba.

ATREUS.

Recipit hoc regnum duos.

THYESTES.

Meum esse credo, quidquid est, frater tuum.

ATREUS.

Quis influentis dona fortunae abnuit?

THYESTES.

Expertus est quicunque, quam facile effluant[3].

ATREUS.

Fratrem potiri gloria ingenti vetas?

THYESTES.

Tua jam peracta gloria est, restat mea.
Respuere certum est regna consilium mihi.

ATREUS.

Meam relinquam, nisi tuam partem accipis.

THYESTES.

Accipio. Regni nomen impositi feram:
Sed jura et arma servient mecum tibi.

ATREUS.

Imposita capiti vincla venerando gere.
Ego destinatas victimas Superis dabo.

ne se sent plus capable de porter un sceptre; laissez-moi me cacher dans la foule de vos sujets.

ATRÉE.

Non ; ce royaume est assez grand pour avoir deux maîtres.

THYESTE.

Mon frère, je crois que tout ce qui est à vous est encore à moi....

ATRÉE.

Eh ! qui peut refuser les libéralités de la fortune?

THYESTE.

Celui qui a éprouvé combien elles sont passagères.

ATRÉE.

Voulez-vous envier à votre frère la plus grande gloire qu'il puisse acquérir?

THYESTE.

Il ne manque rien à votre gloire; la mienne n'est pas commencée; j'ai pris la ferme résolution de ne point régner.

ATRÉE.

Si vous refusez de partager ma couronne, je l'abdique.

THYESTE.

Je l'accepte, puisque vous le voulez. Mais je n'aurai de roi que le nom; et mon droit, mes armes, ma personne, vous seront toujours subordonnés.

ATRÉE.

Ceignez donc votre tête vénérable du diadème royal qui vous est offert : moi, je vais immoler aux dieux les victimes que je leur ai destinées.

SCENA III.

CHORUS.

Credat hoc quisquam? ferus ille et acer,
Nec potens mentis, truculentus Atreus,
Fratris aspectu stupefactus haesit.
Nulla vis major pietate vera est.
Jurgia externis inimica durant,
Quos amor verus tenuit, tenebit.
Ira cum magnis agitata causis
Gratiam rupit, cecinitque bellum;
Cum leves frenis sonuere turmae,
Fulsit hinc illinc agitatus ensis;
Quem movet crebro furibundus ictu
Sanguinem Mavors cupiens recentem;
Opprimit ferrum, manibusque junctis
Ducit ad pacem pietas negantes.
Otium tanto subitum e tumultu
Quis Deus fecit? modo per Mycenas
Arma civilis crepuere belli.
Pallidae natos tenuere matres[1],
Uxor armato timuit marito,
Cum manum invitus sequeretur ensis,
Sordidus pacis vitio quietae.
Ille labentes renovare muros;

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Qui l'aurait cru? le féroce, l'impétueux, le barbare Atrée, interdit à l'aspect de son frère, vient d'oublier sa haine! Il n'est point de puissance qui résiste à la force du sang. Les inimitiés entre des étrangers sont éternelles; mais le véritable amour réunira toujours ceux qu'il a une fois unis. La colère animée par de grands intérêts avait rompu l'harmonie des empires; la trompette guerrière retentissait, des coursiers légers faisaient trembler la terre sous leurs pas. De part et d'autre l'épée s'agitait et brillait dans les airs; le dieu Mars furieux, toujours avide d'un sang nouveau, balançait sur nos têtes le fer homicide; mais la tendre humanité l'a désarmé; elle a contraint les plus forcenés à demander la paix, après les avoir réunis.

Un calme subit succède à la plus grande agitation; quel dieu nous a rendu la paix? A l'instant même encore, Mycènes retentissait du fracas de la guerre civile. Les mères désolées tremblaient pour leurs enfants, les femmes pour leurs époux, armés partout de fer rongé par la rouille, après une paix si longue. Ici on relevait des remparts dégradés par le temps; là on étayait des tours ruinées et chancelantes; on fermait avec des chaînes énormes les portes de la ville; et la garde

Hic situ quassas stabilire turres;
Ferreis portas cohibere claustris
Ille certabat; pavidusque pinnis
Anxiae noctis vigil incubabat.
Pejor est bello timor ipse belli.
Jam minae saevi cecidere ferri,
Jam silet murmur grave classicorum;
Jam tacet stridor litui strepentis;
Alta pax urbi revocata laetae est.
Sic ubi ex alto tumuere fluctus,
Brutium Coro feriente pontum,
Scylla pulsatis resonat cavernis,
Ac mare in portu timuere nautae,
Quod rapax haustum revomit Charybdis;
Et ferus Cyclops metuit parentem[2]
Rupe ferventis residens in AEtnae,
Ne superfusis violentur undis
Ignis aeternis resonans caminis;
Et putat mergi sua posse pauper
Regna Laertes, Ithaca tremente.
Si suae ventis cecidere vires,
Mitius stagno pelagus recumbit;
Alta quae navis timuit secare
Hinc et hinc fusis spatiosa velis,
Strata ludenti patuere cymbae:
Et vacat mersos numerare pisces?
Hic ubi ingenti modo sub procella
Cyclades pontum timuere motae.
Nulla sors longa est, dolor ac voluptas
Invicem cedunt. Brevior voluptas.
Ima permutat levis ora summis

nocturne appuyée sur les crénaux de nos murailles, veillait en frissonnant.

La terreur que la guerre inspire est plus affreuse que la guerre elle-même; mais enfin nous ne redoutons plus le fer menaçant de l'ennemi; déjà même le bruit alarmant des clairons et l'éclat déchirant des trompettes, ne frappent plus nos oreilles. L'heureuse Argos goûte une paix profonde, et se livre à la joie. Ainsi, quand les flots s'élancent en grondant du fond des abîmes, et que le rapide Corus vient tourmenter la mer de l'Abruzze, Scylla retentit jusqu'au fond de ses cavernes; le nautonnier, même dans le port, regarde avec effroi les vagues écumantes que la rapace Charybde engloutit et rend tour à tour; le farouche Poliphème, assis sur une roche brûlante de l'Etna, craint que Neptune son père ne vienne éteindre avec ses eaux vagabondes, les feux éternels qui pétillent dans ses arsenaux; le pauvre Laërte croit déjà voir sa tremblante Ithaque submergée au milieu des flots.

Mais aussitôt que la violence des vents est passée, la mer redevient calme comme l'onde d'un étang paisible; et alors le navire qui redoutait les flots irrités, étend ses voiles spacieuses; les barques légères semblent se jouer sur la surface liquide; et, dans ces mêmes eaux où les tempêtes avaient inspiré tant d'alarmes aux Cyclades ébranlées, on pourrait maintenant compter les poissons qui reparaissent.

Il n'est point dans la vie d'état permanent : le plaisir et la peine se succèdent. Le plaisir dure peu. Un seul instant suffit pour nous précipiter du faîte des grandeurs au dernier terme de l'abaissement.

Celui qui dispense les diadèmes à son gré (1), qui voit les nations tremblantes à ses genoux, qui d'un signe de tête dé-

Ille, qui donat diadema fronti,
Quem genu nixae tremuere gentes,
Cujus ad nutum posuere bella
Medus, et Phoebi propioris Indus,
Et Daae Parthis equitem minati;
Anxius sceptrum tenet, et moventes
Cuncta divinat metuitque casus
Mobiles rerum, dubiumque tempus.
Vos, quibus rector maris atque terrae
Jus dedit magnum necis atque vitae,
Ponite inflatos tumidosque vultus:
Quidquid a vobis minor extimescit,
Major hoc vobis dominus minatur.
Omne sub regno graviore regnum est.
Quem dies vidit veniens superbum:
Hunc dies vidit fugiens jacentem.
Nemo confidat nimium secundis;
Nemo desperet meliora lapsis.
Miscet haec illis, prohibetque Clotho
Stare fortunam. Rotat omne fatum.
Nemo tam Divos habuit faventeis,
Crastinum ut possit sibi polliceri.
Res Deus nostras celeri citatas
Turbine versat.

sarme le Mède belliqueux, l'Indien brûlé par l'astre du jour, et les Dahes si redoutés de la cavalerie des Parthes, tient lui-même le sceptre avec inquiétude; il prévoit ces grandes révolutions qui bouleversent l'univers; il craint tout du temps incertain et mobile.

O vous, à qui le suprême arbitre de la terre et des mers a donné le droit si redoutable de la vie et de la mort, dépouillez vos fronts de leur superbe arrogance. Si vos humbles sujets vous craignent, craignez bien davantage un maître plus grand que vous. Tous les empires relèvent d'un empire supérieur. Le même jour a vu souvent le même monarque sur le trône et dans la poussière. Ne soyez jamais trop confians dans le bonheur; ne désespérez de rien dans l'adversité. L'inflexible Clotho nous place impitoyablement entre ces deux situations, et ne laisse aux caprices de la fortune qu'une durée arbitraire. La roue du destin renverse tout. Nul mortel n'est assez favorisé des dieux pour être sûr du lendemain. Le maître du monde roule dans un tourbillon rapide les hommes et tout ce qui leur appartient.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

NUNTIUS, CHORUS.

NUNTIUS.

Quis me per auras turbo praecipitem vehet,
Atraque nube involvet, ut tantum nefas
Eripiat oculis? o domus, Pelopi quoque
Et Tantalo pudenda!

CHORUS.

Quid portas novi?

NUNTIUS.

Quaenam ista regio est, Argos et Sparte impios
Sortita fratres? et maris gemini premens
Fauces Corinthos? an feris Ister fugam
Praebens Alanis? an sub aeterna nive
Hyrcana tellus, an vagi passim Scythae?
Quis hic nefandi est conscius monstri locus?

CHORUS.

Effare : et istud pande, quodcunque est malum.

NUNTIUS.

Si steterit animus, si metu corpus rigens
Remittet artus. Haeret in vultu trucis
Imago facti. Ferte me insanae procul

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COURRIER, LE CHŒUR.

LE COURRIER.

Quel dieu daignera m'emporter dans un tourbillon, et m'envelopper d'un nuage épais, pour épargner à mes yeux un si horrible spectacle? O race abominable! tu ferais rougir Pélops et Tantale lui-même.

LE CHŒUR.

Quelle est donc cette nouvelle que vous nous apportez?

LE COURRIER.

Suis-je chez des peuples barbares! Est-ce à Argos ou à Sparte qu'ont reçu le jour ces frères si dénaturés? Est-ce à Corinthe que pressent les deux mers, ou sur les bords de l'Ister, si favorables aux incursions des cruels Alains? ou bien ont-ils pris naissance sur les neiges éternelles de l'Hircanie, ou enfin chez les Scythes vagabonds? Comment existe-t-il un point de la terre où l'on ait pu voir et souffrir un aussi exécrable attentat?

LE CHŒUR.

Expliquez-vous; révélez nous ce terrible mystère quel qu'il soit.

LE COURRIER.

Attendez que mon âme soit plus calme; que mon corps et mes membres glacés par l'effroi, reprennent leurs mouvemens accoutumés. Mais non; cette horrible image frappe

Illo procellae. Ferte, quo fertur dies
Hinc raptus.

CHORUS.

Animos gravius incertos tenes.
Quid sit, quod horres, ede et auctorem indica.
Non quaero quis sit, sed uter. Effare ocius.

NUNTIUS.

In arce summa Pelopeae pars est domus
Conversa ad Austros; cujus extremum latus
AEquale monti crescit, atque urbem premit,
Et contumacem regibus populum suis
Habet sub ictu: fulget hic turbae capax
Immane tectum, cujus auratas trabes
Variis columnae nobiles maculis ferunt.
Post ista vulgo nota, quae populi colunt,
In multa dives spatia discedit domus.
Arcana in imo regia secessu patet,
Alta vetustum valle compescens nemus,
Penetrale regni. Nulla qua laetos solet
Praebere ramos arbor, aut ferro coli:
Sed taxus; et cupressus, et nigra ilice
Obscura nutat silva; quam supra eminens
Despectat alte quercus, et vincit nemus.
Hinc auspicari regna Tantalidae solent,
Hinc petere lapsis rebus et dubiis opem.
Affixa inhaerent dona, vocales tubae,
Fractique currus, spolia Myrtoi maris,
Victaeque falsis axibus pendent rotae,

encore mes regards. Tempêtes insensées de l'air, enlevez-moi dans un autre climat; transportez-moi dans les régions où le soleil s'est caché en quittant cette contrée.

LE CHOEUR.

Vous nous tenez trop long-temps dans les tourments de l'incertitude. Dites-nous enfin ce qui vous fait frissonner; et, parmi les deux frères, nommez-nous le plus coupable.

LE COURRIER.

Dans la partie supérieure du palais de Pélops est une aile exposée au midi, et dont l'extrémité, aussi haute que la montagne, domine toute la ville, et met les rois à portée d'enchaîner le peuple s'il tentait de se révolter (1). Là est une salle immense, capable de contenir une cité entière; de magnifiques colonnes ornées de peintures diverses, y soutiennent des poutres d'or. Derrière cette salle que fréquente le peuple, le palais se divise en plusieurs grands appartemens. Celui du prince est le plus reculé. C'est un bâtiment isolé qu'entoure un bois antique; c'est le sanctuaire impénétrable de la royauté. Les arbres de ce bois ne charment point la vue par leur riant feuillage que le fer n'émonda jamais; on n'y plante que des ifs et des cyprès; la noire yeuse rembrunit encore cette forêt, et le chêne y élève sa tête altière, et semble augmenter par son ombrage l'obscurité de cette retraite. C'est là que la race de Tantale va prendre les augures, et s'initier dans l'art de gouverner: c'est encore là qu'elle consulte les dieux dans ses revers ou dans les malheurs dont elle se croit menacée. Les murs sont chargés d'offrandes, de trompettes, de chars brisés, de dépouilles arrachées sur la mer Myrtoëne, de roues dont les essieux trompeurs ont causé la la défaite de plusieurs héros; enfin, de tous les trophées des

Et omne gentis facinus: hoc Phrygius loco
Fixus tiaras Pelopis; hic praeda hostium,
Et de triumpho picta barbarico chlamys.
Fons stat sub umbra tristis, et nigra piger
Haeret palude. Talis est dirae Stygis
Deformis unda, quae facit coelo fidem.
Hic nocte caeca gemere ferales Deos,
Fama est: catenis lucus excussis sonat,
Ululantque Manes. Quidquid audire est metus,
Illic videtur. Errat antiquis vetus
Emissa bustis turba, et insultant loco
Majora notis monstra. Quin tota solet
Micare flamma silva, et excelsae trabes
Ardent sine igne. Saepe latratu nemus
Trino remugit: saepe simulacris domus
Attonita magnis; nec dies sedat metum.
Nox propria luco est, et superstitio inferum
In luce media regnat. Hinc orantibus
Responsa dantur certa, cum ingenti sono
Laxantur adyto fata, et immugit specus
Vocem Deo solvente.
Quo postquam furens
Intravit Atreus, liberos fratris trahens,
Ornantur arae. Quis queat digne eloqui?
Post terga juvenum nobiles revocat manus,
Et moesta vitta capita purpurea ligat;
Non tura desunt, non sacer Bacchi liquor,
Tangensve salsa victimam culter mola.

enfants de Tantale : là est encore la thiare du Phrygien Pélops (2), les dépouilles des ennemis, les chlamydes des barbares peintes de diverses couleurs, qui jadis servirent à orner les chars de triomphe.

A l'ombre de ce bois est une triste fontaine aux eaux dormantes et marécageuses, semblables à l'onde affreuse du Styx qui répond de la fidélité des dieux. On dit que dans ce lieu sombre, on entend toutes les nuits les divinités funèbres gémir, les criminels secouer leurs chaînes, et les mânes pousser des hurlemens. On y voit les spectres qui glacent d'effroi, aussitôt qu'ils se font entendre. Les morts antiques sortent de leurs tombeaux pour errer dans ces lieux. On y rencontre des monstres plus effrayans que tous ceux qui nous sont connus. Quelquefois la forêt est tout en feu, et les arbres y brûlent sans se consumer. Souvent elle retentit du triple aboiement de Cerbère : on y distingue des spectres plus grands que nature, et jamais le jour n'y ramène le calme. La nuit a choisi ce lieu pour asyle, et l'on y voit en plein midi tout les phantômes des enfers. Ceux que le désir de connaître l'avenir y conduit, en rapportent des oracles certains, dès que le destin s'en est ouvert l'entrée avec un bruit horrible, et que le vallon a mugi sous la voix du dieu qui le remplit.

C'est là qu'après avoir fait parer les autels, le furieux Atrée se précipite, traînant avec lui les enfants de son frère. O ciel ! puis-je le dire ? Atrée lui-même charge de fers les nobles mains de ses neveux; il orne leurs têtes affligées de guirlandes de pourpre : l'encens brûle; la liqueur sacrée de Bacchus coule en libations; le couteau purifié dans le gâteau salé touche les victimes. L'ordre prescrit dans les sacrifices

Servatur omnis ordo, ne tantum nefas
Non rite fiat.

CHORUS.

Quis manum ferro admovet?

NUNTIUS.

Ipse est sacerdos, ipse funesta prece
Letale carmen ore violento canit,
Stat ipse ad aras, ipse devotos neci
Contrectat, et componit, et ferro admovet.
Attendit ipse. Nulla pars sacri perit.
Lucus tremiscit. Tota succusso solo
Nutavit aula, dubia, quo pondus daret,
Ac fluctuanti similis. E laevo aethere[1]
Atrum cucurrit limitem sidus trahens.
Libata in ignes vina mutato fluunt
Cruenta Baccho. Regium capiti decus
Bis terque lapsum est; flevit in templis ebur.
Movere cunctos monstra : sed solus sibi
Immotus Atreus constat, atque ultro Deos
Terret minantes. Jamque dimissa mora
Assiluit aris, torvum et obliquum intuens,
Jejuna silvis qualis in Gangeticis[2]
Inter juvencos tigris erravit duos,
Utriusque praedae cupida, quo primos ferat
Incerta morsus, flectit huc rictus suos,
Illo reflectit, et famem dubiam tenet;
Sic dirus Atreus capita devota impiae
Speculatur irae. Quem prius mactet sibi,

it scrupuleusement observé, comme si le plus exécrable attentat devait être exécuté de la manière la plus religieuse.

LE CHOEUR.

Et quel était le sacrificateur?

LE COURRIER.

Atrée lui-même. Il prononce les prières funèbres; sa bouche violente chante l'hymne de la mort; lui-même il s'appuie sur l'autel; lui-même touche les victimes qu'il a dévouées; il dispose leurs têtes pour les frapper; il approche le fer; il les observe avec attention. Aucune formule essentielle n'est oubliée. Cependant la forêt tremble, le palais, ébranlé jusque dans ses fondemens, chancelle et semble chercher de quel côté il tombera. Dans la partie gauche du ciel, une étoile s'élance et trace un noir sillon. Le vin versé dans le brasier se convertit en sang. Trois fois le diadème tombe de la tête d'Atrée. L'ivoire pleure dans les temples. Tous les assistans sont effrayés de ces prodiges. Le seul Atrée, inébranlable, épouvante les dieux qui le menacent; soudain il s'élance à l'autel et jette des regards farouches et obliques. Semblable à une tigresse que la faim dévore et qui se trouve dans les forêts du Gange entre deux jeunes taureaux : également avide de l'un et de l'autre, elle ne sait lequel elle dévorera le premier; elle tourne et retourne sa tête affreuse en grinçant les dents, et retient en suspens sa voracité. Tel est le sanguinaire Atrée; il contemple les deux victimes dévouées à sa fureur impie; il balance entre l'une et l'autre; la première et la seconde lui sont également odieuses. Peu lui importe la

Dubitat; secunda deinde quem caede immolet.
Nec interest: sed dubitat: et saevum scelus
Juvat ordinare.

CHORUS.

Quem tamen ferro occupat?

NUNTIUS.

Primus locus (ne deesse pietatem putes)
Avo dicatur; Tantalus prima hostia est.

CHORUS.

Quo juvenis animo, quo tulit vultu necem?

NUNTIUS.

Stetit sui securus, et non est preces
Perire frustra passus: ast illi ferus
In vulnere ensem abscondit, et penitus premens
Jugulo manum commisit; educto stetit
Ferro cadaver: cumque dubitasset diu
Hac parte, an illa caderet[3], in patruum cadit.
Tunc ille ad aras Plisthenem saevus trahit,
Adicitque fratri: colla percussa amputat.
Cervice caesa truncus in pronum ruit:
Querulum cucurrit murmure incerto caput.

CHORUS.

Quid deinde gemina caede perfunctus facit?
Puerone parcit? an scelus sceleri ingerit?

NUNTIUS.

Silva jubatus qualis armenia leo
In caede multa victor armento incubat,
Cruore rictus madidus, et pulsa fame

quelle tombera la première; mais il veut mettre de l'ordre dans son crime.

LE CHŒUR.

Lequel est enfin tombé le premier?

LE COURRIER.

Atrée (pour qu'on ne croie pas qu'il manque à la piété) sacrifie d'abord à son aïeul, et le jeune Tantale est sa première victime.

LE CHŒUR.

De quel œil ce malheureux enfant a-t-il vu la mort?

LE COURRIER.

Avec le plus grand calme: il ne s'est point abaissé à de vaines prières. L'assassin a caché son épée tout entière dans la blessure, et le serrant fortement à la gorge, il en a retiré le fer meurtrier. Le cadavre est encore resté debout, incertain de quel côté il tombera; il tombe enfin sur son oncle. Au même instant, le barbare traîne Plisthènes à l'autel, et le réunit à son frère, en lui tranchant la tête, qui, séparée du tronc, fait entendre encore un murmure sourd et plaintif.

LE CHŒUR.

Qu'a fait le tyran après ce double meurtre? a-t-il épargné l'enfant? a-t-il ajouté à ses crimes un nouveau crime encore?

LE COURRIER.

Tel, un lion d'Arménie à la crinière flottante, animé au carnage par le carnage même, la gueule teinte de sang, après avoir exercé sa fureur sur un troupeau nombreux, conserve

Non ponit iras; hinc et hinc tauros premens
Vitulis minatur, dente jam lasso piger:
Non aliter Atreus saevit, atque ira tumet,
Ferrumque gemina caede perfusum tenens,
Oblitus in quem rueret, infesta manu
Exegit ultra corpus. At pueri statim
Pectore receptus ensis, in tergo exstitit.
Cadit ille, et aras sanguine exstinguens suo,
Per utrumque vulnus moritur.

CHORUS.

O saevum scelus!

NUNTIUS.

Exhorruistis! hactenus sistat nefas,
Pius est.

CHORUS.

An ultra majus aut atrocius
Natura recipit?

NUNTIUS.

Sceleris hunc finem putas?
Gradus est.

CHORUS.

Quid ultra potuit? abjecit feris
Lanianda forsan corpora, atque igne arcuit.

NUNTIUS.

Utinam arcuisset, ne tegat functos humus,
Ne solvat ignis, avibus epulandos licet
Ferisque triste pabulum saevis trahat;
Votum est sub hoc, quod esse supplicium solet

toute sa rage, quoique sa faim soit apaisée, et menace encore de ses dents fatiguées les veaux timides, après avoir égorgé les taureaux; tel l'impitoyable Atrée, devenu plus furieux et toujours armé du glaive souillé par un double parricide, tombe sur ce faible enfant, et lui enfonce dans la poitrine le fer homicide, qui pénètre à travers du corps. Le sang de l'innocent, qui sort à gros bouillons de la double blessure, éteint le feu qui brûlait sur les autels, et la victime expire.

LE CHŒUR.

O l'horrible forfait!

LE COURRIER.

Retenez votre indignation... Le crime n'en est pas resté là. Atrée est encore vertueux.

LE CHŒUR.

La nature connaît-elle une plus grande atrocité?

LE COURRIER.

Pensez-vous être à la fin du crime? Vous n'en êtes qu'au premier degré.

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il pu faire de plus? a-t-il exposé aux bêtes féroces les corps de ces infortunés? les aurait-il privés de l'honneur du bûcher (2)?

LE COURRIER.

Plût aux dieux qu'il se fût contenté de les priver d'un peu de terre, de leur refuser les devoirs du bûcher, de les faire servir de pâture aux cruels vautours; et de donner pour tout supplice au trop malheureux Thyeste le spectacle de ses enfants assassinés sans sépulture!...

Pater insepultos spectet. O nullo scelus
Credibile in aevo, quodque posteritas neget!
Erepta vivis exta pectoribus tremunt,
Spirantque venae, corque adhuc pavidum salit.
At ille fibras tractat, ac fata inspicit;
Et adhuc calentes viscerum venas notat.
Postquam hostiae placuere, securus vacat
Jam fratris epulis. Ipse divisum secat
In membra corpus; amputat trunco tenus
Humeros patentes, et lacertorum moras;
Denudat artus dirus, atque ossa amputat:
Tantum ora servat, et datas fidei manus.
Haec verubus haerent viscera, et lentis data
Stillant caminis: illa flammatus latex,
Querente aheno, jactat: impositas dapes
Transiluit ignis, inque trepidantes focos
Bis ter regestus et pati jussus moram,
Invitus ardet. Stridet in verubus jecur.
Nec facile dicam, corpora an flammae magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit:
Et ipse fumus tristis, ac nebula gravis,
Non rectus exit, seque in excelsum levans,
Ipsos penates nube deformi obsidet.
O Phoebe patiens, fugeris retro licet,
Medioque ruptum merseris coelo diem,
Sero occidisti. Lancinat natos pater,
Artusque mandit ore funesto suos.
Nitet fluente madidus unguento comam,

O abomination qui ne trouvera de créance dans aucun ècle, et que la postérité ne pourra concevoir ! Les en-:ailles arrachées de ces corps palpitans frémissent; leurs eines respirent encore; leurs cœurs tressaillent sous la main qui les touche. Atrée examine les fibres fumantes, il y cherche les présages du destin, en observant tous les viscères qui conservent encore la chaleur et la vie. Satisfait des augures qu'il en tire, il s'occupe tranquillement du festin qu'il veut préparer à son frère. Il divise les corps en plusieurs parties; il détache du tronc les épaules et les bras dans toute leur étendue; le cruel met toutes les jointures à nu, brise tous les os, ne garde que la tête, et les mains qu'il avait pressées dans les siennes, comme un gage de fidélité. Le reste, attaché à des broches devant un brasier ardent, ou jeté dans des vases d'airain que la flamme environne, y distille lentement son suc. Mais l'airain se plaint et murmure; le feu recule d'effroi et semble repousser ces effroyables mêts. Trois fois Atrée reporte les tisons dans le foyer tremblant, et les tisons obligés d'obéir s'enflamment à regret. La broche crie, et l'on entend les gémissemens, dirai-je des corps ou du feu? La flamme devenue noire comme la poix, s'échappe en fumée, et cette fumée elle-même, triste et pesante comme un brouillard épais, ne s'élève qu'en ondulations irrégulières; elle se balance dans l'air et retombe en couvrant les Pénates d'un nuage livide.

O soleil, malgré ta patience, tu fuis cependant, et au milieu de ta carrière, tu nous amènes la nuit: mais que ta fuite m'a paru tardive!

Hélas! Thyeste, ce malheureux père, à table maintenant, déchire ses enfants; sa bouche avide les dévore. Sa tête parée exhale le parfum le plus doux; le vin appesantit ses esprit

Gravisque vino: saepe praeclusae cibum
Tenuere fauces. In malis unum hoc tuis
Bonum est, Thyesta, quod mala ignoras tua;
Sed et hoc peribit.
Verterit currus licet,
Sibi ipse Titan obvium ducens iter;
Tenebrisque facinus obruat taetrum novis
Nox missa ab ortu tempore alieno gravis;
Tamen videndum est: tota patefient mala.

SCENA II.

CHORUS.

Quo terrarum superumque parens,
Cujus ad ortus noctis opacae
Decus omne fugit? quo vertis iter,
Medioque diem perdis Olympo?
Cur, Phoebe, tuos rapis aspectus?
Nondum serae nuntius horae
Nocturna vocat lumina vesper:
Nondum Hesperiae flexura rotae
Jubet emeritos solvere currus:
Nundum in noctem vergente die
Tertia misit buccina signum:
Stupet ad subitae tempora coenae
Nondum fessis bubus arator:

on estomac semble à tout moment refuser cette nourriture bominable. Infortuné! tu n'as qu'un bien dans ton malheur, :'est de l'ignorer, et ce bien va t'échapper.

Quoique le dieu du jour ait détourné son char et pris une autre route, et que la nuit, pour cacher ce crime horrible, ait hâté son cours et couvert le monde de ténèbres extraordinaires, il faut cependant, ô Thyeste! que tu voies, que tu connaisses toute ta misère.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Brillant flambeau de la terre et des cieux (1), pourquoi cette nuit ténébreuse est-elle venue ternir ton éclat? Où conduis-tu ton char, et pourquoi l'Olympe est-il privé de la lumière au milieu de ta course? O soleil! pourquoi nous cacher sitôt tes rayons? Le vesper qui annonce la fin du jour n'a point encore rassemblé les astres de la nuit; ce n'est pas encore le moment où les heures dételent tes coursiers hors d'haleine. La trompette n'a pas encore annoncé (1) que la troisième partie du jour expire; et le laboureur dont les bœufs ne sont point fatigués, est surpris d'être appelé sitôt à son souper frugal.

Quid te aetherio pepulit cursu?
Quae causa tuos limite certo
Dejecit equos? numquid aperto
Carcere ditis victi tentant
Bella gigantes? numquid Tityus
Pectore fesso renovat veteres
Saucius iras? num rejecto
Latus explicuit monte Typhoeus?
Numquid struitur via Phlegraeos
Alta per hostes? et Thessalicum
Thressa premitur Pelion Ossa?
Solitae mundi periere vices:
Nihil occasus, nihil Ortus erit.
Stupet. Eoos assueta deo
Tradere frenos, genitrix primae
Roscida lucis, perversa sui
Lumina regni, nescit fessos
Tingere currus, nec fumantes
Sudore jubas mergere ponto.
Ipse insueto novus hospitio
Sol auroram videt occiduus,
Tenebrasque jubet surgere, nondum
Nocte parata. Non succedunt
Astra, nec ullo micat igne polus:
Nec Luna graves digerit umbras[1].
Sed quidquid id est, utinam nox sit!
Trepidant, trepidant pectora magno
Percussa metu, ne fatali
Cuncta ruina quassata labent:
Iterumque Deos hominesque premat
Deforme chaos: iterum terras,

Quelle puissance arrête ta course dans le firmament, et détourne tes chevaux de leur route ordinaire? Les Titans échappés de l'infernale prison, recommencent-ils leurs guerres impies ? Tityus, fatigué de voir éternellement renaître ses entrailles, a-t-il repris ses fureurs et ses premières forces ? Typhée a-t-il rejeté la montagne qui pèse sur sa poitrine? Le vallon de Phlégra devient-il encore le théâtre des combats du ciel contre la terre? Veut-on encore entasser l'Ossa sur le Pélion?

L'harmonie du monde est donc détruite : nous n'avons plus ni coucher, ni lever du soleil. La déesse qui ramène avec la rosée les premiers feux du jour, et qui a coutume de donner à Phébus ses freins d'or, est étonnée de ne plus voir la lumière dans son empire; elle n'a point la force de plonger dans la mer les coursiers accablés, ni de rafraîchir dans l'onde leurs crins fumans de sueur. Le soleil lui-même est surpris, à son coucher, de voir l'aurore, de se trouver dans un hospice si nouveau, d'être obligé de faire lever les ténèbres lorsque la nuit n'est pas prête encore. Les astres ne paraissent point; les pôles ne brillent d'aucun feu; la lune ne dissipe point cette affreuse obscurité.

Ah! que ce prodige, quel qu'il soit, n'ait pour nous que les horreurs de la nuit! Mais tous les cœurs frissonnent et tremblent qu'il ne nous annonce la ruine fatale du monde, et que l'affreux chaos ne revienne envelopper les dieux et les hommes, les terres, les mers et les feux, et que la nature ne nous cache pour jamais les étoiles destinées à faire l'or-

Et mare et ignes, et vaga picti
Sidera mundi Natura tegat.
Non aeternae facis exortu
Dux astrorum secula ducens
Dabit aestatis brumaeque notas.
Non Phoebeis obvia flammis
Demet Nocti Luna timores,
Vincetque sui fratris habenas,
Curvo brevius limite currens.
Ibit in unum congesta sinum
Turba Deorum[2].
Hic, qui sacris pervius astris
Secat obliquo tramite zonas,
Flectens longos Signifer annos,
Lapsa videbit sidera labens.
Hic, qui nondum vere benigno
Reddit Zephyro vela tepenti,
Aries praeceps ibit in undas,
Per quas pavidam vexerat Hellen.
Hic, qui nitido Taurus cornu
Praefert Hyadas, secum Geminos
Trahet, et curvi brachia Cancri.
Leo flammiferis aestibus ardens
Iterum e coelo cadet Herculeus.
Cadet in terras Virgo relictas;
Justaeque cadent pondera Librae;
Secumque trahent Scorpion acrem.
Et, qui nervo tenet AEmonio.
Pennata senex spicula Chiron,
Rupto perdet spicula nervo,
Pigram referens hiemem gelidus

nement du ciel. Hélas! le roi des astres qui conduit les siècles à la lueur de son éternel flambeau, ne nous donnera plus les marques distinctives des hivers et des étés. La lune qui se présentait à sa rencontre, n'écartera plus par sa clarté tout ce que la nuit a d'effrayant; elle ne devancera plus de vitesse le char de son frère en décrivant un moindre orbite. La troupe des dieux dispersés dans l'espace n'occupera plus qu'un point unique dans l'immensité.

Ce zodiaque sur lequel est tracée la route des astres sacrés, ce cercle embelli par les constellations, et qui partage obliquement les zones, ne fera plus tourner les longues années, et entraînera dans sa chute les corps lumineux. Ce bélier qui, au retour de l'aimable printemps, permet de confier les voiles à la douce haleine des zéphirs, ira se précipiter dans les ondes à travers lesquelles il transporta autrefois la timide Hellé (2). Ce taureau dont les cornes brillantes supportent les hyades, traînera à sa suite les gemeaux et le cancer aux pinces recourbées. Le lion qui atteste le courage d'Hercule, et qui lance tous les feux de l'été; la vierge, et la balance, qui conserve un juste équilibre, se précipiteront vers la terre déserte, et avec eux disparaîtra l'âpre scorpion.

Le vieux Chiron (3), dont le bras est armé d'un arc d'Émonie, perdra toutes ses flèches empennées qui glisseront de son arc rompu. Le glacial Égocéros (4), qui nous ramène

Cadet AEgoceros, frangetque tuam,
Quisquis es, Urnam. Tecum excedent
Ultima coeli sidera Pisces.
Monstraque nunquam perfusa mari
Merget condens omnia Gurges.
Et qui medias dividit Ursas,
Fluminis instar, lubricus Anguis:
Magnoque minor juncta Draconi
Frigida duro Cynosura gelu:
Custosque sui tardus plaustri
Jam non stabilis ruet Arctophylax.
Nos e tanto visi populo
Digni, premeret quos everso
Cardine mundus.
In nos aetas ultima venit.
O nos dura sorte creatos,
Seu perdidimus solem miseri,
Sive expulimus! Abeant questus.
Discede, timor. Vitae est avidus,
Quisquis non vult, mundo secum
Pereunte, mori.

les hivers, écrasera ton urne (5) en tombant, ô déité inconnue qui la portes; les poissons, ces derniers astres du ciel, disparaîtront avec toi. Des monstres qui jamais ne se baignèrent dans les flots seront engloutis dans les abîmes de l'Océan; et cet horrible serpent qui partage les deux ourses comme un grand fleuve, cette cynosure (6) glacée qui qui touche au dragon; ce gardien (7) si lent du char boréal, ne pourront résister à ce mouvement universel.

Malheureux peuple! nous avons été choisis pour être écrasés sous les ruines du monde. Cette génération a donc été réservée pour la fin des siècles. Infortunés Argiens! ou nous avons perdu le soleil sans avoir mérité notre sort, ou nous l'avons chassé par nos crimes. Cessons donc nos plaintes; modérons notre effroi. C'est trop aimer la vie que de refuser de périr, quand l'univers périt.

Effundat, aut ut spiritu expulso stupens
Corpus rigescat. Fructus hic operis mei est.
Miserum videre nolo, sed dum fit miser.
  Aperta multa tecta collucent face.
Resupinus ipse purpura atque auro incubat,
Vino gravatum fulciens laeva caput.
Eructat. O me coelitum excelsissimum,
Regumque regem! vota transcendi mea.
Satur est, capaci ducit argento merum.
Ne parce potu, restat etiamnum cruor
Tot hostiarum: veteris hunc Bacchi color
Abscondet. Hoc haec mensa claudatur scypho.
Mixtum suorum sanguinem genitor bibat...
Meum bibisset. Ecce jam cantus ciet,
Festasque voces, nec satis menti imperat.

SCENA II.

THYESTES.

HYMNUS.

Pectora longis hebetata malis,
Jam sollicitas ponite curas.
Fugiat moeror, fugiatque pavor.
Fugiat trepidi comes exsilii
Tristis egestas, rebusque gravis

l'observer, lorsque, tombé dans la stupeur, et respirant à peine, tout son corps sera frappé d'un engourdissement mortel. Voilà les fruits que je veux recueillir de mon entreprise. Ce n'est pas dans le cours de ses souffrances que je désire le voir ; mais c'est à l'instant où il commencera à les éprouver.

Déjà des flambeaux sans nombre brillent dans les appartemens (1). Le voilà couché sur l'or et sur la pourpre, soutenant de la main gauche sa tête appesantie par le vin. Il pousse un soupir.... Oui, je suis le plus grand des dieux, le plus puissant des rois ; tous mes vœux sont à leur comble ! Thyeste rassasié boit à longs traits dans la coupe d'or... Continue de boire... Il me reste assez de sang de mes trois victimes... Ce vieux vin en déguisera la couleur. Que cette coupe termine son repas...(2) Un père va boire le sang de ses fils !!! Il aurait bu le mien ; mais il chante pour célébrer ce jour de fête. Il n'est plus maître de lui-même.

SCÈNE II.

THYESTE.

HYMNE.

O mon âme ! affaiblie par de longues calamités, ne te livre plus à de pénibles inquiétudes. Bannis le chagrin, bannis la crainte. Oublions la pauvreté, triste compagne de l'exil, et cette honte humiliante qui suit toujours les grands malheurs. Thyeste, tu dois plutôt contempler le point où tu es

Pudor afflictis. Magis unde cadas,
Quam quo, refert. Magnum, ex alto
Culmine lapsum, stabilem in plano
Figere gressum: magnum, ingenti
Strage malorum pressum, fracti
Pondera regni non inflexa
Cervice pati; nec degenerem
Victumque malis, rectum impositas
Ferre ruinas. Sed jam saevi
Nubila fati pelle, ac miseri
Temporis omnes dimitte notas:
Redeant vultus ad laeta boni.
Veterem ex animo mitte Thyesten.
Proprium hoc miseros sequitur vitium,
Nunquam rebus credere laetis.
Redeat felix Fortuna licet,
Tamen afflictos gaudere piget.
Quid me revocas, festumque vetas
Celebrare diem? quid flere jubes
Nulla surgens dolor ex causa?
Quis me prohibet flore recenti
Vincire comam? prohibet, prohibet.
Vernae capiti fluxere rosae;
Pingui madidus crinis amomo
Inter subitos stetit horrores;
Imber vultu nolente cadit.
Venit in medias voces gemitus;
Moeror lacrimas amat assuetas.
Flendi miseris dira cupido est.
Libet infaustos mittere questus.
Libet et Tyrio saturas ostro

que celui où tu peux tomber. Après une chute éclatante, il est grand de pouvoir raffermir ses pas. Il est grand, au milieu des ruines d'un empire, d'en soutenir encore le poids sans plier les épaules, et de rester debout sur ses vastes débris, sans jamais dégénérer, ni se laisser abattre. Écartons les nuages de ma sombre destinée. Effaçons jusqu'à la dernière trace de nos malheurs : prenons un visage conforme à une situation plus belle. Ne songeons plus à l'ancien Thyeste Il est une fatalité attachée aux malheureux ; c'est de ne pas croire au bonheur. En vain la fortune leur rend toutes ses faveurs, ils ne sauraient s'abandonner à la joie.

O douleur aveugle et sans cause ! pourquoi me ramener à toi, et m'empêcher de célébrer ce jour de fête ? Pourquoi me forcer de pleurer ! Qui me défend d'orner ma tête de ces fleurs nouvelles ! La douleur l'emporte ; oui, elle l'emporte. Les roses (1) du printemps sont tombées de mon front ; le parfum (2) répandu sur mes cheveux, ne peut les empêcher de se dresser d'horreur ; des pleurs involontaires inondent mon visage. Ma voix est entrecoupée par les gémissements. La douleur aime les larmes ; elle s'en fait une habitude ; et les malheureux sont tourmentés par le besoin d'en répandre. Oui, je veux pousser des cris de désespoir, je veux déchirer ces ornements de pourpre, et hurler dans les airs. Mon âme a sur l'avenir les plus tristes pressentimens; elle m'annonce quelque grande calamité. La tempête qui menace les nautonniers doit être affreuse, quand la mer est agitée, sans avoir été soulevée par les vents.

Rumpere vestes. Ululare libet.
Mittit luctus signa futuri
Mens, ante sui praesaga mali.
Instat nautis fera tempestas,
Cum sine vento tranquilla tument.
  Quos tibi luctus, quosve tumultus
Fingis demens? credula praesta
Pectora fratri. Jam quidquid id est,
Vel sine causa, vel sero times.
Nolo infelix; sed vagus intra
Terror oberrat; subitos fundunt
Oculi fletus, nec causa subest.
Dolor, an metus est? an habet lacrimas
Magna voluptas?

SCENA III.

ATREUS, THYESTES.

ATREUS.

Festum diem, germane; consensu pari
Celebremus: hic est, sceptra qui firmet mea,
Solidamque pacis alliget certae fidem.

THYESTES.

Satis dapis me, nec minus Bacchi tenet[1].
Augere cumulus hic voluptatem potest,
Si cum meis gaudere felici datur.

Insensé! quelle nouvelle infortune vient troubler ton imagination? Montre à ton frère un cœur sans défiance. Quelle que soit ta crainte, elle est sans motif, ou bien elle est trop tardive. Malheureux! je voudrais m'en défendre; mais une terreur que je ne puis définir m'environne. Des larmes subites s'échappent sans sujet de mes yeux. Est-ce donc l'excès de la joie qui me fait pleurer?

SCÈNE LII.

ATRÉE THYESTE.

ATRÉE.

Célébrons, ô mon frère, ce beau jour avec une égale allégresse; il affermit le sceptre dans ma main; il est pour nous le gage assuré d'une paix inviolable.

THYESTE.

Le festin s'est assez prolongé; j'ai joui suffisamment des présents de Bacchus. Mais vous pouvez mettre le comble à ma joie, en permettant à mes enfants de venir la partager.

ATREUS.

Heic esse natos crede in amplexu patris.
Heic sunt, eruntque; nulla pars prolis tuae
Tibi substrahetur: ora, quae exoptas, dabo,
Totumque turba jam sua implebo patrem[1].
Satiaberis, ne metue: nunc mixti meis,
Jucunda mensae sacra juvenilis colunt.
Sed accientur. Poculum infuso cape
Gentile Baccho.

THYESTES.

Capio fraternae dapis
Donum; paternis vina libentur Deis,
Tunc hauriantur. Sed quid hoc? non vult manus
Parere: crescit pondus, et dextram gravat.
Admotus ipsis Bacchus a labris fugit,
Circaque rictus ore decepto effluit.
En, ipsa trepido mensa subsiluit solo.
Vix lucet ignis. Ipse quin aether gravis
Inter diem noctemque desertus stupet.
Quid hoc? magis magisque concussi labant
Convexa coeli: spissior densis coit
Caligo tenebris, noxque se in noctem abdidit[2].
Fugit omne sidus. Quidquid est, fratri precor,
Natisque parcat; omnis in vile hoc caput
Abeat procella. Redde jam natos mihi.

ATREUS.

Reddam, et tibi illos nullus eripiet dies.

ATRÉE.

Ah! croyez qu'ils sont déjà dans les bras de leur père. Ils sont ici, ils y resteront; aucun d'eux ne saurait vous être ôté. Vous voulez voir leurs visages, vous les verrez; leur père les possédera complétement. Oui, vous en serez rassasié, ne craignez rien. Dans ce moment, ils célèbrent avec mes fils un festin qui convient à leur âge. Mais je les ferai venir; en attendant, prenez cette coupe de nos ancêtres, et goûtez la liqueur qu'elle contient.

THYESTE.

Je la reçois de la main d'un frère, et après en avoir offert cette libation aux dieux paternels, je boirai le reste. Mais que signifie ce prodige? ma main me refuse son ministère.... Le poids de la coupe augmente, mon bras ne peut plus la soutenir... Cette liqueur fuit de mes lèvres, c'est en vain que j'ouvre la bouche pour la recevoir. Voyez-vous cette table tressaillir sur le sol tremblant? Le feu du foyer s'éteint; le ciel pesant s'étonne de se voir désert entre le jour et la nuit. Qu'entends-je? Les deux poles du monde tremblent et chancèlent... Les ténèbres s'épaississent, et la nuit se cache dans une autre nuit plus ténébreuse encore. Tous les astres ont disparu. Puissances suprêmes, épargnez du moins mon frère, et mes enfants! Que l'orage n'éclate que sur ma tête coupable. O mon frère, rendez-moi donc mes enfants.

ATRÉE.

Je vous les rendrai; on ne pourra désormais vous les enlever.

THYESTES.

Quis hic tumultus viscera exagitat mea?
Quid tremuit intus? sentio impatiens onus,
Meumque gemitu non meo pectus gemit.
Adeste, nati, genitor infelix vocat:
Adeste; visis fugiet hic vobis dolor.
Unde obloquuntur?

ATREUS.

Expedi amplexus, pater.
Venere. Natos ecquid agnoscis tuos?

THYESTES.

Agnosco fratrem. Sustines tantum nefas
Gestare, tellus? non ad infernam Styga
Te nosque mergis? rupta et ingenti via
Ad chaos inane regna cum rege abripis?
Non tota ab imo tecta convellens solo
Vertis Mycenas? stare circa Tantalum,
Avosque nostros, si quis intra Tartara est,
Uterque jam debuimus! hinc compagibus
Et hinc revulsis huc tuam immani sinu
Demitte vallem, nosque defossos tege
Acheronte toto: noxiae supra caput
Animae vagentur nostrum, et ardenti freto
Phlegethon arenas igneus tortas agens,
Exitia supra nostra violentus fluat.
Immota tellus pondus ignavum jaces?
Fugere Superi.

THYESTE.

Quel affreux tumulte agite mes entrailles ! Que sens-je palpiter-là ? Un poids énorme m'accable. J'entends sortir de ma poitrine des gémissemens qui ne sont pas les miens. Venez, mes enfants, votre malheureux père vous appelle : venez ; en vous voyant ma douleur s'évanouira. D'où leurs voix se font-elles entendre ?

ATRÉE.

Prépare-toi à leur donner le baiser paternel. (*Il jette les trois têtes aux pieds de Thyeste.*) Les voilà. Reconnais-tu tes enfants ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère ! O terre ! tu peux supporter un tel forfait, sans rentrer dans les abîmes du néant ! Tu ne t'engloutis point dans le Styx, en nous y plongeant avec toi ? Pourquoi ton sein ne s'est-il pas entr'ouvert ? Quoi ! ce royaume et son roi ne sont pas encore replongés ainsi que nous dans le chaos ? Mycènes n'est pas détruite de fond en comble ! Ah ! s'il est encore des places au Tartare, c'est à côté de Tantale et de nos aïeux qu'Atrée et Thyeste doivent être enchaînés tous les deux. Déchire tes entrailles, jette nous dans ce gouffre immense ; que l'Achéron nous y couvre à jamais ; qu'il ne laisse aux dessus de nos têtes criminelles que les âmes vagabondes des scélérats, que les sables brûlans, que les flammes rapides que roule le Phlégéton pour les supplices éternels. O terre ! masse informe, peux-tu rester insensible après cette exécration ! Et les dieux ont fui !

ATREUS.

At accipe hos potius libens
Diu expetitos, nulla per fratrem est mora,
Fruere: osculare: divide amplexus tribus.

THYESTES.

Hoc foedus! haec est gratia! haec fratris fides!
Sic odia ponis? non peto, incolumes pater
Natos ut habeam: scelere quod salvo dari
Odioque possit, frater hoc fratrem rogo,
Sepelire liceat. Redde, quod cernas statim
Uri. Nihil te genitor habiturus rogo,
Sed perditurus.

ATREUS.

Quidquid e natis tuis
Superest, habebis: quodque non superest, habes.

THYESTES.

Utrumne saevis pabulum alitibus jacent?
An belluis servantur? an pascunt feras?

ATREUS.

Epulatus ipse es impia natos dape.

THYESTES.

Hoc est Deos quod puduit! hoc egit diem
Aversum in ortus! quas miser voces dabo,
Questusque quos? quae verba sufficient mihi?
Abscissa cerno capita, et avulsas manus,
Et rupta fractis cruribus vestigia.
Hoc est, quod avidus capere non potuit pater.
Volvuntur intus viscera, et clausum nefas

ATRÉE.

Reçois plutôt tes enfants avec plaisir, après les avoir si vivement désirés; les voilà. Ton frère ne veut plus retarder tes jouissances; tu les as tous trois; embrasse-les, partage entre eux tes caresses.

THYESTE.

Voilà donc ce traité! cette amitié! Voilà cette foi jurée à un frère! C'est donc ainsi que tu abjurais ta haine? Ce ne sont plus mes enfants vivants que je te redemande; mais à présent que ton crime est consommé, que ta vengeance est assouvie, rends-moi du moins leurs corps; c'est ton frère qui t'en prie; qu'il me soit permis de leur donner la sépulture. Tu les verras brûler sous tes yeux. Hélas! c'est pour les perdre à jamais qu'un père les réclame.

ATRÉE.

Tout ce qui reste de tes enfans, tu l'auras. Tu possèdes ce qui n'en reste plus.

THYESTE.

En aurais-tu fait la pâture des oiseaux cruels? ou les destinerais-tu aux bêtes féroces?

ATRÉE.

C'est toi-même qui les as dévorés dans un festin impie.

THYESTE.

C'est donc pour cela que les dieux (1) ont été saisis d'horreur! C'est pour cela que le soleil est retourné en arrière. Où trouverai-je des expressions, des plaintes, des gémissements qui répondent à toutes mes misères?... Je vois les têtes de mes fils; je vois leurs mains coupées, leurs ossemens brisés. C'est tout ce que leur père avide n'a pu dévorer. Le reste s'agite dans mes entrailles. O ciel! ces victimes que le crime a cachées dans mon sein, luttent pour en sortir, pour se

Sine exitu luctatur, et quaerit viam.
Da, frater, ensem, sanguinis multum mei
Habet ille. Ferro liberis demus fugam.
Negatur ensis! pectora illiso sonent
Contusa planctu. Sustine, infelix, manum;
Parcamus umbris. Tale quis vidit nefas?
Quis inhospitalis Caucasi rupem asperam
Heniochus habitans? quisve Cecropiis metus
Terris Procrustes? genitor en natos premo,
Premorque natis. Sceleris est aliquis modus?

ATREUS.

Sceleri modus debetur, ubi facias scelus,
Non ubi reponas. Hoc quoque exiguum est mihi.
Et vulnere ipso sanguinem calidum in tua
Diffundere ora debui, ut viventium
Biberes cruorem. Verba sunt irae data;
Dum propero. Ferro vulnera impresso dedi,
Cecidi ad aras, caede votiva focos
Placavi: et artus, corpore exanimo amputans,
In parva carpsi frusta; et haec ferventibus
Demersi ahenis. Illa lentis ignibus
Stillare jussi. Membra, nervosque abscidi
Viventibus: gracilique trajectas veru
Mugire fibras vidi, et aggessi manu
Mea ipse flammas. Omnia haec melius pater
Fecisse potuit. Cecidit incassum dolor.
Scidit ore natos impio, sed nesciens,
Sed nescientes.

frayer un passage !... O mon frère ! donne-moi ton épée ; elle a déjà versé la plus pure partie de mon sang. Donne-la moi, que j'ouvre une issue à mes enfants... Tu me refuses ! Eh bien ! que du moins ma poitrine retentisse de mes coups redoublés. O malheureux Thyeste ! arrête ; épargne les mânes de tes fils. Qui vit jamais un tel forfait ? Quel féroce habitant du Caucase, ennemi de l'hospitalité, vit jamais rien de pareil ? Le farouche Procruste (2), la terreur de l'Attique, exerça-t-il jamais d'aussi cruels supplices ? J'oppresse mes enfants qui m'oppressent à leur tour. Il n'est donc point de mesure pour le crime !

ATRÉE.

Au moment d'agir, le crime prend ses mesures ; mais dans la vengeance d'un crime on n'en doit pas connaître. J'ai fait trop peu pour la mienne. J'aurais dû couvrir ton visage de leur sang au moment où il s'échappait en bouillonnant de leurs veines, et te le faire boire lorsqu'ils étaient encore vivants ; mais ma vengeance impatiente s'est trompée. Le fer à la main, je me suis précipité sur tes fils ; je les ai immolés sur l'autel, j'ai appaisé mes dieux lares d'un sang que je leur avais dévoué ; j'ai coupé leurs membres palpitants, je les ai déchirés, j'en ai fait bouillir la moitié dans l'airain brûlant ; un feu plus lent t'a préparé le reste. Ils vivaient encore, quand j'ai mutilé leurs bras et tranché leurs ligamens ; j'ai entendu leurs fibres mugir sous la broche, et ma main alimentait la flamme. Leur père s'en serait bien mieux acquitté que moi ; mais ma colère, calmée mal à propos, ne l'a point permis. Tes dents impies viennent de broyer tes enfants, mais tu ne le savais pas ; mais ils ne le savaient pas eux-mêmes.

THYESTES.

Clusa litoribus vagis
Audite maria. Vos quoque audite hoc scelus,
Quocunque, Dii, fugistis. Audite inferi.
Audite Terrae. Noxque Tartarea gravis
Et atra nube, vocibus nostris vaca.
Tibi sum relictus. Sola tu miserum vides,
Tu quoque sine astris. Vota non faciam improba,
Pro me nihil precabor : ecquid jam potest
Pro me esse? vobis vota prospicient mea.
Tu, summe coeli rector, aetheriae potens
Dominator aulae, nubibus totum horridis
Convolve mundum, bella ventorum undique
Committe, et omni parte violentum intona :
Manuque, non qua tecta et immeritas domos
Telo petis minore, sed qua montium
Tergemina moles cecidit, et qui montibus
Stabant pares gigantes, haec arma expedi,
Ignesque torque. Vindica amissum diem.
Jaculare flammas; lumen ereptum polo
Fulminibus exple. Causa, ne dubites diu,
Utriusque mala sit : si minus, mala sit mea.
Me pete. Trisulco flammeam telo facem
Per pectus hoc transmitte. Si natos pater
Humare, et igni tradere extremo volo,
Ego sum cremandus. Si nihil superos movet,
Nullumque telis impios numen petit;
AEterna nox permaneat, et tenebris tegat
Immensa longis scelera. Nil Titan queror,
Si perseveras.

THYESTE.

mers profondes ! astres de l'Olympe que ce forfait a en fuite ; terre, enfers, écoutez l'aveu de cet horrible ne. O nuit du Tartare! viens m'envelopper de tes noires èbres ; que ma voix se fasse entendre dans ton vaste nce ! c'est à toi que mon frère me dévoue. Seule, tu ras ma misère ; et tu n'as point d'astres à qui je puisse re horreur. Je ne t'adresserai point les vœux d'un méint. Je ne demanderai rien pour moi. Eh! que pourrais-je nander? O dieux! tous mes vœux ne seront désormais que ır vous.

Dominateur suprême du ciel! couvrez le monde des plus eux nuages, déchaînez tous les vents, tonnez dans toute endue des airs ; faites gronder dans votre main, non cette dre légère dont vous écrasez les toits innocens, mais le dont vous avez pulvérisé les trois montagnes et terrassé Titans, aussi élevés qu'elles. Disposez les mêmes armes, cez les mêmes feux. Vengez la perte du jour. Déployez tes vos flammes ; remplissez de l'éclat de la foudre le pôle vé de la lumière. Ne balancez pas entre les deux coupas; que je le sois ou non, me voici; frappez; enfoncez dans n cœur les trois pointes du tonnerre. Si un père doit donla sépulture et les honneurs du bûcher à ses enfants, c'est i qu'il faut brûler. Si rien ne fléchit les dieux, si les impies meritent pas un coup de foudre, que cette nuit du moins éternelle, et qu'elle couvre de ses ténèbres l'immensité nos forfaits. O soleil, je suis bien loin de désirer jamais retour !

ATREUS.

Nunc meas laudo manus,
Nunc parta vera est palma. Perdideram scelus,
Nisi sic doleres. Liberos nasci mihi
Nunc credo, castis nunc fidem reddi toris.

THYESTES.

Quid liberi meruére?

ATREUS.

Quod fuerant tui.

THYESTES.

Natos parenti!

ATREUS.

Fateor et quod me juvat
Certos.

THYESTES.

Piorum praesides testor Deos.

ATREUS.

Quid conjugales?

THYESTES.

Scelere quis pensat scelus?

ATREUS.

Scio, quid queraris. Scelere praerepto doles:
Nec, quod nefandas hauseris, tangit dapes:
Quod non pararis. Fuerat hic animus tibi
Instruere similes inscio fratri cibos,
Et adjuvante liberos matre aggredi,
Similique leto sternere. Hoc unum obstitit,
Tuos putasti.

ATRÉE.

C'est maintenant que je loue mes mains; c'est maintenant qu'elles ont cueilli une palme véritable. Thyeste, j'aurais perdu mon crime si je ne voyais pas tout l'excès de ta douleur. La mort de tes enfants me rend les miens; et je crois maintenant Erope assez justifiée.

THYESTE.

Quel mal avaient commis ces infortunés?

ATRÉE.

Ils étaient sortis de toi.

THYESTE.

Servir des enfants à leur père!

ATRÉE.

Oui, à leur père, je l'avoue; et, ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE.

Je vous invoque, ô dieux, qui présidez à l'amour paternel!

ATRÉE.

Que n'as-tu recours à ceux qui président à l'hymen!

THYESTE.

Est-ce par un crime qu'il faut se venger d'un crime?

ATRÉE.

Je sais de quoi tu te plains. C'est que je t'aie prévenu dans la marche du crime. Tu ne regrettes pas d'avoir goûté ces mets horribles; tu regrettes de ne pas m'en avoir préparé de semblables. Ton dessein était d'offrir un pareil repas à ton frère, de me présenter mes véritables fils. Leur mère t'aurait aidé à les faire périr. Si tu n'as pas exécuté ton projet, c'est que tu croyais qu'ils étaient les tiens.

THYESTES.

Vindices aderunt Dei:
His puniendum vota te tradunt mea.

ATREUS.

Te puniendum liberis trado tuis.

FINIS THYESTIS.

THYESTE.

Un jour les dieux te puniront; et mes vœux te livrent à leur vengeance.

ATRÉE.

Et moi, je te livre à celle de tes enfants.

FIN DU THYESTE.

NOTES
PHILOLOGIQUES
SUR
THYESTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *In quod malum transcribor.* Ce dernier mot est pris métaphoriquement. Dans le sens propre, il signifie l'action de transporter les habitans d'une colonie romaine dans une autre colonie, après en avoir formé la liste.

2. — *Fortuna reges inter incertos labet.* L'épithète *incertos* a cela de remarquable, qu'elle exprime les doutes que l'on peut avoir sur la légitimité des héritiers de Tantale, et l'état chancelant de leur fortune.

3. — *Fluctuque regnum casus assiduo ferat.* Ce vœu cruel est bien digne de Mégère.

4. — *Cum micant stellæ polo.* Ce passage, depuis : *Non sit a vestris malis immune cœlum*, jusqu'à ces mots : *Misce penateis*, est très-difficile à traduire. Sénèque ne veut pas dire seulement *que le ciel soit épouvanté de tant d'horreurs;* mais bien, qu'il règne dans le ciel, à l'aspect de tant de crimes, une confusion égale à celle qui règne dans la maison de Pélops; que pendant le temps qu'Atrée offre à son frère le festin le plus horrible, les ténèbres les plus épaisses couvrent la

terre, et que le soleil refuse même d'éclairer davantage la nature; sans quoi, il faudrait admettre la leçon suivante : *Cum micant solis polo servantque flammæ debitum mundo decus, nox alta fiat.* Autrement, que signifierait une nuit profonde, pendant que les étoiles répandent leur éclat accoutumé sur l'univers, ou au firmament (en prenant *mundo* dans le sens de *cælo*)? Je crois avoir tranché la difficulté.

5. — *Ad stagna, et amnes, etc.* Ce passage est de la plus grande difficulté. Il me semble qu'il faut ainsi rétablir les deux vers :

« Ad stagna, et amnes, et recedentes aquas
« Labris, ab ipsas arboris plenae fugas.

6. — *Jamque venturi times, etc.* On pourra comparer la description que fait notre poète du supplice de Tantale, avec ce qu'en ont dit Virgile, au liv. VI de l'Enéide, le Stace, liv. I de la *Thébaïde*, Lucrèce, liv. I, et Pindare, olymp. I.

SCÈNE II.

1. — *Fas valuit nihil, aut commune nefas.* On pourrait encore traduire ainsi ce passage: « Elle a méconnu l'équité, et ne s'est pas « même bornée à des crimes ordinaires. »

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Uterquè faciat.* L'un en tuant ses neveux, l'autre en dévorant ses enfants.

SCÈNE II.

1. — *Nescitis cupidi arcium.* Sénèque le philosophe dit dans sa 95ᵉ épître : « O quam ignorans homines cupidi gloriae, quid illa sit, « aut quemadmodum petenda? » Le mot *arcium* peut s'entendre ou des palais ou des fortifications dont les tyrans ont coutume d'envi-

ronner leur demeure. On pourra comparer ce passage avec l'ode d'Horace, *Integer vitae, scelerisque purus, etc.* C'est la 22 du liv. I.

2. — *Nec queritur mori. Voy.* Horace, ode 3, liv. III, *Justum et tenacem, etc.*, et l'*Iphigénie* d'Euripide.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — (*Si sunt tamen dii.*) Plusieurs annotateurs ont pensé que Thyeste nie absolument l'existence des dieux; pour moi, qui ne vois pas la nécessité de le rendre blasphémateur, j'ai supposé que dans son malheur il les accuse de l'avoir abandonné. *Voy.* Lactant. lib. V, c. 22.

1 bis. — *Cum possim mori?* Les Stoïciens croyaient qu'on ne pouvait être heureux qu'après la mort:

» Dicique beatus
« Ante obitum nemo supremaque funera debet. »

OVID.

Ils ajoutaient à ce principe, que quiconque avait le courage de mourir sans regretter la vie, était véritablement roi. Je pense avec Juste-Lipse que Sénèque a voulu seulement faire dire à Thyeste, *qu'il aimerait mieux mourir que de régner.*

SCÈNE II.

1. — *Rostro.* Ce mot se dit principalement du bec des oiseaux; mais les Latins l'appliquaient aux animaux carnassiers, et même à l'homme.

2. — *Cum spirat ira sanguinem. Voy.* Senec, *de Ira*, lib. I. Ce passage commence ainsi: « Cetera licet abscondere, et in abdito alere: « ira se profert, etc. »

3. — *Expertus est quicunque, quam facile effluant.* Publius Syrus a dit en parlant de l'inconstance de la fortune :

« Levis est fortuna, cito reposcit quae dedit; »

Et Tibulle, lib. I, eleg, 5 :

« Versatur celeri fors levis orbe rota. »

SCÈNE III.

1. — *Pallidae natos tenuere matres.* Plusieurs éditions portent :

« Pallidae matres timuere natis. »

Notre poète avait présent à la pensée ce vers de Virgile, *Æneid.* lib. VII :

« Et trepidae matres pressere ab ubera natos, »

qui se retrouve dans l'Arioste, *Orlando furioso*, cant. XXVII, stanz. 101.

« Si strinzere le madri il figli al seno. »

2. — *Et ferus Cyclops metuit parentem.* C'est-à-dire : Polyphème craint que Neptune son père n'éteigne les fournaises de l'Ethna. *Voy.* Homer. *Odyss. ι.* Cic. *de Natur. deor.* lib. I. et Lucret. *de Natur. rer.* lib. I, à ces vers :

« Primum totius subcava montis
» Est natura fere, silicum suffulta cavernis;
« Omnibus est porro in speluncis ventus et aer. »

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *E laevo aethere.* Le poète, qui place l'action en Grèce, emploie l'épithète *laevo*, parce que, chez les Grecs, lorsqu'il tonnait dans la partie gauche du ciel, on en tirait un présage funeste; chez les Romains, c'était tout le contraire. *Voy.* Cic. *de Divinatione.* lib. II, *de*

Legib. III. Dionys. halycarnass. *Orig.* lib. II. Dodonaeus *Spherae.* lib. IV.

2. — *Jejuna silvis qualis in Gangeticis*, etc. Voici un passage du cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide que Sénèque avait sans doute présent à la mémoire :

« Tigris, ut auditis diversa valle duorum
« Exstimulata fame mugitibus armentorum,
« Nescit utro potius ruat, et ruere ardet utroque. »

3. — *Hac parte, an illa*, etc. *Voy.* Brisson. *de Formul.* lib. I.

SCÈNE II.

1. — *Nec luna graves digerit umbras.* Il est aisé de voir que le mot *umbras* est employé ici dans le sens de *tenebras*.

2. — *Turba deorum.* Il n'est personne qui ignore que les anciens donnaient aux astres et aux constellations les noms des divinités de l'Olympe, des demi-dieux et des héros; ainsi *deorum* est pour *siderum.* Rien de plus intéressant que de comparer ce chœur au poème de Manilius et aux *Phénomènes* d'Aratus. On peut aussi consulter Virgile, *Géorgic.* lib. I; Lucain, *Pharsal.* lib. IX, et Pline, lib. II, c. 4, 8, 16 et 77.

Ibid. — *Hic, qui sacris pervius astris.* Le poète ajoute l'épithète *sacris* à *astris*, par la même raison qu'il a dit plus haut *turba deorum.* Les Pytagoriciens plaçaient les douze signes du zodiaque sous la protection des principales divinités, ainsi que le prouve ce passage de Manilius:

« Lanigerum Pallas, Taurum Cytherea tuetur,
« Formosos Phoebus Geminos, Cylleniu' cancrum :
« Jupiter at cum matre deum, regit ipse Leonem.
« Spiciferae est virgo Cereris, fabricataque Libra,
» Vulcano: pugnax Mavorti Scorpius haeret.
« Venantem Diana virum, sed partis equinae
« Atque angusta fovet Capricorni sidera Vesta.
« At Jovis adversum Junonis aquarius astrum est,
« Agnoscitque suos Neptunus in aequore Pisces. »

(Manilius, lib. I.)

ACTE V.

SCÈNE III.

1. — *Nec minus Bacchi tenet.* Atrée présente à son frère une coupe de vin qu'il a mélangé avec le sang des fils de Thyeste.

1 bis. — *Turba jam sua implebo patrem.* Il est impossible de traduire ce passage autrement que je ne l'ai fait, puisqu'en traduisant avec plus de fidélité, il faudrait dire : *J'en remplirai leur père.*

2. — *Noxque se in noctem abdidit.* Cette idée est encore empruntée d'Ovide, qui dit au livre XI des *Métamorphoses :*

« Omne latet coelum, duplicataque noctis imago est. »

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR THYESTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Tant que subsistera la maison de Pélops.* Pélops était fils de Tantale et père d'Atrée et de Thyeste. Il donna son nom au Péloponèse, célèbre péninsule située dans les parties méridionales de la Grèce. Cette contrée se nommait auparavant Orgie, Pélasgie et Argolide. Aujourd'hui on la nomme *Morée*, du mot grec *μορέα*, mûrier, arbre qui y est très-commun. *Voy.* Strab. lib. VIII; Pausan. lib. III. c. 21, et lib. VIII. c. 1; Pindar. *Olympic.* I; Ovid. *Metamorph.* lib. VI. v. 404.

2. — *Que l'astre du jour tombe lui-même du firmament.* Tout ce que dit Mégère s'est accompli dans la race de Tantale. L'histoire des Pélopides est un tissu d'horreurs. Celle des Atrides en offre aussi d'inexprimables. Mais la férocité d'Atrée et les fureurs d'Oreste surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus affreux.

3. — *Il faut tripler ici les attentats de la Thrace.* Philomèle et Progné n'avaient tué qu'Itys, que Progné servit à Térée son mari,

dans un festin qu'elle lui donna à l'occasion d'une fête de Bacchus : Mégère exige trois victimes au lieu d'une, et veut que Thyeste dévore ses trois enfants. *Voy.* Apollodor. lib. III. c. 4; Ovid. *Metamorph.* lib. VI. v. 620.

4. — *Un tel festin ne sera pas nouveau pour toi.* Personne n'ignore que Tantale avait servi aux dieux son propre fils Pélops.

5. — *Les désastres de Phaéton.* Argos avait eu beaucoup à souffrir de la soif, lorsque Phaéton eut la témérité de vouloir conduire le char du soleil son père. Tous les fleuves voisins de cette ville furent alors desséchés. *Voy.* Hygin. *Fab.* 156.

SCÈNE II.

1. — *Que les vents Étésiens.* Ce sont les vents qui régnent dans l'été, à l'approche de la canicule.

2. — *Nous avons vu Myrtile, traître à son maître.* Œnomaüs, père d'Hippodamie, avait promis la main de cette princesse à celui qui le vaincrait à la course des chars, et faisait mourir tous ceux qu'il devançait dans la carrière. Déjà treize prétendants avaient été vaincus et tués par Œnomaüs; Pélops remporta la victoire par l'entremise de Myrtile, qui ôta la clef qui arrêtait la roue du char de son maître. Par cette trahison, Œnomaüs fut renversé et écrasé par ses propres chevaux. Myrtile réclama le prix de sa perfidie, mais Pélops vainqueur le précipita dans la mer. *Voy.* Apollodor. lib. II. c. 4; Pausan. lib. V. c. 17, et lib. VI. c. 11.

3. — *Un faible enfant.* Pélops lui-même.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Des festins impies préparés à Térée.* Voyez plus haut la note 3 de la première scène de l'acte I; Thucidid. lib. II; Plin. *Histor. natural.* lib. IV.

2. — *Venez m'inspirer, ô mère d'Itys.* Le latin porte : *Animum Daulis inspira parens, sororque.* Ici *Daulis* ne signifie point la nymphe qui donna son nom à une ville de Phocide, appelée auparavant *Anacris. Daulis* est pour *Daulia*, parce que c'est à Daulis que Philomèle et Progné firent servir à Térée le corps de son fils qu'elles avaient égorgé. *Voy.* Ovid. *Epist.* XV. v. 154 ; Strab. lib. IX; Pausan. lib. X. c. 4.

SCÈNE II.

1. — *Ce n'est ni la pourpre de Tyr.* La pourpre de Tyr était la plus éclatante de toutes. On la tirait d'un poisson à coquille, appelé *murex.* C'était l'ornement des rois et des consuls; eux seuls avaient le droit de se revêtir de la pourpre; et sous les empereurs, depuis Jules-César, il était défendu aux particuliers d'en porter; on le permit seulement par tolérance à quelques personnes en dignité, ou par respect pour leur âge, et à certains jours fixes. Néron interdit formellement aux particuliers l'usage de la pourpre tyrienne, et cette interdiction dura jusqu'au temps d'Aurélien. J'ai dit la *pourpre tyrienne*, car il y en avait de qualités inférieures, dont il n'était point défendu de se parer. On ornait les statues des dieux, ainsi que les étendards, avec la pourpre de Tyr. Les Grecs appelaient *Dibapha* celle qui était teinte deux fois. *Voy.* Laurent. *de Re vestiar.* c. 6. Plin. lib. IX c. 39, lib. XXII, c. 2. Sueton. c. XXXII, n. 6; c. XLIII, n. 5. Pausan. *Lacon.* p. 104; Ferrar. *de Re vestiar.* I. 3, 10; Turneb. *Advers.* L. XIX. 33; et *Thesaur. antiq. Rom.* Graev. tom. XI, p. 926. (A.)

2. — *De ces rois qui tourmentent les Dahes.* C'étaient des peuples scythes qui vivaient sur les bords de la mer Caspienne. Il paraît pro-

bable que ce n'est point d'eux, mais des *Daces* que Sénèque a voulu parler. La Dacie forme aujourd'hui les provinces de Valachie, de Moldavie et de Transilvanie. *Voy.* Strab. lib. VII; Pompon. lib. I, c. 8 et lib. III, c. 21; enfin Plin. lib. XVI, c. 27. Les Daces belliqueux résistèrent quinze ans aux Romains; Trajan en fit la conquête l'an de J.-C. 103.

3. — *Qui osent franchir les ondes du Danube, ou des Sères.* Les Sères, *Seres*, que quelques auteurs ont confondu mal à propos avec les Chinois, *Sinae* ou *Sinenses*, étaient des peuples de la Scythie asiatique, et les premiers qui aient filé la soie, si commune aujourd'hui, et si rare, non-seulement au temps de Sénèque, mais jusqu'au seizième siècle. (C.)

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *O tours sacrées construites par les Cyclopes.* On raconte que Mycènes avait été construite par les Cyclopes.

2. — *Par un superbe dominateur.* Ceci fait allusion à un trait de l'histoire romaine. Valérius Publicola avait bâti une superbe maison sur le mont Vélie; le peuple en eut de l'ombrage, et soupçonna ce patricien d'aspirer à la royauté. Publicola perdit tout son crédit populaire, et fut obligé de raser sa maison. (C.)

3. — *D'immenses étangs.* Néron avait fait construire un vaste étang dans l'emplacement qu'occupe maintenant l'amphithéâtre de Flavius. Il fallait un nombre prodigieux de personnes pour chauffer l'eau que contenait cet étang, et il en coûtait des sommes immenses. Sénèque appelle ce bain *stagna*, à cause de sa grandeur. Il était également destiné à des combats navals.

4. — *Je ne passe point les nuits à sacrifier à Bacchus.* Ce morceau brillant est une peinture du luxe qui s'introduisit à Rome après la ruine de la république, et qui était devenu si prodigieux sous Néron. On peut en voir les détails dans Horace, Juvénal et les historiens du temps. (C.)

SCÈNE III.

1. — *Celui qui dispense les diadèmes à son gré.* Ce trait fait allusion, comme l'a très-bien remarqué l'abbé Coupé, aux empereurs romains qui nommaient les rois; mais particulièrement à Néron qui fit alliance avec des souverains des extrémités de la terre, et qui donna une couronne à Tiridate. On ne saurait trop admirer l'art avec lequel le poète donne une si belle et si dangereuse leçon aux puissances de la terre. L'écriture leur parle un langage bien plus précis et non moins sublime : « Deus stetit in synagoga deorum, in medio autem deos « dijudicat. » *Psalm.* 81.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Et met les rois à portée d'enchaîner le peuple s'il tentait de se révolter.* Le palais de Néron dominait toute la ville de Rome, c'est de là que ce farouche tyran contemplait l'incendie dans lequel il voulait consumer la première cité du monde. Un grand éclat doit environner le trône ; mais un peuple heureux est la sauve-garde des rois. Plus heureux encore sont les états qui n'ont point à redouter ces révolutions terribles, dont Mégère menace au commencement de cette tragédie, les descendans de Tantale et le royaume de Pélops!

2. — *La thiare du Phrygien Pélops.* Pélops, originaire de Phrygie, vint régner dans l'Elide. On y conservait par honneur la thiare, ornement que portaient les princes phrygiens en place du diadème usité chez les Grecs. *Voy.* Valer. Flacc. lib. VI; et Pascal. *de Coronis.*, lib. IX, c. 3.

3. — *Les aurait-il privés de l'honneur du bûcher?* Rien n'était plus cruel, selon les anciens, que d'exposer un cadavre aux bêtes féroces ou de le laisser sans sépulture. On suppléait aux funérailles en jetant trois poignées de terre sur une tombe qu'on élevait à ceux qui étaient restés sans sépulture, ou qui avaient été exposés aux insultes des bêtes

féroces. Du haut de cette tombe, on appelait le défunt trois fois par son nom. Pour honorer la vertu de ceux qui étaient morts à la guerre, on leur érigeait un de ces tombeaux que l'antiquité appelait *Coenotaphia*, et l'on croyait que ces monumens vides servaient de retraite aux âmes de ceux qui étaient morts sans sépulture. Ce respect pour les morts atteste la croyance de l'immortalité de l'âme, dogme consolant, répandu généralement chez toutes les nations, même les plus barbares.

Cette explication facilitera, je l'espère, l'intelligence de ce passage :

» Votum est sub hoc, quod esse supplicium solet,
» Pater insepultos sepectet. »

Le courrier qui s'entretient avec le chœur, ne dit pas que Thyeste se réjouirait de voir ses enfants privés de la sépulture et exposés aux bêtes féroces; mais il veut dire que ce malheureux père formerait ce vœu dans l'espoir de rendre plus tard les derniers honneurs à ses fils, plutôt que de savoir que ses entrailles paternelles leur servent de tombeau.

SCÈNE II.

1. — *La trompette n'a pas encore annoncé*, etc. Cette trompette, qui ne fut d'abord qu'une corne de bœuf pour rassembler les troupeaux, prit ensuite la forme d'une espèce de cors, destiné à annoncer la troisième veille, c'est-à-dire le milieu de la nuit, l'heure et la fin des repas, l'instant du repos, de la cessation des travaux, de la retraite des citoyens et des militaires, ou de la convocation des assemblées du peuple. Les Grecs et les Hébreux divisaient le jour en trois parties, dont chacune était annoncée au son de la trompette, qui servait aussi à donner le signal des combats. *Voy.* Lips. *Milit. rom.* lib. IV. c. 10; Bartholin. *de Tib. vet.* lib. III. c. 7; Lyd. *de Re militar.* lib. V. c. 3; *Thesaur. Antiq. rom.*, Graev. tom. X. p. 1183; Ovid. *Metamorp.* l. I. v. 335, et Sil. Ital. lib. VII. v. 154; Veget. l. III. Dans ce passage de Sénèque, comme la scène se passe en Grèce, ces mots : *Nondum in noctem vergente die, tertia misit buccina signum*, doivent s'entendre de

la neuvième heure; c'est-à-dire qu'il y avait encore plus de quatre heures de jour, lorsqu'une nuit extraordinaire plongea l'univers dans l'obscurité dont le *chœur* témoigne sa surprise.

2. — *Il transporta autrefois la timide Hellé.* Voyez Ovid. *Heroïd.* XIII, etc.; Hygin. lib. II. *Astronom.* c. *de Ariete;* Plin. lib. II. cc. 8, 16, 19, et lib. XVIII. c. 24 et 25.

3. — *Le vieux Chiron.* C'est le signe du Sagittaire. Chiron, parvenu à une extrême vieillesse, obtint de Jupiter, disent plusieurs mythologues, la permission de mourir, et fut placé parmi les constellations. *Voy.* Ovid. *Fast.* lib. V; Macrob. *Saturnal.* lib. I. c. 21.

4. — *Le glacial Égoceros.* C'est le signe du Capricorne. *Voyez* Hygin. *Astron.* c. *de Capricorno.*; Macrob. l. I.; Plin. lib. II. c. 16, et 19.

5. — *Écrasera ton urne, ô déité inconnue.* Sénèque veut parler du *Verseau.* Il l'appelle déité inconnue, parce qu'on ne sait si c'est Deucalion, Cécrops, Hylas ou Ganimède. *Voyez* les auteurs que j'ai indiqués dans les deux notes précédentes.

6. — *Cette Cynosure.* Cynosura était une nymphe du mont Ida en Crète, l'une des nourrices de Jupiter, qui par reconnaissance la plaça parmi les astres. Selon les astronomes, c'est la *petite Ourse.*

7. — *Ce gardien silent.* C'est le *Bouvier Bootès.* *Voy.* Manil. *Astronom.* lib. I et V; Plin. lib. II, c. 42 et 72, et lib. VI. c. 22.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Déjà des flambeaux sans nombre brillent dans les appartements.* Les anciens allumaient un grand nombre de flambeaux et de lampes, les jours de fêtes, dans leurs solemnités, dans leurs festins, ou lorsqu'il s'agissait de célébrer le retour du maître de la maison. La forme des lampes était très-variée, c'était comme de nos jours un objet de

luxe; on en suspendait aux portes et aux fenêtres, et aux arbres consacrés aux dieux. *Voy.* Kipping. *Antiq. roman.* lib. I. c. 10, 5, 4; Buleng. *de Conviv.* lib. III. c. 25; Saubert. *de Sacrific.* o. 16.

2. — *Que cette coupe termine son repas.* Cette réflexion d'Atrée est d'autant plus atroce, que le dernier coup que l'on buvait à la fin du repas, était un hommage rendu au *Bon génie*, à la *Bonne fortune*, que cette santé se portait en signe d'amitié, d'estime ou de respect, avec la plus grande coupe, dont le maître de la maison avait coutume de se servir. *Voy.* Athen. lib. II. c. 17, et Buleng. *de Conviv.*; Meurs. *de Luxu roman.*

SCÈNE II.

1. — *Les roses du printemps sont tombées de mon front.* Thyeste regarde tout ce qui lui arrive, comme le présage d'un malheur dont il est menacé. On peut voir jusqu'où les anciens portaient en pareil cas la superstition par ce passage de Claudien, *de Raptu. Proserpin.* lib. III.

« Nullusque dies non triste minatur
« Augurium, quoties flaventia serta comarum,
« Sponte cadunt! quoties exsudat ab ubere sanguis!
« Larga vel invito prorumpunt lumina fletu,
« Injussaeque manus mirantia pectora tundunt!
« Si buxos inflare velim, ferale gemiscunt.
« Tympana si quatiam, planctum mihi tympana reddunt.
« Ah! vereor ne quid portendant omina veri. »

Que d'idées superstitieuses se sont accréditées d'âge en âge, et que les lumières de la raison parviendront difficilement à dissiper!

2. — *Le parfum répandu sur mes cheveux.* Les anciens se faisaient frotter avec les parfums les plus précieux, avant de se mettre à table ou lorsqu'ils étaient déjà placés dans la salle du festin. *Voy.* Athen. lib. XII. c. 31; Apul. *Asin. Aur.* lib. IV. et Clement; Alexand. lib. II. *Paedagog.*

SCÈNE III.

1. — *C'est pour cela que les dieux ont été saisis d'horreur.* Par le mot *dieux*, on peut entendre les divinités de l'Olympe, ou les constellations qui portaient leur nom, et qui leur étaient consacrées. Les anciens donnaient particulièrement le nom de *dieux* au soleil et à la lune.

2. — *Le farouche Procruste.* Il faisait coucher ses hôtes sur des lits trop longs ou trop courts, et leur donnait la mort, soit en tirant leurs membres avec violence, soit en les coupant. Il fut tué par Thésée sur les bords du Céphise. *Voy.* Plutarch. *in Thes.*; et Ovid. *Metamorph.* lib. VII. v. 43.

L'HIPPOLYTE

DE

L. A. SÉNÈQUE.

HIPPOLYTUS.

HYPPOLYTE.

18.

DRAMATIS PERSONAE.

HIPPOLYTUS, filius Thesei.
PHAEDRA, uxor Thesei.
THESEUS, rex Athenarum.
CHORUS CIVIUM ATHENIENSIUM.
NUNTIUS.
NUTRIX Phaedrae.
FAMULI venatorii.

Scena est Traeseni.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

HIPPOLYTE, fils de Thésée.
PHÈDRE, femme de Thésée.
THÉSÉE, roi d'Athènes.
CHŒUR D'ATHÉNIENS.
UN COURRIER.
LA NOURRICE DE PHÈDRE.
TROUPE DE VENEURS.

La scène est à Trézène.

ARGUMENTUM.

Hippolyti, Thesei ex Antiope Amazone filii, Dianam virginem ac venatricem colentis, absente apud inferos Theseo, noverca Phaedra castitatem oppugnat, nec expugnat. Repulsa impudica mulier Theseo reduci privignum oblati per vim stupri insimulat. Ille credulus, filio, qui jam domum impudicam fugerat, e votis quod restabat tertio fretus, absenti mortem imprecatur: ratum facit votum Neptunus, emisso tauro marino, qui equos Hippolyti consternat, unde per vepres et saxa distractus auriga dilaniatur. Quod ubi rescivit male sibi conscia mulier, scelus suum falsumque crimen apud maritum confessa, gladio se transfigit. Theseus innoxii filii casum lugens, iramque suam detestatus, collectos passim artus componit.

ARGUMENT.

Hippolyte fils de Thésée et de l'Amazone Antiope, s'était dévoué au service de la chaste Diane, déesse de la chasse. Mais Phèdre sa belle-mère, profitant de l'absence de son mari, qui était descendu aux enfers, conçut pour lui le plus violent amour, et fit, mais en vain, tous ses efforts pour l'attirer dans ses bras : n'ayant pu le séduire, cette femme impudique l'accusa d'avoir usé de violence pour la déshonorer, et Thésée, de retour dans ses foyers après une longue absence, eut le malheur d'ajouter foi à cette accusation et pria Neptune de le venger de son fils. Ce dieu fit sortir du sein de la mer un taureau marin qui effaroucha les chevaux d'Hippolyte, qui s'emportèrent, brisèrent le char et mirent le jeune prince en pièces, en le traînant à travers les buissons et les rochers. Phèdre, tourmentée par les remords en apprenant son trépas, fait à Thésée l'aveu de son crime et se tue de sa propre main. Thésée pleurant la mort de son fils innocent, se reproche sa crédulité et sa colère, et rend aux tristes restes de cet infortuné les honneurs de la sépulture.

HIPPOLYTUS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

HIPPOLYTUS, FAMULI VENATORII.

HIPPOLYTUS.

Ite, umbrosas cingite silvas,
Summaque montis juga Cecropii
Celeri planta lustrate vagi.
Quae saxoso loca Parnethi
Subjecta jacent; et quae Thriasiis
Vallibus amnis rapida currens
Verberat unda; scandite colles
Semper canos nive Riphaea.
Hac, hac alii, qua nemus alta
Texitur alno; qua prata jacent,
Quae rorifera mulcens aura
Zephyrus vernas evocat herbas:
Ubi par glacie lenis Ilissus,
Ubi Maeander super aequales
Labitur agros piger, et steriles
Amne maligno radit arenas[1].

HIPPOLYTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, TROUPE DE VENEURS.

HIPPOLYTE (*aux veneurs*).

ALLEZ, dispersez-vous autour de ces bois épais, parcourez l'un pied léger les sommets de la colline de Cécrops (1), et es réduits formés au pied du Parnèthe (2), et les bords de :es ruisseaux qui, dans leur cours précipité, baignent les valons de Thria (3). O mes amis! franchissez ces âpres monagnes que blanchit la neige du Riphée... Et vous, pénétrez lans cette forêt aux aulnes altiers; descendez dans ces prairies ue Zéphir caresse de son haleine, pour y rappeler bientôt out le charme du printemps; dans ces belles prairies où coule 'Ilissus, transparent comme la glace, et le paresseux Méandre, ui prive si malignement les plaines de son onde, et qui arose à peine un sable stérile. Vous, allez reconnaître les lieux ue Marathon découvre sur sa gauche, où chaque matin les iches avec leurs faons vont chercher leur pâture... Vous, urnez au midi de ces côteaux, où le dur Acarnien se mé-

Vos, qua Marathon tramite laevo
Saltus aperit, qua comitatae
Gregibus parvis nocturna petunt
Pabula foetae. Vos, qua tepidis
Subditus austris, frigora mollit
Durus Acharnan. Alius rupem
Dulcis Hymetti: parvas alius
Calcet Aphidnas. Pars illa diu
Vacat immunis, qua curvati
Litora ponti Sunion urget.
Si quem tangit gloria silvae,
Vocat hunc Phlyeus. Hic versatur
Metus agricolis, vulnere multo
Jam notus aper. At vos laxas
Canibus tacitis mittite habenas:
Teneant acres lora Molossos.
Et pugnaces tendant Cressae
Fortia trito vincula collo.
At spartanos (genus est audax
Avidumque ferae) nodo cautus
Propiore liga. Veniet tempus,
Cum latratu cava saxa sonent:
Nunc demissi nare sagaci
Captent auras, lustraque presso
Quaerant rostro: dum lux dubia est;
Dum signa pedum roscida tellus
Impressa tenet; alius raras
Cervice gravi portare plagas,
Alius teretes properet laqueos.
Picta rubenti linea penna
Vano ludat terrore feras.

ge un abri contre les frimats..... Les autres battront les duits du doux Hymette, et le sinueux enfoncement d'Ahydna... Il y a long-temps que nous n'avons visité l'inégal ivage du cap de Sunion... Mes braves compagnons, si l'anour de la chasse vous domine, c'est aux champs de Phlyéïs ju'il faut voler; vous y trouverez un sanglier monstrueux, 'effroi du laboureur, et que nous avons tant de fois blessé. Conduisez ces chiens en silence, et laissez flotter les liens qui es attachent; mais laissez moins de liberté à ces impatiens Molosses; dégagez de leurs cordes les têtes de ces chiennes le la Crète; retenez fortement ces Spartiates (4), c'est une race indomptable et avide de sang. Un moment encore, et nous leur permettrons de faire retentir de leurs aboiemens le creux des rochers. Maintenant qu'ils baissent la tête, et que de toute la délicatesse de leur odorat ils cherchent les traces récentes des bêtes fauves; elles doivent être empreintes sur la rosée, puisqu'à peine nous pouvons découvrir les premiers rayons du jour Que le plus robuste porte ces panneaux; qu'un autre se charge des filets, et qu'on mette bien en évilence ces plumes rouges (5) dont ils sont remplis, pour mieux tromper les habitans des bois... Toi, tu lanceras les raits; et toi, armé de ce large pieu, tu le tiendras toujours prêt, en le balançant de la gauche à la droite. Toi, placé en embuscade, tu précipiteras par tes cris les pas de l'animal attaqué; et toi, à qui je réserve l'honneur de la victoire, tu enfonceras ce fer dans ses entrailles.

Tibi libretur missile telum.
Tu grave dextra laevaque simul
Robur lato dirige ferro.
Tu praecipites clamore feras[2]
Subsessor ages: tu jam victor
Curvo solves viscera cultro.
Ades en comiti, Diva virago,
Cujus regno pars terrarum
Secreta vacat: cujus certis
Petitur telis fera, quae gelidum
Potat Araxen, et quae stanti
Ludit in Istro; tua Gaetulos
Dextra leones, tua Cretaeas
Sequitur cervas: nunc veloces
Figis damas leviore manu.
Tibi dant variae pectora tigres,
Tibi villosi terga bisontes,
Latisque feri cornibus uri.
Quidquid solis pascitur arvis,
Sive illud inops novit Garamas,
Sive illud Arabs divite silva,
Sive ferocis juga Pyrenes,
Sive Hyrcani celant saltus,
Vacuisque vagus Sarmata campis,
Arcus metuit, Diana, tuos.
Tua si gratus numina cultor
Tulit in saltus; retia vinctas
Tenuere feras; nulli laqueum
Rupere pedes; fertur plaustro
Praeda gementi: tum rostra canes
Sanguine multo rubicunda gerunt;

Sois favorable à mes vœux, ô courageuse fille de Latone! toi dont l'empire s'étend dans les lieux les plus retirés de la terre, et dont les inévitables traits percent les monstres qui viennent se désaltérer dans l'Araxe, et ceux qui se plaisent à traverser le Danube dont le froid glacial arrête le cours. O grande déesse, ta main terrasse les lions de Gétulie et les biches de la Crète; et quand tu ne veux atteindre que le daim timide, tu le frappes d'une main plus légère. Les tigres variés de tant de couleurs, les taureaux sauvages, ces redoutables bufles aux larges cornes, expirent sous tes célestes dards. Ces bêtes furieuses qui désolent les plaines solitaires, celles qui peuplent le pauvre Garamante, celles que renferment les riches bois de l'Arabie, les cimes désertes des Pyrénées, les défilés de l'Hircanie, les vastes plaines des Sarmates, tous ces fléaux des humains sont également effrayés à l'aspect de l'arc de Diane.

Toutes les fois que tes fidèles adorateurs invoquent ta divinité puissante, soudain la proie désirée tombe dans leurs heureux filets; le char qui la porte gémit sous son poids; nos chiens victorieux lèvent leurs têtes rougies du sang de leurs ennemis, et les habitans des hameaux, formant une longue

Repetitque casas rustica longo
Turba triumpho.

En, Diva favet. Signum arguti
Misere canes. Vocor in silvas.
Hac, hac pergam, qua via longum
Compensat iter.

SCENA II.

PHAEDRA, NUTRIX.

PHAEDRA.

O MAGNA vasti Creta dominatrix freti,
Cujus per omne litus innumerae rates
Tenuere pontum, quidquid Assyria tenus
Tellure Nereus pervium rostris secat;
Cur me in penates obsidem invisos datam,
Hostique nuptam, degere aetatem in malis
Lacrimisque cogis? profugus en conjux abest,
Praestatque nuptae, quam solet, Theseus fidem.
Fortis per altas invii retro lacus
Vadit tenebras miles audacis proci;
Solio ut revulsam regis inferni abstrahat,
Pergit furoris socius. Haud illum timor,
Pudorque tenuit stupra et illicitos toros
Acheronte in imo quaerit Hippyloti pater.

chaîne, rentrent en triomphe dans leurs chaumières (6) dont l'alarme est bannie.

Mais déjà la déesse devient propice à mes vœux... Je suis exaucé, j'en accepte pour augure l'aboiement que j'entends dans les airs. On m'appelle dans les bois, j'y vole, et je choisis le sentier le plus court.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O ma patrie! puissante Crète, dominatrice d'une si vaste mer, île fameuse, dont les innombrables vaisseaux ont visité toutes les côtes et parcouru jusqu'aux bords de l'Assyrie et les plaines à travers lesquelles Nérée s'ouvre un passage, hélas! devais-tu me donner pour ôtage aux odieux Pénates de Thésée, et me condamner, en m'unissant à un ennemi, à passer mes jours dans le malheur et dans les larmes? Mon époux est absent et me fuit; c'est donc ainsi que Thésée me garde sa fidélité. Il a osé descendre sur les rives infernales. Digne compagnon d'un ravisseur (1) furieux, il erre maintenant sur ses pas au ténébreux empire, pour arracher de son trône la reine des enfers. Le père d'Hippolyte, sans pudeur et sans crainte, cherche encore des maîtresses et de nouvelles amours jusque sur les bords de l'Achéron (2).

Sed major alius incubat moestae dolor.
Non me quies nocturna, non altus sopor
Solvere curis: alitur et crescit malum,
Et ardet intus; qualis AEtnaeo vapor
Exundat antro. Palladis telae vacant,
Et inter ipsas pensa labuntur manus[1]
Non colere donis templa[2] votivis libet;
Non inter aras, Atthidum mixtam choris,
Jactare tacitis conscias sacris faces;
Nec adire castis precibus aut ritu pio
Adjudicatae praesidem terrae Deam[3].
Juvat excitatas consequi cursu feras,
Et rigida molli gaesa jaculari manu.
Quo tendis, anime? quid furens saltus amas?
Fatale miserae matris agnosco malum.
Peccare noster novit in silvis amor.
Genitrix, tui me miseret: infando malo
Correpta, pecoris efferi saevum ducem
Audax amasti. Torvus, impatiens jugi,
Adulter ille, ductor indomiti gregis.
Sed amabat aliquid. Quis meas miserae Deus,
Aut quis juvare Daedalus flammas queat?
Non, si ille remeet arte Mopsopia potens,
Qui nostra caeca monstra conclusit domo,
Promittat ullam casibus nostris opem.
Stirpem perosa Solis invisi Venus,
Per nos catenas vindicat Martis sui,
Suasque. Probris omne Phoebeum genus

Mais un fardeau plus pénible encore pèse sur mon cœur infortuné! La nuit et le sommeil ne sauraient plus calmer mes douleurs. Un mal toujours croissant se nourrit, s'enflamme, s'agrandit dans mon sein. C'est tout le feu de l'Ethna qui s'élance de ses abîmes. Les ouvrages de Minerve (3) n'ont plus d'attraits pour moi; la toile s'échappe de mes mains. On ne me voit plus embellir les temples de mes offrandes, ni entourer les autels à la tête d'un chœur de jeunes Athéniennes, ni entretenir les feux sacrés dans les mystères silencieux d'Eleusis où je suis initiée, ni présenter à la grande déesse de la terre, des fruits, un encens pur et de chastes prières (4).

Ma passion la plus chère serait d'armer ma faible main de l'acier mortel (5), et de poursuivre à la course les timides habitans des bois.

O mon cœur! où veux-tu m'entraîner? D'où te vient cet amour insensé pour les forêts?

Ah! je reconnais l'ascendant fatal qui égara ma mère infortunée. C'est au fond des bois que tous ceux de ma famille rendirent l'amour criminel. Cependant, ô ma mère, vous excitez toute ma commisération; une passion effrénée... un trop fatal objet d'amour (6) troubla votre raison. Audacieuse, vous osâtes l'aimer. Impatient du joug, indomptable et fier, il vous aima lui-même... Il savait aimer du moins... Hélas! quelle divinité, ou quel autre Dédale pourrait servir ma flamme, comme la vôtre, ô ma mère, a été servie! Et quand il reviendrait à la lumière, cet ingénieux artiste de Mopsope, qui enferma dans notre labyrinthe ce funeste monument de vos amours, il n'apporterait aucun remède à ma souffrance mortelle.

Vénus, cruelle ennemie des enfants du soleil, exerce sur nous sa vengeance, depuis que le dieu auteur de notre race

Onerat nefandis. Nulla Minois levi
Defuncta amore est. Jungitur semper nefas.

NUTRIX.

Thesea conjux, clara progenies Jovis,
Nefanda casto pectore exturba ocius:
Exstingue flammas; neve te dirae spei
Praebe obsequentem. Quisquis in primo obstitit
Pepulitque amorem, tutus ac victor fuit;
Qui blandiendo dulce nutrivit malum,
Sero recusat ferre, quod subiit, jugum.
Nec me fugit, quam durus, et veri insolens,
Ad recta flecti regius nolit tumor.
Quemcunque dederit exitum casus, feram.
Fortem facit vicina libertas senem[4].
Obstare primum est, velle, nec labi via;
Pudor est secundus, nosse peccandi modum.
Quo, misera, pergis? quid domum infamem aggravas,
Superasque matrem? majus est monstro nefas.
Nam monstra fato, moribus scelera imputes.
Si, quod maritus supera non cernit loca,
Tutum esse facinus credis, et vacuum metu;
Erras. Teneri crede Lethaeo abditum
Thesea profundo, et ferre perpetuam Styga.
Quid ille, lato maria qui regno premit,
Populisque reddit jura centenis pater,
Latere tantum facinus occultum sinet?

fit voir à tout l'Olympe l'amant de cette déesse enchaîné dans ses bras. Depuis cette découverte fatale, elle ne cesse de répandre l'opprobre sur nous; nulle fille de Minos ne saurait brûler d'une flamme permise. Toujours quelque crime en est le résultat.

LA NOURRICE.

Femme de Thésée, et glorieux rejeton de Jupiter, chassez donc de votre imagination et arrachez de votre cœur tout ce qui pourrait en flétrir la pureté. Eteignez vos flammes criminelles, et n'ouvrez jamais votre âme à de funestes espérances. Celui qui résiste à son penchant, et qui le combat dès l'origine, est toujours assuré de le vaincre. Mais celui qui caresse une passion enchanteresse et enivrante, se soumet à un joug qu'il ne pourra plus secouer.

O Reine! je sais combien il est dangereux de rappeler à la vertu les cœurs impérieux. L'orgueil des rois n'est point accoutumé à fléchir devant la vérité; mais quel que soit le danger qui menace ma tête en vous ramenant à vos devoirs, je le brave sans crainte. Mon âge, qui m'approche de la mort, m'inspire du courage, et me rend toute ma liberté.

Pour triompher d'une passion naissante, il faut d'abord le vouloir fermement et éviter les chutes; mais il faut encore que la pudeur nous retienne dans de justes bornes.

O malheureuse Phèdre! que prétendez-vous? Votre race n'est-elle pas assez impure? voulez-vous ajouter à la honte de celle qui vous donna le jour? Que dis-je! votre amour est plus criminel encore que le sien; car son penchant dénaturé pour un monstre était l'ouvrage du destin, et celui qui domine vos sens est l'ouvrage de votre cœur. Si vous pensez que l'absence de votre époux, descendu aux enfers, puisse mettre votre crime en sûreté et bannir toutes vos alarmes, vous êtes dans l'erreur. Eh! quand il serait pour jamais enseveli dans le Léthé ou dans les profonds abîmes du Styx, imprudente! croyez-vous que celui qui régit à son gré le vaste empire de la mer et qui donne la loi à cent peuples

Sagax parentum est cura. Credamus tamen
Astu doloque tegere nos tantum nefas;
Quid ille rebus lumen infundens suum
Matris parens? quid ille, qui mundum quatit,
Vibrans corusca fulmen AEtnaeum manu,
Sator Deorum; credis hoc posse effici,
Inter videntes omnia ut lateas avos?
Sed, ut secundus numinum abscondat favor
Coitus nefandos, utque contingat stupro
Negata magnis sceleribus semper fides[5]:
Quid poena praesens, consciae mentis pavor,
Animusque culpa plenus, et semet timens?
Scelus aliqua tutum, nulla securum tulit[6].
Compesce amoris impii flammas precor,
Nefasque, quod non ulla tellus barbara
Commisit unquam, non vagus campis Geta,
Nec inhospitalis Taurus, aut sparsus Scythes.
Expelle facinus mente castifica horridum;
Memorque matris, metue concubitus novos.
Miscere thalamos patris et nati apparas,
Uteroque prolem capere confusam impio?
Perge, et nefandis verte naturam ignibus.
Cur monstra cessant? aula cur fratris vacat?
Prodigia toties orbis insueta audiet,
Natura toties legibus cedet suis,
Quoties amabit Cressa?

divers, en un mot, que le père de Thésée ne saurait découvrir ce coupable mystère ? Rien n'est plus perçant que l'œil paternel ; mais supposons qu'à force d'adresse nous puissions cacher à Neptune ce funeste secret, le cacherez-vous à votre aïeul (7) dont nul objet du monde ne saurait éviter les regards ? le cacherez-vous à celui dont la main enflammée ébranle l'univers, en balançant la foudre forgée dans les flancs de l'Ethna ; au maître des dieux enfin ? Dans l'immensité de ce globe, croyez-vous échapper à la vigilance éternelle de vos aïeux qui voient tout ? Ah ! quand même les dieux favorables daigneraient jeter un voile officieux sur vos jouissances criminelles, et que votre amant vous garderait la fidélité dont les grands libertins se croient dispensés, ne seriez-vous pas trahie par vos continuelles inquiétudes, par vos frayeurs et par vos remords, par votre conscience tout occupée de votre faute, et qui aurait peur d'elle-même ? On peut quelquefois trouver de la sûreté dans le crime, jamais on n'y trouve la sécurité.

Eteignez donc, je vous en conjure ! éteignez les flammes de cet amour impie, et n'allez pas vous souiller d'un crime inconnu des climats les plus barbares, d'un crime qui ferait horreur aux Gètes vagabons, aux Scythes inhumains, à toutes les hordes inhospitalières du Taurus. Chaste jusqu'à ce jour, éloignez de votre cœur toutes les pensées qui pourraient le corrompre, et que la mémoire de votre mère, toujours présente à votre esprit, vous tienne en garde contre les amours monstrueux.

O déplorable Phèdre ! pourriez-vous confondre le lit du père et le lit du fils ? Oseriez-vous, ô comble d'horreur ! porter leur sang mêlé dans vos flancs impies ! Poursuivez donc, cruelle, et par vos détestables feux, renversez les lois les plus sacrées de la nature. Que ne choisissez-vous aussi un monstre ? et pourquoi laisser si long-temps le labyrinthe vacant par la mort devotre frère (8) ? O puissances célestes !

PHAEDRA.

Quae memoras, scio
Vera esse, nutrix: sed furor cogit sequi
Pejora[7]. Vadit animus in praeceps sciens,
Remeatque, frustra sana consilia appetens.
Sic cum gravatam navita adversa ratem
Propellit unda, cedit in vanum labor,
Et victa prono puppis aufertur vado.
Quod ratio poscit, vicit ac regnat furor,
Potensque tota mente dominatur Deus.
Hic Volucer omni regnat in terra potens,
Ipsumque flammis torret indomitis Jovem.
Gradivus istas belliger sensit faces;
Opifex trisulci fulminis sensit Deus;
Et, qui furentes semper AEtnaeis jugis
Versat caminos, igne tam parvo calet.
Ipsumque Phoebum, tela qui nervo regit,
Figit sagitta certior missa Puer:
Volitatque coelo pariter et terrae gravis,

NUTRIX.

Deum esse Amorem, turpis et vitio favens
Finxit libido: quoque liberior foret,
Titulum furori numinis falsi addidit.
Natum per omnes scilicet terras vagum
Erycina mittit! Ille per coelum volans

toutes les fois qu'une Crétoise aimera, faudra-t-il donc que la nature abandonne ses lois, et que de nouveaux prodiges viennent effrayer l'univers.

PHÈDRE.

O ma nourrice! la vérité elle-même s'exprime par ta bouche; je le vois, je le sens... mais une passion furieuse me transporte. Je reconnais tous mes devoirs, et je me précipite dans le mal. Je reviens ensuite, je fais un retour sur moi-même, et mes efforts impuissans ne peuvent me rendre à la vertu que j'aime. Hélas! je ressemble au malheureux nautonnier qui lutte vainement contre les vagues et finit par s'engloutir sous l'onde.

La raison n'a plus de pouvoir sur moi, toute la fureur de l'amour me domine et m'entraîne; un dieu puissant règne sur mon âme tout entière. Eh! ne règne-t-il pas, ce dieu vainqueur, dans l'immensité de la nature? Jupiter lui-même n'est pas à l'abri de sa flamme indomptable, et le redoutable dieu de la guerre n'a pas échappé à sa puissance. O ma nourrice! celui qui forge la foudre aux trois dards, qui entretient éternellement les fourneaux de l'Ethna, ne peut résister aux feux allumés par la main d'un enfant. Le fils de Latone, dont la main est si sûre, est percé par des traits plus sûrs encore, et celui qui les lance, également redoutable au ciel et à la terre, sait bien, dans son vol rapide, renverser tous les obstacles.

LA NOURRICE.

C'est la volupté, ma fille, la volupté honteuse et criminelle qui fit un dieu de l'amour, et qui, pour être plus libre, érigea des autels au plus furieux de tous les penchans. Quoi! la déesse qu'Eryx adore enverrait son fils errant et vagabond dans le monde? Un si faible enfant prendrait avec tant de

Proterva tenera tela molitur manu;
Regnumque tantum minimus e superis habet!
Vana ista demens animus adscivit sibi,
Venerisque numen finxit, atque arcus Dei.
Quisquis secundis rebus exsultat nimis,
Fluitque luxu, semper insolita appetit.
Tunc illa magnae dira fortunae comes
Subit libido: non placent suetae dapes,
Non tecta sani moris, aut vilis cibus
Cur in penates rarius tenues subit
Haec delicatas eligens pestis domos?
Cur sancta parvis habitat in tectis Venus,
Mediumque sanos vulgus affectus tenet,
Et se coercent modica? contra divites,
Regnoque fulti, plura, quam fas est, petunt?
Quod non potest, vult posse, qui nimium potest.
Quid deceat alto praeditam solio, vides.
Metue, ac verere sceptra remeantis viri.

PHAEDRA.

Amoris in me maximum regnum fero,
Reditusque nullos metuo. Non unquam amplius
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetua domum.

NUTRIX.

Ne crede diti. Cluserit regnum licet,
Canisque diras Stygius observet fores:
Solus negatas invenit Theseus vias.

licence son essor dans le ciel? sa main téméraire y lancerait des flèches impies, et le plus chétif des immortels serait le maître de l'Olympe? Non, non; la seule corruption des amants enfanta cette chimère. C'est à elle seule que Vénus doit sa divinité, et Cupidon son arc.

Quiconque jouit avec orgueil de la prospérité et se livre aux excès que produisent inévitablement le luxe et l'opulence, ne forme que des désirs extraordinaires. Les passions impétueuses sont les compagnes cruelles des grandes fortunes. On veut des alimens recherchés, on ne connait plus de bornes dans la dépense, on ne se contente plus d'une nourriture simple et frugale. Pourquoi la contagion qui vous perd ne choisit-elle que les maisons brillantes, et respecte-t-elle les cabanes? Pourquoi le peuple n'a-t-il que des affections saines, et que Vénus reste pure sous le chaume? Pourquoi la sagesse dans un état médiocre sait-elle retrancher encore à ses besoins, tandis que les rois et les grands forment éternellement des désirs immodérés? Sous l'éclat de la royauté et dans l'exercice de la puissance souveraine, c'est toujours au-delà des choses raisonnables et possibles que l'on étend sa volonté.

Pour vous, dont le front est teint du diadème, vous savez à quoi ce haut rang vous oblige. Craignez donc et respectez le sceptre d'un époux qui va revenir près de vous.

PHÈDRE.

L'amour règne dans mon cœur; il est mon roi, et je ne redoute nullement le retour que tu m'annonces. Ne crois pas d'ailleurs que celui qui descend une fois dans le séjour silencieux de l'éternelle nuit, reparaisse si aisément à la lumière du jour.

LA NOURRICE.

Quand le dieu des ombres aurait fermé toutes les barrières de son empire; quand le nocher du Styx en garderait toutes les rives cruelles, ne croyez pas que Thésée ne puisse encore s'y frayer une route.

PHAEDRA.

Veniam ille amori forsitan nostro dabit.

NUTRIX.

Immitis etiam conjugi castae fuit.
Experta saevam est barbara Antiope manum.
Sed posse flecti conjugem iratum puta :
Quis hujus animum flectet intractabilem?
Exosus omne feminae nomen fugit;
Immitis annos caelibi vitae dicat;
Connubia vitat. Genus Amazonium scias.

PHAEDRA.

Hunc in nivosi collis haerentem jugis,
Et aspera agili saxa calcantem pede,
Sequi per alta nemora, per montes, placet.

NUTRIX.

Resistet ille, seque mulcendum dabit,
Castosque ritus Venere non casta exuet?
Tibi ponet odium, cujus odio fortisan
Persequitur omnes?

PHAEDRA.

Precibus haud vinci potest?

NUTRIX.

Ferus est.

PHAEDRA.

Amore didicimus vinci feros.

NUTRIX.

Fugiet.

PHÈDRE.

Peut-être il fera grâce à mon amour.

LA NOURRICE.

Lui, Thésée, qui traita avec tant de barbarie la chaste ntiope, qui vous précéda dans son lit, et qui tomba sous ı main cruelle? Je veux cependant que vous ayez le bonеur de fléchir un époux, vous flattez-vous aussi d'attendrir ː fils de l'Amazone; cet intraitable ennemi de notre sexe, ue le seul nom de l'amour effarouche, qui voue sa vie à un ʚlibat éternel, et à qui l'hymen n'inspire que de l'horreur?

PHÈDRE.

Ah! du moins je prendrai plaisir à le suivre sur ces monts ɔuverts de neiges, sur ces rochers sourcilleux qu'il franchit ʳec tant d'agilité, sur les côteaux, au fond des bois....

LA NOURRICE.

Et l'insensible s'arrêtera pour vous? Il écoutera vos nours? Hippolyte si pur deviendra incestueux? Il cessera ɜ vous haïr, vous qui peut-être avez excité dans son cœur ›n aversion pour toutes les femmes?

PHÈDRE.

Eh quoi! ne pourrai-je donc pas le dompter par mes ːières?

LA NOURRICE.

Vous, dompter ce rebelle invincible!

PHÈDRE.

Ah! l'amour nous apprit à triompher des êtres les plus rouches?

LA NOURRICE.

Hippolyte vous fuira.

PHAEDRA.

Per ipsa maria, si fugiat sequar.

NUTRIX.

Patris memento.

PHAEDRA.

Meminimus matris simul.

NUTRIX.

Genus omne profugit.

PHAEDRA.

Pellicis careo metu.

NUTRIX.

Aderit maritus.

PHAEDRA.

Nempe Pirithoi comes.

NUTRIX.

Aderitque genitor.

PHAEDRA.

Mitis Ariadnae pater.

NUTRIX.

Per has senectae splendidas supplex comas,
Fessumque curis pectus, et cara ubera,
Precor; furorem siste, teque ipsam adjuva.
Pars sanitatis, velle sanari, fuit.

PHAEDRA.

Non omnis animo cessit ingenuo pudor.
Paremus, altrix. Qui regi non vult, amor
Vincatur. Haud te, fama, maculari sinam.
Haec sola ratio est, unicum effugium mali.
Virum sequamur. Morte praevertam nefas.

PHÈDRE.

Je le suivrai sur toutes les mers, s'il me fuit.

LA NOURRICE.

Fille de Minos, souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Oui; mais toi, souviens-toi de ma mère.

LA NOURRICE.

Insensée! Celui que vous aimez hait toutes les femmes.

PHÈDRE.

Je n'aurai donc point de rivales.

LA NOURRICE.

Songez que votre époux revient.

PHÈDRE.

Il sera accompagné de Pirithoüs.

LA NOURRICE.

Et ne craignez-vous pas la présence de votre père?

PHÈDRE.

Mon père pardonna à ma sœur ses amours.

LA NOURRICE (*se jetant aux genoux de Phèdre*).

O ma fille, par le respect que doivent inspirer ces cheux blancs, par ce triste cœur que vous déchirez, par ce n qui vous a nourrie, arrachez du vôtre cette horrible pasn, et vous même aidez-moi à vous guérir. Ma chère enfant, désir de la guérison a souvent guéri des maladies telles la vôtre.

PHÈDRE.

O ma chère nourrice, ne crois pas que la sainte pudeur soit nie sans retour de mon âme. Non, je me rends... Il faut ıcre un amour qui ne connaît plus de frein. Je ne veux s souiller ma réputation. C'en est fait : je vais prendre eul moyen de me guérir; je vais rejoindre mon époux s les enfers; la mort seule peut m'arracher au crime.

SCÈNE III.

CHORUS.

Diva non miti generata ponto,
Quam vocat matrem geminus Cupido,
Impotens flammis[1] simul et sagittis,
Iste lascivus Puer ac renidens
Tela quam certo moderatur arcu?
Labitur totas furor in medullas,
Igne furtivo populante Venas.
Non habet latam data plaga frontem,
Sed vorat tectas penitus medullas.
Nulla pax isti Puero. Per orbem
Spargit effusas agilis sagittas.
Quaeque nascentem vidit ora Solem,
Quaeque ad Hesperias jacet ora metas,
Si qua ferventi subjecta Cancro est,
Si qua Parrhasiae glacialis Ursae
Semper errantes patitur colonos,
Novit hos aestus. Juvenum feroces
Concitat flammas: senibusque fessis
Rursus exstinctos revocat calores:
Virginum ignoto ferit igne pectus.
Et jubet coelo Superos relicto
Vultibus falsis habitare terras.

SCÈNE III.

CHŒUR D'ATHÉNIENS ET D'ATHÉNIENNES.

O BELLE Vénus (1), brillante fille de la mer orageuse, deux amours se glorifient de t'avoir pour mère, et l'un des deux est également à craindre, et par son flambeau, et par les flèches dont il est armé. Avec quelle assurance cet enfant téméraire et tout étincelant de beauté, dirige les traits qui partent de son arc! Il fait circuler dans nos veines le feu des passions, qui nous ravage en silence. La blessure n'offre pas une large plaie; mais elle nous consume et nous mine jusque dans les replis les plus cachés de notre âme.

Jamais ce barbare enfant n'a connu de trève ni de repos; il fait voler ses flèches rapides sur tous les points de l'univers. Toutes les plages qu'éclaire le soleil naissant, toutes celles de l'Hespérie, où il va finir sa carrière, celles que dévore le cancer brûlant, celles même où l'ourse glaciale ne souffre que des peuplades malheureuses et vagabondes, toutes se ressentent de ses fatales influences. Il fait bouillonner le sang de la jeunesse; il ranime les feux éteints des vieillards; il lance des flammes inconnues dans le sein des vierges; il force les dieux de descendre du ciel, et d'habiter la terre sous des formes mensongères. Par lui, Apollon devient pasteur

Thessali Phoebus pecoris magister
Egit armentum, positoque plectro
Impari tauros calamo vocavit.
Induit formas quoties minores
Ipse, qui coelum nebulasque ducit?
Candidas ales modo movit alas,
Dulcior vocem moriente cygno[2].
Fronte nunc torva petulans juvencus
Virginum stravit sua terga ludo,
Perque fraternos nova regna fluctus,
Ungula lentos imitante remos,
Pectore adverso domuit profundum;
Pro sua vector timidus rapina.
Arsit obscuri Dea clara mundi
Nocte deserta, nitidosque fratri
Tradidit currus aliter regendos.
Ille nocturnas agitare bigas
Discit, et giro breviore flecti.
Nec suum tempus tenuere noctes,
Et dies tardo remeavit ortu,
Dum tremunt axes graviore curru.
  Natus Alcmena posuit pharetram,
Et minax vasti spolium leonis;
Passus aptari digitis smaragdos,
Et dari legem rudibus capillis:
Crura distincto religavit auro,
Luteo plantas cohibente socco:
Et manu, clavam modo qua gerebat,
Fila deduxit properante fuso.
Vidit Persis, ditisque ferax
Lydia regni, dejecta feri

en Thessalie, où ce dieu abadonne sa lyre et prend le chalumeau rustique pour rallier son troupeau. Sous combien de traits moins nobles encore déguise-t-il celui qui régit à son gré l'Olympe et les nuages? Tantôt il le couvre de plumes d'une blancheur éclatante, et lui donne une voix plus harmonieuse que celle du cygne mourant (2) : tantôt il en fait un taureau téméraire qui se mêlant aux jeux des nymphes, franchit l'humide empire de son frère, imite les rames des navires avec les cornes de ses pieds, et, tremblant d'amour sous le précieux fardeau (3) qu'il porte, lutte de toute la largeur de sa poitrine contre les flots qui veulent lui ravir sa proie. Il enflamme même la déesse de la nuit (4), qui, pour chercher le superbe Endymion, abandonne à son frère le dieu du jour la conduite de son char consolateur; et le soleil alors est forcé d'apprendre à diriger deux chevaux noirs pendant les ténèbres, et de décrire un cercle moins étendu. Mais alors la nuit n'a plus la durée que lui donna le destin : frappée de l'éclat du dieu, elle s'abrège; et le jour se hâte de reparaître dans les contrées orientales, tandis que le char de la lune tremble sous le poids d'Apollon.

L'amour arrache au fils d'Alcmène son glorieux carquois, et la dépouille menaçante du lion de Némée. Pour avilir ce héros, il orne ses doigts de diamans; il embellit son horrible chevelure, et fait briller sa jambe sous un cothurne d'or; il lui attache cette superbe chaussure avec des rubans de couleur d'orange (5), et ne laisse qu'un fuseau à cette main qui portait la redoutable massue. La Perse et la fertile Lydie ont vu traîner honteusement sur la terre la peau

Terga leonis, humerisque, quibus
Sederat alti regia coeli,
Tenuem Tyrio stamine pallam.
Sacer est ignis (credite laesis),
Nimiumque potens. Qua terra salo
Cingitur alto, quaque aetherio
Candida mundo sidera currunt;
Haec regna tenet Puer immitis:
Spicula cujus sentit in imis
Caerulus undis grex Nereidum,
Flammamque nequit relevare mari.
Ignes sentit genus aligerum[3].
Venere instincti quam magna gerunt
Grege pro toto bella juvenci!
Si conjugio timuere suo,
Poscunt timidi proelia cervi;
Et mugitu dant concepti
Signa furoris. Tunc virgatas
India tigres decolor horret.
Tunc vulnificos acuit dentes
Aper, et toto est spumeus ore.
Poeni quatiunt colla leones.
Cum movit amor tum silva gemit
Murmure saevo.
Amat insani bellua ponti
Lucaeque boves[4]. Vindicat omnes
Natura sibi. Nihil immune est.
Odiumque perit, cum jussit amor:
Veteres cedunt ignibus irae.
Quid plura canam? vincit saevas
Cura novercas.

du monstre vaincu par Alcide ; elles ont vu un manteau de pourpre Tyrienne couvrir et déshonorer ces mêmes épaules où le ciel s'était reposé.

Le feu de l'amour (croyez-en ses déplorables victimes), le feu de l'amour est une ardeur sacrilége, un feu destructeur, également funeste à la terre, à l'onde, au firmament; ce barbare enfant étend partout son tyrannique empire. La troupe des Néréides dans ses grottes profondes n'est pas à l'abri de ses traits; et la mer ne suffit pas pour éteindre les feux qu'il lance. Les habitans de l'air, malgré toute leur légèreté, ne peuvent s'en défendre. En proie à toute la fureur que Vénus leur inspire, quels combats terribles les animaux ne se livrent-ils pas dans les plaines! Avec quelle rage le cerf timide ne se précipite-t-il pas sur le rival qui veut lui enlever sa biche chérie, et de quels cris affreux ne fait-il pas retentir tous les rochers d'alentour ? Quelle terreur les tigres, dans leurs amours, n'inspirent-ils pas aux habitans décolorés de l'Inde? Le sanglier que cette phrénésie emporte aiguise ses défenses meurtrières, et présente sa tête couverte d'écume. Les lions d'Afrique agitent plus horriblement leurs crinières.

Oui, quand l'amour imprime son mouvement au monde, toutes les forêts retentissent des gémissemens et des murmures cruels des monstres amoureux. La baleine au fond de la mer, l'éléphant dans les déserts, obéissent à l'amour. Il n'est point d'être vivant que la nature ne revendique ; nul n'est exempt de ce tribut funeste. La haine tombe quand l'amour l'ordonne, les inimitiés les plus invétérées cèdent à l'ardeur de ses feux. Que dirai-je de plus? L'amour, quand il le veut, triomphe des plus cruelles marâtres.

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

PHAEDRA, CHORUS, NUTRIX.

CHORUS.

Altrix, profare, quid feras? quonam in loco est
Regina? saevis ecquis est flammis modus?

NUTRIX.

Spes nulla, tantum posse leniri malum;
Finisque flammis nullus insanis erit:
Torretur aestu tacito, et inclusus quoque,
Quamvis tegatur, proditur vultu furor.
Erumpit oculis ignis, et lapsae genae[1]
Lucem recusant. Nil idem dubiae placet
Artusque varie jactat incertus dolor.
Nunc ut soluto labitur moriens gradu,
Et vix labante sustinet collo caput.
Nunc se quieti reddit; et somni immemor
Noctem querelis ducit; attoli jubet,
Iterumque poni corpus; et solvi comas;
Rursusque fingi: semper impatiens sui
Mutatur habitus. Nulla jam Cereris subit
Cura, aut salutis[2]. Vadit incerto pede,

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, LA NOURRICE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que venez-vous nous apprendre, ô nourrice de Phèdre ! Dans quelle situation est l'âme de cette reine ? Les feux qui la consumaient sont-ils ralentis ?

LA NOURRICE.

Nous avons perdu tout espoir de soulager son mal cruel, son ardeur insensée ne se ralentit point. La flamme dont elle brûle en secret est encore enfermée dans son sein ; elle veut la cacher, mais toujours son visage la trahit ; ses yeux parlent en dépit d'elle ; elle abaisse ses paupières appesanties, et semble éviter l'éclat de la lumière. Troublée, indécise, égarée, tout lui déplaît. Dans sa douleur incertaine, elle tourmente, elle épuise son corps en mouvemens inutiles : tantôt presque mourante, elle marche à pas chancelans, et soutient à peine sa tête défaillante : tantôt elle retombe dans l'abattement, dont elle sort peu après sans pouvoir se rendre au repos. Oubliant le sommeil, elle passe les nuits à gémir ; elle se lève, elle se couche ; elle détruit et répare tour-à-tour le brillant édifice de sa chevelure. Toutes les positions, toutes les habitudes de son corps la gênent, elle en change à toute heure. Elle ne veut plus vivre, et ne prend plus de nourriture.

Jam viribus defecta; non idem vigor,
Non ora tingens nitida purpureus rubor.
Populatur artus cura. Jam gressus tremunt;
Tenerque nitidi corporis cecidit decor.
Et, qui ferebant signa Phoebeae facis,
Oculi nihil gentile nec patrium micant.
Lacrimae cadunt per ora, et assiduo genae
Rore irrigantur: qualiter Tauri jugis
Tepido madescunt imbre percussae nives.
Sed, en, patescunt regiae fastigia:
Reclinis ipsa sedis auratae toro,
Solitos amictus mente non sana abnuit.

PHAEDRA.

Removete; famulae, purpura atque auro illitas
Vestes. Procul sit muricis Tyrii rubor,
Quae fila ramis ultimi seres legunt:
Brevis expeditos zona constringat sinus,
Cervix monili vacua; nec niveus lapis
Deducat aures, Indici donum maris.
Odore crinis sparsus Assyrio vacet:
Sic temere jactae colla perfundant comae
Humerosque summos; cursibus motae citis
Ventos sequantur. Laeva se pharetrae dabit;
Hastile vibret dextra Thessalicum manus.
Tali severi mater Hippolyti fuit.
Qualis, relictis frigidi ponti plagis,
Egit catervas, Atticum pulsans solum,
Tanaitis, aut Maeotis, et nodo comas

Elle se promène péniblement dans ses appartemens; ses forces l'abandonnent, elle a perdu l'éclat brillant de son teint, sa fraîcheur, sa légèreté, sa grâce; le noir chagrin la mine sourdement. Ses yeux n'ont plus rien de ce charme céleste que leur avait communiqué Phèbus, le plus beau des immortels, auteur glorieux de ses jours. Ses joues sont continuellement baignées de larmes, qui tombent comme la rosée des côteaux du Taurus.... Mais voilà son palais qui s'ouvre. Assise sur son trône d'or, la voilà qui, dans son égarement fatal, rejette selon sa coutume, sa parure et ses ornemens.

PHÈDRE.

Si je vous suis chère, délivrez-moi de ce voile de pourpre, de ces vêtemens couverts d'or qui me pèsent. Loin de moi l'éclat de la couleur Tyrienne, et ces riches tissus des plages orientales! Je ne veux plus sur mon sein qu'une ceinture commune. Détachez ce collier; débarrassez mes oreilles de ces pierres brillantes, don précieux la mer de l'Inde. Que je hais ces parfums d'Assyrie qu'on a répandus sur ma tête! Laissez mes cheveux épars sur mon cou, je veux qu'ils flottent au gré des vents. Je placerai ce carquois sur mon épaule gauche, et ce dard de Thessalie armera ma main droite. Je ressemblerai mieux à la mère du sévère Hippolyte, alors que, sortant des climats glacés de l'Euxin, à la tête de ses fières Amazones, elle faisait retentir les champs de l'Attique sous ses pieds belliqueux. Cette reine du Tanaïs ou des Méotides (1) ne contraignait point sa chevelure; elle l'assujettissait avec un simple réseau, et n'avait pour la garantir des traits de ses ennemis, qu'un bouclier en forme de

Coegit emisitque, lunata latus
Protecta pelta; talis in silvas ferar.

NUTRIX.

Sepone questus. Non levat miseros dolor,
Agreste placa virginis numen Deae.
Regina nemorum, sola quae montes colis,
Et una solis montibus coleris Dea,
Converte tristes ominum in melius minas.
O magna silvas inter et lucos Dea,
Clarumque coeli sidus, et noctis decus,
Cujus relucet mundus alterna face,
Hecate triformis, en ades coeptis favens.
Animum rigentem tristis Hippolyti doma.
Amare discat, mutuos ignes ferat.
Det facilis aures. Mitiga pectus ferum.
Innecte mentem: torvus, aversus, ferox,
In jura veneris redeat. Huc vires tuas
Intende. Sic te lucidi vultus ferant,
Et nube rupta cornibus puris eas.
Sic te, regentem frena nocturni aetheris,
Detrahere nunquam Thessali cantus queant;
Nullusque de te gloriam pastor ferat.
Ades invocata. Jam faves votis, Dea.
Ipsum intuor solemne venerantem sacrum,
Nullo latus comitante. Quid dubitas? dedit
Tempus locumque casus. Utendum artibus.
Trepidamus? haud est facile mandatum scelus.
Audere. Verum justa, qui reges timet[3],

issant. (2) Armée comme elle, je veux parcourir ces bois.

LA NOURRICE (*au chœur*).

Finissons nos plaintes, elles ne soulagent point les malureux. Ne pensons, dans un si cruel état, qu'à fléchir la ande divinité de la chasse.

A la tête du chœur, et la main sur l'autel, elle adresse la prière suivante à Diane, au nom de Phèdre.

Reine des bois ! la seule des immortelles qui habite les ıontagnes, et la seule aussi qu'on y adore, changez nos desnés, écartez loin de nous tous les malheurs qui nous menaent. O déesse puissante, dont la majesté remplit nos forêts; itre brillant du ciel, ornement de la nuit, vous qui alternavement avec votre frère, dispensez la lumière au monde; iple Hécate (3), soyez favorable à nos vœux ! Daignez ımpter l'inflexible cœur du sombre Hippolyte : qu'il apenne à aimer; qu'il souffre de nos feux, comme nous uffrons des siens; qu'il écoute nos plaintes : rendez-le moins rouche, changez son âme. Que ce courage altier, sauvage, ıstère, vienne se ranger sous les lois de Vénus. O céleste le de Latone ! accordez nous ce grand changement ; et iissiez-vous, pour un tel bienfait, ne jamais voir ternir tre disque lumineux; puissent tous les enchantemens (4) la Thessalie ne plus vous faire descendre des cieux, lorsıe vous fournissez votre carrière nocturne ; et puisse nul ırger téméraire ne plus se vanter de vos divines faveurs.... ıus nous exaucez, ô déesse propice ! vous secondez nos ѕirs. Je vois Hippolyte ; il s'approche de votre autel sacré, est seul.... Pourquoi balancer ? le temps, le lieu sont faırables.... Je tremble.... Ah ! qu'il est cruel d'exécuter le ime d'un autre. Hélas ! celui qui consent à trembler devant

Deponat; omne pellat ex animo decus.
Malus est minister regii imperii pudor.

SCENA II.

HIPPOLYTUS, NUTRIX.

HIPPOLYTUS.

Quid huc seniles fessa moliris gradus,
O fida nutrix, turbidam frontem gerens,
Et moesta vultus? sospes est certe parens,
Sospesque Phaedra, stirpis et geminae jugum.

NUTRIX.

Metus remitte. Prospero regnum in statu est,
Domusque florens sorte felici viget.
Sed tu beatis mitior rebus veni:
Namque anxiam me cura sollicitat tui,
Quod te ipse poenis gravibus infestus domas.
Quem fata cogunt, ille cum venia est miser.
At si quis ultro se malis offert volens,
Seque ipse torquet, perdere est dignus bona,
Queis nescit uti. Potius annorum memor
Mentem relaxa. Noctibus festis facem
Attolle. Curas Bacchus exoneret graves.
AEtate fruere: mobili cursu fugit.

s têtes couronnées, est donc forcé de renoncer à la justice, t de bannir de son cœur l'honneur et la vertu. La pudeur -t-elle donc si peu d'empire sur les rois.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HIPPOLYTE.

Fidèle nourrice, à quel dessein portez-vous ici vos pas appesantis par l'âge? Pourquoi ce trouble sur votre front et cette tristesse dans vos yeux? Qu'avez-vous à craindre, mon père est en sûreté, rien n'altère le bonheur de Phèdre et les soutiens du trône sont pleins de vie (1).

LA NOURRICE.

Oui, le royaume d'Athènes est dans la splendeur, et le sort de votre maison ne nous cause aucune alarme. Mais vous, vous ne goûtez pas le bonheur des Athéniens, et je vous plains de vous voir condamné à des privations si pénibles. Quand la nécessité nous impose ces privations, il faut subir son destin. Mais se trouver dans l'affluence des biens les plus désirables, et n'en vouloir faire aucun usage, c'est mériter de les perdre; dans la fleur de la jeunesse, vous n'ouvrirez donc jamais votre âme au charme du plaisir? et comme ceux de votre âge, vous n'allumerez point des flambeaux pendant les nuits, vous ne célébrerez point avec eux les amoureuses fêtes (2)? Sacrifiez du moins à Bacchus; qu'il dissipe vos chagrins; profitez de vos plus doux instans, ils s'écoulent avec

Nunc facile pectus, grata nunc juveni Venus,
Exsultet animus. Cur toro viduo jaces?
Tristem juventam solve. Nunc luxus rape.
Effunde habenas. Optimos vitae dies
Effluere prohibe. Propria descripsit Deus
Officia, et aevum per suos ducit gradus.
Laetitia juvenem, frons decet tristis senem.
Quid te coerces, et necas rectam indolem?
Seges illa magnum foenus agricolae dabit,
Quaecunque laetis tenera luxuriat satis:
Arborque celso vertice evincet nemus,
Quam non maligna caedit aut resecat manus.
Ingenia melius recta se in laudes ferunt,
Si nobilem animum vegeta libertas alit.
Truculentus, et silvester, et vitae inscius,
Tristem juventam Venere deserta colis.
Hoc esse munus credis indictum viris,
Ut dura tolerent? cursibus domitent equos,
Et saeva bella Marte sanguineo gerant?
Providit ille maximus mundi parens,
Cum tam rapaces cerneret fati manus,
Ut damna semper sobole repararet nova.
Excedat, agedum, rebus humanis Venus,
Quae supplet ac restituit exhaustum genus;
Orbis jacebit squallido turpis situ;
Vacuum sine ullis classibus stabit mare;
Alesque coelo deerit, et silvis fera;
Solis et aer pervius ventis erit.

ıt de vitesse! Dédaignerez-vous toujours les inestimables dons Vénus ? Pourquoi la beauté n'est elle pas encore appelée ·artager votre couche ? Ne bannirez-vous point cette tristesse stère qui n'est pas faite pour vous ? Hâtez-vous, et pour pas perdre les plus beaux jours de votre vie, commencez connaître tous les attraits de la volupté. Un dieu suprême ›us a tracé nos goûts et nos devoirs pour tous les âges, et : n'est pas sans cause qu'il fait briller la joie sur le front des unes gens, et que la tristesse sillonne celui des vieillards.

Fils de Thésée, pourquoi tant d'efforts pour vaincre la ›nne et libérale nature ? Rien n'arrête les progrès de la oisson qui, jeune encore, pousse et développe librement tige brillante dans les plaines fécondes, pour remplir 'ec usure l'espérance du cultivateur ! Voyez le jeune arıste qui conserve toute sa sève; il élevera dans nos bois sa te altière à moins qu'une main ennemie ne s'oppose à son croisement. Jamais les âmes généreuses ne sont plus pas›nnées pour la gloire, que lorsqu'elles jouissent d'une douce active indépendance.

Toujours agreste et sauvage, vous ne connaissez point core le charme de l'existence; rebelle à Vénus, vous passez ns la tristesse le printemps de la vie. Croyez-vous que la stinée des hommes est de supporter sans relâche les fatigues? 'ils ne sont faits que pour dompter des coursiers fougueux, pour livrer sous les drapeaux de Mars des combats san.nts ? Vous ne savez pas que le souverain dispensateur des :ns du monde, voyant les mains du destin toujours prêtes à us entraîner au Ténare, nous a sagement donné l'amour, ur réparer dans ses bras conservateurs les ravages contiels de la mort. Que Vénus soit ravie à l'univers qu'elle régére, il perdra toute sa beauté, il ne sera plus qu'une affreuse litude qui n'offrira que l'horreur du chaos; la mer ne sera us couverte de vaisseaux, l'air et les forêts n'auront plus habitans, et les vents seuls occuperont cet espace immense.

Quam varia leti genera mortalem trahunt
Carpuntque turbam; pontus, et ferrum, et doli?
Sed fata credas deesse; sic atram Styga
Jam petimus ultro. Caelibem vitam probet
Sterilis juventus, hoc erit, quidquid vides,
Unius aevi turba, et in semet ruet.
Proinde vitae sequere naturam ducem:
Urbem frequenta, civium coetus cole.

HIPPOLYTUS.

Non alia magis est libera[1], et vitio carens,
Ritusque melius vita quae priscos colat,
Quam quae relictis moenibus silvas amat.
Non illum avarae mentis inflammat furor,
Qui se dicavit montium insontem jugis:
Non aura populi, et vulgus infidum bonis,
Non pestilens invidia, non fragilis favor.
Non ille regno servit; aut regno imminens,
Vanos honores sequitur, aut fluxas opes;
Spei metusque liber. Haud illum niger
Edaxque livor dente degeneri petit.
Nec scelera populos inter atque urbes sita
Novit; nec omnes conscius strepitus pavet.
Haud verba fingit. Mille non quaerit tegi
Dives columnis; nec trabes multo insolens
Suffigit auro. Non cruor largus pias
Inundat aras; fruge nec sparsi sacra
Centena nivei colla submittunt boves.
Sed rure vacuo potitur, et aperto aethere

Combien de genres de mort entraînent et moissonnent la race des humains ! La mer les engloutit, le glaive les atteint, ils meurrent victimes de la perfidie. Et quand vous ne croiriez pas au pouvoir des destins sur nos jours, une tendance naturelle ne nous conduit-elle pas de nous-même vers le Styx? Que cette jeunesse, votre contemporaine, soit insensible à l'amour et se voue, en vous imitant, au célibat stérile, bientôt les siècles s'anéantissent, le genre humain tombe en ruine, et nous moùrons tous ensemble.

Choisissez donc, ô Hippolyte, la nature pour guide de votre vie ; fréquentez la ville, et cherchez les grandes assemblées.

HIPPOLYTE.

Il n'est point de vie plus libre, plus à l'abri de la corruption, plus capable de nous rendre les mœurs pures des anciens habitans du monde, que celle qu'on passe loin des villes et dans le milieu des bois. Qu'il est heureux celui qui mène une vie innocente et sans reproches sur la cime des montagnes ! Il ne connaît point cette fureur de l'avarice, qui enflamme les cœurs, ni cette faveur populaire si fatale aux hommes de bien, ni les poisons de l'envie, ni les prestiges mensongers de l'ambition. Comme il ne s'y montre ni l'esclave, ni le rival inquiet des rois, il ne court point après de vains honneurs et des richesses périssables, il vit sans désirs immodérés et sans crainte. Les dents noires et livides de l'envie n'y déchirent point la vertu. Les crimes et les séditions qui troublent les cités brillantes sont inconnus dans les champs. On n'y tremble pas au premier tumulte. Rien n'oblige à y déguiser sa pensée. On n'est point tenté d'étayer sa maison de mille colonnes, ni d'en revêtir les poutres d'ornemens d'or, ni de faire couler abondamment le sang sur les autels des dieux, ni d'incliner sous le glaive du sacrificateur

Innocuus errat, callidas tantum feris
Struxisse fraudes novit; et fessus gravi
Labore, niveo corpus Ilisso fovet.
Nunc ille ripam celeris Alphei legit:
Nunc nemoris alti densa metatur loca,
Ubi Lerna puro gelida pellucet vado;
Sedemque mutat. Heic aves querulae fremunt,
Ramique ventis lene percussi tremunt,
Veteresque fagi. Juvit aut amnis vagi
Pressisse ripas, caespite aut nudo leves
Duxisse somnos, sive fons largus citas
Defundit undas; sive per flores novos
Fugiente dulcis murmurat rivo sonus.
Excussa silvis poma compescunt famem:
Et fraga parvis vulsa dumetis, cibos
Faciles ministrant; regios luxus procul
Est impetus fugisse. Sollicito bibant
Auro superbi. Quam juvat nuda manu
Captasse fontem! certior somnus premit
Secura duro membra versantem toro.
Non in recessu furta et obscuro improbus
Quaerit cubili, seque multiplici timens
Domo recondit: aethera ac lucem petit,
Et teste coelo vivit. Hoc equidem reor
Vixisse ritu, prima quos mixtos Deis
Profudit aetas; nullus his auri fuit
Caecus cupido. Nullus in campo sacer
Divisit agros arbiter populis lapis.

cent taureaux blancs, après avoir jeté sur leurs corps la farine la plus pure.

Mais qu'on y trouve, ô ciel, des jouissances bien plus douces! On erre sans soucis dans ces belle plaines, et sous un ciel si libre, on goûte tout le bonheur de son innocence. On se contente de tendre des piéges aux animaux malfaisans; et, fatigué d'une chasse pénible, on vient reposer ses sens auprès de l'onde limpide de l'Ilissus (3). Tantôt on parcourt les rives du rapide Alphée; tantôt on va mesurer ces bois épais et profonds qu'arrose la source glaciale et pure de Lerna (4). On change de lieux à son gré. Ici les oiseaux font entendre leur plaintif murmure; là on entend le tressaillement des feuilles, légèrement agitées par les zéphirs, et le frémissement des hêtres antiques balancés par les vents. On aime à suivre le bord d'un ruisseau qui serpente, à prendre un doux sommeil sur le gazon auprès d'un torrent impétueux, ou d'une onde légère qui fuit entre les fleurs. Les fruits qui se détachent des arbres contentent notre faim, et les fraises, suivant la main qui les cueille, nous présentent une nourriture facile. Dans les champs, on dédaigne le luxe ambitieux des rois; et tandis qu'ils boivent en tremblant dans leurs coupes d'or, les simples habitans des hameaux étanchent voluptueusement leur soif avec l'eau puisée dans le creux de leurs mains? Avec combien plus de sécurité on s'abandonne aux douceurs du sommeil sur un lit dur! On n'y cherche point, comme le méchant, un lieu obscur pour y cacher ses vols et ses rapines. Quand on est exempt de craintes et de reproches, on n'a pas besoin de ces vastes appartemens, de ces profondes retraites où l'on a peur de soi-même. Mais on y jouit de la clarté du jour, de la sérénité de l'air, et l'on a les dieux pour témoins d'une vie sans tâche.

Nondum secabant credulae pontum rates :
Sua quisque norat maria. Non vasto aggere
Crebraque turre cinxerant urbes latus.
Non arma saeva miles aptabat manu;
Nec torta clusas fregerat saxo gravi
Balista portas; jussa nec dominum pati
Juncto ferebat terra servitium bove :
Sed arva per se foeta poscentes nihil
Pavere gentes. Silva nativas opes,
Et opaca dederant antra nativas domos.
Rupere foedus impius lucri furor,
Et ira praeceps : quaeque succensas agit
Libido mentes. Venit imperii sitis
Cruenta. Factus praeda majori minor.
Pro jure vires esse. Tum primum manu
Bellare nuda : saxaque et ramos rudes
Vertere in arma. Non erat gracili levis
Armata ferro cornus; aut longo latus
Mucrone cingens ensis; aut crista procul
Galeae comantes. Tela faciebat dolor.
  Invenit artes bellicus Mavors novas,
Et mille formas mortis. Hinc terras cruor
Infecit omnes fusus, et rubuit mare.
Tum scelera demto fine, per cunctas domos
Iere. Nullum caruit exemplo nefas.
A fratre frater, dextera nati parens
Cecidit, maritus conjugis ferro jacet,
Perimuntque foetus impiae matres suos.

Telle fut sans doute la vie de ces héros fameux dont l'antiquité a peuplé le ciel. La vue de l'or n'éblouissait point leurs yeux. Nulle pierre sacrée (5) ne marquait le partage de leurs propriétés et ne limitait leurs champs. Les navires, moins audacieux, n'avaient point encore sillonné les flots de l'Océan ; on se bornait à cotoyer les bords des mers voisines. Des fossés profonds, des tours nombreuses ne défendaient point l'approche des villes. La main du soldat n'était point armée d'un fer meurtrier. La baliste n'avait point encore lancé contre les portes des cités d'énormes rochers.

Le taureau n'était pas condamné au joug de la charrue, et la terre, libre encore et sans maître, féconde par elle-même, fournissait assez pour nourrir les peuples contens de peu. Les forêts fournirent d'abord aux hommes les premiers aliments (6), et les voûtes des cavernes furent leurs premières demeures.

Mais avec le temps la fureur impie du gain, l'impétueuse colère, les passions violentes qui agitent le cœur en le brûlant, rompirent ce précieux traité avec la nature. La soif sanguinaire du pouvoir vint s'établir dans l'univers, et soudain le faible devint la proie du puissant, la force prit la place du bon droit. Alors parut la guerre. On ne se servit d'abord que de la main nue. Bientôt, les pierres, les branches devinrent les premières armes. Le cornouiller n'était pas encore armé d'un fer aigu, le glaive ne ceignait pas les côtés, les casques menaçans ne rendaient pas les têtes guerrières si redoutables : mais la passion naissante armait les bras des premiers objets qui se rencontraient.

Bientôt le dieu de la guerre inventa des traits nouveaux ; il imagina mille genres de mort. La terre fut baignée de sang, qui rougit les eaux des fleuves et de la mer. Bientôt

Taceo novercas. Mitius nil est feris.
Sed dux malorum femina*. Haec scelerum artifex
Obsedit animos, cujus incestae stupris
Fumant tot urbes, bella tot gentes gerunt,
Et versa ab imo regna tot populos premunt.
Sileantur aliae : sola conjux AEgaei
Medea reddit feminas dirum genus.

NUTRIX.

Cur omnium fit culpa paucarum scelus?

HIPPOLYTUS.

Detestor omnes, horreo, fugio, exsecror.
Sit ratio, sit natura, sit dirus furor :
Odisse placuit. Ignibus junges aquas;
Et amica ratibus ante promittet vada
Incerta Syrtis; ante ab extremo sinu
Hesperia Tethys lucidum attollet diem;
Et ora damis blanda praebebunt lupi;
Quam victus animum feminae mitem geram.

NUTRIX.

Saepe obstinatis induit frenos amor,
Et odia mutat. Regna materna aspice.
Illae feroces sentiunt Veneris jugum.
Testaris istud unicus gentis puer.

tous les forfaits eurent des modèles; les crimes ne connurent plus de bornes, et se répandirent dans les familles. Le frère fut immolé par le frère, le père par le fils, l'époux par l'épouse. Les mères dénaturées poignardèrent leurs enfants... Je ne parle point des marâtres. Que de crimes! Les bêtes féroces ont plus d'humanité. Mais dans la nature entière rien n'égale la perversité des femmes; les femmes sont l'origine ou la cause volontaire des plus noirs attentats. C'est par leurs incestueuses amours que nous voyons tant de villes embrasées autour de nous, que tant de peuples sont déchirés par l'horreur des guerres, que tant de royaumes ont été détruits dans le monde.... qu'il me suffise d'en citer un exemple : l'épouse d'Égée, Médée toute seule, ne rend-elle pas tout son sexe odieux?

LA NOURRICE.

Les crimes de quelques femmes doivent-ils rendre toutes les autres coupables?

HIPPOLYTE

Je les déteste toutes, je les abhorre, je les fuis, je les ai en exécration. Soit raison, soit antipathie naturelle, soit aveuglement, j'aime à les haïr. L'eau deviendrait l'amie du feu; les Syrtes seraient favorables aux navires arrêtés dans leur dangereux gravier; les premiers rayons du jour sortiraient de la mer d'Hespérie; les loups caresseraient le daim timide, plutôt que l'on ne me verrait rétracter cette haine éternelle que je leur ai vouée.

LA NOURRICE.

L'amour sait dompter les cœurs les plus rebelles, et triompher de ces haines qui ne sont point dans la nature. Voyez l'empire de votre mère, et toutes ces orgueilleuses Amazones dont elle était la reine : en est-il une seule qui ne se courbe sous le joug amoureux? Et vous, généreux fils d'Antiope, n'en êtes-vous pas la preuve?

HIPPOLYTUS.

Solamen unum matris amissae fero,
Odisse quod jam feminas omnes licet.

NUTRIX.

Ut dura cautes undique intractabilis
Resistit undis, et lacessentes aquas
Longe remittit, verba sic spernit mea.
Sed Phaedra praeceps graditur, impatiens morae.
Quo se dabit fortuna? quo verget furor?
Terrae repente corpus exanimum accidit,
Et ora morti similis obduxit color.
Attolle vultus, dimove vocis moras:
Tuus en, alumna, temet Hippolytus tenet.

SCENA III.

PHAEDRA, HIPPOLYTUS, NUTRIX, FAMULI.

PHAEDRA.

Quis me dolori reddit, atque aestus graves
Reponit animo? quam bene excideram mihi!
Cur dulce munus redditae lucis fugis?
Aude, anime. Tenta. Perage mandatum tuum.

HIPPOLYTE.

La seule consolation qui me reste après la perte de ma mère, c'est de pouvoir maintenant haïr toutes les femmes sans exception.

LA NOURRICE (*à part*).

Comme le dur rocher, inabordable de toutes parts, résiste éternellement aux vagues, et les repousse au loin dans la mer, de même le cruel dédaigne tous mes discours.... Mais voici Phèdre qui, impatiente de m'attendre, se précipite sur mes pas. Quel sera son sort? quel sera le fatal résultat de son amour? Dans l'horrible trouble qui l'agite, elle chancelle.... elle est tombée.... ah! quelle pâleur mortelle. (*A Phèdre.*) O reine, ouvrez les yeux, reprenez l'usage de la voix. C'est Hippolyte qui vous relève, et c'est dans ses bras que vous êtes.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE, SUITE.

PHÈDRE (*encore éperdue de sa chute*).

HÉLAS, qui peut ainsi me rendre à ma douleur amère, et replacer dans mon sein le mal cruel qui me dévore? Que j'étais heureuse d'en avoir perdu le sentiment! (*Elle aperçoit Hippolyte*). Mais pourquoi fuir la douce faveur du jour qui m'est rendu! malheureuse que je suis! ô mon courage, ranime

Non me, per altas ire si jubeas nives,
Pigeat gelatis ingredi Pindi jugis:
Non, si per ignes ire et infesta agmina,
Cuncter paratis ensibus pectus dare.
Mandata recipe sceptra; me famulam accipe.
Te imperia regere, me decet jussa exsequi.
Muliebre non est regna tutari urbium.
Tu, qui juventae flore primaevo viges,
Cives paterno fortis imperio rege.
Sinu receptam, supplicem, ac servam tege.
Miserere viduae.

HIPPOLYTUS.

Summus hoc omen Deus
Avertat. Aderit sospes actutum parens.

PHAEDRA.

Regni tenacis dominus, et tacitae Stygis,
Nullam relictos fecit ad superos viam.
Thalami remittet ille raptorem sui?
Nisi forte amori placidus et Pluton sedet.

HIPPOLYTUS.

Illum quidem aequi coelites reducem dabunt.
Sed, dum tenebit vota in incerto Deus,
Pietate caros debita fratres colam,
Et te merebor; esse ne viduam putes.
Ac tibi parentis ipse supplebo locum.

oui, cette heureuse dépendance me paraît préférable. Ordonnez, et pour vous j'irai affronter avec joie les neiges profondes et les sommets glacés du Pinde; je braverai les flammes et les glaives; j'exposerai mon sein découvert à tous les traits de vos ennemis. Prenez ce sceptre que votre père m'a confié, et régnez sur moi comme sur l'empire d'Athènes. Vous obéir est le plus doux de mes vœux. C'est à vous de commander, c'est à moi d'obéir La main d'une femme est trop faible pour tenir le sceptre et régir les états. C'est à vous qui, dans la vigueur de l'âge, brillez de tout l'éclat que donne la jeunesse, c'est à vous à tenir désormais les rênes de l'empire paternel. Recevez une suppliante dans votre sein; protégez une infortunée; ayez pitié d'une veuve.

HIPPOLYTE.

Une veuve! que le souverain des dieux détourne ce présage! Non, non, mon père nous sera rendu, et bientôt nous aurons la douceur de le revoir.

PHÈDRE.

Le maître du sombre royaume ne laissera point échapper sa proie, et c'est sans espoir de retour que l'on passe les noirs torrens du Styx. Croyez-vous que Pluton puisse renvoyer dans le monde le ravisseur de sa femme, et que le plus sévère des dieux ait tant d'indulgence pour un amour si téméraire?

HIPPOLYTE.

Les divinités du ciel, plus favorables, nous rendront Thésée. Mais tant que le ciel s'opposera à l'accomplissement de nos vœux, croyez, ô reine, que je ne cesserai d'avoir pour vos fils toute la tendresse que je dois à mes frères; que je vous ferai respecter vous-même de manière à vous persuader que vous n'êtes point veuve, et qu'en tout pour vous plaire, je saurai remplacer mon père.

PHAEDRA.

O spes amantum credula! o fallax amor;
Satisne dixit? precibus admotis agam.
Miserere. Tacitae mentis exaudi preces.
Libet loqui, pigetque.

HIPPOLYTUS.

Quodnam istud malum est?

PHAEDRA.

Quod in novercam cadere vix credas malum.

HIPPOLYTUS.

Ambigua voce verba perplexa jacis;
Effare aperte.

PHAEDRA.

Pectus insanum vapor
Amorque torret. Intimas saevus vorat
Penitus medullas, atque per venas meat
Visceribus ignis mersus et venis latens,
Ut agilis altas flamma percurrit trabes.

HIPPOLYTUS.

Amore nempe Thesei casto furis.

PHAEDRA.

Hippolyte, sic est: Thesei vultus amo
Illos priores, quos tulit quondam puer;
Cum prima puras barba signaret genas,
Monstrique caecam Gnossii vidit domum,
Et longa curva fila collegit via.
Quis tum ille fulsit! presserant vittae comam,

PHÈDRE (*à part*).

spérance, divinité crédule des amants! ô trompeur r! en a-t-il assez dit?... Donnons une nouvelle énergie s paroles, à mes accens. (*Haut.*) Hippolyte! prenez de moi, entendez mon silence et tous les vœux secrets on cœur : je veux parler, et je n'ose.

HIPPOLYTE.

el mal inconnu vous tourmente?

PHÈDRE.

mal cruel que les marâtres ne ressentent guère.

HIPPOLYTE.

utes vos paroles sont embarrassées, incompréhensibles : quez-vous ouvertement.

PHÈDRE.

ı feu dévorant, l'amour est allumé dans mon cœur in-... Il pénètre dans mes veines, et dans mes entrailles, cule dans toute ma substance : le cruel s'y dérobe et me ume en me déchirant, comme la flamme rapide qui it les poutres en cendres.

HIPPOLYTE.

est l'excès de votre chaste ardeur pour l'heureux Thésée, produit cette grande agitation.

PHÈDRE.

ui, Hippolyte, j'aime ces traits qui embellissaient sa pre-e jeunesse; je l'aime avec toutes ces grâces sous les-les il vint briller dans notre Créte pour combattre le stre, lorsqu'il tenait à la main les fils qui devaient guider pas dans l'insidieux labyrinthe. Quel éclat! Un simple d arrêtait sa chevelure flottante. La pudeur colorait en-

Et ora flavus tenera tingebat rubor.
Inerant lacertis mollibus fortes tori:
Tuaeve Phoebes vultus, aut Phoebi mei;
Tuusque potius: talis, en talis fuit,
Cum placuit hosti. Sic tulit celsum caput.
In te magis refulget incomtus decor,
Et genitor in te totus: et torvae tamen
Pars aliqua matris miscet ex aequo decus.
In ore Grajo Scythicus apparet rigor.
Si cum parente Creticum intrasses fretum,
Tibi fila potius nostra nevisset soror.
Te, te, soror, quacunque siderei poli
In parte fulges, invoco ad causam parem.
Domus sorores una corripuit duas;
Te genitor, at me natus. En supplex jacet
Allapsa genubus regiae proles domus.
Respersa labe nulla, et intacta innocens;
Tibi mutor uni. Certa descendi ad preces.
Finem hic dolori faciet, aut vitae dies.
Miserere amantis.

HIPPOLYTUS.

Magne regnator Deum,
Tam lentus audis scelera? tam lentus vides?
Ecquando saeva fulmen emittes manu,
Si nunc serenum est? omnis impulsus ruat
AEther, et atris nubibus condat diem;
Ac versa retro sidera obliquos agant
Retorta cursus. Tuque sidereum caput

re ses joues, et leur donnait de nouveaux charmes. Des uscles nerveux se développaient sur ses bras encore délits. C'était Diane que vous chérissez, c'était Apollon, brillant iteur de ma race ; mais plutôt c'était Hippolyte. Oui, oui, omme vous, ce fier ennemi charmait tous les yeux, quand devint mon vainqueur. C'est ainsi qu'il portait sa tête altière. Avec moins de parure, vous êtes plus séduisant encore. A tant d'avantages qui se faisaient remarquer en votre père, vous unissez de plus tous les attraits de la superbe Antiope. Vous avez à la fois la douceur d'une physionomie grecque, et la fierté d'une Amazone.

Ah ! que n'avez-vous suivi Thésée sur les mers de la Crète ! C'est à vous que ma sœur aurait donné ce fil précieux avec lequel il sortit du labyrinthe. O ma chère Ariane, dans quelque partie du ciel que tu brilles maintenant, j'invoque ta déïté nouvelle ; notre cause est la même.... Hélas ! une seule famille a séduit les deux sœurs. Le père triompha d'Ariane, le fils est l'arbitre des jours de Phèdre. Hippolyte, voyez tomber à vos genoux la fille de tant de rois... Pure, vertueuse, innocente jusqu'alors, vous seul me faites perdre ces précieux titres. J'ai résolu de descendre aujourd'hui à la prière pour terminer plus promptement ou ma peine ou ma vie. Prenez pitié d'une amante.

HIPPOLYTE.

Dominateur du ciel ! vous écoutez en silence, et vous ne vengez pas une telle horreur ! Eh ! quand voudrez-vous donc lancer la foudre, si maintenant le firmament conserve encore sa sérénité ? Que l'Olympe s'ébranle enfin, et que les orages nous dérobent le jour ; que les astres reculent d'effroi. Et toi, Soleil, qui vois l'impureté de ta race, dérobe ton front brillant à l'univers, et plonge-toi dans les ténèbres. O

Radiate, tantumne nefas stirpis tuae
Speculere? lucem merge, et in tenebras fuge.
Cur dextra, Divum rector atque hominum, vacat
Tua, nec trisulca mundus ardescit face?
In me tona. Me fige; me velox cremet
Transactus ignis. Sum nocens: merui mori.
Placui novercae; dignus en stupris ego
Sceleréque tanto visus! ego solus tibi
Materia facilis! hoc meus meruit rigor!

O scelere vincens omne femineum genus!
O majus ausa matre monstrifera malum,
Genitrice pejor! illa se tantum stupro
Contaminavit, et tamen tacitum diu
Crimen biformi partus exhibuit nota,
Scelusque matris arguit vultu truci
Ambiguus infans. Ille te venter tulit.

O ter quaterque prospero fato dati,
Quos hausit, et peremit, et leto dedit
Odium, dolusque! genitor, invideo tibi.
Colchide noverca majus hoc, majus malum est.

PHAEDRA.

Et ipsa nostrae fata cognosco domus:
Fugienda petimus: sed mei non sum potens.
Te vel per ignes, per mare insanum sequar,
Rupesque, et amnes, unda quos torrens rapit.
Quacunque gressus tuleris, hac amens agar.
Iterum, superbe, genubus advolvor tuis.

uverain des dieux et des hommes, pourquoi votre main ste-t-elle toujours oisive? Pourquoi la foudre aux trois ırds, n'a-t-elle pas encore embrasé l'univers? Tonnez du ıoins sur moi, ô dieux redoutables; percez-moi, brûlez-moi e vos feux destructeurs. Je suis coupable; et j'ai mérité la ıort. J'ai plu à ma marâtre; elle m'a cru digne de partager vec elle son criminel adultère. C'est moi qu'elle a choisi! C'est mon indifférence pour toutes les femmes qui m'a mérité ette horrible préférence!

O la plus criminelle des femmes! vous les surpassez toutes n opprobres. Vous osez concevoir un amour plus criminel encore que celui de votre mère, qui donna la vie à un nonstre. C'est peu pour elle de s'être souillée par un adultère, dont le secret, long-temps ignoré, ne fut découvert que orsqu'elle mît au jour ce détestable enfant aux deux figures; son plus grand crime est de vous avoir portée vous-même lans ses flancs.

O trois et quatre fois heureux les mortels que la haine et a perfidie ont précipités dans la tombe! O mon père, que votre sort est digne d'envie! Médée votre marâtre n'en voulait qu'à vos jours, la mienne ne m'est pas si favorable!

PHÈDRE.

Oui, la déplorable destinée de ma race se développe à mes yeux: toujours nous recherchons ce que nous devrions fuir; mais je ne suis plus ma maîtresse... Barbare Hippolyte! je te suivrai partout, à travers les flammes, sur les vagues orageuses, dans les rochers, au milieu des plus impétueux torrens... Superbe! regarde-moi encore prosternée à tes pieds.

HIPPOLYTUS.

Procul impudicos corpore a casto amove
Tactus. Quid hoc est? etiam in amplexus ruit?
Stringatur ensis. Merita supplicia exigat.
En, impudicum crine contorto caput
Laeva reflexi. Justior nunquam focis
Datus tuis est sanguis, arcitenens Dea.

PHAEDRA.

Hippolyte, nunc me compotem voti facis.
Sanas furentem. Majus hoc voto meo est,
Salvo ut pudore manibus immoriar tuis.

HIPPOLYTUS.

Abscede. Vive: ne quid exores: et hic
Contactus ensis deserat castum latus.
Quis eluet me Tanais? aut quae barbaris
Maeotis undis Pontico incumbens mari?
Non ipse toto magnus Oceano pater
Tantum expiarit sceleris. O silvae! o ferae!

NUTRIX.

Deprensa culpa est. Anime; quid segnis stupes?
Regeramus ipsi crimen, atque ultro impiam
Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.
Tutissimum est inferre, cum timeas, gradum.
Ausae priores simus, an passae nefas,
Secreta cum sit culpa, quis testis sciet?
Adeste, Athenae: fida famulorum manus,
Fer opem: nefandi raptor Hippolytus stupri
Instat, premitque. Mortis intentat metum.

HIPPOLYTE.

Gardez-vous d'outrager ma vertu, en approchant de moi mains impures. (*A part.*) Mais quoi ! elle se pré-ite dans mes bras. Que signifie cette indigne violence.... ons mon épée... Punissons comme elle le mérite cette ıme audacieuse. (*Haut.*) Voyez comme ma main enve-ppant vos cheveux, tient inclinée votre impudique tête... déesse des bois, jamais un sang n'aura coulé plus juste-ent sur vos autels.

PHÈDRE.

Hippolyte ! tu combles tous mes vœux, et tu guéris ma reur : en me donnant la mort, tu sauves ma vertu ; frappe, périrai volontiers de ta main.

HIPPOLYTE (*la repoussant*).

Non, retirez-vous ; vivez : vous n'obtiendrez rien de moi ; ais ce fer qui vous a touchée, ne doit plus être suspendu à on côté. Où trouverai-je pour me purifier, une onde aussi ıre que celle du Tanaïs, ou des Méotides, qui commu-quent à la mer du Pont ? L'Océan tout entier pourrait-il facer une telle souillure ? O forêts ! ô monstres ! (*Il s'en-it*).

LA NOURRICE (*à Phèdre*).

O ma chère enfant ? Votre fatal secret est dans les mains ce barbare : pourquoi rester dans l'abattement ex-ême où il vous plonge ? Rejetons sur lui tout l'odieux cette cruelle flamme ; voilons, puisqu'il le faut, un ime par un autre crime. C'est celui qui a tout à crain-e, qui le premier doit accuser. Un grand crime a été uvert des ombres du mystère. On ignore si nous l'avons mmis, ou si nous en avons été l'objet. Qui pourra donc poser contre nous (*Aux Athéniens*) ? Au secours, ci-

Ferro pudicam terret. En, praeceps abiit,
Ensemque trepida liquit attonitus fuga.
Pignus tenemus sceleris. Hanc moestam prius
Recreate. Crinis tractus, et lacerae comae,
Ut sunt, remaneant, facinoris tanti notae.
Referte in urbem. Recipe jam sensus, hera.
Quid te ipsa lacerans omnium aspectum fugis?
Mens impudicam facere, non casus, solet.

SCENA IV.

CHORUS.

Fugit insanae similis procellae,
Ocior nubes glomerante Coro,
Ocior cursum rapiente flamma,
Stella cum ventis agitata longos
Porrigit ignes.
Conferat tecum decus omne priscum
Fama, miratrix senioris aevi:
Pulchrior tanto tua forma lucet,

oyens ! ministres fidèles de Thésée et de Phèdre, venez assister et venger votre reine. Un vil séducteur, Hippolyte, vient en ce lieu nous faire des instances criminelles ; il presse, et le fer à la main, il menace de la mort, il frappe de terreur votre vertueuse souveraine. Le voilà qui s'échappe, et que dans sa fuite il nous abandonne sa criminelle épée. Nous la tenons, cette preuve évidente de sa violence... O mes amis ! calmez d'abord la tristesse de cette infortunée, mais laissez sa chevelure en désordre et sanglante, comme une marque certaine d'un si grand attentat... Reportez votre reine dans la ville... ; et vous, ô ma chère maîtresse, reprenez vos sens. Pourquoi vous frapper le sein, déchirer vos vêtemens, éviter tous les regards ? C'est la volonté qui nous rend coupables, et non pas le hasard.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Il n'est pas composé des mêmes personnes que la nourrice appelle dans la scène précédente.

Il a fui comme l'orage impétueux, comme le vent rapide qui dissipe les nuages, comme la flamme qui presse sa course, comme les étoiles qui traversent le ciel en laissant de longues traînées de lumière. O Hippolyte ! que la renommée qui nous vante les héros des vieux âges les compare avec toi : tu les surpasseras par ton éclat, comme Phebé qui, lorsqu'elle brille de toute sa splendeur, efface au ciel les

Clarior quanto micat orbe pleno,
Cum suos ignes coeunte cornu
Junxit, et curru properante pernox
Exserit vultus rubicunda Phoebe;
Nec tenent stellae faciem minores.
Qualis est primas referens tenebras
Nuntius noctis, modo lotus undis
Hesperus, pulsis iterum tenebris
Lucifer idem.
Et tu thyrsigera Liber ab India,
Intonsa juvenis perpetuum coma,
Tigres pampinea cuspide territans,
Ac mitra cohibens cornigerum caput,
Non vinces rigidas Hippolyti comas.
Nec vultus nimium suspicias tuos.
Omnes per populos fabula distulit,
Phaedrae quem Bromio praetulerit soror.
Anceps forma bonum mortalibus,
Exigui donum breve temporis,
Ut velox celeri pede laberis!
Non sic prata novo vere decentia
AEstatis calidae despoliat vapor,
Saevit solstitio cum medius dies,
Et noctem brevibus praecipitat rotis;
Languescunt folio lilia pallido;
Et gratae capiti deficiunt rosae:
Ut fulgor, teneris qui radiat genis,
Momento rapitur! nullaque non dies
Formosi spolium corporis abstulit.
Res est forma fugax. Quis sapiens bono
Confidat fragili?

astres de la nuit, montre avec fierté sa tête radieuse, et voit pâlir à son aspect les constellations vulgaires. Tu brilles, ô fils de Thésée, comme ce dieu messager de la nuit, qui, tantôt sous le nom d'Hespérus, en sortant du sein de l'onde, vient nous ramener les ténèbres, et tantôt sous celui de Lucifer, nous annoncer le retour de la divine Aurore.

Et toi, vainqueur de l'Inde, dieu du Thyrse, toi qui conserves toujours les attraits de la jeunesse, tu ne saurais même avec ta chevelure flottante, et ce dard orné de pampre qui te sert à régir les tigres ; aveo cette mitre éclatante qui couvre ta tête, effacer Hippolyte dans sa parure modeste et négligée.

Cependant, ne sois pas trop fier de ta beauté. Tout le monde connaît l'histoire du héros que la sœur de Phèdre avait préféré à Bacchus lui-même. La beauté, ce don fragile que le ciel fait aux humains ne luit, hélas ! qu'un instant, et s'évanouit à jamais; elle disparaît plus rapidement que le brillant émail dont le printemps embellit nos prairies lorsque les vapeurs brûlantes de l'été se font sentir, et que le soleil au milieu de sa course, entrant dans le solstice, se dispose à précipiter son char vers la nuit. Le lis aux feuilles éclatantes tombe en langueur; la rose qui embellit les plus superbes têtes, se décolore et se fane. Cruelle fatalité ! qui détruit de même en un moment le ravissant incarnat de la jeunesse. Hélas ! chaque jour enlève quelques attraits à la beauté la plus parfaite. O présent trop fragile ! La sagesse peut-elle compter sur ta durée éphémère ?

Mais tant qu'on possède ce don du ciel, il faut en user. Le temps ne vient que trop tôt le détruire en silence, et chaque heure qui arrive lui fait perdre de son lustre. O Hippolyte, pourquoi sans cesse vous cacher dans les déserts ? Les asiles les plus secrets ne sont pas les plus sûrs pour la

Dum licet, utere.
Tempus te tacitum subruet, horaque
Semper praeterita deterior subit.
Quid deserta petis? tutior aviis
Non est forma locis. Te nemore abdito,
Cum Titan medium constituit diem,
Cinget turba licens, Naides improbae,
Formosos solitae claudere fontibus:
Et somnis facient insidias tuis
Lascivae nemorum Deae,
Montivagique Panes.
Aut te stellifero despiciens polo
Sidus, post veteres Arcadas editum,
Currus non poterit flectere candidos.
Et nuper rubuit; nullaque lucidis
Nubes sordidior vultibus obstitit.
At nos solliciti lumine turbido,
Tractam Thessalicis carminibus rati,
Tinnitus dedimus. Tu fueras labor,
Et tu causa morae. Te Dea noctium
Dum spectat, celeres sustinuit vias.
Vexent hanc faciem frigora parcius,
Haec solem facies rarius appetat,
Lucebit Pario marmore clarius.
Quam grata est facies torva viriliter,
Et pondus veteris triste supercilii!
Phoebo colla licet splendida compares:
Illum caesaries, nescia colligi
Perfundens humeros, ornat et integit:
Te frons hirta decet, te brevior coma
Nulla lege jacens. Tu licet asperos

beauté. Dans un bois solitaire, lorsque le dieu du jour est au milieu de sa course, on peut rencontrer bien des dangers; on peut trouver des Naïades agaçantes, qui vous renferment dans les fontaines sacrées auxquelles elles président. Les divinités des bois, celles des montagnes, ces mêmes Dryades que poursuivent les Faunes téméraires, peuvent, dans leur folâtre gaîté, vous dresser mille embûches pendant votre sommeil. Du milieu des astres de la nuit, Diane, en vous découvrant lorsqu'elle s'élève derrière les monts de l'Arcadie, pourrait arrêter son char auprès de vous. Et dernièrement n'avons-nous pas vu rougir cette déesse, sans qu'aucun nuage couvrît son disque lumineux? Inquiets de cette lumière de sang, nous pensions qu'elle était attirée sur la terre par les charmes de la Thessalie, et soudain pour la consoler nous avons fait retentir au loin l'airain bruyant. Vous seul cependant étiez la cause de ses souffrances et de la lenteur avec laquelle elle fournissait sa carrière : en vous regardant elle avait arrêté sa marche.

N'exposez plus les grâces de votre visage aux atteintes de l'hiver et aux brûlants rayons du soleil : il sera plus brillant que le marbre de Paros. Vous prenez donc plaisir à rembrunir ces traits si délicats ; à prendre cet air grave qui ne convient qu'à un vieillard sourcilleux et mélancolique! Votre cou d'albâtre est comparable à celui d'Apollon ; mais ce dieu laisse flotter sur ses épaules sa belle chevelure qui sert à la fois à les couvrir et à les parer : et vous, vous préférez, en coupant ou en négligeant la vôtre, vous priver d'un ornement précieux.

Vous surpassez en force les glorieux héros, vous avez la majesté de leur taille ; votre vigueur est comparable à celle

Pugnacesque Deos viribus arceas,
Et vasti spatio vincere corporis,
AEquas Herculeos jam juvenis toros,
Martis belligeri pectore latior.
Si dorso libeat cornipedis vehi;
Frenis Castorea mobilior manu
Spartanum poteris flectere Cyllaron.
Amentum digitis tende prioribus,
Et totis jaculum dirige viribus;
Tam longe, dociles spicula figere,
Non mittent gracilem Cretes arundinem.
Aut si tela modo spargere Parthico
In coelum placeat; nulla sine alite
Descendent, tepido viscere condita:
Praedam de mediis nubibus afferes.
Raris forma viris (secula prospice)
Impunita fuit. Te melior Deus
Tutum praetereat, formaque nobilis
Deformis senii monstret imaginem.

Quid sinat inausum feminae praeceps furor?
Nefanda juveni crimina insonti parat.
En scelera! quaerit crine lacerato fidem.
Decus omne turbat capitis. Humectat genas.
Instruitur omnis fraude feminea dolus.
Sed iste quisnam est, regium in vultu decus
Gerens, et alto vertice attollens caput?
Ut ora juveni paria Pirithoo gerit!
Ni languido candore pallerent genae,
Staretque recta squallor incultus coma.
En, ipse Theseus redditus terris adest.

d'Alcide ; votre poitrine est large comme celle du dieu Mars. Monté sur une coursier généreux, d'une main plus sûre et plus souple que celle de Castor, vous dompteriez le Cyllare de Sparte. Le Crétois le plus habile ne vous surpasserait pas à tendre un arc, à lancer un trait, à faire parcourir un grand espace au frêle roseau. Si vous voulez, à la manière des Parthes, répandre vos flèches dans le ciel, il n'en tombera pas une seule en terre qui ne soit teinte du sang d'un oiseau attaqué au milieu des airs. Mais, ô Hippolyte, consultez les siècles : toujours la beauté fut fatale aux héros. Puisse quelque dieu propice vous affranchir de cette loi générale, et puisse cette beauté se prolonger pour vous au-delà des limites de la vieillesse !

Hélas ! à quel excès ne se porte pas la passion effrénée d'une femme ? Elle dirige une accusation odieuse contre un jeune héros innocent. C'est en s'arrachant les cheveux, en mettant tout l'éclat de sa tête en désordre, en versant des larmes perfides, qu'elle prétend faire croire la vertu criminelle. Toujours la finesse et la ruse s'unissent dans les femmes à la méchanceté.... Mais qui porte ici sa tête altière, noble, majestueuse ? Ce sont les traits du généreux ami de Pirithoüs, quand il était jeune encore. Mais il n'a plus la même fraîcheur, son visage est pâle, et ses beaux cheveux ne sont plus bouclés comme dans sa jeunesse.... C'est Thésée, Thésée lui-même que Pluton a rendu à la terre.

NUTRIX.

Tenet obstinatum Phaedra consilium necis,
Fletusque nostros spernit, ac morti imminet.

THESEUS.

Quae causa leti? reduce cur moritur viro.

NUTRIX.

Haec ipsa letum causa maturum attulit.

THESEUS.

Perplexa magnum verba nescio quid tegunt.
Effare aperte, quis gravet mentem dolor.

NUTRIX.

Haud pandit ulli. Moesta secretum occulit,
Statuitque secum ferre, quo moritur, malum.
Jam perge, quaeso, perge. Properato est opus.

THESEUS.

Reserate clusos regii postes laris.

LA NOURRICE (*arrivant avec toutes les marques du désespoir.*)

O Thésée ! Phèdre a résolu de mourir ; insensible à mes pleurs, elle veut trancher le fil de ses jours.

THÉSÉE.

D'où peut donc lui venir cet horrible dessein, quand elle voit son époux de retour ?

LA NOURRICE.

Et c'est ce retour même qui précipite sa mort !

THÉSÉE.

Ce discours, que je ne comprens pas, renferme quelque grand mystère : il faut l'éclaircir. Dites, quel peut être le chagrin qui pèse sur son cœur ?

LA NOURRICE.

Elle ne le confie à personne ; c'est un secret qu'elle cache tristement et qu'elle veut emporter au tombeau. O mon prince ! exigez qu'elle vous le confie ; hâtez-vous, il en est temps.

THÉSÉE.

Esclaves, ouvrez les portes de mon palais, et l'asile de mes Pénates.

SCENA II.

THESEUS, PHAEDRA, FAMULI.

THESEUS.

O SOCIA thalami, siccine adventum viri,
Et expetiti conjugis vultum excipis?
Quin ense viduas dexteram? atque animum mihi
Restituis? et te quidquid e vita fugat
Expromis?

PHAEDRA.

Eheu, per tui sceptrum imperii,
Magnanime Theseu, perque natorum indolem,
Tuosque reditus, perque jam cineres meos,
Permitte mortem.

THESEUS.

Causa quae cogit mori?

PHAEDRA.

Si causa leti dicitur, fructus perit.

THESEUS.

Nemo istud alius, me quidem excepto, audiet.

PHAEDRA.

Aures pudica conjugis solas timet.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE, COMPAGNONS DE THÉSÉE.

THÉSÉE.

Épouse de Thésée ! est-ce ainsi que vous recevez votre époux après avoir si long-temps desiré son retour ? Pourquoi ce fer qui tombe de vos mains ? Que tardez-vous à m'ouvrir votre cœur et à m'apprendre ce motif secret pour lequel vous voulez vous donner la mort ?

PHÈDRE.

O magnanime Thésée, je vous en conjure par ce sceptre de votre empire, par l'amour de nos enfants, par votre retour glorieux, par le malheur où je suis reduite ; permettez-moi de descendre au tombeau.

THÉSÉE.

Eh ! qui vous force d'y descendre ?

PHÈDRE.

Mon action n'aurait plus de mérite, si je vous en disais la cause.

THÉSÉE.

Moi seul j'en serai instruit, l'univers entier ignorera votre secret.

PHÈDRE.

Une femme doit respecter les chastes oreilles de son époux.

THESEUS.

Effare. Fido pectore arcana occulam.

PHAEDRA.

Alium silere quod voles, primus sile.

THESEUS.

Leti facultas nulla continget tibi.

PHAEDRA.

Mori volenti deesse mors nunquam potest.

THESEUS.

Quod sit luendum morte delictum, indica.

PHAEDRA.

Quod vivo.

THESEUS.

Lacrimae nonne te nostrae movent?

PHAEDRA.

Mors optima est perire lacrimandum suis.

THESEUS.

Silere pergit. Verbere ac vinclis anus
Altrixque prodet, quidquid haec fari abnuit.
Vincite ferro. Verberum vis extrahat
Secreta mentis.

PHAEDRA.

Ipsa jam fabor, mane.

THESEUS.

Quidnam ora moesta avertis, et lacrimas genis
Subito coortas veste praetenta obtegis?

THÉSÉE.

Parlez sans crainte, et confiez ce grand mystère à ma fidélité.

PHÈDRE.

Pour bien garder un secret, il ne faut le confier à personne.

THÉSÉE.

On vous enlèvera tous les moyens qui pourraient vous donner la mort.

PHÈDRE.

On trouve toujours, quand on le veut, le moyen de mourir.

THÉSÉE.

Mais qu'avez-vous donc fait pour mériter le trépas?

PHÈDRE.

Je l'ai mérité, parce que je vis encore.

THÉSÉE.

Quoi! mes larmes ne sauraient vous toucher?

PHÈDRE.

La mort la plus douce est celle où l'on se voit pleurer de ceux qu'on laisse sur la terre.

THÉSÉE (*à part*).

Elle s'obstine dans un silence cruel : mais à son défaut, je saurai bien, à force de tortures, je saurai bien faire parler sa nourrice..... (*Haut*) Gardes, qu'on enchaîne cette femme, et que la douleur lui arrache ce fatal secret.

PHÈDRE.

Non, non, je parlerai : calmez-vous.

THÉSÉE (*à Phèdre*).

Pourquoi détourner ainsi vos regards des miens ; pourquoi, avec ce voile, me dérober les larmes qui tombent de vos yeux ?

PHAEDRA.

Te, te, creator coelitum, testem invoco,
Et te coruscum lucis aetheriae jubar,
Ex cujus ortu nostra dependet domus,
Tentata precibus restiti. Ferro ac minis
Non cessit animus: vim tamen corpus tulit.
Labem hanc pudoris eluet noster cruor.

THESEUS.

Quis, ede, nostri decoris eversor fuit?

PHAEDRA.

Quem rere minime.

THESEUS.

Quis sit, audire expeto.

PHAEDRA.

Hic dicet ensis, quem tumultu territus
Liquit stuprator, civium accursum timens.

THESEUS.

Quod facinus, heu me, cerno? quod monstrum intuor
Regale parvis asperum signis ebur,
Capulo refulget gentis Actaeae decus.
Sed ipse quonam evasit?

PHAEDRA.

Hi trepidum fuga
Videre famuli concitum celeri pede.

PHÈDRE.

O créateur immortel des dieux du ciel! et vous, brillant ambeau du monde, Soleil que j'ai la gloire d'avoir pour ïeul, attestez tous deux à mon époux que j'ai résisté à toutes es prières, à toutes les instances d'un audacieux. J'ai bravé on fer et ses menaces; mais il a osé employer la violence; je uis déshonorée; et c'est pour effacer cet outrage que je veux verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

THÉSÉE.

Nommez-moi le malheureux qui nous ravit l'honneur.

PHÈDRE.

Celui que vous en soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

Son nom, vous dis-je : je veux le savoir.

PHÈDRE.

Vous l'apprendrez par cette épée, que le misérable a laissée rès de moi pour se dérober au concours des citoyens qui rrivaient à mes cris.

THÉSÉE (*examinant l'épée*).

Quel crime affreux j'entrevois ici! quelle abomination! 'est l'épée dont on arme les jeunes princes de mon sang : je a reconnais à l'ivoire dont elle est ornée, et à cette cigale, mblème glorieux de la maison d'Athènes..... Où donc est-il, e scélérat?

PHÈDRE.

Mes officiers l'ont vu, agité, tremblant, fuir avec précipitation dans les bois.

SCENA III.

THESEUS.

Pro sancta pietas! pro, gubernator poli,
Et qui secundum fluctibus regnum moves,
Unde ista venit generis infandi lues?
Hunc Graja tellus aluit, an Taurus Scythes,
Colchusve Phasis? redit ad auctores genus;
Stirpemque primam degener sanguis refert.
Est prorsus iste gentis armiferae furor,
Odisse Veneris foedera, et castum diu
Vulgare populis corpus. O tetrum genus[1],
Nullaque victum lege melioris soli!
Ferae quoque ipsae Veneris evitant nefas,
Generisque leges inscius servat pudor.
Ubi vultus ille, et ficta majestas viri,
Atque habitus horrens, prisca et antiqua appetens,
Morumque senium triste, et aspectu grave?
O vita fallax! abditos sensus geris,
Animisque pulchram turpibus faciem induis.
Pudor impudentem celat, audacem quies,
Pietas nefandum. Vera fallaces probant;
Simulantque molles dura. Silvarum incola

SCÈNE III.

THÉSÉE (*seul*).

O PIÉTÉ filiale, ô souverain de l'Olympe, et vous, souverain de l'empire des mers, qui peut donc avoir jeté cet exécrable fléau dans ma famille ? est-ce le doux climat de la Grèce, ou l'inhospitalier Taurus, ou le Phase de Colchos (1) qui m'a donné un fils si dénaturé ? Il a bien repris tout le caractère de sa race ; c'est un véritable Scythe qui retourne aux premières habitudes du sang dont il est sorti, et qui me déshonore. Oui, je retrouve en lui cette indigne aversion des fières amazones pour le saint nom de l'hymen, et chez lesquelles la plus avilissante prostitution suit une longue chasteté. O race exécrable, que des climats plus purs n'ont pu soumettre à leurs lois ! Les bêtes elles-mêmes n'ont point de ces penchants criminels, et sans le savoir, elles respectent souvent les lois sacrées de la nature... Le malheureux ! avec cet air de candeur, cette apparence de vertu empreinte sur son front, cette négligence dans ses habits, cette préférence marquée pour l'antique parure, cette triste austérité qui ne sied qu'aux vieillards, et ce maintien sévère et grave.... O trompeuse humanité, tu ne fais point connaître les sentimens de l'âme par des signes certains, tu donnes l'éclat de la beauté aux suborneurs infames ; tu permets que la pudeur serve de voile à l'impudence, la modestie à l'audace, la

Ille efferatus, castus, intactus, rudis,
Mihi te reservas? a meo primum toro
Et scelere tanto placuit ordiri virum?
Jam jam superno numini grates ago,
Quod icta nostra cecidit Antiope manu:
Quod non ad antra Stygia descendens tibi
Matrem reliqui. Profugus ignotas procul
Percurre gentes. Te licet terra ultimo
Summota mundo dirimat Oceani plagis,
Orbemque nostris pedibus obversum colas[2];
Licet in recessu penitus extremo abditus
Horrifera celsi regna transieris poli;
Hiemesque supra positus et canas nives,
Gelidi frementes liqueris Boreae minas
Post te furentes; sceleribus poenas dabis.
Profugum per omnes pertinax latebras premam.
Longinqua, clausa, abstrusa, diversa, invia
Emetiemur. Nullus obstabit locus.
Scis, unde redeam. Tela quo mitti haud queunt,
Huc vota mittam. Genitor aequoreus dedit,
Ut vota prono trina concipiam Deo,
Et invocata munus hoc sanxit Styge.
En, perage donum triste, regnator freti.
Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem,
Adeatque Manes juvenis iratos patri.
Fer abominandam nunc opem nato, parens.
Nunquam supremum numinis munus tui
Consumeremus, magna ni premerent mala.

iété au crime.... Tu souffres que l'éloge de la vérité sorte de
bouche d'un perfide, et qu'un lâche fasse l'éloge du cou-
ge! O farouche habitant des bois, toi que je croyais pur,
aste, innocent, c'est ainsi que tu te disposes à me succéder.
C'est en souillant la couche paternelle que tu signales ton
trée dans le monde! Du moins, dans mon malheur, je rends
aces au maître des dieux, puisque déjà l'odieuse Antiope,
ère de cet impie, est tombée sous ma main, et qu'en reve-
nt des enfers, j'ai laissé son âme errante sur les bords du
yx. Malheureux fugitif, va cacher ton crime dans des climats
ssi barbares que toi. Mais quand tu serais relégué dans la
rnière contrée du monde, et séparé de moi par les der-
ères plages de l'Océan; quand tu serais parvenu dans l'autre
misphère, dans quelque asile impénétrable du globe, au-
là du pôle glacial, du séjour des neiges, des frimats, des
uffles impétueux et menaçans de Borée, ma fureur qui te
ivra partout, saura bien te découvrir et punir ton crime.
ai, ma vengeance infatigable franchira pour t'atteindre
solitudes, les déserts les plus affreux, les lieux les plus
abordables, les obstacles les plus terribles.... Tu sais d'où je
viens.... Mes imprécations te suivront partout (2) où mes
its ne pourraient t'atteindre.... Le dieu de la mer, auteur
ma naissance, a juré sur l'onde inviolable du Styx d'ac-
mplir trois vœux que je formerais à mon gré. O souverain
s flots, que ce jour soit le dernier qui brille pour Hippolyte;
écipite mon fils odieux chez les mânes. Accorde-moi cette
ste faveur; ô Neptune, exauce un vœu détestable. Si mon
alheur était moins affreux, je ne réclamerais point de ta
vinité cette grâce insigne; tu sais qu'au fond de l'Érèbe,
as la main de Pluton, au milieu de toutes les menaces de
nfer, je ne t'ai point invoqué. Je réclame aujourd'hui hau-

Inter profunda Tartara, et ditem horridum,
Et imminentes regis inferni minas,
Voto peperci. Redde nunc pactam fidem,
Genitor. Moraris? cur adhuc undae silent?
Nunc atra ventis nubila impellentibus
Subtexe noctem; sidera et coelum eripe.
Effunde pontum. Vulgus aequoreum cie,
Fluctusque ab ipso tumidus Oceano voca.

SCENA IV.

CHORUS.

O MAGNA parens Natura Deum,
Tuque igniferi rector Olympi,
Qui sparsa cito sidera mundo
Cursusque vagos rapis astrorum,
Celerique polos cardine versas,
Cur tibi tanta est cura, perennes
Agitare vias aetheris alti?
Ut nunc canae frigora brumae
Nudent silvas; nunc arbustis
Redeant umbrae; nunc aestivi
Colla Leonis Cererem magno
Fervore coquant; viresque suas
Temperet annus? sed cur idem,

ment l'accomplissement de ta promesse, ô dieu que j'implore.... Mais quoi ! tes ondes restent toujours calmes, et les nts rapides n'amènent point encore les sombres nuages écurseurs de la tempête. Répands donc à ma voix sur le uide élément toutes les ténèbres de la nuit, dérobe au onde le ciel et les astres, précipite les vagues, rassem- tous les monstres, soulève tous les flots du fonds de céan....

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

O NATURE, puissante mère des immortels, et vous souverain teur de l'Olympe, qui entraînez les astres épars dans le l, qui pressez leur course errante, qui donnez un moument si rapide aux pôles de l'univers, pourquoi régissez-us le firmament avec tant d'harmonie ? Pourquoi cette issitude constante et de l'hiver qui dépouille nos bois, et printemps qui rend l'ombrage à nos arbrisseaux, et de canicule qui, par ses feux, mûrit les dons de Cérès ? O roi cieux, qui vois à tes pieds ces grands corps parcourir si ulièrement leurs orbites, pourquoi gardes-tu cet ordre mirable pour eux, et prends-tu si peu de soin de la conite des hommes ? D'où vient ton indifférence à récom-

Qui tanta regis, sub quo vasti
Pondera mundi librata suos
Ducunt orbes, hominum nimium
Securus abes; non sollicitus
Prodesse bonis, nocuisse malis?
Res humanas ordine nullo
Fortuna regit, spargitque manu
Munera caeca, pejora fovens.
Vincit sanctos dira libido.
Fraus sublimi regnat in aula.
Tradere turpi fasces populus
Gaudet; eosdem colit, atque odit.
Tristis virtus perversa tulit
Praemia recti. Castos sequitur
Mala paupertas: vitioque potens
Regnat adulter.
O vane pudor, falsumque decus!
Sed quid citato nuntius portat gradu,
Rigatque moestis lugubrem vultum genis?

penser la vertu et à punir le crime ? Tu laisses la triste humanité à la discrétion du hasard ; tu permets que la fortune régisse la terre au gré de son caprice, et distribue ses faveurs avec tant d'inégalité, ou qu'elle les réserve aux méchans ! Tu n'empêches donc point l'infame passion de prospérer, ni l'innocence de gémir ? La perfidie domine dans le palais des rois ; le peuple accorde l'honneur des faisceaux à des hommes avilis, et se prosterne aux genoux de ceux qu'il abhorre. La sombre hypocrisie reçoit la récompense due au vrai mérité ; la misère est le partage des hommes purs, et l'adultère, que le vice élève, monte sur le trône.

O vertu ! tu n'es plus qu'un vain nom, une décoration stérile.... Mais que vient nous apprendre ce courrier avec tant de précipitation ? Il essuie son visage tout baigné de larmes.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

NUNTIUS, THESEUS.

NUNTIUS.

O sors acerba et dura famulatus gravis,
Cur me ad nefandos nuntium casus vocas?

THESEUS.

Ne metue clades fortiter fari asperas;
Non imparatum pectus aerumnis gero.

NUNTIUS.

Vocem dolori lingua luctificam negat.

THESEUS.

Proloquere, quae sors aggravet quassam domum.

NUNTIUS.

Hippolytus (heu me) flebili leto occubat.

THESEUS.

Natum parens obiisse jam pridem scio.
Nunc raptor obiit. Mortis effare ordinem.

NUNTIUS.

Ut profugus urbem liquit infesto gradu,
Celerem citatis passibus cursum explicans,
Celsos sonipedes ocius subigit jugo,

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COURRIER, THÉSÉE.

LE COURRIER.

DURE et cruelle condition attachée à l'esclavage! Pourquoi ıis-je forcé de venir déchirer l'âme d'un père en lui appreınt une si déplorable nouvelle?

THÉSÉE.

Quel que soit le malheur dont je suis menacé, ne crains ıs de me l'annoncer: depuis long-temps mon cœur est préırė à tout entendre.

LE COURRIER.

L'excès de la douleur retient ma voix captive.

THÉSÉE.

Parle, et dis-moi quelle nouvelle calamité afflige ma aison?

LE COURRIER.

Hippolyte n'est plus.... Hélas! une mort affreuse vous enve ce jeune héros.

THÉSÉE

Je le savais. Il porte la peine de son crime; mais raconteıoi les détails de sa mort.

LE COURRIER.

Il venait de quitter la ville, comme un fugitif, sous le plus ẻfavorable augure, courant d'un pas rapide pour disposer son ıar, et atteler à la hâte ses superbes coursiers. Il s'avançait,

Et ora frenis domita substrictis ligat.
Tum multa secum effatus, et patrium solum
Abominatus, saepe genitorem ciet,
Acerque habenis lora permissis quatit:
Cum subito vastum tumuit ex alto mare,
Crevitque in astra. Nullus inspirat salo
Ventus. Quieti nulla pars coeli strepit,
Placidumque pelagus propria tempestas agit.
Non tantus Auster Sicula disturbat freta,
Nec tam furenti pontus exsurgit sinu
Regnante Coro; saxa cum fluctu tremunt,
Et cana summum spuma Leucatem ferit.
Consurgit ingens pontus in vastum aggerem,
Tumidumque monstro pelagus in terram ruit.
Nec ista ratibus tanta construitur lues:
Terris minatur. Fluctus haud cursu levi
Provolvitur; nescio quid onerato sinu
Gravis unda portat: quae novum tellus caput
Ostendit astris! Cyclas exoritur nova.
Latuere rupes, numen Epidaurii Dei,
Et scelere petrae nobiles Scironides,
Et quae duobus terra comprimitur fretis.
Haec dum stupentes querimur, en totum mare
Immugit. Omnes, undique scopuli adstrepunt.
Summum cacumen rorat expulso sale.
Spumat, vomitque vicibus alternis aquas.
Qualis per alta vehitur Oceani freta
Fluctus refundens ore physeter capax.

et, l'esprit agité par les plus noirs pressentiments, il prononçait en abandonnant sa patrie mille imprécations, et répétait sans cesse le nom de son père.

Il laissait librement flotter les rênes, lorsque, tout-à-coup, du fond de ses abîmes, la mer lance une vague impétueuse qui s'élève jusqu'aux nues. Aucun vent cependant n'agitait les flots. Partout le ciel était pur et serein. C'est du sein même de la mer paisible que sort cette tempête; jamais l'Auster n'en suscita de plus furieuse au détroit de Sicile, ni le Corus dans les dangereux parages de Leucate, quand il le couvre d'écumes, et qu'il fait trembler tous les rochers d'alentour.

Une montagne humide s'élève au-dessus du perfide élément, et vient vomir en tumulte sur le rivage un monstre épouvantable qu'elle portait dans son sein. Ce n'est point contre les vaisseaux que ce monstre est déchaîné; il semble avoir été créé pour effrayer la terre. Les flots roulent avec violence, et l'onde qui s'incline porte sur son sein je ne sais quelle énorme masse, dont le sommet menace le ciel! C'est une nouvelle Cyclade que nous découvrons : sa hauteur dérobe à nos yeux, et les rochers d'Épidaure habités par un dieu, et ceux de Scyron, fameux par un crime, et l'Isthme qu'entourent les deux mers.

Au milieu de nos vives alarmes, nous entendons mugir la mer et les rochers retentir. La cime de cette masse effrayante est blanchâtre; elle avance et recule tour-à-tour, lançant autour d'elle une écume amère, et respirant comme la baleine, qui, du milieu de l'Océan, rejette les flots qu'elle avait engloutis avec avidité. Enfin, ce globe immense éclate et se brise dans toute sa concavité, en laissant sur l'arène un fléau plus terrible que toutes les craintes. Au même instant, tous

Inhorruit concussus undarum globus,
Solvitque sese, et litori invexit malum
Majus timore: pontus in terras ruit,
Suumque monstrum sequitur. Os quassat tremor.

THESEUS.

Quis habitus ille corporis vasti fuit?

NUNTIUS.

Caerulea taurus colla sublimis gerens,
Erexit altam fronte viridanti jubam.
Stant hispidae aures, cornibus varius color:
Et quem feri dominator habuisset gregis,
Et quem sub undis natus. Hinc flammam vomit;
Oculi hinc relucent. Caerula insignis nota
Opima cervix arduos tollit toros:
Naresque hiulcis haustibus patulae fremunt.
Musco tenaci pectus ac palear viret.
Longum rubenti spargitur fuco latus.
Tum pone tergus ultima in monstrum coit
Facies, et ingens bellua immensam trahit
Squammosa partem. Talis extremo mari
Pistrix citatas sorbet aut reddit rates.
Tremuere terrae. Fugit attonitum pecus
Passim per agros; nec suos pastor sequi
Meminit juvencos. Omnis e saltu fera
Diffugit: omnis frigido exsanguis metu
Venator horret. Solus immunis metu[1]
Hippolytus arctis continet frenis equos,

lots se répandent sur la terre, et suivent le monstre. ouvante a glacé tous les cœurs.

THÉSÉE.

ı ! quelle était la forme de cet horrible monstre ?

LE COURRIER.

ıureau impétueux, son col est azuré; une crinière épaisse rage son front verdâtre; il développe de larges oreilles ısées de poils; ses cornes sont empreintes de différentes eurs et tiennent de la nature de nos taureaux et de celle taureaux de Neptune. Il vomit des flammes; ses yeux :èlent; une longue marque d'azur semble partager sa farouche; il déploie ses immenses épaules; il ouvre en ıissant ses larges naseaux. Ses horribles fanons et toute ndue de sa poitrine semblaient couverts d'une mousse : et gluante. Ses vastes flancs ont une couleur de safran ə pourpre. Mais l'extrémité de son corps est bien plus ible; c'est un dragon épouvantable hérissé d'écailles, il à la monstrueuse baleine qui engloutit ou qui rend les res.

ı terre a tremblé sous ce nouveau fléau; les troupeaux yés ont fui dans les plaines; les pasteurs oublient la e de leurs agneaux; les bêtes féroces elles-mêmes dé- ent ce lieu d'horreur; le sang des chasseurs se glace . leurs veines. Mais au milieu de cette alarme générale, ul Hippolyte reste intrépide : d'une main ferme, il con- ; ses coursiers, et le son de sa voix qu'ils reconnaissent ırc calme leur frayeur.

Pavidosque notae vocis hortatu ciet.
Est alta ad Argos collibus ruptis via,
Vicina tangens spatia suppositi maris:
Heic se illa moles acuit, atque iras parat.
Ut cepit animos, seque praetentans satis
Prolusit irae, praepeti cursu evolat,
Summam citato vix gradu tangens humum,
Et torva currus ante trepidantes stetit.
Contra feroci natus insurgens minax
Vultu, nec ora mutat, et magnum intonat:
Haud frangit animum vanus hic terror meum;
Nam mihi paternus vincere est tauros labor[2].
Inobsequentes protinus frenis equi
Rapuere currum: jamque deerrantes via,
Quacunque pavidos rapidus evexit furor,
Hac ire pergunt, seque per scopulos agunt.
At ille, qualis turbido rector mari
Ratem retentat, ne det obliquum latus,
Et arte fluctus fallit; haud aliter citos
Currus gubernat: ora nunc pressis trahit
Constricta frenis, terga nunc torto frequens
Verbere coercet. Sequitur assiduus comes
Nunc aequa carpens spatia, nunc contra obvius
Oberrat, omni parte terrorem movens
Non licuit ultra fugere; nam torvo obvius
Incurrit ore corniger ponti horridus.
Tum vero pavida sonipedes mente exciti
Imperia solvunt, seque luctantur jugo

Sur la route d'Argos est une partie de chemin taillée dans le roc, et voisine de ce grand espace qui touche à la mer. C'est là que le monstre s'établit, c'est sur cette hauteur qu'il anime sa colère et dispose sa rage. Ayant ramassé tous ses feux et médité son attaque, il s'élance en fureur, touchant à peine la terre dans ses bonds impétueux, et vient se présenter à la tête des coursiers épouvantés. Votre magnanime fils se lève avec un regard altier et menaçant : sans changer de visage, il déploie toute l'étendue de sa voix. Cette vaine terreur, dit-il, ne peut rien sur mon courage ; mon père m'a montré la manière de terrasser les taureaux.

Mais hélas ! ses chevaux indociles entraînent son char : une fois écartés de la route frayée, ils se précipitent, dans leur fureur aveugle, et s'embarrassent dans les rochers. Cependant, comme un pilote habile qui arrache son navire au tempêtes, et l'empêche de se briser contre les écueils, le jeune héros continue de gouverner son char prêt à lui échapper. Tantôt il retient fortement les rênes, tantôt il tord dans la bouche de ses coursiers les freins écumans. Mais le monstre le suit avec constance ; il bondit à côté de son char ; il se présente à la tête des chevaux, et partout il porte avec lui l'épouvante et l'horreur.

Il n'est plus possible de fuir. Armé de ses cornes menaçantes, le monstre est là, ne respirant que la mort. Les coursiers, qui ne reconnaissent plus de loi, se débattent pour s'affranchir du joug : ils se cabrent, le char est renversé. Embarrassé dans les rênes, le malheureux prince tombe sur le visage. Tous les efforts qu'il fait pour se relever, resserrent

Eripere, rectique in pedes jactant onus.
Praeceps in ora fusus implicuit cadens
Laqueo tenaci corpus: et quanto magis
Pugnat, sequaces hoc magis nodos ligat.
Sensere pecudes facinus, et curru levi,
Dominante nullo, qua timor jussit, ruunt.
Talis per auras non suum agnoscens onus,
Solique falso creditum indignans diem,
Phaethonta currus devio excussit polo.
Late cruentat arva, et illisum caput
Scopulis resultat: auferunt dumi comas:
Et ora durus pulchra populatur lapis:
Peritque multo vulnere infelix decor.
Moribunda celeres membra provolvunt rotae.
Tandemque raptum truncus ambusta sude
Medium per inguen stipite erecto tenet?
Paulumque domino currus affixo stetit.
Haesere bijuges vulnere et pariter moram
Dominumque rumpunt. Inde semianimem secant
Virgulta. Acutis asperi vepres rubis,
Omnisque truncus corporis partem tulit.
Errant per agros funebris, famuli, manus,
Per illa, qua distractus Hippolytus, loca
Longum cruenta tramitem signat nota:
Moestaeque domini membra vestigant canes.
Necdum dolentum sedulus potuit labor
Explere corpus. Hoccine est formae decus!
Qui modo paterni clarus imperii comes,

encore les liens dangereux qui le retiennent. Les chevaux ayant précipité leur maître, reconnaissent à la légèreté du char le succès de leurs funestes efforts. N'ayant plus alors d'autre guide que la terreur, ils ne suivent que le mouvement impétueux de leur instinct, et le char est emporté loin de sa route. Tel jadis le char d'Apollon ne reconnaisssant plus son fardeau ordinaire, et indigné du faux soleil qu'on lui faisait porter, s'écarta du pôle et précipita Phaéton pour le punir de sa témérité.

O douleur! la campagne est teinte du généreux sang d'Hippolyte : sa tête se brise en retentissant contre les rochers; ses cheveux sont arrachés par les ronces; les pierres déchirent son visage : sa beauté et ses grâces, innocentes causes de son malheur, sont flétries par milles blessures. Les roues froissent encore ses membres mourans; son corps est rejeté sous le timon, et le pieu qui s'y trouve s'enfonce dans ses entrailles. Les coursiers s'arrêtent un moment, et bientôt, pour vaincre ce dernier obstacle ils déchirent en lambeaux leur maître qui respirait encore, et les ronces armées de pointes aiguës achèvent de mettre en pièces son corps sanglant et défiguré.

Ses compagnons éperdus se répandent sur le rivage, et suivent la trace de son sang : ses chiens, qui reconnaissent ses pas, poussent de longs gémissemens. Mais hélas! tous nos soins n'ont pu rassembler les restes malheureux de votre fils. Voilà donc la destinée d'une beauté si ravisssante; voilà le compagnon d'un si grand roi et l'héritier de son trône! Dans ce jour encore, il brillait à nos yeux comme un astre

Et certus heres, siderum fulsit modo,
Passim ad supremos ille colligitur rogos,
Et funeri confertur.

THESEUS.

O nimium potens,
Quanto parentes sanguinis vinclo tenes
Natura! quam te colimus inviti quoque!
Occidere volui noxium; amissum fleo.

NUNTIUS.

Haud quisquam honeste flere, quod voluit, potest.

THESEUS.

Equidem malorum maximum hunc cumulum reor,
Si abominanda casus optata efficit.

NUNTIUS.

Et si odia servas, cur madent fletu genae?

THESEUS.

Quod interemi, non quod amisi, fleo.

enfaisant, et maintenant nous ne pensons plus qu'à re-
eillir ses cendres, et à lui ériger un tombeau.

THÉSÉE.

O nature, puissante nature, force impérieuse du sang, l'ils sont puissans tes droits sur le cœur d'un père ! Et nous oyons pouvoir résister à tes mouvemens sacrés ! J'ai voulu mort du coupable, il n'est plus, et je pleure le fils qui 'est ravi !

LE COURRIER.

Peut-on pleurer une mort qu'on a sollicitée avec tant d'ins-nce ?

THÉSÉE.

Le plus grand des malheurs, c'est de voir la fortune secon-er des vœux qui font horreur.

LE COURRIER.

Si vous haïssez encore votre fils, pourquoi ces larmes ont votre visage est inondé !

THÉSÉE.

Hélas ! ce qui me désespère, ce n'est pas de l'avoir tué, est de l'avoir perdu.

SCENA II.

CHORUS.

Quanti casus humana rotant!
Minor in parvis Fortuna furit,
Leviusque ferit leviora Deus.
Servat placidos obscura quies;
Praebetque senes casa securos.
Admota aetheriis culmina sedibus
Euros excipiunt, excipiunt Notos,
Insani Boreae minas,
Imbriferumque Corum.
Humida vallis raros patitur
Fulminis ictus. Tremuit telo
Jovis altisoni Caucasus ingens,
Phrygiumque nemus matris Cybeles.
Metuens coelo Juppiter alto
Vicina petit. Non capit unquam
Magnos motus humilis tecti
Plebeja domus.
Circa regna tonat.
Volat ambiguis
Mobilis alis hora; nec ulli
Praestat velox Fortuna fidem.
Qui clara videt sidera mundi,
Nitidumque diem nocte relicta,

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Quelles étranges révolutions tourmentent la vie des hommes puissans ! Les petits ont bien moins à craindre des rigueurs de la fortune, ou du courroux d'un dieu arbitre du monde. Oui, au sein d'une heureuse obscurité, dans nos chaumières, nous vieillissons sans alarmes. Ce n'est d'ordinaire que sur les palais qui montent orgueilleusement jusqu'aux nues, que les souffles impétueux de l'Eurus et de l'Aquilon, du menaçant Borée et des Autans furieux exercent leurs ravages. Les éclats terribles de la foudre atteignent rarement les vallons paisibles, tandis que l'altier Caucase et le sourcilleux Ida de Cybèle voient si souvent Jupiter armé de tous ses traits, parce que ce dieu vengeur, s'il craint du haut de l'Olympe quelques nouveaux Titans, ne fait du moins la guerre qu'à ceux qui avoisinent son empire. Une maison plébéienne est trop petite pour contenir ces grands mouvemens qui font les révolutions. C'est toujours autour des trônes que gronde le tonnerre. Comme les heures mobiles volent sur des ailes incertaines ! Comme la fortune légère tient rarement ses promesses.

Voyez le noble Thésée qui arrive de l'empire de la mort, pour jouir encore de la clarté des astres brillans du monde : il gémit pourtant ce héros glorieux et soupire à son retour ;

Luget moestos tristis reditus:
Ipsoque magis flebile Averno
Sedis patriae videt hospitium.
Pallas Actaeae veneranda genti,
Quod tuus coelum superosque Theseus
Spectat, et fugit Stygias paludes,
Casta nil debes patruo rapaci:
Constat inferno numerus tyranno.
Quae vox ab altis flebilis tectis sonat?
Strictoque vecors Phaedra quid ferro parat?

sous les lambris dorés du palais de ses pères, il regrette les bords de l'Averne.

O Pallas, divinité puissante révérée de l'Attique, si ce roi fameux est rendu à la terre, et s'il a pu s'échapper des marais du Styx, chaste déesse, ce n'est pas à ton oncle l'avare Pluton, qu'il faut attribuer cette faveur : le tyran des enfers doit être satisfait : Hippolyte est au nombre de ses sujets.

Mais quelle voix plaintive se fait entendre au fond de ce palais ? Phèdre éperdue s'avance. Que signifie ce fer dont elle est armée ?

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

THESEUS, PHAEDRA.

THESEUS.

Quis te dolore percitam instigat furor?
Quid ensis iste? quidve vociferatio,
Planctusque supra corpus invisum volunt?

PHAEDRA.

Me, me, profundi saeve dominator freti,
Invade, et in me monstra caerulei maris
Emitte: quidquid intimo Tethys sinu
Extrema gestat, quidquid Oceanus vagis
Complexus undis ultimo fluctu tegit.
O dire Theseu semper, o nunquam ad tuos
Tuto reverse! natus et genitor nece
Reditus tuos luere. Pervertis domum,
Amore semper conjugum aut odio nocens.
Hippolyte, tales intuor vultus tuos?
Talesque feci? membra quis saevus Sinis,
Aut quis Procrustes sparsit? aut quis Cressius
Daedalea vasto claustra mugitu replens,
Taurus biformis, ore conigero ferox,

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, PHÈDRE,
(tenant à la main l'épée d'Hippolyte).

THÉSÉE.

.UEL nouveau transport vous agite et vous égare ? Pourquoi fer, pourquoi ces cris affreux et ces meurtrissures (1) dont tre corps est couvert ?

PHÈDRE.

C'est moi plutôt, moi seule que tu dois attaquer, ô Nepne, farouche tyran des mers profondes : c'est sur moi qu'il it déchaîner tous tes monstres azurés, tous ceux que iétis élève au fond de ses abîmes, tous ceux que renferme céan jusqu'à l'extrémité du globe... Et toi, cruel Thésée, ne peux donc jamais revenir au sein de ta famille sans que n retour ne lui soit fatal ! Jadis il causa la mort de ton père ; jourd'hui il cause celle de ton fils. Éternel destructeur de maison, tu ne suivis jamais pour guide que l'amour ou la ine de tes épouses (2).... Hippolyte, est-ce ainsi que je vois tes traits défigurés ? Voilà donc mon ouvrage ! Quel Sins inhumain (3), quel Procruste, quel Minotaure échappé labyrinthe de Dédale a si cruellement déchiré tes memes ! Malheureux Hippolyte, que sont devenues les grâces ton front, et l'éclat de tes yeux, que je regardais comme s astres tutélaires... Hélas ! si tu conserves encore quelques

Divulsit? heu me! quo tuus fugit decor,
Oculique, nostrum sidus? exanimis jaces?
Ades parumper, verbaque exaudi mea.
Nil turpe loquimur. Hac manu poenas tibi
Solvam, et nefando pectori ferrum inseram,
Animaque Phaedram pariter ac scelere exuam;
Et te per undas, perque Tartareos lacus,
Per Styga, per amnes igneos amens sequar.
Placemus umbras. Capitis exuvias cape,
Laceraeque frontis accipe abscissam comam.
Non licuit animos jungere. At certe licet
Junxisse fata. Morere, si casta es, viro;
Si incesta, amori. Conjugis thalamos petam
Tanto impiatos facinore? hoc deerat nefas,
Ut vindicato sancta fruereris toro?
O mors amoris una sedamen mali,
O mors pudoris maximum laesi decus,
Confugimus ad te: pande placatos sinus.
Audite, Athenae: tuque funesta pater
Pejor noverca. Falsa memoravi; et nefas,
Quod ipsa demens pectore insano hauseram,
Mentita finxi. Vana punisti pater;
Juvenisque castus crimine incestae jacet,
Pudicus, insons. Recipe jam mores tuos;
Mucrone pectus impium justo patet,
Cruorque sancto solvit inferias viro.
Quid facere rapto debeas nato parens,
Disce ex noverca: condere Acherontis plagis.

:stes de vie, retiens un instant ton âme prête à s'envoler, :oute-moi. Je n'alarmerai point ta pudeur; mais apprends ue cette main va te venger. Je vais plonger ce fer dans mon :in coupable; je vais m'affranchir tout à la fois de la vie et e ma faute : mon amour te suivra encore dans l'Érèbe, sur onde du Styx, sur les torrens enflammés du Phlégéthon.... e veux apaiser ton ombre innocente. Reçois en expiation ette dépouille de ma tête, cet honneur de ma chevelure que arrache de mon front sanglant. Nous n'avons pu unir nos mes, nous unirons du moins nos destinées. Si je suis chaste, 'est à mon époux que je m'immole; si je suis incestueuse, 'est à l'amour que je m'offre pour victime. Eh quoi! j'ose-ais encore entrer dans la couche de Thésée, sans avoir puni e forfait qui pèse si cruellement sur mon cœur! Justifiée ses yeux crédules, il ne me manquerait plus, pour comble 'horreur, que d'aller dans ses bras le consoler de la perte le son fils. O mort, la plus belle réparation que l'on doive la pudeur violée, ô mort, la plus douce consolation d'un amour malheureux, c'est toi seule que j'implore : ouvre-moi ton sein!

Athènes, écoute-moi; écoute-moi, père aveugle et plus coupable encore que la criminelle Phèdre. J'ai calomnié Hippolyte; j'ai rejeté sur lui le crime insensé que mon cœur avait conçu : il était innocent. La vengeance exercée sur lui était une injustice, et le plus chaste des hommes a péri pour le crime d'une incestueuse.... Ombre sans tache, reçois cet hommage que je rends à ta vertu. Je te dois une grande victime, mon sein n'attend plus que le coup mortel, et tout mon sang va couler pour apaiser tes mânes irréprochables... Et toi, meurtrier de ton fils, apprends ton devoir de sa marâtre; apprends d'elle à mourir. (*Elle se tue.*)

SCENA II.

THESEUS, CHORUS,

THESEUS.

Pallidi fauces Averni, vosque Taenarei specus,
Unda miseris grata Lethes, vosque torpentes lacus,
Impium rapite, atque mersum premite perpetuis malis.
Nunc adeste saeva ponti monstra, nunc vastum mare,
Ultimo quodcunque Proteus aequorum abscondit sinu,
Meque ovantem scelere tanto rapite in altos gurgites.
Tuque semper, genitor, irae facilis assensor meae,
Morte facili dignus haud sum, qui nova natum nece
Segregem sparsi per agros: quique, dum falsum nefas
Exsequor vindex severus, incidi in verum scelus.
Sidera et manes, et undas scelere complevi meo.
Amplius sors nulla restat; regna me norunt tria.
In hoc redimus? patuit ad coelum via,
Bina ut viderem funera, et geminam necem?
Coelebs et orbus, funebres una face
Ut concremarem prolis ac thalami rogos?
Donator atrae lucis, Alcide, tuum
Diti remitte munus. Ereptos mihi
Restitue manes. Impius frustra invoco

SCÈNE II.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

O PALE embouchure de l'Averne que je viens de quitter, et vous, ô gouffre du Ténare, onde du Léthé si douce aux malheureux, et vous, ô lacs de la mort, hâtez-vous de saisir cette femme impie, et de l'accabler sous le poids de vos supplices éternels.... Effroyables monstres des mers, sortez des abîmes où Protée vous tient captifs ; venez me punir de la joie barbare que m'a causée la mort de mon fils; entraînez-moi avec vous dans les gouffres les plus profonds.... Et vous, ô mon père, redoutable Neptune, trop propice à mes vœux, trop prompt à satisfaire ma colère dénaturée, employez pour me punir les plus cruels châtimens; je dois mourir. Vous le voyez ; par un nouveau genre de supplice j'ai couvert cette plaine des membres palpitans de mon malheureux fils. En voulant le punir d'un crime qu'il n'a pas commis, je me suis rendu moi-même le plus criminel des hommes. Mon impiété a révolté le ciel, les enfers et les ondes. J'ai profané le triple héritage des enfans de Saturne. Que me reste-t-il à souiller encore ? Je ne suis donc revenu du séjour des mânes que pour voir dans ma patrie deux morts si déplorables, et pour allumer avec le même flambeau le bûcher de ma femme et celui de mon fils.

Mortem relictam. Crudus, et leti artifex,
Exitia machinatus insolita, effera,
Nunc tibimet ipse justa supplicia irroga.
Pinus coacto vertice attingens humum
Coelo remissum findat in geminas trabes,
Mittarve praeceps saxa per Scironia.
Graviora vidi, quae pati clusos jubet
Phlegethon, nocentes igneo cingens vado.
Quae poena maneat memet et sedes, scio.
Umbrae nocentes cedite, et cervicibus
His, his repositum degravet fessas manus
Saxum, seni perennis AEolio labor.
Me ludat amnis ora vicina alluens.
Vultur relicto transvolet Titio ferus,
Meumque poenae semper accrescat jecur.
Et tu mei requiesce Pirithoi pater.
Haec incitatis membra turbinibus ferat
Nusquam resistens orbe revoluto rota.
Dehisce tellus; recipe me, dirum chaos,
Recipe: haec ad umbras justior nobis via est.
Natum sequor: ne metue, qui manes regis;
Casti venimus. Recipe me aeterna domo
Non exiturum. Non movent Divos preces:
At si rogarem scelera, quam proni forent!

CHORUS.

Theseu, querelis tempus aeternum manet.
Nunc justa nato solve, et absconde ocius
Dispersa foede membra laniatu effero.

Toi qui m'as rendu ce jour que je ne puis supporter, Alcide, reprends ton funeste présent, et rends moi à Pluton... Hélas ! c'est en vain que j'invoque la mort dont je viens de quitter l'empire. O Thésée, cruel auteur de tous tes tourments, c'est à toi-même qu'il convient de t'infliger un supplice si mérité. Arrache donc une seconde fois dans cette forêt un pin sourcilleux ; abaisse son sommet jusqu'à sa racine ; attache tes membres à ses deux extrémités ; rends ensuite à cet arbre toute sa liberté, et qu'en se relevant, il déchire soudain ton corps criminel : ou bien précipite toi de ce rocher que tu rendis si fatal à Scyron. J'ai vu dans les enfers de bien plus affreux tourmens que le Phlégéthon fait souffrir aux coupables environnés de ses flammes dévorantes, et je sais, je sais tous ceux qui m'attendent dans ce lieu d'horreur... Cédez-moi vos places, ombres criminelles. Que le vieux Sisyphe dépose son éternel rocher sur mes épaules ; que l'onde de Tantale vienne tromper mes lèvres, que le vautour cruel abandonne Prométhée et donne la préférence à mes entrailles. Père de Pirithoüs, abandonne-moi ta roue. O terre, entr'ouvre tous tes abîmes ; triste chaos, engloutis-moi. J'en descendrai plus justement aux enfers, puisque j'y suivrai mon fils que j'ai tué. Je serai plus chaste, ô Pluton, et ce ne sera plus ta femme que j'irai ravir : tu pourras me retenir éternellement dans ton royaume.... Hélas ! les dieux sont sourds à mes prières ; mais comme ils m'exauceraient si je ne leur demandais que des choses criminelles !

LE CHŒUR.

O Thésée, le temps, qui est éternel, vous laissera tout le loisir d'exprimer vos regrets. Maintenant, ne pensez qu'à donner la sépulture à votre fils, et qu'à rassembler ses membres épars dans la plaine.

THESEUS.

Huc, huc reliquias vehite cari corporis,
Pondusque, et artus temere congestos date.
Hippolytus hic est? crimen agnosco meum.
Ego te peremi. Neu nocens tantum semel
Solusve fierem, facinus ausurus parens,
Patrem advocavi. Munere en patrio fruor.
O triste fractis orbitas annis malum!
Complectere artus, quodque de nato est super,
Miserande moesto pectore incumbens fove.
Disjecta genitor membra laceri corporis
In ordinem dispone, et errantes loco
Restitue partes. Fortis heic dextrae locus;
Heic laeva frenis docta moderandis manus
Ponenda. Laevi lateris agnosco notas.
Quam magna lacrimis pars adhuc nostris abest?
Durate trepidae lugubri officio manus,
Fletusque largos sistite arentes genae,
Dum membra nato genitor annumerat suo,
Corpusque fingit. Hoc quid est forma carens,
Et turpe multo vulnere abruptum undique?
Quae pars tui sit dubito, sed pars est tui.
Heic, heic repone; non suo, at vacuo loco.
Haec ne illa facies igne sidereo nitens,
Inimica flectens lumina? huc cecidit decor?
O dira fata! numinum o saevus favor!
Sic ad parentem natus ex voto redit?
En haec suprema dona genitoris cape,

THÉSÉE.

Oui, oui, apportez-moi ces chers et déplorables restes, t placez-les sous mes yeux... Voilà donc mon Hippolyte!... .vec quelle profonde horreur je reconnais tout mon crime!... Iippolyte, c'est moi qui t'ai donné la mort; et pour n'être ›as le seul coupable, j'ai associé mon père à mon crime; 'ai imploré son bras cruel, et voilà les faveurs que je reçois le Neptune... O qu'il est pénible, dans ses vieux ans, de ›erdre son fils!... Rassemblons du moins ces débris malheu-'eux : approchons de mon cœur tout ce qui me reste de mon Hippolyte, et rétablissons dans leur ordre tous ces membres séparés. Voici la place ou sa valeureuse main était ıttachée, l'autre, si habile à modérer les rênes d'un char, levait être ici. Je reconnais le signe empreint sur son sein ;auche... Hélas! combien de parties de son corps se déro-ent à mes larmes!... O mes tremblantes mains, ne vous ıssez pas de ce pénible devoir!... O mes yeux, suspendez es pleurs qui tombent sur mes joues, tandis qu'un père dis-ose pour la sépulture les membres d'un fils si vertueux!... ' dieux, quel est ce lambeau sans forme et défiguré par les lessures!... Je ne sais, mais c'est une partie de toi, ô mon her fils. Essayons de la remettre à sa place, ou dans cet en-roit où il manque quelque chose... La voilà donc cette eauté céleste, pour laquelle une marâtre conçut un amour riminel! Un seul instant a vu périr tant d'attraits!... Destin ruel, funeste faveur des dieux, c'est donc ainsi qu'après tant e dangers, un père revoit son fils!... Bon Hippolyte, reçois ependant ces devoirs funèbres que te rend un père. Il en pro-ıet d'autres encore à ton ombre innocente... Que le bûcher allume. Ouvrez, pour cette pompe déplorable, ouvrez mon ıtal palais. Que les toits de Mopsus retentissent de nos la-

Saepe efferendus. Interim haec ignes ferant.
Patefacite acerba caede funestam domum,
Mopsopia claris tota lamentis sonet.
Vos apparate regii flammam rogi:
At vos per agros corporis partes vagas
Anquirite. Istam terra defossam premat,
Gravisque tellus impio capiti incubet.

FINIS HIPPOLYTI.

mentations : faites briller la flamme qui doit réduire en poudre le fils de tant de rois... Vous cependant, ô ses compagnons fidèles, retournez encore dans cette funeste plaine, cherchez-y ceux de ses membres qu'on n'a pu retrouver, et consolez son ombre en réunissant toute sa dépouille mortelle... Que la mienne un jour, en punition de mon forfait, n'ait pas le même bonheur, et que la terre affaissée pèse sur ma tête impie ! ! !

FIN DE L'HIPPOLYTE.

NOTES
PHILOLOGIQUES
SUR
HIPPOLYTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Amne maligno radit arenas.* Le poète ajoute l'épithète *maligno*, parce que le Méandre ne roule avec ses eaux aucun limon propre à fertiliser les terres qu'il arrose. D'autres prétendent que *maligno* exprime les sinuosités du fleuve ; d'autres disent que *maligno* et *radit* signifient que le Méandre, dans la rapidité de son cours, ronge et détruit le terrain au lieu de le rendre fécond. Dans cette dernière supposition tous les fleuves, excepté le Nil, mériteraient les reproches que le poète adresse au Méandre. On lit quelques vers plus haut : *Ubi par glacie lenis Ilissus.* L'édition de Deux-Ponts porte *per glacies.* Cette leçon rend le vers intraduisible, c'est ce qui m'a porté à adopter la leçon qui porte *par glacie*, que l'abbé Coupé avait également adoptée.

2. — *Tu praecipites clamore feras*, etc. On peut voir dans le *Traité de la chasse, de Xénophon* (*κυνηγετικος λογος*), les différents cris usités pour lancer, diriger ou retenir une meute de chiens. On y verra aussi qu'avant de commencer la chasse, on invoquait Apollon et Diane, en leur promettant une part du butin.

SCÈNE II.

1. — *Et inter ipsas pensa labuntur manus.* Ovide avait dit avant Sénèque, *Metamorph.* lib. IV,

« Et colus, et fusus digitis cecidere remissis. »

2. — *Non colere donis templa.* Le poète ne pouvait peindre avec plus de talent les égaremens et les fautes de l'amour, qui fait oublier aux hommes leurs plus chers intérêts et leurs premiers devoirs. Le mot *donis* s'applique particulièrement à tout ce qui est offert aux dieux.

3. — *Adjudicatae praesidem terrae Deam.* Je n'ai pas besoin de rappeler que Minerve fut déclarée par le jugement des dieux et le suffrage du peuple, protectrice d'Athènes, à laquelle elle donna son nom. *Voy.* le *Dictionnaire de la Fable,* par M. Noël. Voilà sans doute ce qui a porté les commentateurs à appliquer ce passage à Minerve; pour moi, je l'entends d'une manière bien différente, et je pense que Sénèque avait en vue Cérès qui préside à la terre, puisqu'il dit: *Adjudicatam praesidem terrae Deam*, et que d'ailleurs il vient d'être parlé des mystères d'Eleusis qui se célébraient en son honneur.

4. — *Fortem facit vicina libertas senem.* Cette réflexion de la nourrice de Phèdre est d'autant plus juste, qu'à son âge, et sur le point d'être affranchie du joug de l'existence, elle a acquis le droit de parler à sa maîtresse avec plus de franchise et de liberté; elle n'a plus à redouter pour long-temps les rigueurs de l'esclavage.

5. — *Negata magnis sceleribus semper fides.* Il semble, au premier abord, que ce vers signifie : *que l'on n'a jamais de confiance dans les grands coupables;* mais on reconnaît bientôt que la vraie pensée de Sénèque est que les grands qui se livrent à la débauche, se font un jeu de leurs sermens et de leurs promesses, et qu'ils ne rougissent pas de livrer ou d'abandonner au mépris public les tristes victimes qu'ils sont parvenus à séduire. Ce vers est encore susceptible d'une autre interprétation; *supposez*, dit la nourrice *qu'on refusât (comme il arrive souvent à l'occasion des crimes extraordinaires) d'ajouter*

foi à l'inceste dont vous deviendriez coupable, ne seriez-vous pas trahie par vos continuelles inquiétudes, etc.

6. — *Nulla securum tulit.* Comparez avec ce passage ce qu'a dit Aristote. liv. IX; Nicomaq. c. 4; et Sénèque le philosophe, *Épit.* 106. » Securitatis magna portio est, nihil inique facere, confusam vitam » impotentes agunt. Tantum metuunt, quantum nocent, etc. »

7. — *Sed furor cogit sequi pejora.* Ovide a dit :

» Video meliora, proboque,
» Deteriora sequor. »

Pétrarque exprime ainsi la même pensée :

» Cerco del vivio mio novo consiglio
» Et veggio il meglio, et al piglior m'appiglio. »

SCÈNE III.

1. — *Impotens flammis.* Ici le mot *impotens* doit être pris dans le sens d'*omnipotens*.

2. — *Dulcior vocem moriente cygno.* Callimaque, Æschyle, Théocrite, Aristophanes, Euripide, Platon, Aristote, les prêtres Egyptiens, Philostrate, Oppien, Ovide et Cicéron ont parlé du chant du cygne comme d'une chose à laquelle ils ajoutaient foi. Cependant Athénée, Ælien et Pline disent que rien n'est plus fabuleux, et tout homme de bon sens sera de leur avis.

3. — *Ignes sentit genus aligerum.* Sénèque avait sans doute en vue ce passage de Virgile, *Géorgic.* liv. III :

» Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
» Et genus equorum, pecudes, pictaeque volucres,
» In furias, veneremque ruunt. Amor omnibus idem. »

4. — *Lucaeque boves.* Varron. lib. VI. *de Lingua latina*, nous apprend que les anciens peuples de l'Italie désignaient l'éléphant par les mots *lucas bos*, et qu'ils regardaient ses défenses comme des cornes. *Voy.* Plin. *Histor. natur.* lib. VIII. On n'avait point vu d'éléphants

en Italie, avant que Pyrrhus, roi d'Epire, eût déclaré la guerre aux Romains et pénétré sur leur territoire.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Et lapsae genae.* Il faut prendre ce dernier mot dans le sens de *palpebrae.* Pline l'a employé dans cette même acception. *Voy.* Sextus Festus, *de Significatione verborum;* édition d'Amsterdam, 1699.

2. — *Nulla jam Cereris subit cura*, etc. Ovide, *Epist.* II, avait dit avant notre poète :

» Fugerat ore color, maciesque abduxerat artus,
» Sumebant minimos, ora coacta cibos. »

3. — *Verum justa, qui reges timet*, etc. Sénèque déplore ici la condition de l'homme de bien à la cour des rois. Si, comme les lâches courtisans, il craint de déplaire à celui qui gouverne, il est contraint de renoncer à tout sentiment de justice et d'honneur. Mais aussi, combien celui qui a le courage de dire aux princes la vérité, de défendre aux pieds du trône les droits inviolables des peuples et du genre humain, de braver les craintes que le pouvoir inspire, est digne d'éloges et d'admiration ! D'ailleurs, qu'il est facile de remplir cette obligation sacrée ! Respectez les chefs des états, ô vous qu'ils appellent dans leurs conseils; aimez-les, servez-les, et ne tremblez pas devant eux, quand il s'agit de les éclairer, ou d'arrêter la foudre qu'ils balancent sur la tête de leurs sujets. Le ciel bénit toujours les efforts de l'homme juste. Il est plus beau de dire aux rois ce qu'ils doivent faire pour le bonheur des autres, que de leur parler sans cesse de la force et de la puissance. C'est agir dans l'intérêt de leur gloire, que de rappeler à la justice les grands de la terre.

SCÈNE II.

1. — *Non alia magis est libera*, etc. Ce morceau de poésie est, selon moi, l'un des plus beaux de Sénèque. Il ne faut pas s'étonner

d'entendre Hippolyte, l'héritier du trône, faire un si pompeux éloge des mœurs patriarchales des anciens. On ne doit pas en conclure que ce fût un prince dépourvu des qualités nécessaires pour tenir le sceptre. Le poète lui fait tenir le langage qui convient à un jeune homme effrayé de voir sa mère parvenue au plus haut degré de corruption. Il est naturel qu'il oppose aux désordres dont il craint d'être le témoin, en restant à la cour de son père, la pureté des mœurs antiques. Xénophon, dans ses *OEconomiques*; Aristote, au sixième livre de sa *Politique;* Varron, dans le premier livre de son ouvrage, intitulé *de Re rustica;* Columelle, au commencement de son Traité sur le même sujet; Virgile au livre premier de ses *Géorgiques*; Horace, dans ses *Odes;* Ovide, dans ses *Métamorphoses;* Sénèque le philosophe, dans une de ses *Epîtres*, ont donné les plus belles descriptions de l'âge d'or.

2. — *Sed dux malorum femina.* Cette pensée se retrouve chez tous les poètes même les plus anciens, tels qu'Orphée, Homère, Ménandre, Diphile, Philémon et Euripide. Les oreilles françaises l'entendraient répéter avec plus de répugnance que ne l'ont fait les anciens, surtout dans un sujet sérieux, à moins qu'elle ne fût relevée par les charmes de la poésie, ou amenée avec finesse. Nos poètes, en pareil cas, ont su mieux garder les convenances; comme l'ont fait néanmoins parmi les anciens, Hésiode et Simonides, et surtout Pétrone ou Eumolpus, à qui l'on attribue l'épigramme suivante :

» Crede ratem ventis, animum ne crede puellis.
» Namque est feminea tutior unda fide.
» Femina nulla bona est, vel si bona contigit ulli,
» Nescio quo fato res mala facta bona est. »

Le sel épigrammatique tempère ici l'acreté de la pensée.

ACTE III.

SCÈNE III.

1. — *O tetrum genus*, etc. Si, comme le prétendent plusieurs annotateurs, Sénèque compare les hommes aux plantes, il faudrait alors traduire ainsi : « O race exécrable, que la bonté du sol et la transplantation n'ont pu rendre meilleure ! »

2. — *Orbemque nostris pedibus obversum colas.* Strabon, Pomponius Méla, Pline, Macrobe, Manilius et la majeure partie des savans de l'antiquité, ont regardé comme certaine l'existence des antipodes. Saint-Augustin, Lactance et Lucrèce semblent l'avoir révoquée en doute. La question n'est plus maintenant indécise. Je crois devoir faire observer au lecteur que le poète ne parle point des antipodes eux-mêmes, mais de leur position par rapport à nous.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Solus immunis metu*, etc. J'invite le lecteur à comparer ce passage avec ce que dit Hippolyte ressuscité sous le nom de *Vibius*, au XV[e] livre des *Métamorphoses* d'Ovide. c. 11. v. 30. Il est inutile de leur rappeler le beau récit de Théramène dans la *Phèdre* de Racine.

2. — *Nam mihi paternus vincere est tauros labor.* Thésée avait vaincu le taureau de Marathon et le Minotaure de la Crète.

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES

SUR

HIPPOLYTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Les sommets de la colline de Cécrops.* Cette colline était située dans le voisinage d'Athènes, nommée d'abord *Cécropie*, du nom de son fondateur Cécrops, et ensuite *Athènes*, en l'honneur de Minerve. Cécrops commença à régner, et bâtit Cécropie l'an 1556 avant J.-C. Plin. lib. VII. c. 16, et Apollodor. *Bibliothec.* lib. II.

2. — *Au pied du mont Parnèthe.* Il y avait sur ce mont une statue d'airain représentant Jupiter. On trouvait dans les environs beaucoup d'ours et de sangliers. Il est fait mention de cette montagne dans Thucydide, Strabon et Pausanias.

3. — *Les vallons de Thria.* Thria était un bourg de l'Attique, dans la partie appelée Œnéide. *Voy.* Thucydid. lib. I ; Strabon. lib. IX.

Ib. — *La neige du Riphée.* On nommait *Rhiphées* ou *Riphées* des montagnes situées au nord de la Scythie. *Voy.* Strabon. lib. VII et XI ; Herodot. lib. IV.

4. — *Ces Spartiates.* Selon Xénophon, Oppien, Némésien et Virgile, cette race de chiens était excellente pour la chasse.

5. — *Ces plumes rouges.* On attachait à une sorte de filet des plumes de diverses couleurs, et plus souvent des plumes rouges pour servir d'épouvantail aux bêtes fauves, qui, poursuivies par les chasseurs ou par les chiens, fuyaient à l'approche de ce filet, appelé *formido*, pour se précipiter ensuite sans le savoir, dans d'autres piéges plus dangereux qu'on leur avait tendus. *Voy.* Turneb. *Adversar.* lib. V. c. 5 et 8, où il explique le mot *subsessor;* et Piérius. *Hieroglyph.* lib. VII.

6. — *Rentrent en triomphe dans leurs chaumières.* Outre cette marche triomphale des chasseurs retournant chez eux chargés de butin, on célébrait aux ides du mois d'août des fêtes en l'honneur de Diane. Les chasseurs bien parés, portant des flambeaux, et tous les instrumens de chasse, conduisaient leurs chiens ornés de bandelettes, et venaient processionnellement présenter leurs offrandes à la déesse, dont ils avaient imploré l'assistance et obtenu la protection. Les Athéniens lui offraient un bouc, un chevreau blanc ou un taureau. Jusqu'au temps de Lycurgue les Lacédémoniens lui sacrifièrent des victimes humaines. Voy. *Apollodor.* lib. I. c. 4, et lib. III. c. 5; *Pausan.* lib. VIII. c. 31 et 37. Cicer. *de Natura Deorum.* lib. III.

SCÈNE II.

1. — *Digne compagnon d'un ravisseur furieux.* Pirithoüs était descendu avec Thésée aux enfers pour enlever Proserpine.

2. — *De nouvelles amours jusque sur les bords de l'Achéron.* Phèdre cherche à excuser la violence de sa passion, par l'inconstance et l'infidélité de Thésée.

3. — *Les ouvrages de Minerve.* On attribue à Minerve l'art de filer le lin, de fabriquer les étoffes, etc. Sénèque semble avoir confondu celle-ci, que l'on disait être fille du Nil, avec celle que les Athéniens regardèrent constamment comme leur divinité tutélaire, et qui donna son nom, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'ancienne ville de Cécrops. *Voy.* Cicer. *de Natur. Deor.* lib. III. c. 23; Apul. *de Deo Socratis;* *Apollodor.* lib. I, etc.

4. — *Un encens pur et de chastes prières.* L'initié devait être pur et sans tache, avant d'être admis au mystères.

5. — *De l'acier mortel. Gaesa* ou *Gaèsa.* C'était une sorte d'arme à hampe, dont les uns attribuent l'invention aux Gaulois et d'autres aux Espagnols. Voy. *Athenae.* lib. VI.

6. — *Un trop fatal objet troubla votre raison.* Il s'agit du criminel amour que Pasiphaë conçut pour un taureau.

7. — *Le cacherez-vous à votre aïeul,* etc. Au Soleil, qui était le père de Pasiphaë, et par conséquent l'aïeul maternel de Phèdre.

8. — *Par la mort de votre frère.* Le Minotaure, né du taureau et de Pasiphaë, avait été tué par Thésée, qui affranchit les Athéniens du sanglant tribut que la tyrannie et la cruauté de Minos II les contraignait d'offrir chaque année au monstrueux enfant de Pasiphaë.

SCÈNE III.

1. — *O belle Vénus.* Le poète veut parler de Vénus Aphrodite, née de l'écume de la mer.

2. — *Une voix plus harmonieuse que celle du cigne mourant.* Je crois inutile de rappeler que Jupiter se transforma en cigne pour obtenir les faveurs de Léda.

3. — *Tremblant d'amour sous le précieux fardeau qu'il porte.* Jupiter, déguisé sous la forme d'un taureau, enleva Europe, fille d'Agénor.

4. — *La déesse de la nuit.* On connaît les amours de Diane et d'Endymion.

5. — *Avec des rubans couleur d'orange.* Cette couleur était celle des jeunes mariés. Hercule ne refusa point de s'en parer pour plaire à Omphale, reine de Lydie, dont il était amoureux.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Cette reine du Tanaïs ou des Méotides.* Antiope, mère d'Hip-

2. — *Qu'un bouclier formé en croissant.* C'était un bouclier léger sur le milieu duquel la lune était représentée.

3. — *Puissante déesse, triple Hécate.* Les anciens donnaient à cette divinité le nom de triple Hécate, ou parce qu'ils apaisaient la lune irritée, par un sacrifice de cent victimes, ou parce qu'Hécate laissait errer pendant cent ans sur les bords du Styx, ceux qui n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture. Ils la désignaient encore par les épithètes *trivia, triformis, trifacies, triglida.* Le mot *trivia* s'appliquait à Diane, qui présidait aux chemins fourchus ; à chaque nouvelle lune, les Athéniens lui offraient des sacrifices. Les mots *triformis, triceps* signifient le triple visage avec lequel on la représentait. Le milieu de la figure avait la forme humaine, le côté droit celle d'un cheval, le côté gauche celle d'un chien. *Voy.* Ovid. *Métamorphos.* lib. II. v. 416; et *Fastor.* lib. I. v. 389 ; Natal. Com. *Mytholog.* lib. III. c. 15. Enfin le surnom de *Triglida* avait été donné à Hécate, parce que les Athéniens lui offraient un poisson de mer appellé *mulet*, et en grec τρίγλη *Voy.* Euseb. *de Praepatat. Evangel.* lib. III. c. 3 ; Prudent. *Contra Symmachum.* lib. I ; Higyn. *Astronomic.* lib. IV.

4. — *Puissent tous les enchantemens de la Thessalie*, etc. On croyait que les magiciennes avaient le pouvoir de faire descendre la lune sur la terre. Voy. *Scholiast. Apollonii.* lib. III.

SCÈNE II.

1. — *Et les soutiens du trône sont pleins de vie.* Hippolyte parle sans doute de lui-même, et de Démophon et d'Antigone, enfants de Thésée et de Phèdre.

2. — *Les amoureuses fêtes.* Ces fêtes avaient lieu en l'honneur de Comus et de Vénus. Ceux qui les célébraient couraient déguisés et masqués, pendant la nuit, à la lueur des flambeaux.

3. — *Auprès de l'onde limpide de l'Ilissus.* Petit fleuve de l'Attique, qui se jette dans la mer près du Pirée.

4. — *La source glaciale et pure de Lerna.* Fontaine de Corinthe, qu'il ne faut pas confondre avec le marais de Lerna, voisin d'Argos.

5. — *Nulle pierre sacrée.* Le poète appelle cette pierre *lapis sacer,* parce que le dieu Terme, dont Numa introduisit le culte chez les Romains, afin de rendre à leurs yeux la propriété sacrée, présidait aux limites des champs. Ces limites représentaient souvent le dieu Terme lui-même, et plus souvent encore c'étaient des pierres semblables à celles que l'on met dans nos campagnes pour marquer les bornes d'une propriété. Voy. *Dionys. Halicarn.* lib. II; Ovid. *Fastor.* lib. II. v. 641; Plutarch. *In Num;* Cicer. *Philippic.;* Cujac. *Observat.* lib. II. c. 5; Brisson. *de Formulis.* lib. V. On célébrait dans le mois de février des fêtes en l'honneur du dieu Terme, et que pour cette raison on appela *Terminales.*

6. — *Les forêts fournirent d'abord aux hommes les premiers alimens.* D'après tous les poètes de l'antiquité, on ne peut douter que le gland n'ait été la nourriture primitive des humains; mais il n'est guère probable qu'il ait été leur unique aliment, ou qu'ils n'aient pas employé pour en tempérer l'amertume, des moyens qui nous sont inconnus. D'ailleurs le mot *glans, glandis,* signifie non-seulement *le fruit du chêne,* mais encore celui du hêtre, et en général, les fruits qui ont quelque ressemblance avec le gland.

ACTE III.

SCÈNE III.

1. — *L'inhospitalier Taurus, ou le Phase de Colchos.* On appelait *Taurus* une longue chaîne de montagnes en Asie divisées en plusieurs branches, qui avaient chacune un nom particulier. — *Le Phase* est un fleuve de Colchide qui prend sa source dans l'Arménie, et se jette dans le Pont-Euxin. Voy. *Pomp. Mela.* lib. I. c. 15, et c. 19. lib. III. c. 7 et 8.

2. — *Mes imprécations te suivront partout,* etc. Les anciens s'imaginaient que de simples vœux exprimés dans un moment de colère ou d'indignation, suffisaient pour causer la mort de celui contre qui ils étaient formés.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Couvert de meurtrissures.* J'ai déjà fait remarquer à mes lecteurs que les anciens se frappaient la poitrine à coups redoublés, en signe d'affliction et de deuil. Ils s'arrachaient les cheveux, ils déchiraient leur visage avec leurs ongles. *Voy.* Kirchman. *de Funeribus.* lib. II. c. 11 ; Feith. *Antiq. Homer.* lib. III. c. 15.

2. — *Que l'amour ou la haine de tes épouses.* Thésée, dans un mouvement de colère, tua Antiope, mère d'Hippolyte. Phèdre appelle Thésée parricide, parce que ce prince, à son retour de la Crète, après avoir vaincu le Minotaure, avait oublié d'ôter les voiles noires de son navire, et d'en arborer de blanches, comme il l'avait promis à Egée son père : le malheureux vieillard croyant son fils mort, se précipita dans cette mer, qui depuis a porté son nom. Pour bien comprendre la pensée du poëte, il faut ajouter à *amore, mei ;* et à *odio, Antiopae.* En effet, Thésée tue Antiope pour se venger de la haine qu'elle lui témoignait ; et il est la cause de la mort d'Hippolyte, par l'amour qu'il avait pour Phèdre.

3. — *Quel Sinnis inhumain.* Phèdre semble ne citer les trois monstres vaincus et détruits par Thésée, que pour faire entendre qu'il était encore plus cruel qu'eux.

OBSERVATIONS

SUR

LE THÉATRE DE SÉNÈQUE.

I. *De la Tragédie latine, en général.*

Il n'est pas un érudit, pas un critique qui n'ait écrit, et ne repète journellement que les Latins ont emprunté aux Grecs le genre de la tragédie ; qu'ils ne l'ont cultivé que très-tard, et que conséquemment on ne devrait point se servir de la dénomination, *tragédie latine* (1). Cette opinion, quoique généralement admise, n'est vraisemblablement qu'une erreur; mais il faudrait, pour la réfuter, rassembler ici tant de preuves, de citations, d'arguments plus ou moins concluants, que je craindrais d'ennuyer le lecteur. Et après tout cet étalage d'érudition, et malgré tous mes efforts pour le convaincre, il pourrait bien finir la discussion par ces mots : Que m'importe! mots terribles pour quiconque

(1) *Voy.* La Harpe, *Cours de littérature*, *Appendice* au chap. V. — Ginguené, *Histoire littéraire* d'Italie. tom. VI, p. 9, etc.

se livre à des recherches laborieuses sur l'ancienne littérature des nations. Je ne m'arrêterai donc qu'un instant sur une question qui, pour être convenablement examinée, exigerait au moins un volume.

Je reconnaîtrai d'abord que le petit nombre de tragédies latines que nous possédons, sont presque toutes imitées ou même traduites du grec : il en est de même des comédies de Plaute et de Térence ; mais il ne s'ensuit pas de là, qu'avant qu'ils missent à contribution la littérature dramatique de la Grèce, les Italiens n'eussent pas un théâtre national. Nous savons que dès la plus haute antiquité, et avant même que Rome eût fait des progrès sensibles dans la civilisation, les Étrusques avaient de grandes et belles institutions tant religieuses que civiles et morales. Ce fut d'eux que les Romains empruntèrent leurs fêtes, les faisceaux consulaires, la chaise curule ; et aussi, l'art des aruspices, les combats de gladiateurs, les bacchanales, et les *représentations scéniques*. Un mot étrusque, *hister*, devint le nom des comédiens à Rome, et a passé jusqu'à nous, dans le mot *histrion*.

Les habitans des parties méridionales de la Péninsule avaient aussi, non moins anciennement peut-être, des spectacles dramatiques. Qui ne connaît les *Atellanes*, pièces qui, dans le principe, étaient décentes et morales. C'étaient des drames dont le sujet était pris dans l'histoire du pays, ou dans la mythologie, des espèces de tragédies enfin. Ces pièces ne changèrent de ca-

ractère qu'après que la superbe, l'opulente Rome voulut joindre ce genre de spectacle à tous ceux qu'elle avait déjà réunis dans ses murs. De graves et sérieuses qu'elles étaient, les atellanes devinrent satiriques et obscènes. La licence de ce spectacle était telle, que, sous Tibère, le sénat chassa les histrions de toute l'Italie (1).

Toujours est-il que l'on connaissait, en différentes contrées de l'Italie, plusieurs genres de spectacles dramatiques, long-temps avant que Rome instituât des jeux scéniques. D'après Tite-Live (2) les histrions n'y furent appelés que l'an 390 de sa fondation. Pendant près d'un siècle et demi, on se contenta de ce spectacle tout national; mais il paraît qu'en l'an 514, un poète, *Livius Andronicus*, essaya de donner des tragédies imitées du grec, et que sa tentative réussit. *Naevius* le suivit de près, et fut suivi à son tour d'*Ennius*, de *Pacuvius* et des deux *Accius* ou *Attius*. Nous ne possédons aucune pièce entière de tous ces poètes; et les courts fragments de quelques-unes de leurs productions que l'on trouve dans plusieurs auteurs anciens, ne peuvent en aucune façon nous faire juger ni de leur genre, ni de leur mérite. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que Pacuvius avait composé les tragédies d'*Anchise*, d'*Antiope*, du *Jugement des armes*, d'*Atalante*, d'*Hermione*, de *Médée*, etc.; Accius, celles

---

(1) *Voy.* Tacite, *Annal.* l. IV.

(2) Déc. l. VII.

d'*Achille*, d'*Egisthe*, d'*Alceste*, d'*Alcmœon*, d'*Hécube*, de *Méléagre*, de *Menalippe*, de *Neoptolème*. etc. Presque tous ces titres sembleraient indiquer des traductions de pièces grecques; mais ils en avaient également composé qui, aussi d'après les titres, n'avaient rien de grec, et devaient être, tant par les sujets que par les caractères, exclusivement *latines*. Telles étaient le *Paulus* et la *Tunicularia* de Pacuvius, le *Brutus* et le *Decius* du poète Accius.

Ainsi l'on jouait sur les théâtres de l'Italie, et même ensuite sur ceux de Rome, des pièces de différents genres et même des tragédies purement *latines*, avant les copies ou imitations de pièces grecques, que l'on essaya plus tard d'y faire prévaloir; ainsi, même après cette espèce de révolution, les pièces de l'ancien genre ne furent pas entièrement abandonnées; elles étaient représentées en concurrence avec les pièces grecques. En effet un spectacle à Rome se composait ordinairement de trois pièces de différents genres, d'une *tragédie* ou *comédie*, proprement dite d'origine ou grecque ou latine; d'une *atellane*, pièce qui (tant que le genre n'en fut point corrompu, dégradé) tenait le milieu entre la tragédie et la comédie, et avait le plus grand rapport avec ces pièces grecques appelées *satires*, (uniquement parce que des satyres y jouaient toujours un rôle quelconque); et enfin, une de ces espèces de farces qui s'appelaient *exodes* ou tout simplement *satires*, que l'on ne doit pas confondre avec les *taber-*

tariae, pièces d'un très-bas comique sans-doute, mais plus décentes encore que les *exodes* (1).

Ce fut un goût, une manie des Romains, à une certaine époque, de ne trouver rien de beau, ni de bon, que ce qui venait de la Grèce : Juvenal s'en moque dans une de ses satires. *Omnia graece*, dit-il ; et il ajoute que jusques aux femmes, *concumbunt graece*. Il n'est pas étonnant que pour plaire à des spectateurs ainsi disposés, les poètes latins aient imité les productions du théâtre grec. Mais, dans cette même satire de Juvenal (1), nous voyons que les *atellanes* et les *exodes*, spectacle vraiment national, n'avaient pas été du moins bannies du théâtre : nous devons croire que l'ancienne tragédie latine n'y était pas non plus entièrement proscrite.

Au reste, il me paraît que les tragédies, soit qu'elles fussent ou d'origine latine ou traduites du grec, étaient beaucoup plus du goût des Romains que les comédies, du moins que les comedies *régulières*, et telles que les composaient Plaute et Térence. Nous avons vu ce dernier poète se plaindre amèrement dans un de ses prologues, de ce que le peuple faisait quelquefois in-

(1) Tel est l'avis de Dacier, dans son commentaire sur le 228e vers de l'*Art poétique* d'Horace. Mais j'avoue qu'il faudrait plus de preuves qu'il n'en apporte, pour croire que ces trois genres de pièces se jouassent ordinairement à Rome, le même jour et sur le même théâtre.

(1) Satire VI.

terrompre la représentation de ses pièces, et demandait à la place des spectacles à machines, dans lesquels on faisait passer sous ses yeux des bataillons armés, des chars, des animaux féroces de toute espèce, etc. Or, dans les tragédies, il pouvait presque toujours satisfaire complétement ce goût; elles exigeaient, en effet, comme je le prouverai bientôt, des décorations très-multipliées, offraient un spectacle pompeux.

Horace, dans son art poétique, témoigne son estime pour la tragédie, en s'arrêtant sur ce genre plus que sur tous les autres, et en traçant minutieusement les règles de ce poëme (1). Et Quintilien, qui avoue que les Romains étaient faibles dans la comédie (*in comœdia maxime claudicamus*), cite avec éloges plusieurs tragédies de poètes Latins, et entre autres la *Médée* d'Ovide (2). Non-seulement les grands poètes, mais les orateurs les plus distingués de Rome s'exerçaient dans le genre de la tragédie. Cicéron avait traduit en vers latins un grand nombre des tragédies grecques; et, s'il faut en croire Servius, Virgile avait composé, pour la femme du poète Varius, avec laquelle il vivait, une tra-

(1) Dacier a fort bien démontré dans ses notes, que l'on a cru mal à propos qu'Horace, en plusieurs endroits, s'occupait du *poëme épique*, tandis que c'est vraiment le genre de la *tragédie*, que ses leçons ont pour principal objet. — *Voy.* les remarques de Dacier sur l'*Epître aux Pisons*.

(2) Quintil. *Instit. orator.* l. X.

gédie, que le complaisant époux trouva si bonne qu'il la donna sous son nom.

Il ne faudrait pas croire que les tragédies jouées sur le théâtre de Rome fussent servilement traduites du grec. Comme toutes les plantes exotiques, ces pièces étrangères éprouvaient de sensibles altérations en changeant de climat. Les auteurs Latins avaient soin de les approprier aux goûts, aux habitudes de la nation à laquelle ils les destinaient. Or, quels étaient ces habitudes et ces goûts! C'est ce que je vais rapidement examiner.

Horace nous explique pourquoi la tragédie plaisait particulièrement au peuple romain; c'est que ce peuple avait de la grandeur et de la fierté; qu'il avait quelque chose de ce caractère que l'on retrouve fréquemment dans les héros de tragédie.

Et placuit sibi natura sublimis et acer.
Nam spirat tragicum satis, et feliciter audet (1).

Élevé aussi au milieu des discussions, des querelles du *Forum*, habitué aux arguties des philosophes, aux déclamations des rhéteurs, il aimait à entendre les personnages sur le théâtre, se combattre tour-à-tour par des arguments plus ou moins subtils, prodiguer les vers brillants et sententieux. Ses oreilles étaient aussi devenues très-sensibles au rithme, à l'harmonie des

(1) Epist. II. l. II. v. 165.

vers, depuis qu'il avait eu des poètes, tels que les Virgile et les Horace; il eût été choqué d'un vers défectueux ou sans élégance. Enfin les enceintes destinées aux représentations scéniques étant d'une très-vaste étendue, les acteurs se voyaient obligés de forcer la voix pour se faire entendre; il fallait donc que des flûtes leur donnassent sans cesse le ton qu'ils devaient prendre, et soutinssent même leurs voix pendant tout leur rôle.

On sent déjà combien toutes ces circonstances devaient entraver le génie d'un poète, qui voulait composer une tragédie. Ce n'était pas dans des vers graves et parsemés de sentences, qu'il pouvait exprimer la passion; ni dans des vers bien symétriques et excessivement travaillés, qu'il pouvait développer un sentiment ou vif ou délicat, en retracer toutes les nuances. Il fallait aussi qu'il s'interdît la plupart de ces détails si nécessaires au développement de l'action, pour ne présenter pour ainsi dire, que des masses: et dès-lors il ne devait plus prétendre à exciter, ou du moins à soutenir l'intérêt; l'intérêt qui fait le principal charme de nos pièces modernes.

Ce n'est pas tout. Le poète tragique était obligé à bien d'autres concessions. A Rome, tout le monde, même la plus vile populace, avait droit d'occuper le théâtre. Il s'élevait souvent des rixes bruyantes entre les plébéiens, qui étaient, ou du moins se croyaient libres, et les chevaliers, qui n'étaient pas moins fiers de leur titre

et de leur prééminence. Ceux-là qui, comme le dit Horace, étaient bien supérieurs en nombre, mais non pas en vertu, étaient toujours prêts à en venir aux mains avec des hommes qu'ils ne voyaient point sans jalousie :

.... Numero plures, virtute et honore minores,
Indocti, stolidique, et depugnare parati
Si discordet eques....

Il suffit au reste qu'on se représente une enceinte remplie de trente ou quarante mille spectateurs de tout rang, de toute classe, tous se croyant des droits égaux, pour que l'on ne doute pas de la presque impossibilité d'y établir le calme, le silence nécessaire pour que l'attention puisse long-temps se fixer sur les mêmes objets. C'était l'image d'une mer continuellement agitée, et souvent orageuse. Le poète ne pouvait offrir que de rapides tableaux à une foule si nombreuse ; c'était par les tableaux qu'il faisait passer rapidement sous ses yeux qu'il devait chercher à l'amuser ; et plus ils étaient étonnants et bizarres, plus il était sûr de la captiver. J'ai déjà dit comment les spectateurs interrompaient souvent la représentation d'une pièce, soit comique soit tragique, pour demander des pantomines ou des lutteurs, ce qui faisait le désespoir des poètes. Pendant quatre heures et plus, ce peuple voyait avec plaisir défiler sur la scène, des escadrons, des chars, l'équipage d'une armée, des rois esclaves, les mains liées

derrière le dos ; il regardait avec enthousiasme porter en triomphe des villes d'ivoire , et même voguer des vaisseaux sur une mer lointaine. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les chevaliers eux-mêmes préféraient, comme le peuple, ces spectacles faits uniquement pour les yeux. En tout ceci, je ne fais que suivre pas à pas Horace : écoutons-le encore. Où pourrions-nous trouver un peintre plus fidèle des mœurs et des goûts du peuple de son siècle ?

. . . . . . His plebecula gaudet ;
Verum equitis quoque migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos et gaudia vana.
Quattuor aut plures aulæa premuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditum que catervæ :
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis ;
Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus, seu
Diversum confusa genus panthera camelo,
Sive elephas albus vulgi converteret ora :
Spectaret populum ludis attentius ipsis
Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.

D'après cet exposé qu'on ne peut taxer d'inexactitude, des goûts et des habitudes du peuple Romain, il ne sera pas difficile de se faire une idée du genre des tragédies destinées à faire partie des jeux auxquels on l'appelait dans les grandes solennités publiques. D'abord le sujet devait offrir des situations fortes et terribles; au lieu d'expliquer graduellement, dans un

premier acte, les antécédents, et préparer le nœud de l'action, comme on fait aujourd'hui, mais ce qu'il eût été impossible de faire devant des spectateurs dont on ne pouvait exiger une longue attention, le poète se hâtait d'expliquer toute sa fable dans une première scène, ou prologue. Le *chœur* succédait, et le rithme des vers qui n'était plus le même, la musique qui accompagnait les voix, les décoratios qui changeaient à vue, les danses ou évolutions de toute espèce qui s'exécutaient, même pendant les chants, tout cela rompait la monotonie, l'ennui de la déclamation. Aussi après deux ou trois scènes qui forment chaque acte, lequel est ordinairement très-court, le chœur vient aussitôt occuper la scène, et marquer les intervales qui coupent l'action. Chaque scène au reste, est presque toujours à elle seule un tableau qui, à la vérité, tient à l'action principale; mais dans lequel les effets ne sont point préparés par des gradations ingénieuses. Les situations arrivent brusquement et sans art.

On doit s'apercevoir que jusqu'ici la tragédie latine offre beaucoup de rapports avec l'espèce de drame que les Français appellent grand *opéra*. Dans l'une comme dans l'autre, point de véritable intérêt; mais de continuels tableaux, des chants, des chœurs, de la musique, des danses, de fréquents changements de décorations. Voici en quoi elle en diffère essentiellement.

Le style des tragédies latines était guindé, élégant, il est vrai, harmonieux, mais ampoulé à l'excès. Les

interlocuteurs ne parlent entre eux que par sentences; les dialogues sont des déclamations, des plaidoyers : le sentiment ne s'y montre qu'à de rares intervalles; ou plutôt les passions n'y ont pas leur langage vrai, naturel. Partout de l'exagération et de l'enflure.

Ce sont là sans doute des défauts pour nous; ce n'en était pas pour les Romains. Cependant quelques hommes instruits, et qui avaient formé leur goût par la lecture et l'étude des originaux grecs, essayaient vainement de rappeler les auteurs dramatiques latins aux règles tracées par Aristote ou plutôt par la nature. Mais c'était leur conseiller de renoncer à des succès certains, à la gloire. Horace, dans son art poétique, fait une longue énumération de tous les défauts qu'il avait remarqués dans les tragédies de son temps. Il ne paraît pas que ses reproches aient eu aucun résultat; car les défauts qu'il indique et qu'il blâme, sont précisément ceux qui nous blessent dans les tragédies qui sont parvenues jusqu'à nous, et qui certainement ont été composées assez long-temps après l'époque où vivait notre poète.

C'est à tort que nous présumerions que les Romains possédaient des tragédies moins défectueuses, ou d'un tout autre genre que les pièces en petit nombre, qu'un heureux hasard nous a conservées. Toutes devaient avoir été composées d'après les mêmes principes, dans le même goût. Quand même nous ne croirions pas devoir en juger d'après les données que nous fournit le carac-

tère bien connu du peuple romain, l'idée que nous en donne Horace dans son Art poëtique ne nous permettrait pas d'avoir à cet égard une autre opinion.

Examinons donc et jugeons, non d'après les règles que nous avons adoptées dans la composition de nos tragédies françaises, mais d'après la position des auteurs latins, et les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, le recueil de tragédies qui porte le nom de *Sénèque*, et regardons-les comme des copies exactes de celles qui ont été perdues. Qu'elles soient pour nous comme le vrai type du genre de la tragédie latine.

II. *Des tragédies de Sénèque.*

En reprenant cette question : Ces tragédies sont-elles bien de Sénèque le philosophe, du professeur de Néron? je craindrais de fatiguer les lecteurs, qui ont pu voir, dans la dissertation en tête de ce ce volume, tous les arguments, toutes les autorités *pro et contra*, et se seront sûrement décidés ou pour l'affirmative ou pour la négative. Mais qu'il me soit permis pourtant d'exposer mon opinion particulière, et, du moins en partie, les motifs qui me l'ont fait adopter.

Ce n'est que long-temps après le siècle où vivait Sénèque le philosophe, que l'on s'est avisé de lui refuser l'honneur d'avoir fait, outre ses ouvrages moraux, les tragédies, lesquelles portent cependant son nom dans les plus anciens manuscrits. Si Quintilien, en ci-

tant ses *poëmes*, et un demi-vers de sa *Médée*, ainsi qu'un passage d'une autre de ses pièces, ne se donne pas la peine de désigner Sénèque *le philosophe*, c'est qu'il ne pouvait supposer que l'on élevât à cet égard le moindre doute. On ne connaissait pas d'autre Sénèque, qui réunît la double qualité de poète et d'orateur, et qui offrît, dans les deux genres, à la jeunesse, des modèles d'un style que Quintilien jugeait dangereux d'imiter de trop près, *quod abundat dulcibus vitiis*. Et il ajoutait : *multa enim probanda in eo, multa enim admiranda sunt : eligere modo cura sit, quod utinam ipse fecisset.*

C'est aussi parce qu'ils ne pouvaient penser qu'on ne reconnût pas le Sénèque dont ils parlaient, que deux auteurs des deux premiers siècles de notre ère citent uniquement son nom dans leurs ouvrages, sans le désigner par sa qualité de philosophe. L'un, *Terentianus Maurus*, a dit, en donnant les règles d'une certaine espèce de vers :

In tragicis junxere choris hunc sæpe diserti,
Annæus Seneca et Pomponius ante secundus.

Ailleurs, et dans le même poëme, il dit encore :

Exemplum Senecæ dabo;

et cet exemple qu'il donne contient trois vers que l'on retrouve dans l'*Hercule furieux* de Sénèque.

L'autre auteur, le grammairien *Marcus Valer. Probus*, cite également comme étant de Sénèque, sans

aucune désignation ni distinction, des vers pris dans les tragédies d'*Hécube* et d'*OEdipe*. Est-il concevable que ni Martial, qui a été cité dans la première dissertation, ainsi que Quintilien, ni les deux auteurs que je viens de leur adjoindre ici, tous si voisins du temps où Sénèque avait vécu, n'eussent pas désigné, par un surnom différent, ou de toute autre manière, le Sénèque auteur des tragédies, si elles n'avaient pas été l'ouvrage du plus célèbre de tous les Sénèques qui avaient flori à Rome, s'il n'eût pas été le plus connu de tous par ses écrits, comme par ses brillantes aventures et sa malheureuse fin.

Je sais que Sidonius Apollinaris, dans un de ses poëmes, attribue très-positivement les tragédies à un Sénèque autre que celui qui fut philosophe, et précepteur de Néron. Mais Sidoine Apollinaire était gaulois, et vivait à la fin du v[e] siècle. Son témoignage ne peut balancer celui de plusieurs auteurs presque contemporains de Sénèque. Au temps de Sidoine, les traditions avaient pu s'altérer : plusieurs auteurs du nom de Sénèque, et de la même famille, avaient flori en même temps à Rome: on trouvait leurs noms dans les historiens latins; il paraissait assez juste de faire de l'un un philosophe, de l'autre un orateur, de l'autre un poète.

Pour se convaincre pourtant que le Philosophe et l'auteur des tragédies n'étaient que le même homme, il suffisait de comparer le style des tragédies avec

celui des dissertations philosophiques et épîtres de Sénèque. Il est impossible qu'il existe une plus grande ressemblance dans les idées, comme dans les expressions, comme dans la coupe des phrases. Cette ressemblance se fait bien plus remarquer encore lorsque l'on compare les vers des tragédies, avec les vers traduits ou imités du grec, dont Sénèque a parsemé ses ouvrages en prose. Ne croit-on pas, par exemple, lire un passage pris dans une de ses tragédies, lorsqu'on lit dans sa cent-quinzième épître, ces vers qu'il traduit d'Euripide :

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus : nemo, an bonus.
Non quare et unde : quid habeas tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris? nihil.
Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur qui, dum moritur, lucrum facit.
Pecunia ingens generis humani bonum,
Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid veneris in vultu micat,
Merito illa amores cœlitum atque hominum movet.

je ne multiplierai point de pareilles comparaisons : cela m'entraînerait trop loin.

Que l'on juge maintenant si l'on doit adopter l'opinion de Diderot, qui, en admettant que Sénèque le philosophe a fait des tragédies, ne le reconnaît pourtant pas pour l'auteur de celles qui portent son nom. Voici

comme il raisonne : « Nous avons perdu les poëmes de Sénèque, ses tragédies, ses discours oratoires, ses livres du Mouvement de la terre, son Traité du mariage, celui de la superstition, ses abrégés historiques, ses exhortations et ses dialogues. Il suffit de ce qui nous reste pour regretter ce qui nous manque.

« Les tragédies publiées sous le nom de Sénèque sont un recueil de productions de différents auteurs, et il n'y a point d'autorité qui nous permette de les attribuer à Sénèque (1). »

Diderot eût raisonné plus juste en disant qu'il n'y avait point d'autorité, du moins valable et imposante, qui dût les enlever à l'auteur dont elles ont toujours porté le nom. Je demanderais de plus d'après quelle autorité, lui, pense qu'elles sont des productions de différents auteurs. Toutes sont du même genre, fabriquées d'après un plan presque uniforme, et surtout écrites dans un style absolument semblable. Il n'y a pas une phrase, une expression dans une de ces tragédies, dont on ne retrouve l'analogue dans une autre. Ce n'est que dans les temps modernes que l'on s'est imaginé que le recueil des seules tragédies latines qui nous restent était formé des productions de divers auteurs; et je conçois pourquoi cette opinion a pris faveur. Comme on a jugé les tragédies latines d'après le système de composition que nos auteurs modernes regardent comme

le seul bon, le seul admissible; comme, d'un autre côté, on les comparait sans cesse aux pièces du théâtre grec, qui, bien qu'elles aient beaucoup d'analogie avec celles dont nous nous occupons ici, offrent pourtant, il faut en convenir, plus d'intérêt, des situations plus vraies, plus naturelles, et ne sont point défigurées par un style ou déclamatoire ou excessivement ampoulé; de cette double comparaison, il a dû résulter une opinion très-défavorable aux tragédies qui portent le nom de Sénèque; et cette opinion est qu'elles ne pouvaient être l'ouvrage d'un homme qui florissait dans un temps où les bons modèles n'étaient pas encore oubliés; où l'on avait encore à Rome du goût et le sentiment des convenances; d'un philosophe, enfin, qui, dans d'autres productions, avait développé beaucoup de justesse d'esprit, une grande connaissance des passions humaines, et à qui on ne pouvait reprocher que trop d'aprêt et d'affectation. Il était dès lors conséquent que l'on voulût reporter à des siècles postérieurs, la composition de ces drames défectueux; et je suis étonné qu'à l'exemple du père Hardouin on ne les ait pas attribués à quelque moine des XIIe ou XIIIe siècles. Toutes ces fausses opinions proviennent de ce qu'on ne veut point se faire une idée de ce qu'était la tragédie latine, à l'époque des Ier et IIe siècles de notre ère. Je ne répéterai point ce que j'ai dit à ce sujet dans la première partie de cet écrit; mais j'engage le lecteur à se le rappeler: et il sera convaincu que l'on ne pou-

vait, à cette époque, à Rome, adopter un autre genre, ni un autre style dans la composition des tragédies. Ce qui nous paraît aujourd'hui d'insupportables défauts, était alors des beautés, et surtout des moyens de succès.

Je ne prétends pas pourtant que toutes les tragédies sans exception qui portent le nom de Sénèque, soient certainement de lui. D'abord, l'*Octavie* ne peut pas lui être attribuée, comme je le prouverai, après beaucoup d'autres auteurs, lorsque je m'occuperai de l'examen de cette pièce : ensuite, j'avoue que deux ou trois encore me paraissent être aussi d'un autre auteur. C'est toujours dans mes *examens*, que je me réserve de faire connaître mes doutes à ce sujet. Tout le reste des pièces, selon moi, appartient à notre philosophe poète.

M. Coupé, traducteur de ces tragédies avant M. Levée, est d'avis qu'elles n'ont jamais été jouées, et que même Sénèque ne s'en était jamais avoué l'auteur. Il accumule, pour soutenir son opinion, bien des conjectures qui ne m'ont nullement convaincu. Son plus fort argument est que dans la plupart de ces pièces, c'est le portrait de Néron qu'il a voulu retracer, en y représentant les tyrans sous les couleurs les plus odieuses ; qu'en mainte occasion, il y rappelle les vices de ce monstre, ses cruautés, ses maximes favorites, son luxe destructeur, ses habitudes et jusqu'à son langage. Il en conclut qu'il eût été impossible que Néron, qui avait tant d'esprit, ne s'y reconnût pas; et il ajoute : « Il fallait donc lui

cacher soigneusement la main qui avait dessiné ces tableaux, ou se résoudre à s'attirer sans fruit tout le ressentiment d'un souverain qui depuis condamna l'auteur à la mort pour des causes bien plus légères. Que n'eût pas fait Néron s'il eût su que son précepteur le représentait sous le personnage d'Atrée préparant son horrible repas à son frère, sous celui d'Hercule furieux égorgeant sa femme et ses enfants, sous celui d'Egisthe assassinant Agamemnon? Que n'eût-il pas fait s'il eût su que Sénèque était l'auteur de toutes ces tragédies, dont les morceaux les plus piquants sont dirigés contre lui seulement?...» Il n'y a qu'une réponse à faire à tout cela; mais elle me paraît péremptoire. Si Sénèque ne pouvait ni rendre publiques ses tragédies, ni s'en déclarer l'auteur, pourquoi prenait-il la peine d'en faire? Etait-ce pour les publier seulement après la mort de Néron? Mais il ne pouvait espérer de survivre à son élève beaucoup plus jeune que lui, et d'une santé très-vigoureuse: et puis, il n'y aurait eu ni courage, ni utilité à publier après la mort de Néron, des satires contre lui. Tant qu'on n'appuiera pas ces conjectures de quelque document historique, elles ne mériteront pas que l'on s'arrête à les détruire. Je persiste donc à croire que Sénèque, qualifié par les historiens de son temps comme philosophe et poète tragique à la fois, n'a jamais caché les tragédies qu'il a composées; qu'elles ont très-probablement été représentées comme des imitations de tragédies grecques, parce que ces imitations étaient alors à Rome,

du goût du public, et parce que rien ne porte à croire qu'elles différassent par le genre ou par le style, de toutes les autres tragédies latines que l'on représentait à cette époque.

Quant à l'opinion de Coupé sur le mérite des tragédies de Sénèque, je l'adopte presque sans restriction. La citer, c'est exposer la mienne.

« Il y a quatre choses, dit-il, qui frappent principalement dans le théâtre de Sénèque; ses *monologues*, ses *chœurs* et ses *scènes serrées*. Les monologues qui sont placés à la tête de chaque pièce et qui en developpent le sujet, sont très-imposants. La versification en est toujours brillante, et le poète répand à pleines mains les grandes maximes et les semences de la terreur. Les chœurs qui terminent les actes ne ressemblent pas aux chœurs des Grecs : ce sont des hymnes très-pompeux, qui, à l'occasion de ce qui s'est passé ou de ce qui se prépare, font succéder aux passions tumultueuses de la scène, le calme de la philosophie, et quelquefois les touches flatteuses de la volupté, avec un art infini, et qui montrent de la manière la plus sensible comment un génie habile sait rapprocher les extrêmes. Les récits de Sénèque n'ont jamais reçu d'autres reproches que d'être trop beaux et quelquefois déplacés : ils rompent l'intérêt dans l'endroit le plus chaud ; mais ils sont si animés, si éclatants, qu'on oublie bientôt ce défaut, comme on oublie dans les épisodes de l'Arioste, que ce ne sont que de brillants écarts. Les scènes serrées

son absolument de son invention, et nous ne trouvons dans aucun tragique de la Grèce, cette précision d'idée, ce laconisme étonnant, ces mots qui renferment le germe de plusieurs pensées; cette facilité de répliques, ces raisonnemens si poignants et si clairs avec des termes rompus, presque avec des monosyllabes : ce sont des traits, des éclairs, après lesquels l'auteur fatigué reprend un raisonnement plus calme. »

Il n'en est pas moins vrai que ceux qui reprochent à Sénèque de faire abus des sentences, ont parfaitement raison. Chez lui, les personnages parlent et répondent toujours par des maximes. Tout ce qu'on peut dire pour son excuse, c'est que c'était le goût de son siècle. Jamais dans aucun temps on n'avait vu à Rome tant d'immoralité; et jamais on ne s'y était plus occupé de morale.

Sénèque et Tacite ont dans les idées et même dans le style une ressemblance qui n'avait point échappé à Montaigne, ce juste appréciateur des anciens, ce profond observateur du cœur humain. « Il est si plein de « sentences, dit-il, en parlant de Tacite, qu'il y en a à « tort et à droict; c'est une pépinière de discours éthi-« ques (moraux) et politiques, pour la provision et or-« nement de ceulx qui tiennent quelque rang au manie-« ment du monde. Il plaide toujours par raisons so-« lides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, « suivant le style affecté du siècle; ils (les Romains) « aimaient tant à s'enfler qu'où ils ne trouvaient la

« poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des « paroles. Il ne retire (ressemble) pas mal à l'escrire « de Sénèque : il me semble plus charnu, Sénèque plus « aigu. »

Les *examens* qui vont suivre des pièces de Sénèque, prouveront combien ce jugement a de vérité.

EXAMEN

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TOME XII.

HERCULE FURIEUX.

Cette pièce nous offre l'occasion de prouver aussitôt, par un exemple, la justesse de l'opinion que nous avons développée dans la première partie de la dissertation précédente, sur le genre de la tragédie chez les Latins. N'est-ce pas un véritable opéra français que le grand drame latin dont nous allons présenter l'analyse exacte.

Il faut d'abord se figurer qu'il fait nuit sur le théâtre, et que diverses constellations brillent dans le ciel. On voit Junon descendre du haut des airs; elle quitte l'Olympe où elle trouve partout la preuve des fréquentes infidélités de son époux : chaque astre porte le nom de l'une de ses maîtresses : elle voit sa honte retracée d'un pôle à l'autre. Mais la terre même ne peut être pour elle un séjour de paix. La vue de Thèbes lui rappelle Alcmène, et cet odieux Hercule qui doit le jour à Jupiter. Il faut qu'enfin elle satisfasse sa vengeance; elle est lasse de commander sans cesse à Hercule des travaux qui, au lieu de causer sa perte, ne lui procurent que de la gloire. Elle saura bien l'avilir, en le portant au plus affreux des crimes. Elle évoque les furies, et leur ordonne de s'em-

parer de l'âme, de troubler la raison du héros qu'elle persécute. Mais le jour commence à poindre : Junon fuit, et va méditer ailleurs sur ses funestes projets.

Je suis d'autant plus porté à croire que les furies paraissaient réellement sur la scène, à l'invocation de Junon, que, dans la pièce d'Euripide, dont celle de Sénèque est une imitation, une espèce de furie, *Lyssa*, déesse de la rage, comparaît, parle et agit comme un autre personnage.

Tout ce monologue de Junon n'est dans Sénèque, il en faut convenir, qu'une longue déclamation. Mais que la poésie en est belle! jamais la haine ne s'est exprimée avec plus d'énergie. On croit y retrouver une copie, avec des couleurs plus fortes et même exagérées, des imprécations de Didon après la fuite d'Enée.

A ce tableau de fureur, il en succède aussitôt un de calme et de bonheur. Le chœur décrit le lever du soleil, sans s'occuper d'Hercule ni de Junon. Il fait passer sous les yeux des spectateurs plusieurs tableaux frais et gracieux. Tout ce que le chœur peint en vers, dont le rythme est léger (les dactyles y dominent, tandis que Junon s'est exprimée en vers plus longs et plus graves); toutes ces scènes joyeuses qu'il raconte comme s'il les voyait, je ne doute presque pas que les spectateurs ne pussent aussi les apercevoir dans le lointain. Les anciens avaient porté très-loin l'art du décorateur et du machiniste : c'est ce dont généralement on n'est pas assez convaincu. D'ailleurs, sur des théâtres dont le fond était

si loin des spectateurs, il n'était pas très-difficile de produire, par des moyens très-simples, d'étonnantes illusions. D'après mon système, on aurait vu réellement, dans le lointain, les troupeaux sortir des étables et les pasteurs les conduire au pâturage, lorsque le chœur prononce ces vers :

Labor exoritur durus, et omnes
Agitat curas, aperitque domos.
Pastor gelida cana pruina
Grege dimisso pabula carpit.
Ludit prato liber aperto
Nondum rupta fronte juvencus.
Vacuæ reparant ubera matres.
Errat cursu levis incerto
Molli petulans hœdus in herba.

C'était bien aussi un pêcheur que l'on voyait sur la pointe des rochers qui formaient le fond de la scène, lorsque le chœur dit :

Hic exesis pendens scopulis,
Aut deceptos instruit hamos;
Aut suspensus spectat pressa
Præmia dextra : sentit tremulum
Lino piscem.

Et ceci explique pourquoi Sénèque se livre si volontiers, surtout dans les chœurs, à de minutieuses descriptions. Elles nous paraissent déplacées, parce que jusqu'ici il n'était venu dans l'esprit d'aucun annotateur qu'elles pouvaient bien n'être que des explications de tableaux réels, qui se succédaient sous les yeux des spectateurs.

Ces explications étaient entremêlées de maximes philosophiques, espèces de *moralités*, qui se tiraient des objets même donnés en spectacle. Ces maximes étaient de rigueur sur les théâtres de Rome, comme je l'ai précédemment remarqué. Aussi, après avoir décrit les scènes de la vie champêtre, le chœur finit par ces vers:

. . . . Me mea tellus
Lare secreto tuto que tegat.
Venit ad pigros cana senectus:
Humilique loco, sed certa sedet
Sordida parvæ fortuna domus.

Certainement un acte qui, sur nos théâtres, n'aurait que deux scènes, dont l'une ne contiendrait que les imprécations d'une femme jalouse et furieuse, et l'autre d'éternelles descriptions de travaux champêtres; un tel acte, dis-je, ferait prendre une très-défavorable idée de la pièce dont il devrait être l'exposition; et l'on refuserait probablement de l'entendre jusqu'à la fin. Mais transportez-le sur le théâtre de l'Académie de musique: que l'on voye descendre d'un ciel parsemé d'étoiles une divinité; que des furies paraissent agitant leurs torches; et qu'à ce spectacle succède celui d'un beau matin; qu'on entende les oiseaux chanter dans les bocages; qu'on voye des groupes de bergers, d'agriculteurs reprenant leurs occupations journalières; que de beaux vers, accompagnés d'une musique suave, occupent à la fois et charment votre esprit et votre oreille, et

je demanderai si vous n'éprouverez pas alors toutes les sensations que vous allez chercher à l'Opéra.

Continuons l'examen des autres actes.

Il paraît, d'après les discours des personnages qui figurent dans le second acte, que la scène devait représenter un grand temple, près du palais qu'occupe l'usurpateur du trône de Thèbes. C'est dans ce temple, asyle inviolable, que Mégare, épouse d'Hercule, et Amphitryon, père (du moins de nom) de ce héros, viennent déplorer leurs malheurs. Mégare débute par un long monologue, dans lequel elle rapporte toute l'histoire d'Hercule, qu'elle n'espère plus de revoir depuis qu'il est descendu aux enfers par ordre de Junon. C'est son absence qui a permis au tyran Lycus de s'emparer du pouvoir à Thèbes. On voit que cette scène est une véritable exposition; et dans notre système dramatique, ce n'est pas au second acte qu'elle devrait se trouver; mais le premier n'est guère qu'un prologue. Tous les détails mythologiques, où, si l'on veut, historiques que contient le monologue de Mégare, nous semblent aujourd'hui très-déplacés; mais il est possible que les anciens les entendissent avec quelque intérêt, parce qu'ils étaient relatifs à leur croyance religieuse.

Amphitryon emploie de belles sentences pour ranimer le courage de Mégare, lorsque le tyran Lycus survient. Suit une scène dont le germe même ne se trouve pas dans l'*Hercule furieux* d'Euripide : elle est toute de l'invention de Sénèque. Le tyran veut légitimer son usur-

pation, en s'alliant à une princesse du sang royal, et il vient proposer à Mégare de la prendre pour épouse. Sa proposition est fort mal accueillie. Les trois personnages qui sont en scène finissent par se lancer mutuellement des sarcasmes, et l'on pourrait dire même, de grosses injures. Lycus, dans sa colère, jure qu'il va faire périr à la fois Amphitryon, Mégare et les enfants qu'elle a eus d'Hercule. Mais il paraît qu'il n'ose souiller par des meurtres l'asile saint où s'est refugiée cette malheureuse famille : il ordonne seulement qu'on entoure le temple de monceaux de bois, et qu'on l'embrase.— Ce qu'il y a de singulier, c'est que de tels ordres ne sont point exécutés, sans qu'on en apprenne le motif dans la pièce. Il est vrai de dire qu'à la fin de cette longue scène, un fracas épouvantable annonce l'arrivée d'Hercule sur la terre; et dès-lors on peut supposer que c'est cet incident qui suspend l'exécution des ordres du tyran. Le chœur des Thébains, qui termine l'acte, n'est guère qu'un hymne en l'honneur d'Hercule. Il est à remarquer que l'auteur n'a plus employé ici le vers brillant et léger dont il avait fait usage dans le chœur du premier acte. C'est que le sujet ne demandait pas un rythme si lyrique. Il faut croire que la musique changeait ainsi de caractère, selon les sentiments, les passions qu'exprimait la poésie. C'est un rapport de plus que la tragédie ancienne avait avec nos drames lyriques modernes.

Il n'y a pas dans cet acte autant de *spectacle* que dans l'autre. Cependant la famille d'Hercule refugiée

dans un temple ; l'arrivée de Lycus entouré de ses gardes les préparatifs pour l'incendie du temple ; le bruit effrayant qui annonce qu'Hercule est sorti des enfers, et qu'il approche : tout cela devait produire des tableaux variés, et de fortes sensations. C'est tout ce qu'on attendait d'une tragédie latine.

Les prodiges vont pour ainsi dire se succéder dans les actes suivants. Hercule est revenu des enfers avec Thésée. Mais c'est Hercule seul qui paraît d'abord, traînant après lui le chien Cerbère, sa conquête. Bientôt il aperçoit sa femme, ses enfants avec des vêtements de deuil. Il en demande la cause ; et ce n'est qu'alors qu'il apprend l'usurpation de Lycus, les désastres de sa famille. Il ne répond guère qu'un mot, c'est qu'il va tuer le tyran ; et Thésée, qui alors est présent, ajoute que, puisqu'Hercule l'a promis, on peut déjà regarder Lycus comme immolé.

Le père Brumoy, qui compare cette scène avec une scène d'Euripide, à peu près semblable, trouve celle de Sénèque on ne peut plus *ridicule*. Et, en vérité, je ne sais comment la défendre. Il fallait que les plus fortes exagérations, les rodomontades fussent excessivement du goût des Romains, pour qu'ils pussent supporter toutes celles que contient cette scène. Mais où elles abondent, surtout, c'est dans le très-long récit que fait Thésée du voyage d'Hercule aux enfers. Il décrit minutieusement tout ce qu'on y voit, et je ne puis dire ici que ces prolixes descriptions devaient intéresser les Romains; car

enfin, il n'y en avait pas un qui, dès l'enfance, ne connût aussi bien son enfer que, nous modernes, nous connaissons le nôtre. Mais ils étaient sans doute très-sensibles à la bonne poésie; et l'on ne peut s'empêcher de convenir que là, plus encore qu'ailleurs, Sénèque a prodigué les beaux vers.

Au IVe acte, Lycus est déjà immolé; et Hercule, qui revient sur la scène au milieu de sa famille, mais les mains encore teintes de sang, veut aussitôt faire un sacrifice, pour remercier les dieux d'avoir délivré le monde d'un tyran. C'est pendant le sacrifice qu'il est saisi de la plus noire frénésie : les furies excitées par Junon s'emparent du malheureux; il croit voir les enfants de Lycus dans ses propres enfants, et prend sa femme Mégare pour Junon. Il en fait un horrible massacre. Cette épouvantable scène ne se passe pas tout à fait sous les yeux des spectateurs; mais Amphitryon qui est censé la voir tout près de lui, et qui est resté sur le théâtre, en décrit les plus minutieuses circonstances. On entend même les paroles de fureur d'Hercule, qui n'a disparu qu'afin de poursuivre ses victimes qui fuyaient.

Cette scène devait être du plus grand effet au théâtre. Dans Euripide, elle n'est qu'en récit; et je crois fermement qu'ici Sénèque s'est montré supérieur à son modèle.

Fatigué de carnage, Hercule s'endort; et c'est par son réveil que s'ouvre le Ve acte. Il ne sait où il est,

d'où il vient. Il se voit entouré de cadavres, et demande quel est le meurtrier. Amphitryon ne lui fait que des réponses ambiguës ; mais bientôt il est obligé de lui dévoiler l'affreuse vérité. Hercule tombe dans le plus grand désespoir, et veut se donner la mort. Son père Amphitryon le supplie de vivre, d'être son soutien : et comme dans Euripide, Thésée lui offre un asile à Athènes. A la fin, Hercule cède à la voix d'un père et aux prières d'un ami.

La comparaison de l'*Hercule furieux* d'Euripide avec la tragédie de Sénèque a été faite par le père Brumoy. Le *Théâtre des Latins* n'étant qu'une suite du *Théâtre des Grecs*, et ne formant pour ainsi dire qu'un même ouvrage, il serait superflu de comparer ici de nouveau ces deux pièces dans tous leurs détails (1). Je me contenterai de dire que la pièce de Sénèque me paraît être à la tragédie d'Euripide, ce que serait à un beau tableau de Raphaël, une copie faite par Rubens, ou par quelqu'autre peintre d'une imagination encore moins soumise au goût simple et au sentiment des convenances.

Je ne connais point d'auteur moderne qui ait tenté de transporter sur notre scène l'*Hercule furieux*, ni celui d'Euripide, ni celui de Sénèque. L'horreur du sujet aura fait justement renoncer à l'entreprise. Quel spectacle

---

(1) On trouvera ces comparaisons toutes faites, dans le VIII[e] vol. de la nouvelle édition qui se publie en ce moment de la traduction du *Théâtre des Grecs*.

que celui d'un frénétique, qui, dans un accès de fureur égorge sa famille entière! Il est des objets *que l'art judicieux*, pour me servir des expressions de Boileau, *doit reculer des yeux*.

THYESTE,

Le sujet de cette tragédie est si horrible, si repoussant, qu'on est étonné qu'il se soit trouvé des poètes assez hardis pour le produire sur la scène d'un peuple civilisé. Et pourtant il y a tout lieu de croire que chez les Grecs, Sophocle l'avait traité; peut être aussi d'autres auteurs tragiques avant et après lui. Chez les Latins, Attius avant Sénèque en avait fait une tragédie, dont il est resté quelques vers (1).

Horace se bornait à demander que l'on ne présentât qu'en récit les épouvantables forfaits de Médée et d'Atrée.

> *Nec pueros coram populo Medea trucidet,*
> *Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus.*

Sénèque a été fidèle au principe, qui ne permet pas d'offrir aux yeux des spectateurs de tels objets. Mais, en revanche, dans un très-long récit il apprend aux spectateurs toutes les circonstances du crime d'Atrée.

---

(1) On prétend même qu'avant Sénèque encore, deux Romains célèbres, Varius et Gracchus, avaient composé un *Thyeste*. C'est du moins ce qu'on induit de ce vers d'Ovide dans son IIIe livre *de Punto :*

Cum Varius Gracchusque darent fera dicta tyranno.

Rien de plus simple que la marche de sa tragédie; c'est une pièce qu'on peut analyser en quelques lignes.

Tantale sort des enfers, avec une furie qui lui ordonne d'inspirer à Atrée son petit-fils toute la rage dont il était jadis animé, lorsqu'il fit servir aux dieux les membres de son fils Pélops. Voilà tout le premier acte; car il ne faut pas compter les inutiles réflexions que fait un chœur de vieillards sur le crime et le supplice de Tantale. Au second acte, Atrée révèle à un esclave le projet qu'il a conçu d'attirer son frère Thyeste dans ses états, en feignant d'être réconcilié avec lui. La cause de la haine d'Atrée est précédemment expliquée : Thyeste avait séduit la femme de son frère Atrée, et pour se dérober à la punition de son crime, il avait fui, et errait depuis ce temps dans l'opprobre et la misère. Au troisième acte, Thyeste paraît en effet avec ses trois enfants. Il est reçu avec affection par Atrée. Au quatrième acte, un messager vient annoncer au chœur le crime qu'Atrée vient de commettre. Il a tué les enfants de son frère, et les lui a fait manger dans le repas préparé pour la réconciliation. Dans le cinquième acte, on voit Thyeste encore assis au festin, et se livrant à la joie. Il est seulement étonné de ne pas voir à table près de lui ses enfants. Atrée lui offre alors leurs trois têtes sanglantes.... Et la pièce finit par les imprécations mutuelles des deux frères.

On voit que nul incident, nulle péripétie laborieusement préparée n'interrompt le cours rapide de l'action.

L'auteur arrive à l'horrible dénouement par le plus court chemin. Eh! bien, il y a peut-être autant d'art dans cette pièce, en apparence si simple, que dans beaucoup d'autres dont les ressorts sont multipliés. Par exemple, cette première scène entre Mégère et Tantale a été certainement inventée par Sénèque, pour disposer les esprits des spectateurs à toutes les horreurs qui vont suivre. C'est une espèce de prologue, qui annonce bien énergiquement le genre sombre de la pièce. Ajoutez que cette scène devait être rendue bien plus effrayante encore, par un grand nombre d'accessoires que les anciens ne négligeaient point dans les représentations : que l'on se figure les deux terribles personnages sortant des entrailles de la terre, au milieu du bruit et des mugissemens infernaux ; leur stature plus qu'humaine ; leurs vêtements lugubres ; leurs formes hideuses, et l'on prendra une idée de l'effet que devaient produire de pareilles apparitions, dont celles qui s'opèrent à l'Opéra, ne sont que de misérables parodies. La terreur augmente par les épouvantables révélations qu'Atrée fait à son confident. Mais au troisième acte, c'est la pitié seule qui vient s'emparer de l'âme des spectateurs. On voit Thyeste au milieu des rochers de la côte, la barbe sale, hérissée, couvert des vêtemens de l'indigence, s'avancer lentement conduisant ses trois jeunes fils. Il éprouve des pressentiments secrets, qui lui font regretter d'avoir quitté ses forêts ; il voudrait retrograder. Mais ses fils, qui ont toute la candeur et la confiance de leur âge,

le pressent d'aller se jeter dans les bras de son frère. Avec quel plaisir il voit de loin cette Mycènes où se sont écoulés ses plus beaux jours! Il reconnaît combien il a été coupable envers son frère en séduisant son épouse; mais ses malheurs l'ont rendu sage; il éprouve des remords, il ne désire plus que le repos et la paix. Il n'a plus d'ambition; et quand son frère qui l'accable de feintes caresses, lui propose la moitié de son royaume, il refuse noblement et sans jactance; il n'aspire qu'à vivre son sujet.

Sénèque a rendu ce malheureux Thyeste très-intéressant. Les deux seules scènes de cet acte sont admirables selon moi; et je crois que sur tous les théâtres elles produiraient une mélancolique et profonde sensation. Mais qu'elle est différente celle que l'on éprouve un moment après, lorsque l'on apprend le meurtre des trois enfants de Thyeste, exécuté par les mains mêmes d'Atrée. Chaque circonstance du crime ajoute à la terreur que l'on éprouve; et cette terreur est au comble, lorsque les portes du palais d'Atrée s'ouvrent, et que l'on voit Thyeste qui ignore son malheur, chanter l'oubli des peines passées.

J'observerai qu'ici il n'y a pas moyen de douter que l'espèce de *récitatif*, quel qu'il fût, employé dans les dialogues et les monologues, était quelquefois entremêlé de véritables *airs*. Atrée annonce que son frère,

déjà un peu pris de vin, va faire entendre des chants :

> . . . . *Ecce jam cantus ciet,*
> *Festasque voces, nec satis menti imperat.*

Et, en effet, le rythme des vers change aussitôt, et Thyeste chante :

> *Pectora longis hebetata malis,*
> *Jam sollicitas ponite curas.*
> *Fugiat mœror, fugiatque pavor, etc.*

A cette scène de paix et de bonheur succède celle où Atrée fait rouler aux pieds de son frère les têtes de ses trois enfants, en lui disant qu'il en a lui-même mangé les membres. Quel contraste entre ces deux scènes ! Et ce contraste n'avait point été cherché par le poète : il sortait du fond même du sujet.

Notre Crebillon a osé transporter cette tragédie sur la scène française ; et c'est une preuve bien certaine que ce poète manquait de goût et presque de bon sens. Sa pièce d'*Atrée et Thyeste* eut pourtant une espèce de succès. Elle est même restée dans le répertoire du théâtre français, ce qui m'étonne : au reste son ouvrage a très-peu de ressemblance avec celui de l'auteur latin. Autant le plan de la tragédie de Sénèque est simple, autant l'autre est compliqué. C'est un roman sans vraisemblance, qu'il aura sans doute puisé dans nos vieux romans français, les seuls livres que ce poète très-ignorant, feuilletait sans cesse. J'ennuierais mes lecteurs, et ne serais peut-être pas compris, en essayant d'expliquer

a fable aussi ridicule que compliquée de l'*Atrée* de Crebillon. Il n'a guère imité Sénèque qu'en deux ou trois endroits ; et ce sont les meilleurs de cette médiocre production. Par exemple, lorsque Atrée dit à Thyeste, qui tient une coupe pleine du sang de son fils : *Méconnais-tu ce sang* ? et que Thyeste repond : *Je reconnais mon frère ;* c'est la traduction littérale de ce passage :

. . . . . . Natos ecquid agnoscis tuos ?
— Agnosco fratrem.

La tragédie de Sénèque a les défauts qui sont ordinaires à l'auteur. Il y fait sans cesse étalage de ses connaissances mythologiques, géographiques, etc. ; et, rien ne nous paraît plus déplacé. Il nous assourdit aussi du fracas de ses sentences, dont plusieurs paraissent imitées d'Horace ; et pour preuve, je citerai celle-ci qui rappelle une ode où ce dernier poète dit précisement la même chose, et en vers à peu près semblables :

Nemo confidat nimium secundis,
Nemo disperet meliora lapsis.
Miscet hæc illis, prohibetque Clotho
Stare fortunam. Rotat omne fatum.
Nemo tam divos habuit faventeis,
Crastinum ut possit sibi polliceri.
Res deus nostras celeri citatas
Turbine versat.

Malgré les défectuosités de la pièce de Sénèque, ou du moins quoique dans son plan, comme dans le style, elle blesse les règles que se sont faites les modernes,

ainsi que ce que nous appelons le goût, elle ne m'en paraît pas moins très-supérieure à celle de Crebillon. Elle est pour moi ce qu'un monument antique, remarquable par sa simplicité, serait à un édifice gothique surchargé, depuis les fondements jusqu'au toit, de bizarres ornements.

HIPPOLYTE.

Il n'y a point de sujet plus dramatique que les aventures de *Phèdre* et d'*Hippolyte*. Aussi dans tous les pays, dans toutes les langues, a-t-on composé des pièces sur ce sujet ; et, pour la plupart, elles ont obtenu des succès. Une femme amoureuse du fils de son mari, et qui combat son incestueuse passion ; un jeune homme pur et chaste, qui périt victime d'une horrible calomnie : on trouve là tout ce qui produit au théâtre l'intérêt et la pitié. D'austères moralistes ne voudraient pas, il est vrai, que l'on présentât au peuple le spectacle de ces passions fougueuses, que la raison ne peut dompter. Ce n'est point une question à discuter ici : je ne dois examiner le sujet que sous le rapport dramatique. Quant à la partie de la fable, qui nous offre un innocent subissant le supplice d'un coupable, personne sans doute ne la condamnera, quoiqu'il ne fût pas impossible de prouver qu'elle n'est guère plus morale que l'autre. Toutes les mythologies, toutes les religions, fausses ou vraies, contiennent des histoires de dieux,

ou d'hommes injustement condamnés. C'est même la cause la plus ordinaire de l'intérêt qu'inspire un culte quel qu'il soit; la source la plus abondante de sacrifices et d'offrandes. Tant l'homme, par un sentiment naturel, abhorre l'injustice et la cruauté!

Il est à présumer que même avant Euripide, d'autres poètes avaient puisé dans l'histoire de Phèdre le sujet de quelques tragédies; mais le temps ne nous a conservé que l'*Hippolyte* d'Euripide. Plus tard, des poètes de la même nation s'exercèrent sur ce sujet; Lycophron entre autres (1). Leurs pièces ne nous sont point parvenues.

Il y a de grandes beautés sans doute dans la pièce d'Euripide; mais le plan général m'en paraît défectueux; la marche n'en est ni simple ni naturelle. L'intervention de deux divinités, Vénus et Diane, refroidit aussi et rallentit l'action, lui ôte beaucoup de son intérêt. Vénus commence la pièce par apprendre aux spectateurs qu'elle est offensée du dédain qu'Hippolyte témoigne pour elle, tandis qu'il ne cesse de sacrifier sur les autels de Diane. Pour se venger, elle a versé le poison de l'amour dans le cœur de Phèdre, et elle annonce tous les malheurs qui résulteront bientôt de cette funeste passion d'une femme pour le fils de son mari. L'usage des poètes dramatiques de l'antiquité était presque toujours (et j'en ai plus d'une fois, dans ces

(1) *Voy.* Suidas.

Examens, expliqué les motifs) d'offrir d'avance aux spectateurs l'analyse de leurs pièces, de ne pas même leur en cacher le dénouement; ce qui nuisait rarement à l'intérêt qu'ils devaient tendre à exciter. Mais dans cette pièce d'*Hippolyte*, je vois au contraire beaucoup d'inconvenient à ne laisser aucun doute sur le sort que doit éprouver le chaste Hippolyte. Il est si naturel à tous les hommes d'espérer le triomphe de l'innocence, que jusqu'à la fin du drame les cœurs auraient joui de cette douce illusion, et que la catastrophe eût été plus frappante. Avertis de cette catastrophe inévitable, les spectateurs ne peuvent plus voir dans les principaux personnages que les instruments aveugles de la vengeance d'une déesse toute-puissante et injuste.

A ce prologue succèdent, je l'avoue, des scènes d'une grande beauté. La passion de Phèdre, encore vertueuse, est admirablement peinte; la manière dont, après bien des sollicitations, elle en fait l'aveu à sa nourrice; le parti que prend cette nourrice, d'aller trouver Hippolyte et de tâcher de lui inspirer de tendres sentiments pour sa maîtresse, tout cela est intéressant et dramatique. Mais lorsque Phèdre, rebutée par son fils, et craignant qu'il ne dévoile sa conduite à Thésée son époux, se pend après avoir accusé, dans une lettre, Hippolyte d'avoir cherché à la séduire, ne reconnaît-on pas trop là le misogyne Euripide, qui se plaît toujours à représenter les femmes sous les plus noires couleurs, et comme capables des plus grands crimes! En lui faisant écrire la

lettre qui charge l'innocent Hippolyte, il a fait de sa Phèdre, vertueuse jusque-là, malgré son incestueux amour, la plus atroce des femmes. Thésée, abusé par cette lettre, vomit des imprécations contre son fils, et prie Neptune de le punir. Ce n'est que lorsqu'Hippolyte a péri, que Diane, qui aurait bien dû le secourir lorsqu'il était attaqué par le monstre marin, vient apprendre au malheureux Thésée le crime de sa femme et l'innocence de son fils. Ce dénouement est on ne peut plus froid et languissant. Diane ne dit rien aux spectateurs que ce qu'ils savent très-bien. Il est vrai que, pour ranimer un peu l'intérêt dans ce dernnier acte, Euripide a imaginé de faire transporter sur le théâtre Hippolyte, dont le corps *n'est qu'une plaie*. Il vient mourir dans les bras de son père.

L'*Hippolyte* de Sénèque me paraît bien supérieur, mais seulement sous le rapport du plan et de la conduite. Ici point de divinités qui interviennent; il n'y a de personnages que ceux qui jouent un rôle nécessaire dans l'action. Les caractères sont vigoureusement tracés. Phèdre n'est point timidement amoureuse; Hippolyte n'est point, comme dans Euripide, une espèce de philosophe qui hait et fuit les femmes par système; c'est un demi-sauvage qui ne se plaît que dans les bois, qui ne sait que poursuivre et combattre les bêtes féroces.

Sans doute Sénèque a pris dans Euripide une grande partie du rôle de Phèdre; mais il a souvent donné une

nuance plus forte aux couleurs de son original. Les sentimens, les élans de passion que la Phèdre grecque ne laisse quelquefois qu'entrevoir, et qui se trouvent disséminés çà et là dans tout le cours de la pièce, la Phèdre latine les réunit, les accumule et les manifeste ouvertement dans une seule, mais longue tirade de vers. En ceci, je suis loin de vouloir faire l'éloge du poète latin: il y a bien plus d'art à ne développer que graduellement un caractère, à ne le colorier, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'après l'avoir dessiné.

D'après le caractère ardent et prononcé qu'il avait donné à sa Phèdre, Sénèque ne devait point balancer à la laisser faire elle-même à Hippolyte la déclaration de son amour. Il en est résulté une très-belle scène, que Racine en l'imitant, a su rendre plus admirable encore par son style enchanteur. Mais il est des traits dans cette scène, que Racine a négligés, et qui, selon moi, n'étaient point indignes de ses pinceaux. Par exemple Hippolyte, étonné du trouble où il voit Phèdre, lui dit: « Ma mère, confiez-moi, le sujet de vos peines. » A ce nom de *mère*, Phèdre s'écrie: « ce nom est trop imposant, Hippolyte, appelez-moi votre sœur, même votre sujette, etc.

Matris superbum est nomen, et nimium potens.
Nostros humilius nomen affectus decet.
Me sororem, Hippolyte, vel famulam voca:
Famulamque potius: omne servitium feram. »

C'est bien là le langage de la passion. D'ailleurs, on aperçoit déjà qu'en parlant ainsi, Phèdre franchit pour

insi dire le premier degré qui doit la conduire à son ut. Mais en revanche, avec quel sentiment et quel oût Racine a traduit ce passage bien plus important, ù Hippolyte, qui a entendu Phèdre décrire la flamme ont elle se sent consumer, s'écrie : » De quel amour, je vois, vous brûlez pour Thésée ! »

Phèdre dont le délire va toujours croissant, répond : Oui, je brûle pour Thésée ; mais pour Thésée tel qu'il tait dans son jeune âge, lorsqu'un léger duvet couvrait peine ses joues vermeilles...

Hippolyte, sic est: Thesei vultus amo
Illos priores, quos tulit quondam puer;
Cum prima puras barba signaret genas; etc.»

aissons parler Racine. Dans tout ce qu'il va dire, il 'y a pas une pensée qui n'ait été empruntée, et le lus souvent littéralement traduite de Sénèque.

» Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée ;
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux et tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?

Pourquoi trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
Pour en développer l'embarras incertain
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, etc.» (1)

---

(1) On sera peut-être curieux de connaître comment un poète qui vivait un siècle avant Racine (*Robert Garnier,* dont je vais avoir bientôt occasion de parler), avait traduit ce même passage.

HIPPOLYTE.

C'est l'amour de Thésée, qui vous tourmente ainsi.

PHÈDRE.

Hélas! voire, Hippolyte, hélas! c'est mon souci.
J'ai, misérable, j'ai la poitrine embrasée
De l'amour que je porte aux beautés de Thésée,
Telles qu'il les avait, lorsque bien jeune encor,
Son menton cotonnait d'une frisure d'or,
Quand il vit, estranger la maison dédalique
De l'homme my-taureau, nostre monstre crétique.
Hélas! que sembloit-il : ses cheveux crespelés,
Comme soye retorse en petits annelets,
Luy blandissoient la teste, et la face estoilée
Estoit entre le blanc de vermeillon meslée,
Sa taille belle et droite avec ce teint divin
Ressembloit, égalée, à celle d'Apolin,
A celle de Diane et surtout à la vostre
Qui en rare beauté surpassez l'un et l'autre.
Si vous nous eussiez veu quand vostre geniteur
Vint en l'isle de Crète, Ariadne ma sœur
Vous eust plus tost que luy, par son fil salutaire
Retiré des prisons du roi Minos mon père.

Autre différence importante entre les pièces d'Euripide et de Sénèque : dans celle-ci Phèdre ne se pend point dès le troisième acte, après avoir écrit une lettre qui calomnie Hippolyte ; mais à la fin de la grande scène, où elle lui déclare son amour, ce fils, dans son indignation, tire son épée pour l'en frapper; puis ne voulant pas commettre un meurtre, il rejette son glaive loin de lui. Cette épée sert ensuite de preuve contre Hippolyte, que Phèdre elle-même, pour sauver son honneur, ose accuser auprès de Thésée. Voilà encore ce que Racine a imité avec grande raison ; mais voulant conserver au rôle de Phèdre l'intérêt qu'il avait su lui donner jusque-là, c'est la nourrice qui présente à Thésée le fer accusateur, c'est la nourrice qui dit à ce malheureux père, en lui parlant de son fils, que,

> Pour parvenir au but de ses noires amours,
> L'insolent de la force empruntait le secours.

Quant au récit de la mort d'Hippolyte, il est le même, ou à peu près le même dans Euripide et dans Sénèque. Racine a tiré de l'un et de l'autre, ce qu'il y a trouvé de plus beau, de plus poétique.

Mais dans Sénèque, ce n'est point Diane qui vient, comme dans Euripide, proclamer l'innocence d'Hippolyte ; c'est Phèdre elle-même. Son discours est très-beau, très-éloquent, bien que trop emphatique; mais c'est un défaut qu'il faut toujours pardonner à Sénèque, parce

que, comme je l'ai dit, ce n'en était pas un pour les Romains de son temps. « Athéniens, écoutez-moi, s'écrie-t-elle, en finissant; j'ai calomnié Hippolyte, j'ai rejeté sur lui mon crime.

Audite, Athenæ. . . . . . . Nefas
Quod ipsa demens pectore insano hauseram
Mentita finxi. . . . . »

Et elle se tue après avoir encore prononcé quelques autres vers. La pièce finit par un assez long entretien de Thésée avec le chœur. L'un se livre à des lamentations; l'autre lui adresse quelques paroles consolantes. Tout ceci est de trop, si l'on en juge d'après les règles établies par notre moderne poétique. Et j'avoue qu'en cela notre poétique a raison. Hyppolyte est mort, Phèdre aussi : comment soutenir l'intérêt ? Quand la catastrophe d'une pièce est arrivée, il faut la terminer le plus brusquement qu'il est possible. Mais, en prolongeant sa tragédie, Sénèque avait bien ses motifs. A l'exemple d'Euripide, il voulait ramener Hippolyte sur le théâtre, pour augmenter sans doute le sentiment de terreur que le récit de sa mort avait dû imprimer dans toutes les âmes : on n'apporte à Thésée que son corps mutilé. A cet aspect, il déplore son malheur dans une trentaine de vers, et cherche en même temps à rassembler, à rejoindre ensemble toutes les parties de ce corps. Le P. Brumoy est révolté de ce que Thésée, de ce qu'un père puisse prendre un pareil soin; et il saisit encore

cette occasion de déprécier Sénèque, qu'il accuse de manquer de goût et de tout sentiment des convenances. Avant de blâmer ce poète, il fallait d'abord se demander quelles étaient les opinions religieuses des anciens sur tout ce qui concernait les morts et les sépultures. Aux yeux d'un public romain, Thésée paraissait ne remplir qu'un devoir sacré, impérieusement ordonné par la religion. Dès-lors le soin qu'il prend de réunir les membres de son fils n'avait rien de repoussant. C'était une action très-ordinaire, une obligation même. Et Thésée nous en instruit dans ce vers si touchant :

Durate trepidæ lugubri officio manus.

c'est toujours à des considérations de ce genre qu'il faut se livrer, lorsque l'on veut juger les écrivains de l'antiquité, et surtout les poètes.

IMITATIONS.

Il me reste à parler des imitations qui ont été faites de l'*Hippolyte* de Sénèque, lequel n'est aussi, comme on l'a vu, qu'une imitation de l'Hippolyte d'Euripide; mais une imitation préférable peut-être à l'original. Je ne compte m'occuper ici que des imitations faites en France, et seulement de quelques-unes qui sont plus connues que les autres. Huit auteurs français (et il en est peut-être un plus grand nombre) ont composé des pièces sur le sujet traité par Euripide et Sénèque, et ont emprunté plus ou moins de situations, de scènes ou de

traits à ces deux anciens poètes. Voici leurs noms par ordre chronologique : Robert Garnier, la Pinelière, Gilbert, Ségrais, Racine, Pradon, M. Hoffman. Je n'examinerai, et très-succinctement encore, que quatre des huit pièces de ces auteurs.

I. L'Hippolyte de Robert GARNIER est plutôt une traduction qu'une imitation de la tragédie de Sénèque. Tout ce qu'il a ajouté, c'est une première scène fort inutile, dans laquelle l'ombre d'Égée vient annoncer (à-peu-près comme Vénus l'annonce dans Euripide), les malheurs qui vont fondre tous à-la-fois sur la maison de Thésée.

On sent ce que doit être le syle d'un poète qui était contemporain de Jodelle. De grandes pensées, de sublimes images, de nobles sentiments deviennent sous sa plume des sentences communes, de bizarres et ridicules tableaux, de dégoûtantes trivialités. Et cependant sa pièce d'Hippolyte fut accueillie avec une espèce d'enthousiasme. Le docte Amyot le félicita en vers latins ; et Ronsard, dans un sonnet que l'on trouve imprimé en tête de la tragédie d'Hippolyte, lui disait :

> Ton ouvrage, Garnier, tragique et souverain,
> . . . .
> Fera voler ton nom du Scythe jusque au More,
> Plus dur contre les ans que marbre ni qu'airain.

or, je vais citer, comme un exemple du style de ce poète, à qui un autre poète prédisait si généreusement

l'immortalité, une invocation au soleil, qu'il met, dès la première scène, dans la bouche d'Hippolyte.

O beau soleil luisant, belle et claire planette
Qui pousse tes rayons dedans la nuit brunette :
O grand dieu perruquier, qui lumineux esteins,
Me décharmant les yeux, l'erreur des songes vains;
Qui ores travaillaient durant cette nuit sombre,
Mon esprit combattu d'un larmoyable encombre,
Je te salue, ô père, et resalue encor,
Toi, ton char, tes chevaux, et tes beaux rayons d'or.

C'est ainsi qu'il a traduit ou plutôt travesti le récit de la mort d'Hippolyte, tel qu'on le trouve dans Euripide et dans Sénèque. Il ne serait pas sans intérêt pour ceux qui aiment à suivre l'histoire de l'art dramatique et de la langue en France, de le rapporter ici tout entier : on pourrait le comparer avec l'admirable récit de Théramène, dans la Phèdre de Racine ; mais il me répugne de transcrire tant de mauvais vers. Je citerai seulement le commencement et la fin.

Si tost qu'il fut sorti de la ville, fort blesme,
Et qu'il eust attelez ses limoniers luy-mesme,
Il monte dans le char et de la droite main
Lève le fouet sonnant, et de l'autre le frein.
Les chevaux sonne-pieds d'une course esgalée,
Dont gallopant au bord de la plaine salée,
La poussière s'eslève et le char balancé,
Volle dessus l'essieu comme un trait eslancé, etc.

Après avoir raconté très-minutieusement l'apparition du monstre marin, l'effroi des chevaux qui s'emportent,

et enfin la dislocation du char d'Hippolyte, il ajoute :

Il est contraint de choir, et de malheur advient
Qu'une longue lanière en tombant le retient :
Il demeure empestré, le nœud toujours se serre,
Et les chevaux ardents le traînent contre terre
A travers les halliers et les buissons touffus,
Qui le vont déchirant avec leurs doits griffus :
La teste lui bondist, et ressaute, et sanglante,
De ses membres saigneux la terre est rougissante ;
Comme on voit un limas qui rampe adventureux
Le long d'ùn sep tortu laisser un trac glaireux,
Son estomac ouvert d'un tronc pointu, se vuide
De ces boyaux traînés sous le char homicide :
Sa belle âme le laisse, et va conter là bas,
Passant le fleuve noir, son angoisseux trespas.
De ses yeux éthérés la luisante prunelle
Morte se va couvrant d'une nuit éternelle.

En voilà, je pense, assez sur Garnier et sur sa tragédie.

II. La Phèdre de *Racine* est si connue , qu'il serait plus que superflu de l'analyser ici, encore moins d'en citer quelques passages. Il est peu de vers de cette pièce qui ne soient dans la mémoire ou plutôt dans le cœur de tous les hommes de lettres français.

Il y avait quarante-deux ans qu'un poète assez inconnu (de la Pinelière) avait fait jouer une tragédie d'Hippolyte, lorsque Racine se décida à donner sa Phèdre, à laquelle il travaillait depuis deux ans. Deux jours après, le 3 janvier 1677, on joua la Phèdre de Pradon, qui, comme il le dit lui-même dans sa préface, ne lui avait

coûté que trois mois de travail. Graces à la puissante cabale qui poursuivait Racine, la pièce de son rival fut jugée la meilleure. Les gens de goût furent indignés; ils parvinrent bientôt à manifester leur opinion : on les écouta; et justice fut faite. La pièce de Pradon tomba dans l'oubli, et celle de Racine, qualifiée justement de chef-d'œuvre, n'a point cessé, jusqu'à nos jours, d'être applaudie et admirée sur la scène française.

On croit assez généralement que Racine a puisé sa pièce dans Euripide : c'est une erreur. Il en a imité plusieurs passages, comme l'ont fait remarquer les éditeurs du *Théâtre des Grecs*, qui ont mis en notes, au bas du texte de leur traduction, les vers de Racine où se retrouvent les idées qu'expriment les personnages de la tragédie grecque. Mais le poète français a imité beaucoup plus de passages de Sénèque; et, ce qui est bien plus important, il a suivi pas à pas cet auteur dans la marche de sa pièce. C'est ce qu'avait très-bien observé Laharpe, lorsqu'il dit : « La marche de la Phèdre de Racine se rapproche plus de la pièce de Sénèque que de celle d'Euripide. C'est d'après le poète latin qu'il a conçu la scène où Phèdre déclare son amour à Hippolyte; au lieu, que dans Euripide, c'est la nourrice qui se charge de parler pour la reine. Sénèque eut donc le mérite d'éviter un défaut de bienséance et de risquer une scène très-délicate à manier; et Racine l'a suivi dans ces deux points. Il lui doit aussi la supposition que Thésée est descendu aux Enfers pour servir Pirithoüs, et qu'il

son système, offrir rien qui rappelât l'antiquité. Aussi n'y a-t-il d'antique, dans la pièce, que les noms des personnages. Le sujet, l'intrigue, les idées, tout y paraît moderne. Il s'est bien gardé de faire de Phèdre l'épouse de Thésée. Les prudes de la cour de Louis XIV ne concevaient pas sans doute comment on pouvait souffrir que l'on présentât sur le théâtre une reine amoureuse du fils de son mari. Quel outrage aux mœurs! Phèdre, dans la tragédie de Pradon, est seulement la future, ou si l'on veut-la *fiancée* du roi Thésée. Aux yeux des dévots, si elle brûlait pour le jeune Hippolyte, c'était bien un péché, mais un péché dont elle pouvait obtenir l'absolution. Quant à l'épisode d'Aricie, il appartenait de droit à Pradon : aussi s'empressa-t-il de s'en emparer. Comme les deux pièces parurent en même temps, il dut se croire à l'abri de tout soupçon de plagiat. Mais ne peut-on pas supposer que Pradon eut connaissance du parti que Racine avait tiré des amours d'Hippolyte, et qu'il se hâta de prendre, avant la représentation de Phèdre, la *seule beauté* qui pouvait lui convenir dans la pièce? Il semble vouloir, dans la préface de sa Phèdre, se disculper de ce plagiat; car il dit : « J'ai tiré mon épisode d'Aricie des tableaux de Philostrate ». Ajoute foi qui voudra à un tel désaveu.

Quoi qu'il en soit, Aricie, dans la pièce de Pradon, joue un rôle plus important que dans celle de Racine. Phèdre y découvre bien plus tôt l'amour qu'Hippolyte a pour cette rivale; et, dans sa fureur, elle la fait renfer-

ier secrètement dans un appartement caché du palais.

Je me suis assurée en secret d'Aricie;
Un ordre de ma part lui peut ôter la vie :
J'ai remis ma rivale en de fidelles mains, etc.

Hippolyte vient demander la liberté de sa maîtresse, et se jette aux genoux de Phèdre... C'est en ce moment que Thésée survient, et mettant l'épée à la main, en brave chevalier, il veut en percer Hippolyte, qui ose adresser ses vœux à sa fiancée. Phèdre retient le bras :

. . . . Eh! que voulez-vous faire?
Songez au nom des dieux que vous êtes son père.

Thésée, alors, se contente de le maudire et d'appeler sur lui la vengeance de Neptune.

C'est à vous que j'adresse un vœu si solennel,
Justes dieux! Punissez un fils si criminel!
Et toi, Neptune, et toi dont la race divine
De Thésée ennoblit le sang et l'origine,
Plongeant ce sang impur dans l'abîme des eaux,
Donne ce monstre en proie à des monstres nouveaux.
Et vous, dieux qui là haut faites trembler la terre,
Lancez sur ce perfide un éclat de tonnerre :
Ma gloire est votre ouvrage il la veut outrager;
Et c'est bien moins à moi qu'à vous de me venger.

C'est, comme on voit, de cette méprise de Thésée que résulte la catastrophe. Que ces moyens sont petits, misérables! que toute l'intrigue de la pièce est commune! Les vers sont ordinairement plats, sans force, sans couleur, mais faciles; et il y en a de bien tournés, et qui ne

sont pas sans élégance. On voit que les ennemis même de Racine, en cherchant à imiter son style, reconnaissaient du moins en lui la qualité d'écrivain élégant et pur.

Pradon, dans sa préface, parle de la Phèdre d'un poète *Gilbert*, qui avait précédé la sienne ainsi que celle de Racine. Je n'ai pu rien dire d'une pièce que je ne connais pas. Au reste, ce Gilbert était un poète très-médiocre qui composa quelques tragédies, des opéra, et un poëme sur l'art de plaire. Il fut secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède, et son résident en France. On place sa mort dans l'année 1675. Il ne put donc voir ni la Phèdre de Racine, ni celle de Pradon, qui ne furent jouées qu'en 1677.

IV. Il eût été téméraire à un poète de traiter de nouveau, après Racine, le sujet de Phèdre, de refaire, pour ainsi dire, une tragédie qui, depuis plus d'un siècle, n'a cessé de réunir les suffrages de tous les hommes de goût; mais rien n'empêchait de transporter Phèdre sur notre grande scène lyrique : et c'est ce que tenta avec succès, il y a près de quarante ans, un de nos bons auteurs dramatiques, M. Hoffman (1). L'entreprise n'était pas sans difficulté. Dans le sujet de Phèdre, pour que le spectateur prenne intérêt à l'action, il faut qu'il suive dans tous ses développements, dans toutes ses crises, la

(1) Phèdre, tragédie lyrique en trois actes, fut jouée pour la première fois à Fontainebleau, devant la cour, le 26 octobre 1786.

EXTRAIT

DU CATALOGUE DES LIVRES DE FONDS

QUI SE TROUVENT

CHEZ CHASSÉRIAU, LIBRAIRE.

Théâtre des Grecs; par le père Brumoy, seconde édition, donnée par Raoul Rochette. 18 vol. in-8°. Prix, le vol. 6f »

Œuvres complètes de M. Alexandre Duval. 8 vol. in-8°, pap. fin, portrait. Prix, le vol. 7 »

Œuvres complètes de Shakespeare. Nouvelle édition. 12 vol. in-8°. Prix, le vol. 5 »

Œuvres dramatiques de F. Schiller. 6 vol. in-8°. Prix, le vol. 5 »

Collection de Moralistes français (Montaigne, Charron, Pascal, La Rochefoucault, La Bruyère, Vauvenargues, Duclos), ornée de leurs portraits, nouvellement gravés par P. Audouin, et publiée avec des Commentaires et de nouvelles Notices biographiques; par Amaury Duval, membre de l'Institut. 14 vol. in-8°.

Prix pour les souscript , pap. ordin., le vol. 6 »

Pap. vél. 12 »

Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples; par le comte Orloff, sénateur de Russie; avec des notes et addit., par M. Amaury

Duval, membre de l'Institut. 5 vol. in-8°, avec deux cartes géographiques. Prix. 35 »

Pap. vél. 70 »

Les Fastes universels, ou Tableaux historiques, chronologiques et géographiques, siècle par siècle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dédiés au Roi; par M. Buret de Longchamps. Un gros vol. in-fol., format de grand colombier, en feuilles. Prix. 150 »

Demi-rel. 156 »

Glossaire de la Langue romane, rédigé d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et d'après ce qui a été imprimé de plus complet en ce genre; par Roquefort. 2 vol. in-8°. Prix. 24 »

Supplément au Glossaire de la Langue romane; par J. B B. de Roquefort, auteur du Glossaire de la Langue romane. Un vol. in-8° à deux colonnes. Prix 7 »

Lais, Fables et autres productions de Marie de France, poète anglo-normand du 13ᵉ siècle, avec la traduction en regard du texte et des notes et des commentaires. 2 vol. in-8°, avec fig.; imp. de Firmin Didot. Prix. 16 »

Pap. vél. 32 »

La Princesse d'Amalfi; par le comte Fédor Golowkin. 1 vol in-8°, pap. vél., portr.; imp. de Firmin Didot. Prix. 5 »

(Ouvrage parfaitement exécuté, et tiré à petit nombre.)

Les Patriarches, ou la terre de Chanaan; histoire tirée de l'Écriture sainte, par Miss o'Keeffe; trad. de l'anglais par mademoiselle L*** S***. Deuxième

édit., avec 6 jolies fig. d'après les dessins de Bergeret. 2 vol. in-12. Prix. 6 »

Pap. vél. rel. en m. ou c. de Russie, 24 »

Essai sur la Constitution, et le gouvernement anglais; par lord John Russell, membre de la chambre des Communes; trad. de l'angl. par A. Roy. 1 vol. in-8°. Prix. 6 »

La Vierge d'Arduène, Traditions gauloises, ou Esquisse des mœurs et usages de la nation avant l'ère chrétienne; par madame Elise Voyart. Deuxième édit. 1 vol. in-8°, fig. Prix. 6 »

Abrégé de l'origine de tous les cultes; par Dupuis, membre de l'Institut. Troisième édition, augmentée d'une Dissertation sur le Zodiaque de Dendra, par le même auteur; et d'une gravure représentant ce monument astronomique. 1 vol. in-18 de 600 pages, papie fin satiné, caractère neuf. 3 »

Eusebii Pamphili chronicorum canonum Libri duo, edentibus Johanno Zohrabo et Angelo Maio. Mediolani, 1818. 1 vol. gr. in-4°. 36 »

Gr. pap. vél., gr. in-fol. (tiré à très-petit nombre). 120 »

L'Europe et ses Colonies; par le C[te] de B***. Deuxième édit. 2 vol. in-8°. Prix. 10 »

De la Grèce et de l'Asie, ou Histoire de leurs anciennes révolutions; par M. Delagrave. Tome I[er]. Prix 6 »

De l'Assemblée constituante, ou Réponse à M. C. Lacretelle. In-8°. Prix. 1 50

Époque de 1815, ou Choix de Propositions, Lois, Rapports, discutés à la chambre des députés. 1 v. in-8°. Prix. 6 »

La Revue encyclopédique, ou Analyse raisonnée des

productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts; par MM. Amaury Duval, Andrieux, etc. 12 vol. in-8° part n.

Prix pour Paris. 42 »

Pour les départements. 48 »

Port double à l'étranger.

passion qui dévore l'âme du principal personnage ; et la poétique du genre lyrique semble interdire les détails, encore plus l'emploi de ces nuances, quelquefois très-légères, qui caractérisent en général les passions. Là il faut peindre à grands traits; il faut rechercher tout ce qui peut faire spectacle ; et tels sont les combats, les jeux publics, les cérémonies, les danses, etc. Aussi M. Hoffman débarrassa-t-il le sujet de tout épisode oiseux, qui n'eût servi qu'à ralentir l'action et retarder la catastrophe. Le premier acte est presque entièrement rempli par les prières qu'adresse Hippolyte à Diane, par les sacrifices que Phèdre fait à Vénus: dans le second, Phèdre, à qui l'on a annoncé que Thésée est retenu pour toujours dans les enfers, se décide à déclarer son amour à Hippolyte, en vers meilleurs que ceux que l'on débitait ordinairement à l'Opéra. « Connais, lui dit-elle, la malheureuse femme

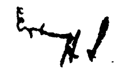
Qu'un fol amour condamne à d'éternels regrets.
Thésée est mon époux, et c'est son fils que j'aime.
Cet amour qui me fait horreur,
Si long-temps étouffé s'échappe de mon cœur;
Ainsi que ta fierté, ma faiblesse est extrême,
Je t'aimais en secret, je t'aime avec fureur,
Et j'ose le dire à toi-même.
Tu détournes les yeux, tu frémis... etc »

Presque aussitôt on apprend l'arrivée de Thésée. OEnone, comme dans la pièce de Racine, calomnie Hippolyte pour sauver l'honneur de sa maîtresse. Au troisième acte, on

apprend par un envoyé, comme dans toutes les autres Phèdres, la mort d'Hippolyte. Mais ici le récit de cette mort funeste est contenu dans cinq ou six vers. A l'Opéra, on est avare de paroles. Il faut croire qu'il était impossible de présenter le spectacle du monstre s'élançant de la mer, des chevaux emportant le char d'Hippolyte au travers des rochers, etc., etc., puisque M. Hoffman s'en est tenu à un très-court récit. J'en suis fâché. La pièce de M. Hoffman eût fini d'une manière digne de la scène lyrique.

Quoi qu'il en soit, cette pièce, que l'on devrait remettre au théâtre, fut une des premières qui fit pressentir que, dans un opéra, il était possible de produire des émotions autrement que par des coups de théâtre, des machines, par du spectacle enfin; qu'il y avait moyen d'exciter, au moins jusqu'à un certain degré, sans sortir du genre, l'intérêt, même la pitié. D'autres essais heureux ont prouvé que, tout vieux qu'est ce genre de spectacle, il n'a pas encore atteint le degré de perfection où l'on peut l'élever.

AM. D.








JUN 1 3 1979

